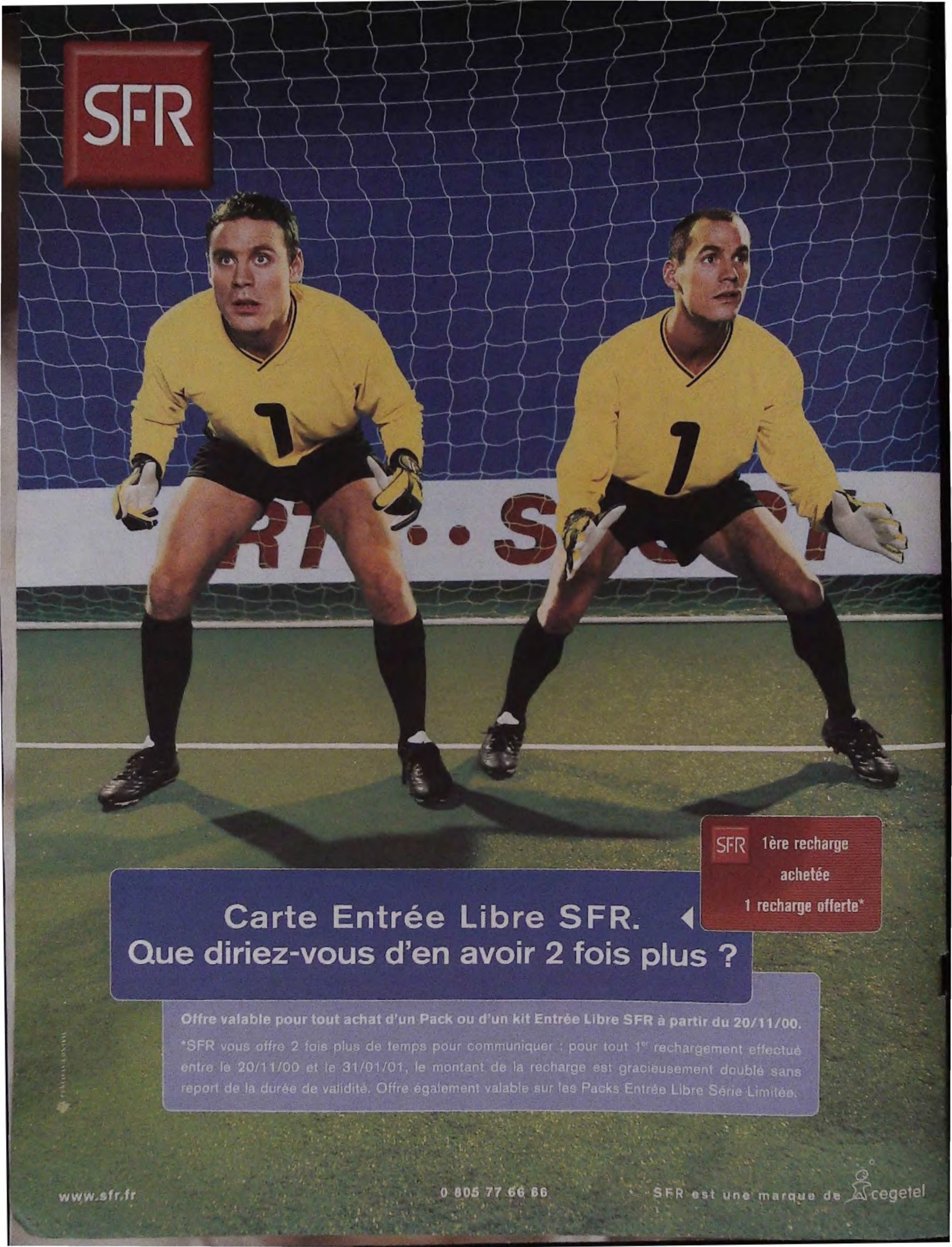
FRANCE Football mardi

26 déc. 2000
N° 2855 / 55e année
ISSN 0015-9557
20 F
M 0705 - 2855 - 20,00 F

Un jury exceptionnel, composé des numéros 1 de *France Football* depuis 1958, a désigné Michel Platini meilleur joueur français du siècle, devant Zinédine Zidane et Raymond Kopa. Aimé Jacquet a été sacré meilleur entraîneur et France 1998-2000 meilleure équipe

PLATINI
JOUEUR FRANÇAIS DU SIÈCLE


SFR
1
1
SFR 1ère recharge
achetée
1 recharge offerte*
Carte Entrée Libre SFR.
Que diriez-vous d'en avoir 2 fois plus ?
Offre valable pour tout achat d'un Pack ou d'un kit Entrée Libre SFR à partir du 20/11/00.
*SFR vous offre 2 fois plus de temps pour communiquer : pour tout 1er rechargement effectué entre le 20/11/00 et le 31/01/01, le montant de la recharge est gracieusement doublé sans report de la durée de validité. Offre également valable sur les Packs Entrée Libre Série Limitée.
www.sfr.fr
0 805 77 66 66
SFR est une marque de cegetel

LES TROPHÉES DU SIÈCLE

Joueur et entraîneur français du siècle, meilleure équipe du siècle, ces trophées sont destinés à ceux qui ont brillé par leurs résultats, fait honneur au jeu et à son esprit. Ils sont entre de bonnes mains aujourd'hui.

Photo Fred MONS

SOMMAIRE N° 2 855

4 LES TROPHÉES DU SIÈCLE
La trace immense de Platini
Champion d'Europe avec les Bleus en 1984, roi du Calcio avec la Juve, prince de Nancy puis de Saint-Etienne, buteur et meneur de jeu, Michel Platini a marqué toute une époque, mais il est allé largement au-delà. C'est le siècle qu'il a marqué de son empreinte. Plébiscité par un grand jury de *FF*, composé de joueurs anciens et actuels, il est bien le plus grand footballeur français de l'Histoire.

34 LES TROPHÉES DU SIÈCLE
Jacquet et les Bleus en champions
Au palmarès de ces trophées, Aimé Jacquet fait également un triomphe, et les Bleus champions du monde et champions d'Europe sont sacrés « équipe du siècle ». Un podium pour l'éternité, dans un numéro où Zinédine Zidane, Raymond Kopa, Alain Giresse, Michel Hidalgo, Dominique Rocheteau, Didier Deschamps, Albert Batteux, Armand Penverne, Lucien Laurent... sont également de la fête.

74 DIVISION 1
Nantes passe à l'attaque
Les joueurs du Championnat sont en vacances pour encore quelques jours. Une pause bien méritée après une première partie de compétition totalement débridée, que les Nantais vont particulièrement apprécier. Bien installés dans le fauteuil de leader avec la meilleure attaque, les Jaunes montent en puissance doucement mais sûrement. Leur parcours et leur potentiel soulèvent bien des espoirs.

6 **LES TROPHÉES DU SIÈCLE**
Trente-quatre grands électeurs pour l'histoire
12 Un numéro 10 au-dessus de la mêlée
14 Platini : « Je ne suis pas un mythe »
20 L'histoire d'un génie
28 Zidane est bien le dauphin du roi
30 Kopa : « Je représente ma génération »
36 Jacquet : « Un entraîneur ne peut vivre avec son passé »
38 Le sacre de toute une vie
44 Batteux, le père spirituel de toute une profession
46 Hidalgo : « J'ai vécu une grande aventure humaine »
52 Deschamps : « Le phénomène a dépassé le cadre sportif »
54 Dix secondes de bonheur
58 Giresse : « Platini nous a tirés vers le haut »
60 Rocheteau : « Avec Saint-Etienne, la France était verte »
70 Laurent, le premier pour l'éternité
76 **DIVISION 1**
Le Guen sauvé des eaux
79 **FORUM TRANSFERTS**
80 **DIVISION 2**
Gardiens, la trentaine rugissante
84 **RÉSULTATS FRANCE**
94 **HORS JEU**
Le stade qui divise le monde

Photo Patrick BOUTROUX

Photo Nicolas LUTTIAU

Photo Bernard PAPON

AGENDA

MARDI 26
Angleterre (20e j.)
Arsenal - Leicester
Ipswich - Chelsea

MERCREDI 27
Division 1
Reprise de l'entraînement à Nantes, Marseille et Lens.

JEUDI 28
Division 1
Reprise de l'entraînement à Toulouse.

VENDREDI 29
Division 1
Reprise de l'entraînement à Auxerre, Guingamp, Metz, Rennes.

SAMEDI 30
Division 1
Reprise de l'entraînement à Lille, Monaco, Paris-SG, Saint-Etienne.
Angleterre (21e j.)
Newcastle - Manchester United
West Ham - Chelsea

LUNDI 1er
Division 1
Reprise de l'entraînement à Bordeaux.
Angleterre (22e j.)
Charlton - Arsenal
Leeds - Middlesbrough

A nos lecteurs et abonnés
En raison de la trêve et des fêtes de fin d'année, *France Football* ne paraîtra pas vendredi 29 décembre 2000. Le prochain numéro du vendredi sera mis en vente le 5 janvier 2001.

La trace imme

Photo Bernard MATUSSIÈRE

Par GÉRARD ERNAULT

Meilleur joueur : Michel Platini
(devant Zinédine Zidane et Raymond Kopa).
Meilleur entraîneur : Aimé Jacquet
(devant Albert Batteux et Michel Hidalgo).
Meilleure équipe : France 1998-2000
(devant France 1982-86 et Saint-Etienne 1974-77).

Tel est le résultat du scrutin organisé par *France Football* pour SPORTIVEMENT regarder dans les yeux le premier siècle du football FRANÇAIS. Nous avons bien dit sportivement.

Ainsi n'a pas été créée une rubrique destinée à récompenser la personnalité la plus forte ou la plus imaginative, rubrique dans laquelle auraient pu prétendre concourir un Rimet, un Delaunay, un Hanot, un Gambardella, un Sastre, pourquoi pas.

Tous ont illustré la contribution intellectuelle de la France au développement du jeu de football.

Mais là ne se trouvait pas notre propos. De sport il devait être question. De la même façon avons-nous éliminé des débats les actions de certains grands présidents de club : un Bayrou, un Jooris, un Henno, un Germain, un Fonteneau, un Rocher, etc. Ils ont accompli des œuvres respectables qui ne constituaient pas davantage le sujet du jour.

Le terrain, encore le terrain, toujours le terrain, nous n'en sortirions pas.

Ramené aux dimensions du rectangle vert, le projet se délestait d'un certain nombre de difficultés. Il tenait mieux la route.

Que lui restait-il, en fait, à trouver pour prendre le départ ?

Deux choses :

1. Un jury.
2. Un règlement.

Pour le premier ce fut très vite chose faite, du moins sur le papier.

Ce serait l'assemblée des joueurs désignés par la rédaction de *France Football* « numéro 1 de l'année », trophée dont la création remonte à 1958. En d'autres mots, l'académie des numéros 1 allait désigner ses numéros 1. Comme toutes les assemblées celle-ci est incomplète. Il lui manque, par exemple, un Fontaine, un Piantoni, un Rocheteau, un Henri Michel, un Georges Lech, un Cantona, liste non exhaustive. Pour une raison ou une autre, ils ne sont jamais entrés à l'académie.

Mais Platini, Zidane et Kopa y siègent depuis longtemps, et combien d'autres à leurs côtés. Anciens et modernes académiciens, on ne les remerciera jamais assez d'avoir tous accepté de participer de grand cœur, et au grand jour, à notre petit jeu.

Seul Jean-François Larios (promotion 1980) n'a jamais répondu à nos différents appels, ni même à l'avis de recherche lancé dans les colonnes de *France Fotball* en désespoir de cause.

Quant à Thierry Henry, son élection trop tardive au grade de numéro 1 de l'année 2000 l'empêchait d'entrer sous la coupole cette fois. Ce sera pour le siècle prochain...

En ce qui concerne le règlement, on n'alla pas chercher midi à quatorze heures. Et pourquoi donc ? Celui de Ballon d'Or, quarante-cinq ans de bons et loyaux services, nous tendait les bras, avec ses critères (palmarès, classe de joueur, personnalité), sa procédure (5, 4, 3, 2 et 1 point), sa simplicité biblique, l'habitude des ordinateurs maison.

« Michel Platini venait d'avoir dix-huit ans. Sans le savoir, le football français repartait vers les beaux jours »

Quelques précisions supplémentaires permettront de terminer le tour du propriétaire :

– dans le cadre du titre de meilleur joueur du siècle, il était bien évidemment interdit de voter pour soi, mais non en faveur d'équipes auxquelles on avait appartenu ou d'un entraîneur avec lequel on avait « joué » ;

– les rôles de sélectionneur et d'entraîneur, de même que d'équipes de club et de sélection, ont été confondus dans un souci de simplification et pour étoffer certain échantillonnage. Cela troubla quelques jurés, n'est-ce pas Philippe Gondet ? ;

– il s'agissait bien de récompenser des équipes, et non des clubs, de courtes épopées, et non des voyages au long cours. Ainsi deux équipes de l'AS Saint-Etienne sont-elles entrées en compétition et en concurrence, l'équipe 1967-70 et l'équipe 1974-77.

Intitulée « Trophées du siècle de *France Football* », ne cachons pas que l'opération s'est un peu poussée du col. « Trophées de la deuxième moitié du siècle » aurait bien suffi. Mais c'est de façon délibérée, sans volonté de tromperie sur la marchandise, que nous avons procédé ainsi, et le lecteur le comprendra sans peine. Faire entrer dans une académie inaugurée en 1958 un joueur des années 30 n'était pas chose évidente, même avec la meilleure volonté du monde.

Toujours aussi collectif et rapide dans son jugement sur les choses et les gens, Raymond Kopa nous en fit le premier la remarque :

« Qui va penser à tous les gars d'avant-guerre ? » nous dit-il un jour, comme il aurait pu dire aux enfants des écoles : « Mais qui donc va penser aux poilus de

L'homme du XXe siècle du football français aura bien été Michel Platini, auquel Gérard Ernault, directeur de la rédaction de *France Football*, a remis son trophée de meilleur joueur. De son côté, Aimé Jacquet a été désigné meilleur entraîneur, et l'équipe de France 1998-2000 meilleure équipe.

ense de Platini

Photo PICHON-BOUTROUX

Verdun ? Qui va penser à Delfour, à Courtois ? » « Et, qui va penser à Darui, ajouta-t-il ? Bref, qui va penser à eux ?

– Mais c'est un grand jeu qui possède ses limites, Raymond, un trophée du siècle qui ne se prendra pas pour Dieu le Père, tout en cherchant une vérité à délivrer. Nous le préciserons d'ailleurs dans notre préambule, le moment venu.

– Est-ce que je peux voter pour Ben Barek ?

– Non seulement vous le pouvez, mais vous le devez, si tel est votre sentiment. »

Raymond Kopa a inscrit Larbi Ben Barek au deuxième rang sur son bulletin.

A la cinquième place, le « président du jury » que nous sommes a inscrit le nom d'Etienne Mattler. Avec Ben Barek et Mattler, le football d'hier parle au football de toujours, de ce que furent un très grand attaquant et un très grand défenseur, deux fauves dans leur genre, une panthère (noire) et un lion (de Sochaux) dans la jungle que commençait à devenir le ballon rond.

Si nous revenions à notre ménagerie 2000 ? A nos moutons. Le titre de meilleure équipe du siècle est allé récompenser l'équipe de France 1998-2000. Quoi de plus naturel ! Elle a non seulement apporté à la France son premier titre de championne du monde, elle est encore allée chercher l'historique doublé Mondial-Championnat d'Europe. Elle a descendu le Brésil et l'Italie en finale. Elle a fait descendre le pays dans la rue. Il était bien naturel qu'elle remonte les Champs-Elysées.

Des trois champions du siècle elle réalise le meilleur score (163 points).

Cependant, France 1982-86 n'a pas démérité. Elle apparaît comme ayant préparé le terrain à sa jeune camarade par la conquête d'un titre de championne d'Europe et deux demi-finales de Coupe du monde. Jouons ces deux demi-finales à Paris, plutôt que Séville et Guadalajara, ce n'est peut-être pas la même chanson, le même discours de réception à l'académie.

En troisième position se présente l'Association Sportive de Saint-Etienne 1974-77, premier club au palmarès, sur les talons de laquelle vient mourir l'Olympique de Marseille 1989-93. L'une a relancé le football français de club, l'autre lui a ramené le premier titre. Enfin, pointe à la cinquième place le Stade de Reims, non comme le nécessaire ingrédient d'une nostalgie obligée, mais comme le pionnier de quelque chose, un petit tambour-major.

Aimé Jacquet domine le scrutin du meilleur entraîneur d'une façon écrasante, tout en établissant la moins bonne marque des trois champions proclamés (136 points).

Avec la Coupe du monde, l'ouvrier spécialisé, le compagnon d'autrefois a réussi son chef-d'œuvre, une pure merveille de stratégie, de préparation, de finition de l'ouvrage. De caractère aussi. Il est né le divin Mémé, et ce n'était pas un 25 décembre. Albert Batteux occupe la deuxième place, d'une exceptionnelle façon pour un homme dont la carrière d'entraîneur s'est pratiquement interrompue il y a trente ans, après avoir commencé voilà cinquante ans en jetant les bases du grand Reims, nous y reviendrons.

Classé troisième, Michel Hidalgo a offert au football national le premier titre de son histoire avec les Bleus de 1984.

Arsène Wenger (quatrième) possède la cote chez les jeunes jurés. Guy Roux (cinquième) possède la cote chez tout le monde. Ils ont bien mérité du métier d'entraîneur, un métier ingrat, un métier de chien.

Fallait-il que la trace laissée par Michel Platini fût immense pour repousser Zinédine Zidane à 22 points !

Décidé sur Internet ou par un échantillon de la population française de quinze ans et plus, le sort de l'ex-patron des Bleus épousait celui de l'abbé Pierre. C'était la deuxième place assurée, et encore. Heureusement pour lui, son destin reposait en des mains expertes : celles de gens du bâtiment.

Dans toutes les générations du jury, Michel Platini l'a emporté : dans la génération Kopa, dans sa propre génération et jusque dans la génération Zidane, d'une courte tête.

Vingt-deux fois Platini a été classé premier, contre neuf à Zidane et trois à Raymond Kopa, dont la troisième place force l'admiration.

Sauf la Coupe du monde – ce qui n'est pas rien, on en conviendra –, Platini domine Zidane par le palmarès. Il le domine encore par une forme de simplicité et d'efficacité vers lesquelles Zizou se hâte lentement, présentant par ailleurs une virtuosité peut-être supérieure à celle de son grand aîné. Le coup d'œil unique du maître lui donnait tant d'avance dans l'appréhension des problèmes, il le plaçait dans une telle situation de confort que tout son jeu semblait baigner dans la facilité, l'évidence. Par le rayonnement dégagé, il n'y a guère de match entre Platini et Zidane, un match qu'il y aurait plutôt lieu d'organiser entre Platini et Kopa. Ces deux-là se rejoignent également au sens où ils ont introduit et animé un STYLE, alors que Zinédine Zidane paraît davantage dépendre d'une ORGANISATION, étrangère à son commandement.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, tenant compte également d'un palmarès long comme le bras, nous avons positionné Raymond Kopa au deuxième rang et Zinédine Zidane au troisième. A la décharge de ce dernier, le vote intervient quand il pénètre sans doute dans ses meilleures années.

Photo Bruno FABLET

Son jeu flamboyant ne demande qu'à progresser encore en discipline, en autorité, surtout dans les instants décisifs. Quant au retour au calme dans ses tempêtes intérieures, il n'est sans doute plus besoin de le lui conseiller.

Loin du trio magique, le superbe Laurent Blanc pointe en quatrième position, premier défenseur, emportant l'estime de l'ensemble des générations.

C'est pour une autre raison que Just Fontaine rassemble le jury autour de sa faconde et de ses 13 buts historiques en Coupe du monde 1958.

Que dire encore en conclusion de ce scrutin ?

– Il occulte complètement la première partie du siècle en raison de tout ce que nous avons déjà insinué. Chayrigues, Gamblin, Hanot, Delfour, Laurent, Nicolas, Verriest, Aston, Vandooren, Thepot, Di Lorto, Dubly, Heisserer, Langiller, Boyer et les autres, que soit réparé cet oubli ! Non seulement à la demande de Raymond Kopa, mais à la demande générale.

– Tous les vainqueurs l'ont été de façon nette, voire de façon large. Il n'y a pas eu besoin de la Cour suprême des Etats-Unis pour recompter les voix.

– Les vainqueurs ont été portés par la réussite de la sélection plutôt que par la réussite des clubs, confirmant ainsi une tradition française exactement inverse à la tradition espagnole ou à la tradition anglaise.

– Si l'on établissait un classement au combiné, la période 1975-85 (Platini, Hidalgo, France 1982-86, Saint-Etienne 1974-77) mènerait la vie dure à la période actuelle (Zidane, Jacquet, France 1998-2000, OM 1989-93). Il n'est pas exagéré de dire que l'une a fait la courte échelle à l'autre, alors que, pour des motifs qu'il serait trop long d'énumérer ici, la génération de l'étourdissant Raymond Kopa en avait bien été empêchée au bénéfice de la suivante.

– Un axe Reims - Saint-Etienne se dessine distinctement dans la composition du plateau des lauréats ou de leurs suivants immédiats (Kopa, Fontaine, Hidalgo, Jacquet, ASSE, Stade de Reims).

Photo L'ÉQUIPE

Sur cet axe, un homme a roulé avec une voiture qui n'a pas toujours été sa Mercedes blanche. Il s'agit d'Albert Batteux, lequel n'a pas manqué non plus d'effectuer un crochet par Nancy.

Batteux, l'homme qui a le mieux fait jouer au football et en a le mieux parlé. Albert Batteux, l'humaniste.

Puisque le sujet du jour consiste à se retourner sur le passé, retournons justement vers un après-midi du mois de juillet 1973.

Appelé par Claude Cuny comme vice-président exécutif de l'AS Nancy-Lorraine, Albert Batteux rumine une espèce d'amertume et, peut-être, de chagrin.

Fernand Sastre et Georges Boulogne ne lui ont pas proposé le poste de sélectionneur, qu'ils viennent de confier au Roumain Stefan Kovacs, un disciple d'Albert, pour ne pas dire un ami. Il n'aurait peut-être pas dit oui. Il n'aurait peut-être pas dit non. Il n'a pas même été mis en mesure de répondre, voilà tout.

Dans l'attente de je ne sais plus quel match amical, qui se jouera tout à l'heure, nous sommes allés avec Albert Batteux prendre un verre dans un café de la ville. Albert mouline et mouline des paroles brillantes sur sa déconvenue, qui n'en est pas une, bien que cela en soit une, sans en être une vraiment...

« Enfin, Gérard, vous me comprenez », nous interpelle-t-il. Comme nous le comprenons. Nous ne faisons que ça. Albert Batteux est notre référence de longue date.

Du haut de nos vingt-huit ans et de nos vingt-huit mois d'ancienneté professionnelle, nous répondons : « Vous avez mille fois raison, Albert. » Un ange passe. Entre alors dans le café un jeune homme assez élancé, l'air insouciant, un regard d'une étonnante mobilité, du moins le soupçonne-t-on car il baisse encore un peu les yeux en public. Il a vu Albert Batteux, le salue d'un geste rapide et déférent, et se dirige vers le flipper.

« Mince, alors ! Tout à mes pensées, je n'avais pas encore eu le temps de vous le dire, et je m'en serais voulu. Vous voyez le petit qui vient d'entrer ? ; interroge notre interlocuteur, il s'appelle Platini. Michel Platini. Et vous allez bientôt m'en dire des nouvelles. »

La scène se déroulait donc en juillet 1973. Ce siècle avait soixante-treize ans. Albert Batteux avait cinquante-trois ans. Michel Platini venait d'avoir dix-huit ans. Sans le savoir, le football français repartait vers les beaux jours.

Et vers la première saison des triomphes.

34 grands électeurs

DÉSIGNATION. Afin de procéder à l'élection du meilleur joueur, du meilleur entraîneur et de la meilleure équipe française du siècle, *FF* a c

A l'occasion de son dernier numéro de l'année 2000, *France Football* a décidé d'effectuer un demi-tour sur lui-même pour porter un ultime regard sur le football français du siècle. Regard sur les hommes, sur les équipes, sur les matches, sur un football qui n'a cessé d'avancer au fil des ans et dont le mouvement s'est singulièrement accéléré à l'approche du nouveau millénaire.

Histoire de finir en apothéose, *FF* a voulu procéder à l'élection :

- **du meilleur joueur français du siècle ;**
- **du meilleur entraîneur français du siècle** (club ou sélection) ;
- **de la meilleure équipe française du siècle** (club ou sélection).

Très vaste programme ! Pour aboutir à cette triple désignation, *FF* a constitué un jury de joueurs officiellement récompensés par notre journal, soit par une Etoile d'Or (de 1958 à 1962), soit par le titre de joueur n° 1 de l'année (de 1963 à 1999), un jury composé de 34 experts, dont nous livrons la liste complète dans les colonnes qui suivent. De Maurice Lafont (Etoile d'Or 1958) à Sylvain Wiltord (numéro 1 1999), ils ont tous accepté de se plier au jeu, à l'exception de Jean-François Larios, qui était malheureusement injoignable le temps de l'organisation du scrutin.

A chaque juré, *FF* a soumis les trois listes publiées ci-contre (100 joueurs, 22 entraîneurs, 20 équipes), au sein desquelles il devait nécessairement puiser les cinq noms de son choix pour établir une hiérarchie, selon les modalités suivantes :

- **5 points au 1er ;**
- **4 points au 2e ;**
- **3 points au 3e ;**
- **2 points au 4e ;**
- **1 point au 5e.**

L'addition de tous ces votes, auxquels *FF* a évidemment joint sa voix, a permis de déboucher sur un classement général par catégories.

Et un, et deux, et trois : en piste, donc, pour les Trophées du siècle récompensant le meilleur joueur, entraîneur et équipe française!

Meilleur joueur

Le Top 100

ALCAZAR JOSEPH
ALPSTEG RENÉ
AMOROS MANUEL
ANELKA NICOLAS
ASTON ALFRED
AUBOUR MARCEL
AYACHE WILLIAM
BARATTE JEAN
BARD HENRI
BARREAU GASTON
BARTHEZ FABIEN
BATHENAY DOMINIQUE
BATS JOËL
BATTISTON PATRICK
BEN BAREK LARBI
BERETA GEORGES
BLANC LAURENT
BOLI BASILE
BONNARDEL PHILIPPE
BOSQUIER BERNARD
BOSSIS MAXIME
CANTONA ÉRIC
CARNUS GEORGES
CHAYRIGUES PIERRE
CISOWSKI THADÉE
COMBIN NESTOR
COURTOIS ROGER
CUISSARD ANTOINE
DARUI JULIEN
DELFOUR EDMOND
DESAILLY MARCEL
DESCHAMPS DIDIER
DEWAQUEZ JULES
DIAGNE RAOUL
DI LORTO LAURENT
DI NALLO FLEURY
DJORKAEFF JEAN
DJORKAEFF YOURI
DOUIS YVON
DUBLY RAYMOND
DUGARRY CHRISTOPHE
DUHART PIERRE
FERNANDEZ LUIS
FONTAINE JUST
GAMBLIN LUCIEN
GINOLA DAVID
GONDET PHILIPPE
GOUJON YVON
GUILLOU JEAN-MARC
HANOT GABRIEL
HEISSERER OSCAR
HENRY THIERRY
HERBIN ROBERT
HUGUES FRANÇOIS
JONQUET ROBERT
KOPA RAYMOND
LACOMBE BERNARD
LAMA BERNARD
LANGILLER MARCEL
LAURENT LUCIEN
LECH GEORGES
LEROND ANDRÉ
LIZARAZU BIXENTE
LOPEZ CHRISTIAN
MARCEL JEAN-JACQUES
MARCHE ROGER
MATTLER ÉTIENNE
MICHEL HENRI
MULLER LUCIEN
NICOLAS PAUL
PAPIN JEAN-PIERRE
PENVERNE ARMAND
PETIT EMMANUEL
PIANTONI ROGER
PIRES ROBERT
PLATINI MICHEL
REVELLI HERVÉ
ROCHETAU DOMINIQUE
RODZIK BRUNO
STRAPPE ANDRÉ
SIX DIDIER
STOPYRA YANNICK
THÉO SKUDLAPOKI, DIT THÉO
THÉPOT ALEX
THURAM LILIAN
TIGANA JEAN
TOURÉ JOSÉ
TRÉSOR MARIUS
TREZEGUET DAVID
UJLAKI JOSEPH
VAAST ERNEST
VANDOOREN JULES
VEINANTE ÉMILE
VERRIEST GEORGES
VIEIRA PATRICK
VIGNAL RENÉ
VINCENT JEAN
WALLET URBAIN
WENDLING JEAN
WIESNIESKI MARYAN
ZIDANE ZINÉDINE

MAURICE LAFONT
Etoile d'Or 1958.

Age : 73 ans.
Poste : défenseur.
Clubs : CS Cheminots Nîmes, Nîmes (1949-51), Grenoble (1951-52), Nîmes (1952-59), Toulon (1959-61), Châteauroux (1961-63).
Palmarès : finaliste de la Coupe de France 1958.
4 sélections (1958).

JULES SBROGLIA
Etoile d'Or 1959.

Age : 71 ans.
Poste : défenseur.
Clubs : Angers (1952-59), Lyon (1959-60), Rouen (1960-62), Cherbourg (1962-64), Clermont (1964-65).
Palmarès : finaliste de la Coupe de France 1957.

RAYMOND KOPA
Etoile d'Or 1960.

Age : 69 ans.
Poste : attaquant.
Clubs : Nœux-les-Mines (1941-49), Angers (1949-51), Reims (1951-56), Real Madrid (1956-59), Reims (1959-67).
Palmarès : vainqueur de la Coupe des champions 1957, 1958 et 1959 ; champion de France 1953, 1955, 1960 et 1962 ; champion d'Espagne 1957 et 1958 ; champion de D 2 1966. Ballon *d'Or France Football 1958*.
45 sélections, 18 buts (1952-62).

PIERRE BERNARD
Etoile d'Or 1961.

Age : 68 ans.
Poste : gardien.
Clubs : Castres, Bordeaux (1952-57), Sedan (1957-61), Nîmes (1961-63), Saint-Etienne (1963-67), Red Star (1967-69).
Palmarès : champion de France 1964 et 1967 ; vainqueur de la Coupe de France 1961.
21 sélections (1960-65).

KHENNANE MAHI
Etoile d'Or 1961.

Age : 64 ans.
Poste : attaquant.
Clubs : Rennes (1958-62), Toulouse (1962-65), Nîmes (1965-66), Red Star (1966-67), Toulon (1967-68), Lorient (1968-69).
Palmarès : néant.
2 sélections (1961).

ANDRÉ LEROND
Etoile d'Or 1962.

Age : 70 ans.
Poste : défenseur.
Clubs : Coutances, Cannes, Lyon (1951-59), Stade Français (1959-63).
Palmarès : champion de D 2 1954.
31 sélections (1957-63).

YVON DOUIS
Numéro 1 1963.

Age : 65 ans.
Poste : attaquant.
Clubs : Evreux, Lille (1953-59), Le Havre (1959-61), Monaco (1961-67), Cannes (1967-70).
Palmarès : champion du monde militaires 1957 ; champion de France 1954 et 1963 ; vainqueur de la Coupe de France 1955 et 1963.
20 sélections, 4 buts (1957-65).

MARCEL ARTELESA
Numéro 1 1964.

Age : 62 ans.
Poste : défenseur.
Clubs : Troyes (1957-61), Monaco (1961-66), Marseille (1966-68), Paris-Neuilly (1968-70), Troyes (1970-73).
Palmarès : champion de France 1963 ; vainqueur de la Coupe de France 1963.
21 sélections, 1 but (1963-66).

PHILIPPE GONDET
Numéro 1 1965 et 1966.

Age : 58 ans.
Poste : attaquant.
Clubs : Nantes (1963-71), Paris-Joinville (1971-72), Red Star (1972).
Palmarès : champion de France 1965 et 1966 ; finaliste de la Coupe de France 1966 et 1970 ; meilleur buteur de D 1 1966.
14 sélections, 7 buts (1965-70).

BERNARD BOSQUIER
Numéro 1 1967 et 1968.

Age : 58 ans.
Poste : défenseur.
Clubs : Alès (1960-61), Sochaux (1961-66), Saint-Etienne (1966-71), Marseille (1971-74).
Palmarès : champion de France 1967, 1968, 1969, 1970 et 1972 ; vainqueur de la Coupe de France 1968, 1970 et 1972.
42 sélections, 3 buts (1964-72).

HERVÉ REVELLI
Numéro 1 1969.

Age : 54 ans.
Poste : attaquant.
Clubs : Gardanne, Saint-Etienne (1966-77), Nice (1977-78), Le Chênois (1978-79).
Palmarès : champion de France 1967, 1968, 1969, 1970, 1974, 1975 et 1976 ; vainqueur de la Coupe de France 1968 et 1970, 1975 et 1977 ; meilleur buteur de la D 1 1967 et 1970 ; finaliste de la Coupe des champions 1976.
30 sélections, 15 buts (1966-75).

GEORGES CARNUS
Numéro 1 1970 et 1971.

Age : 60 ans.
Poste : gardien.
Clubs : Marignane, Aix (1961-62), Stade Français (1962-66), Saint-Etienne (1967-71), Marseille (1971-74).
Palmarès : champion de France 1968, 1969, 1970 et 1972 ; vainqueur de la Coupe de France 1968, 1970 et 1972. 36 sélections (1963-73).

pour l'Histoire

tué un jury de joueurs officiellement récompensés par notre journal depuis 1958. 34 experts dont le vote fera date.

MARIUS TRÉSOR
Numéro 1 1972.

Age : 50 ans.
Poste : défenseur.
Clubs : Ajaccio (1970-octobre 72), Marseille (octobre 1972-80), Bordeaux (1980-84).
Palmarès : champion de France 1984 ; vainqueur de la Coupe de France 1976.
65 sélections, 4 buts (1971-83).

GEORGES BERETA
Numéro 1 1973 et 1974.

Age : 54 ans.
Poste : attaquant.
Clubs : Saint-Etienne (1960-74), Marseille (1974-78).
Palmarès : champion de France 1967, 1968, 1969, 1970, 1974 et 1975 ; vainqueur de la Coupe de France 1968, 1970, 1974 et 1976.
44 sélections, 4 buts (1967-75).

JEAN-MARC GUILLOU
Numéro 1 1975.

Age : 55 ans.
Poste : milieu.
Clubs : Angers (1971-75), Nice (1975-79), Neuchâtel Xamax (1979-81), Mulhouse (1982-83), Cannes (1983-84).
Palmarès : champion de D 2 1976 ; finaliste de la Coupe de France 1978.
19 sélections, 3 buts (1974-78).

MICHEL PLATINI
Numéro 1 1976 et 1977.

Age : 45 ans.
Poste : milieu.
Clubs : Nancy (1972-79), Saint-Etienne (1979-82), Juventus Turin (1982-87).
Palmarès : vainqueur de la Coupe intercontinentale des nations 1985 ; champion d'Europe des nations 1984 ; vainqueur de la Coupe intercontinentale 1985 ; vainqueur de la Supercoupe d'Europe 1984 ; vainqueur de la Coupe des champions 1985 ; vainqueur de la Coupe des Coupes 1984 ; champion de France 1981 ; champion d'Italie 1984 et 1986 ; vainqueur de la Coupe de France 1978 ; vainqueur de la Coupe d'Italie 1983 ; champion de D 2 1975 ; finaliste de la Coupe des Champions 1983 ; finaliste de la Coupe de France 1981 et 1982 ; meilleur buteur de la phase finale du Championnat d'Europe des nations 1984 ; meilleur buteur du Championnat d'Italie 1983, 1984 et 1985. Ballon d'Or *France Football* 1983, 1984 et 1985.
72 sélections, 41 buts (1976-87)

JEAN PETIT
Numéro 1 1978.

Age : 51 ans.
Poste : milieu.
Clubs : Luchon (1967-69), Toulouse (1969-73), Monaco (1973-82).
Palmarès : champion de France 1978 et 1982 ; vainqueur de la Coupe de France 1980 ; finaliste de la Coupe de France 1974.
12 sélections, 1 but (1977-80).

MAXIME BOSSIS
Numéro 1 1979 et 1981.

Age : 45 ans.
Poste : défenseur.
Clubs : FC Yonnais, Nantes (1973-85), Matra Racing (1985-89), Nantes (1990-91).
Palmarès : vainqueur de la Coupe intercontinentale des nations 1985 ; champion d'Europe des nations 1984 ; champion de France 1977, 1980 et 1983 ; champion de D 2 1986 ; vainqueur de la Coupe de France 1979 ; finaliste de la Coupe de France 1983
76 sélections, 1 but (1976-86).

JEAN-FRANÇOIS LARIOS
Numéro 1 1980.

Age : 44 ans.
Poste : milieu.
Clubs : Pau, Saint-Etienne (1973-77), Bastia (1977-78), Saint-Etienne (1978-83), Manic Montréal (1983), Atletico Madrid (1983), Neuchâtel Xamax (1983-84), Lyon (1984-85), Strasbourg (1985-86), Nice (1986-87).
Palmarès : champion de France 1975, 1976 et 1981 ; finaliste de la Coupe de l'UEFA 1978 ; finaliste de la Coupe de France 1982.
17 sélections, 5 buts (1978-82).

ALAIN GIRESSE
Numéro 1 1982, 1983 et 1987.

Age : 48 ans.
Poste : milieu.
Clubs : Bordeaux (1970-86), Marseille (1986-88).
Palmarès : vainqueur de la Coupe intercontinentale des nations 1985 ; champion d'Europe des nations 1984 ; champion de France 1984 et 1985 ; vainqueur de la Coupe de France 1986 ; finaliste de la Coupe de France 1987.
47 sélections, 6 buts (1974-86).

JEAN TIGANA
Numéro 1 1984.

Age : 45 ans.
Poste : milieu.
Clubs : Toulon (1975-78), Lyon (1978-81), Bordeaux (1981-89), Marseille (1989-91).
Palmarès : champion d'Europe des nations 1984 ; champion de France 1984, 1987, 1990 et 1991 ; vainqueur de la Coupe de France 1986 et 1987.
52 sélections, 1 but (1988).

LUIS FERNANDEZ
Numéro 1 1985.

Age : 41 ans.
Poste : milieu.
Clubs : Paris-SG (1978-86), Racing Paris 1 (1986-87), Matra Racing (1987-89), Cannes (1989-93).
Palmarès : vainqueur de la Coupe intercontinentale des nations 1985 ; champion d'Europe des nations 1984 ; champion de France 1986 ; vainqueur de la Coupe de France 1982 et 1983 ; finaliste de la Coupe de France 1985.
60 sélections, 6 buts (1982-92).

MANUEL AMOROS
Numéro 1 1986.

Age : 38 ans.
Poste : défenseur.
Clubs : Monaco (1980-89), Marseille (1989-93), Lyon (1993-95).
Palmarès : champion d'Europe des nations 1984 ; champion de France 1982, 1988, 1990, 1991 et 1992 ; vainqueur de la Coupe de France 1985 ; finaliste de la Coupe des champions 1991 ; finaliste de la Coupe de France 1991.
82 sélections, 1 but (1982-92).

STÉPHANE PAILLE
Numéro 1 1988.

Age : 35 ans.
Poste : attaquant.
Clubs : US Marnaz, Thonon, Sochaux (1983-89), Montpellier (1989), Bordeaux (1990), FC Porto (1990-91), Caen (1991-93), Bordeaux (1993-94), Lyon (1994), Servette Genève (1995), Mulhouse (1995), Heart of Midlothian (1996-97).
Palmarès : champion d'Europe juniors 1983 ; champion d'Europe Espoirs 1988 ; champion du Portugal 1991 ; finaliste de la Coupe de France 1988 ; co-meilleur buteur de groupe de la D 2 1988.
8 sélections, 1 but (1986-89).

Meilleur entraîneur

Les 22 sélectionnés

ANDOIRE NUMA
(OGC Nice, début des années 50).
ARRIBAS JOSÉ
(FC Nantes, des années 60 au milieu des années 70).
BATTEUX ALBERT
(Reims, années 50 ; Saint-Etienne, années 60 ; équipe de France de la Coupe du monde 1958 en Suède).
BARREAU GASTON
(Sélectionneur de l'équipe de France, années 30 jusqu'aux années 50).
CHEUVA ANDRÉ
(Lille, années 50).
DUGAUGUEZ LOUIS
(Sedan, années 50 et 60).
DOMERGUE ROBERT
(Valenciennes, années 60).
FERNANDEZ LUIS
(Paris-SG, 1995 et 1996 ; vainqueur de la C 2 en 1996).
GRESS GILBERT
(Strasbourg, fin des années 70).
HERBIN ROBERT
(Saint-Etienne, années 70).
HIDALGO MICHEL
(Equipe de France, 1976 à 1984 ; champion d'Europe en 1984).
JACQUET AIMÉ
(Equipe de France, de 1994 à 1998 ; champion du monde en 1998).
JASSERON LUCIEN
(Olympique Lyonnais, années 60).
LEDUC LUCIEN
(Monaco, années 60).
LEMERRE ROGER
(Equipe de France, depuis 1998 ; champion d'Europe 2000).
PIBAROT PIERRE
(Racing Club de Paris, années 50-60 ; équipe de France, début des années 50).
PROUFF JEAN
(Rennes, années 60-70).
RIGAL JEAN
(Sélectionneur de l'équipe de France, des années 30 jusqu'aux années 50).
ROUX GUY
(Auxerre, années 80-90).
SNELLA JEAN
(Saint-Etienne, années 50 et début des années 60).
SUAUDEAU JEAN-CLAUDE
(Nantes, années 80 et 90).
WENGER ARSÈNE
(Monaco, fin des années 80, milieu des années 90).

Meilleure équipe

Le Top 20

AUXERRE (1993-1996).
Champion de France 1996.
Coupe de France 1994 et 96.
Demi-finaliste de C 3 en 1993.

BORDEAUX (1984-1987).
Champion de France 1984, 85 et 87.
Coupe de France 1986 et 87.
Demi-finaliste C 2 1987.

LILLE (1945-1949).
Coupe de France 1946, 47 et 48.
(finaliste en 1945 et 49).

MARSEILLE (1989-1993).
Champion de France en 1989, 90, 91 et 92.
Coupe de France en 1989.
Finale C 1 en 1991.
Vainqueur C 1 en 1993.

MONACO (1988-1992).
Champion de France en 1988.
Coupe de France en 1991.
Finaliste C 2 en 1992.

NANTES (1979-1983).
Champion de France en 1980 et 83.
Coupe de France en 1979.
Demi-finaliste de C 2 en 1980.

NICE (1951-1956).
Champion de France en 1951, 52 et 56.
Coupe de France en 1952 et 54.

PARIS-SG (1993-1997).
Champion de France en 1994.
Coupe de France en 1993 et 95.
Coupe de la Ligue en 1995.
Finaliste C 2 en 1997.
Vainqueur de la C 2 en 1996.

RACING CP (1936-1940).
Champion de France en 1936.
Coupe de France en 1936, 39 et 40.

RED STAR (1921-1923).
Coupe de France en 1921, 22 et 23.

REIMS (1955-1960).
Champion de France en 1955, 58 et 60.
Coupe de France en 1958.
Finaliste C 1 en 1956 et 59.

SAINT-ÉTIENNE (1967-1970).
Champion de France en 1967, 68, 69 et 70.
Coupe de France en 1968 et 70.

SAINT-ÉTIENNE (1974-1977).
Champion de France en 1974, 75 et 76.
Coupe de France en 1974, 75 et 77.
Finaliste C 1 en 1976.

SÈTE (1934-1939).
Champion de France en 1934 et 39.
Coupe de France en 1934.

SOCHAUX (1935-1938).
Champion de France en 1935 et 38.
Coupe de France en 1937.

ÉQUIPE DE FRANCE (1911-1912).
Première saison invaincue, clôturée par une victoire en Italie.

ÉQUIPE DE FRANCE (1945-1948).
Dans la foulée d'un premier match nul « historique » à Wembley, excellente série française.

ÉQUIPE DE FRANCE (1958).
3e de la Coupe du monde en 1958.

ÉQUIPE DE FRANCE (1982-1986).
Demi-finaliste de la Coupe du monde en 1982.
3e de la Coupe du monde 1986.
Championne d'Europe.

ÉQUIPE DE FRANCE (1998-2000).
Championne du monde 1998.
Championnne d'Europe 2000.

JEAN-PIERRE PAPIN
Numéro 1 1989 et 1991.

Age : 37 ans.
Poste : attaquant.
Clubs : Valenciennes (1979-81), INF Vichy (1981-84), Valenciennes (1984-85), FC Bruges (1985-86), Marseille (1986-92), Milan AC (1992-94), Bayern Munich (1994-96), Bordeaux (1996-98), Guingamp (juillet-octobre 1998).
Palmarès : vainqueur de la Coupe de l'UEFA 1996 ; champion de France 1989, 1990, 1991 et 1992 ; champion d'Italie 1993 et 1994 ; vainqueur de la Coupe de Belgique 1986 ; vainqueur de la Coupe de France 1989 ; finaliste de la Coupe intercontinentale 1993 ; finaliste de la Supercoupe d'Europe 1993 ; finaliste de la Coupe des champoions 1991 ; finaliste de la Coupe des champions 1993 ; finaliste de la Coupe de France 1987 et 1991 ; finaliste de la Coupe de la Ligue 1997 et 1988 ; meilleur buteur de la D 1 1988, 1989, 1990, 1991 et 1992. Ballon d'Or *France Football* 1991.
54 sélections, 30 buts (1986-95).

LAURENT BLANC
Numéro 1 1990.

Age : 35 ans.
Poste : défenseur.
Clubs : Montpellier (1984-91), Naples (1991-92), Nîmes (1992-93), Saint-Etienne (1993-95), Auxerre (1995-96), FC Barcelone (1996-97), Marseille (1997-99), Inter Milan (1999-01).
Palmarès : champion du monde des nations 1998 ; champion d'Europe des nations 2000 ; vainqueur de la Supercoupe d'Espagne 1996 ; champion de France 1996 ; vainqueur de la Coupe de France 1990 et 1996 ; champion de D2 1987 ; finaliste de la Coupe de l'UEFA 1999 ; finaliste de la Coupe de France 1994 ; finaliste de la Coupe d'Italie 2000 ; champion d'Europe Espoirs 1988.
97 sélections, 16 buts (1989-00).

ALAIN ROCHE
Numéro 1 1992.

Age : 33 ans.
Poste : défenseur.
Clubs : Bordeaux (1985-89), Marseille (1989-90), Auxerre (1990-92), Paris-SG (1992-98), FC Valence (1998-00), Bordeaux (2000-01).
Palmarès : vainqueur de la Coupe des Coupes 1996 ; champion de France 1987, 1990 et 1994 ; vainqueur de la Coupe de France 1986, 1987, 1993, 1995 et 1998 ; vainqueur de la Coupe de la Ligue 1995 et 1998 ; champion d'Europe Espoirs 1988.
25 sélections, 1 but (1988-96).

DAVID GINOLA
Numéro 1 1993.

Age : 33 ans.
Poste : attaquant.
Clubs : Toulon (1985-88), Matra Racing (1988-89), Brest (1990-91), Paris-SG (1992-95), Newcastle (1995-97), Tottenham (1997-00), Aston Villa (2000-01).
Palmarès : champion de France 1994 ; vainqueur de la Coupe de France 1993 et 1995 ; finaliste de la Coupe de France 1990 ; vainqueur de la Coupe de la Ligue 1995 ; vainqueur de la Coupe de la League (Angleterre) 1999.
17 sélections, 3 buts (1990-95).

BERNARD LAMA
Numéro 1 1994.

Age : 37 ans.
Poste : gardien.
Clubs : Besançon (1983-84), Lille (1984-89), Metz (1989-90), Brest (1990-91), Lens (1991-92), Paris-SG (1992-97), West Ham (1997-98), Paris-SG (1998-00), Rennes (2000-01).
Palmarès : champion du monde des nations 1998 ; champion d'Europe des nations 2000 ; vainqueur de la Coupe des Coupes 1996 ; champion de France 1994 ; vainqueur de la Coupe de France 1993 et 1995 ; finaliste de la Supercoupe d'Europe 1996 ; finaliste de la Coupe des Coupes 1997.
44 sélections (1993-00).

VINCENT GUÉRIN
Numéro 1 1995.

Age : 35 ans.
Poste : milieu.
Clubs : Brest (1984-88), Matra Racing (1988-89), Montpellier (1989-92), Paris-SG (1992-98), Heart of Midlothian (1998-99).
Palmarès : champion de France 1994 ; vainqueur de la Coupe de France 1990, 1993 et 1995 ; vainqueur de la Coupe de la Ligue 1995 ; finaliste de la Supercoupe d'Europe 1996 ; finaliste de la Coupe des Coupes 1997.
19 sélections, 2 buts (1993-96).

DIDIER DESCHAMPS
Numéro 1 1996.

Age : 32 ans.
Poste : milieu.
Clubs : Aviron Bayonnais (1976-83), Nantes (1983-novembre 89), Marseille (novembre 1989-90), Bordeaux (1990-91), Marseille (1991-94), Juventus Turin (1994-99), Chelsea (1999-00), FC Valence (2000-01).
Palmarès : champion du monde des nations 1998 ; champion d'Europe des nations 2000 ; vainqueur de la Coupe intercontinentale 1996 ; vainqueur de la Supercoupe d'Europe 1996 ; vainqueur de la Ligue des champions 1993 et 1996 ; champion de France 1990 et 1992 ; champion d'Italie 1995, 1997 et 1998 ; vainqueur de la Supercoupe d'Italie 1995 et 1997 ; vainqueur de la Coupe d'Italie 1995 ; vainqueur de la Coupe d'Angleterre 2000 ; finaliste de la Ligue des champions 1997 et 1998 ; finaliste de la Coupe de l'UEFA 1995.
103 sélections, 4 buts (1989-00).

LILIAN THURAM
Numéro 1 1997.

Age : 28 ans.
Poste : défenseur.
Clubs : Monaco (1990-96), Parme (1996-01).
Palmarès : champion du monde des nations 1998 ; champion d'Europe des nations 2000 ; vainqueur de la Coupe de l'UEFA 1999 ; vainqueur de la Supercoupe d'Europe 1999 ; vainqueur de la Coupe d'Italie 1999.
66 sélections, 2 buts (1994-00).

ZINÉDINE ZIDANE
Numéro 1 1998.

Age : 28 ans.
Poste : milieu.
Clubs : Cannes (1988-92), Bordeaux (1992-96), Juventus Turin (1996-01).
Palmarès : champion du monde des nations 1998 ; champion d'Europe des nations 2000 ; vainqueur de la Coupe intercontinentale 1996 ; vainqueur de la Supercoupe d'Europe 1996 ; champion d'Italie 1997 et 1998 ; vainqueur de la Supercoupe d'Italie 1997 ; finaliste de la Ligue des champions 1997 et 1998 ; finaliste de la Supercoupe d'Italie 1998. Ballon d'Or *France Football* 1998.
62 sélections, 16 buts (1994-00).

SYLVAIN WILTORD
Numéro 1 1999.

Age : 26 ans.
Poste : attaquant.
Clubs : Rennes (1994-97), Bordeaux (1997-00), Arsenal (2000-01).
Palmarès : champion d'Europe des nations 2000 ; champion de France 1999 ; finaliste de la Coupe de France 2000 ; finaliste de la Coupe de la Ligue 1998.
22 sélections, 8 buts (1999-00).

Coffret champion's

ÉQUIPE DE FRANCE

1 Joueurs
(Maillots Bleu)

N° 2 : CANDÉLA.
N° 3 : LIZARAZU.
N° 4 : VIEIRA.
N° 5 : BLANC.
N° 6 : DJORKAEFF.
N° 7 : DESCHAMPS.
N° 8 : DESAILLY.
N° 9 : ANELKA.
N° 10 : ZIDANE.
N° 11 : PIRES.
N° 12 : HENRY.
N° 13 : WILTORD.
N° 14 : MICOUD.
N° 15 : THURAM.
N° 17 : PETIT.
N° 18 : LEBOEUF.
N° 20 : TRÉZÈGUET.
N° 21 : DUGARRY.

2 Gardiens
(Maillots Noir)

N° 1 : LAMA.
N° 16 : BARTHEZ.
N° 22 : RAMÉ.

Fabriqué sous licence par : Absolument

PASSEZ VOTRE COMMANDE à :

par Courrier : 12, rue de Courcelles. 59100 ROUBAIX.Tél. : 03 28 33 96 96

par Fax : 03 20 75 36 36

par E-Mail : info/absolt@club-internet.fr

Champions d'Europe 22 2000

TAILLES DISPONIBLES
9/11 ans, 12/14 ans
SM, L, XL, XXL

BON DE COMMANDE

Réf.	N°	Nom du Joueur	Taille	Prix Unitaire	Qté	Montant
C	9	Anelka	SM	239	1	239 frs
M	17	Petit	XL	189	1	189 frs
				frs		frs
				frs		frs
				frs		frs
				frs		frs
				Sous-Total :		frs

\+ PARTICIPATION AUX FRAIS D'ENVOI & D'EMBALLAGE

FRANCE METROPOLE — Envoi ordinaire ▸ 39 frs; Supplément recommandé ▸ 10 frs; Supplément Collissimo ▸ 18 frs
DOM-TOM & ÉTRANGER — Recommandé obligatoire ▸ 89 frs
Si je choisis de payer au facteur, j'ajoute la taxe postale en vigueur TAXE CONTRE REMBOURSEMENT ▸ 28 frs
(Hors DOM TOM et autres pays) pour un montant compris entre 150 Frs et 1 500 Frs.

\+ frs
\+ frs
\+ frs
TOTAL : frs

Paiements acceptés FRANCE Métropolitaine.
❑ Chèque joint à l'ordre de ABSOLUMENT
❑ Mandat lettre joint à la commande

Paiements acceptés DOM - TOM, Étranger.
❑ Mandat lettre joint à la commande.
❑ Mandat international.

❑ Mme ❑ Melle ❑ Mr. Nom: Prénom:
Tél. : Adresse :
Code Postal : | | | | | | Ville :

Signature obligatoire :

RÉSERVÉ ABSOLUMENT
N° traitement :
Visa :

C'EST DANS L'ALLÉGRESSE GÉNÉRALE que Michel Platini, plus heureux que jamais, a porté fièrement ce numéro 1 qui l'a accompagné toute sa vie et qui lui correspond si bien. Un 10 premier, ça ne pouvait arriver qu'à ce footballeur d'exception, désigné joueur français du siècle par le grand jury de *FF*. Il devance, dans l'ordre, un Zinédine Zidane présent par lucarne interposée (une authentique spécialité de la maison) et un Raymond Kopa formidablement ému, autre personnage de légende à figurer dans ce trio en tous points royal.

Photo BERNARD MATUSSIÈRE

1
2
3

Un numéro 10 au-de

Désigné à 22 reprises premier (sur 34 votants), Michel Platini est l'incontestable joueur français du siècle pour le

Classement

1. **Michel Platini,** 143 points.
2. **Zinédine Zidane,** 121 points.
3. **Raymond Kopa,** 88 points.
4. **Laurent Blanc,** 28 points.
5. **Just Fontaine,** 22 points.

6. Trésor, 17 pts.
7. Giresse, 15 pts.
8. Papin, 12 pts.
9. Deschamps, 9 pts.
10. Cantona, 8 pts.
11. Amoros, 7 pts.
12. Ben Barek, 6 pts.
13. Jonquet, 6 pts.
14. Desailly, 5 pts.
15. Bossis, 4 pts.
16. Piantoni, 3 pts.
17. Baratte, 2 pts.
18. Barthez, 2 pts.
19. Darui, 2 pts.
20. Lama, 2 pts.
21. Marche, 2 pts.
22. Ujlaki, 2 pts.
23. Battiston, 1 pt.
24. Ginola, 1 pt.
25. Henry, 1 pt.
26. Mattler, 1 pt.
27. Tigana, 1 pt.

● ***Les jurés*** *n'avaient en aucun cas le droit de voter pour eux.*
● ***En cas d'égalité*** *entre deux joueurs, deux entraîneurs et deux équipes dans le vote des jurés, nous avons accordé à chacun le même nombre de points.*

LAFONT Maurice

1. **PLATINI Michel**
2. ZIDANE Zinédine
3. KOPA Raymond
4. BLANC Laurent
5. FONTAINE Just

« Je place, dans le trio de tête, trois joueurs qui représentent autant d'époques bien différentes. Platini pour son rayonnement et ses coups francs, Zidane pour son influence sur le jeu et Kopa pour ses qualités de dribbleur. Derrière, Blanc, absolument remarquable dans son placement défensif, dans sa science de la relance et dans son jeu de tête devant le but adverse, et Fontaine, incontournable pour son record historique en Coupe du monde. »

BERNARD Pierre

1. **PLATINI Michel**
2. KOPA Raymond
3. ZIDANE Zinédine
4. DESCHAMPS Didier
5. PIANTONI Roger

« Comment ne pas placer Michel Platini au premier rang ? En dix minutes, il pouvait vous résoudre tous les problèmes, vous faire gagner n'importe quelle rencontre. Kopa était un dribbleur extraordinaire, mais aussi un joueur d'une volonté, d'une hargne, d'un courage formidables. Zidane s'inspire de Platini. Deschamps, c'est un palmarès fabuleux et un hymne aux travailleurs de l'ombre. De Piantoni, je rappellerai ce pied gauche de légende, qui valait à lui seul le prix du billet. »

Photos L'ÉQUIPE

Laurent Blanc, à la quatrième place, le symbole de l'art de défendre avec intelligence.

TRÉSOR Marius

1. **PLATINI Michel**
2. ZIDANE Zinédine
3. KOPA Raymond
4. GIRESSE Alain
5. TIGANA Jean

« J'ai eu la chance de côtoyer Michel Platini, qui a eu un rayonnement extraordinaire au sein de la sélection nationale. Tout aussi remarquable avec la Juventus Turin, c'est vraiment un grand Monsieur. Si l'équipe de France de cette fin de siècle en est arrivée là, elle le doit un peu à Zidane. Kopa, lui, illustre le grand Reims et la France de 1958, sans oublier son passage réussi au Real Madrid. Enfin, dans des registres différents, Giresse et Tigana m'ont ébloui. »

SBROGLIA Jules

1. **PLATINI Michel**
2. KOPA Raymond
3. ZIDANE Zinédine
4. DARUI Julien
5. FONTAINE Just

« Pour son palmarès et son exceptionnelle intelligence de jeu, de même que pour sa formidable réussite dans le Championnat le plus dur d'Europe, la Serie A, Platini est bien le numéro 1. Immédiatement derrière lui, je préfère installer Kopa, pour sa grande maîtrise technique et sa longue carrière, plutôt que Zidane, celui-ci manquant trop de constance à mon goût. Enfin, Darui, gardien d'avant-garde, et Fontaine, buteur hors pair, complètent mon choix. "

LEROND André

1. **ZIDANE Zinédine**
2. BLANC Laurent
3. PLATINI Michel
4. KOPA Raymond
5. PAPIN Jean-Pierre

« Pour ce classement, mes critères de " sélection " ont été les suivants : les qualités professionnelles et humaines de chacun, le palmarès en équipe nationale ou en club et le rayonnement et la valeur d'exemple pour la jeunesse. En vertu de quoi, Zidane occupe le premier rang de ma hiérarchie, suivi par un autre joueur que j'apprécie tout particulièrement, Blanc. Suivent Platini, Kopa, bien sûr, et enfin Papin, pour son exceptionnel sens du but. »

ARTELESA Marcel

1. **PLATINI Michel**
2. KOPA Raymond
3. ZIDANE Zinédine
4. DESCHAMPS Didier
5. TRÉSOR Marius

« Michel Platini avait cette capacité non seulement à diriger la manœuvre, mais il était surtout décisif devant le but. Il est le symbole des années 80 pendant lesquelles le football français s'est réveillé. Raymond Kopa est le plus grand joueur de mon époque. C'était un magnifique dribbleur, toujours concerné par le respect du collectif. Zinédine Zidane est un artiste qui sait se mettre au service de la collectivité, mais, à son passif, je regrette qu'il ne marque pas davantage. »

BOSQUIER Bernard

1. **ZIDANE Zinédine**
2. PLATINI Michel
3. JONQUET Robert
4. BARATTE Jean
5. BARTHEZ Fabien

« J'ai longtemps hésité entre Platini et Zidane pour la première place, mais disons que le fabuleux parcours de l'équipe de France en cette fin de siècle m'a conduit à donner une courte tête d'avance à Zinédine. Tant pis pour Michel ! Barthez aurait très bien pu se glisser à la troisième place de mon classement, mais je lui préfère Monsieur Jonquet, qui avait, lui aussi, tellement de classe à son époque, la remarque valant également pour Monsieur Baratte, que j'ai admiré. »

BERETA Georges

1. **PLATINI Michel**
2. KOPA Raymond
3. BLANC Laurent
4. AMOROS Manuel
5. ZIDANE Zinédine

« Michel Platini se situe au-dessus du lot tant il a dominé son sujet. Il savait vraiment tout faire. Je place Kopa juste derrière. C'était un joueur magnifique, un sacré phénomène. J'ai voulu également accorder un peu de place aux défenseurs, souvent oubliés, en désignant Blanc, pour sa maîtrise technique, et Amoros, un joueur d'exception à son poste. Quant à Zidane, il nous manque encore un peu de temps pour le juger vraiment et savoir s'il peut aller plus haut. »

KOPA Raymond

1. **PLATINI Michel**
2. BEN BAREK Larbi
3. ZIDANE Zinédine
4. BLANC Laurent
5. FONTAINE Just

« Pour sa carrière et son rayonnement exceptionnels, je place Platini en tête. J'étais en admiration devant la virtuosité de Ben Barek, auquel j'accorde la deuxième position. Super joueur et champion du monde, Zidane pourrait encore mieux faire. Pour la 4e place, j'ai hésité entre Blanc et Desailly, et j'ai donné ma préférence au premier, plus offensif. Enfin, gloire à Justo, meilleur buteur de la Coupe du monde pour l'éternité. J'aimerais aussi citer Delfour, Courtois et Darui, et combien d'autres grands joueurs... »

DOUIS Yvon

1. **PLATINI Michel**
2. ZIDANE Zinédine
3. KOPA Raymond
4. FONTAINE Just
5. TRÉSOR Marius

« Michel Platini, c'est la classe personnifiée. Un joueur mythique. Zinédine Zidane aurait également pu postuler à la première place. Dommage qu'il ne parvienne pas toujours à se contrôler. Dribbleur, Raymond Kopa était le roi de la dernière passe. Recordman du nombre de buts marqués en une Coupe du monde, Just Fontaine était plus qu'un buteur. Comme défenseur, Marius Trésor dominait pleinement son sujet. A terre comme dans les airs. »

GONDET Philippe

1. **PLATINI Michel**
2. ZIDANE Zinédine
3. FONTAINE Just
4. BLANC Laurent
5. LAMA Bernard

« Platini, c'est la perfection. Je le place juste derrière Pelé dans l'absolu. Zidane est encore loin de Platini, mais il a une belle marge de progression devant lui. Fontaine ? Aujourd'hui, il n'existe plus d'attaquants comme lui. Blanc est un élément de grande classe, bourré de talent, très bon technicien, capable de distiller le jeu à la manière des meilleurs milieux. A trente-sept ans, Lama est toujours sur la brèche. C'est un immense gardien et un très grand pro. »

REVELLI Hervé

1. **ZIDANE Zinédine**
2. KOPA Raymond
3. PLATINI Michel
4. BLANC Laurent
5. BARTHEZ Fabien

« Priorité au champion du monde, priorité donc à Zinédine Zidane, digne représentant d'une équipe de France qui a démontré son extraordinaire supériorité sur le terrain. J'inclus d'ailleurs dans ma liste deux autres partenaires de Zidane sous le maillot bleu : Blanc et Barthez, dont les rôles ont été prépondérants dans la réussite des Tricolores. Enfin, comment oublier Kopa et Platini, deux maîtres du jeu, symboles de deux époques fastes pour le football français ? »

GUILLOU Jean-Marc

1. **KOPA Raymond**
2. ZIDANE Zinédine
3. JONQUET Robert
4. BLANC Laurent
5. PLATINI Michel

« Raymond Kopa, Robert Jonquet... J'ai souhaité privilégier les " anciens " car, à vrai dire, ils ont marqué ma jeunesse. Tant d'images surgissent à l'évocation de leurs noms... Kopa était un joueur merveilleux, que je suivais avec attention dès qu'il m'était possible de le voir. Franchement, je regrette de ne pouvoir citer davantage de joueurs en mettant des ex aequo, par exemple. Il y a eu tellement de grands joueurs dans toute l'histoire du football français ! »

MAHI Khennane

1. **PLATINI Michel**
2. KOPA Raymond
3. ZIDANE Zinédine
4. BEN BAREK Larbi
5. BLANC Laurent

« Il est difficile de faire un choix car chaque époque a compté ses grands joueurs et les méthodes de jeu ont tellement évolué en cinquante ans ! Disons que je place malgré tout Michel Platini au-dessus du lot pour l'ensemble de son œuvre, immédiatement suivi par deux autres phénomènes dans leur genre : Kopa et Zidane. Je complète mon quintette par deux joueurs au profil si différent : Ben Barek et Blanc, symboles à leur façon d'un certain esprit " français "

Marius Trésor, sixième, un défenseur à la très grande classe.

CARNUS Georges

1. **PLATINI Michel**
2. KOPA Raymond
3. ZIDANE Zinédine
4. PIANTONI Roger
5. FONTAINE Just

« Platini, c'est la classe à l'état pur. Kopa aura été le premier Français à s'imposer à l'étranger. Auparavant, il avait fait briller le grand Reims. Zidane est le Français le plus médiatisé, le must sur le plan des résultats avec ses titres européen et mondial. Piantoni a illuminé le jeu de Reims, de Nice et de l'équipe de France. Fontaine ? Ses treize buts en Coupe du monde 1958 sont un record pour l'éternité. »

PLATINI Michel

1. **ZIDANE Zinédine**
2. KOPA Raymond
3. FONTAINE Just
4. DESCHAMPS Didier
5. TRÉSOR Marius

« Dans une liste aussi longue, où figurent de très nombreux joueurs ayant remporté des titres prestigieux en sélection nationale comme avec leurs clubs, mon classement apparaîtra bien sûr subjectif, mais chacun des joueurs retenus a eu (ou a encore) une influence considérable sur le football français, voire international. Un mot seulement au sujet de Just Fontaine : il a le très grand privilège d'avoir réussi un exploit vraiment inégalable au plus haut niveau. »

ssus de la mêlée

jury de *FF*. Il forme, avec Zidane et Kopa, un trio de rêve qui se détache nettement du lot.

PETIT Jean

1. **PLATINI Michel**
2. ZIDANE Zinédine
3. KOPA Raymond
4. UJLAKI Joseph
5. FONTAINE Just

« Ce n'est vraiment pas facile de justifier de pareils choix. Cependant, Platini m'apparaît le plus complet d'entre tous. Si Zidane est davantage artiste, Platini, lui, me semble beaucoup plus réaliste. C'était un vrai buteur. Dans ce classement, j'ai également voulu faire apparaître Ujlaki, un sacré virtuose de la technique, qui m'avait impressionné lorsque j'étais jeune. Quant à Fontaine, il ne faudrait pas oublier que c'était un buteur, mais aussi un très bon remiseur. »

FERNANDEZ Luis

1. **PLATINI Michel**
2. ZIDANE Zinédine
3. CANTONA Eric
4. PAPIN Jean-Pierre
5. FONTAINE Just

« Ce qu'il y avait de formidable avec Michel Platini, c'est qu'il savait résoudre tous les problèmes sur le terrain. Dans chaque match, il apportait le petit plus qui faisait la différence. Zinédine, lui, c'est le talent, l'élégance, une certaine facilité, un joueur tellement beau à regarder évoluer. Mais il est moins efficace que Michel ! Pour ce qu'il a réussi en Angleterre, je tire mon chapeau à Cantona. JPP, lui, c'est le Ballon d'Or, le buteur idéal. Quant à Fontaine, il représente l'Histoire dans laquelle il restera. »

BLANC Laurent

1. **PLATINI Michel**
2. KOPA Raymond
3. TRÉSOR Manus
4. ZIDANE Zinédine
5. FONTAINE Just

« Platini premier, évidemment, pour tout ce qu'il a fait en équipe nationale, mais également pour s'être imposé dans le Calcio, qui est l'épreuve de vérité. Mon père était un fan de Kopa, il me l'a fait découvrir. J'ai pris du plaisir à voir jouer Trésor. Même remarque pour Zidane, encore qu'avec lui j'ai eu aussi du plaisir à jouer. Enfin, même si le football pratiqué en 1958 n'était sans doute pas le même que celui d'aujourd'hui, les treize buts de Fontaine représentent quelque chose ! »

LAMA Bernard

1. **PLATINI Michel**
2. ZIDANE Zinédine
3. KOPA Raymond
4. TRÉSOR Marius
5. AMOROS Manuel

« Mon choix se porte sur Michel Platini, qui a vraiment dominé son époque. Il a rayonné sur la Juventus comme en équipe de France, mais il a moins bien réussi en Coupe du monde. Il lui manque quelque chose à ce niveau, c'est pourquoi Zinédine Zidane n'est pas très loin à mes yeux. On ne peut qu'admirer son talent. Ensuite, il y a Raymond Kopa, qui a accompli une sacrée carrière, Marius Trésor, défenseur impressionnant, et Manuel Amoros, longtemps recordman de sélections. »

THURAM Lilian

1. **KOPA Raymond**
2. TRÉSOR Marius
3. PLATINI Michel
4. ZIDANE Zinédine
5. LAMA Bernard

« A son époque, s'expatrier au Real Madrid représentait quelque chose de très, très fort : je place Kopa devant, dont le nom reste dans les mémoires. Trésor était considéré comme le meilleur libero au monde, sans avoir joué à l'étranger. Très fort aussi ! Grand joueur, Platini était bien entouré. Pas loin de lui, je mets Zidane, même s'il n'a pas fini sa carrière. Pendant longtemps, Lama a été le meilleur gardien français. Malheureusement pour lui, il n'a pas eu l'opportunité de le démontrer en Coupe du monde. »

BOSSIS Max

1. **PLATINI Michel**
2. ZIDANE Zinédine
3. KOPA Raymond
4. DESAILLY Marcel
5. DESCHAMPS Didier

« Platini premier : c'est l'un des plus grands, voire le plus grand du monde, pour son exceptionnel rayonnement sur le terrain. Zidane est le symbole de l'équipe de France 1998-2000, comme Kopa est celui de l'équipe de France 1958. Ils sont au-dessus du lot ; tous trois ont aussi reçu le Ballon d'Or, ne l'oublions pas. Derrière, pas facile de faire le tri, mais je citerai néanmoins Desailly et Deschamps, ce dernier étant le plus capé de l'histoire et grand capitaine de route. »

AMOROS Manuel

1. **PLATINI Michel**
2. GIRESSE Alain
3. TRÉSOR Marius
4. BOSSIS Max
5. FONTAINE Just

« Michel Platini est tout simplement l'un des meilleurs joueurs de toute l'histoire du football. Génial sur le terrain, c'est aussi un type " immense ". Juste à l'étage en dessous de Michel, Giresse avait une technique phénoménale, et quelle vision du jeu ! Outre une perfection de libero, Trésor était aussi d'une grande sportivité. Modèle de défenseur, Bossis était un formidable premier attaquant. Enfin, bravo à Fontaine, dont le record frappe l'imagination de toutes les générations. »

ROCHE Alain

1. **ZIDANE Zinédine**
2. PLATINI Michel
3. AMOROS Manuel
4. PAPIN Jean-Pierre
5. BLANC Laurent

« Difficile d'être bien original pour ce classement. Mais pour moi, Zizou se dégage naturellement puisqu'il a été déterminant dans les plus grandes compétitions, notamment en Coupe du monde, épreuve dans laquelle Platini, lui, n'a jamais réussi à aller jusqu'au bout. Derrière ces deux grands, je n'ai pas résisté à placer Amoros, qui était l'idole de ma jeunesse et qui a toujours su prendre ses responsabilités. »

GUÉRIN Vincent

1. **ZIDANE Zinédine**
2. BLANC Laurent
3. PLATINI Michel
4. CANTONA Eric
5. GINOLA David

« Pour ce vote, j'ai eu un peu tendance à favoriser les joueurs de ma génération, certainement parce que je les connais mieux. Parmi eux, deux grands bonshommes se dégagent : Zidane et Blanc. Derrière, Platini a marqué aussi tout le foot français en réussissant à faire rayonner autant de monde autour de lui, ainsi que Canto, qui a eu un cheminement extraordinaire. Quant à Ginola, c'est certainement le plus doué de tous, le plus brillant. Il lui manque juste un palmarès plus en rapport avec ses qualités fantastiques. »

ZIDANE Zinédine

1. **PLATINI Michel**
2. GIRESSE Alain
3. PAPIN Jean-Pierre
4. BOSSIS Max
5. CANTONA Eric
   BATTISTON Patrick

« Michel Platini, c'est le " Monsieur Football " en France. J'aime beaucoup Alain Giresse, le joueur comme l'homme, qui symbolise une certaine idée du football. JPP, c'est l'homme-buts, c'est aussi l'OM, un club qui m'est cher. On oublie trop souvent les défenseurs dans ce type de classement : alors, place à Maxime Bossis et à Patrick Battiston, celui-ci à égalité avec un autre joueur que j'apprécie, Eric Cantona. »

GIRESSE Alain

1. **PLATINI Michel**
2. ZIDANE Zinédine
3. KOPA Raymond
4. MARCHE Roger
5. FONTAINE Just

« Cinq joueurs qui représentent autant de figures talentueuses et emblématiques, chacun dans une période bien distincte... Pour ce qu'il a accompli tout au long de sa carrière, aussi bien avec la sélection nationale qu'en club, en particulier à la Juventus, Michel Platini se situe tout là-haut, au sommet de la pyramide, mais Zidane, Kopa, Marche et Fontaine ne sont pas aussi loin de lui et sont, eux aussi, des exemples de ce que le football français est capable de faire. Et même de très bien faire... »

PAILLE Stéphane

1. **ZIDANE Zinédine**
2. PLATINI Michel
3. GIRESSE Alain
4. CANTONA Eric
5. BLANC Laurent

« Pour moi, Zinédine Zidane est le plus complet et le plus brillant, de surcroît décisif en finale de la Coupe du monde. Platini et Giresse, celui-ci à un échelon légèrement inférieur, ont marqué leur époque et redonné ses lettres de noblesse au football français. Cantona a réussi le tour de force d'être adulé dans un pays autre que le sien, ce pays étant qui plus est l'Angleterre. Enfin, mention à " Laurent-la-classe " : une si belle carrière et un si merveilleux personnage... »

Just Fontaine, cinquième, buteur dans l'âme.

WILTORD Sylvain

1. **ZIDANE Zinédine**
2. PLATINI Michel
3. KOPA Raymond
4. TRÉSOR Marius
5. AMOROS Manuel

« Platini, à son époque, était énorme. Mais j'ai préféré choisir un joueur de ma génération, et Zizou s'imposait naturellement. C'est un véritable surdoué, un maître à jouer hors pair. Le regarder maîtriser, apprivoiser le ballon, c'est quelque chose de magique. C'est vraiment le plus fort, il sait tout faire. Zizou, c'est la grande classe, et pas seulement sur le terrain. »

TIGANA Jean

1. **PLATINI Michel**
2. ZIDANE Zinédine
3. PAPIN Jean-Pierre
4. DESAILLY Marcel
5. HENRY Thierry

« Michel, il avait tout pour lui ! Il était bon défensivement mais aussi offensivement, avec toujours la passe juste. Pour un numéro 10, c'était également un grand buteur. En résumé, Michel était le joueur le plus complet. Il a presque tout gagné, hormis la Coupe du monde. C'est le seul trophée qui lui manque. Mais il a joué celles de 1982 et de 1986 en étant blessé. En pleine forme, ça aurait peut-être été différent... Pour moi, devant Zidane, il restera cependant le plus grand des joueurs français du siècle. »

PAPIN Jean-Pierre

1. **KOPA Raymond**
2. BLANC Laurent
3. ZIDANE Zinédine
4. DESCHAMPS Didier
5. DESAILLY Marcel

« Pour moi, Raymond Kopa se dégage du lot. Tout simplement parce qu'il a été le premier à lancer la mode française dans le foot européen et même mondial. Il ne faudrait pas oublier non plus que c'est Kopa qui a réussi à décrocher le premier Ballon d'Or français. Pour toutes ces raisons, il m'apparaît donc logique de le placer en tête. Il le mérite amplement. »

GINOLA David

1. **PLATINI Michel**
2. KOPA Raymond
3. ZIDANE Zinédine
4. GIRESSE Alain
5. FONTAINE Just

« Triple Ballon d'Or, triple meilleur buteur de Serie A et leader technique de l'équipe de France, Michel Platini mérite de figurer à la première place. Raymond Kopa, lui, représente la France des années 50 et a marqué toute une génération. J'aurais bien mis Zinédine Zidane à la première place mais comme il est encore en activité, il est difficile d'avoir du recul à son sujet. Une certitude, il sera le Français des prochaines années. »

DESCHAMPS Didier

1. **ZIDANE Zinédine**
2. PLATINI Michel
3. KOPA Raymond
4. FONTAINE Just
5. PAPIN Jean-Pierre

« Zizou, je le connais si bien... Pour moi, il symbolise la France qui gagne. Ensuite ? Michel Platini deuxième, car c'est la logique. Raymond Kopa complète le trio de tête, très représentatif du football français du siècle. Les treize buts de Just Fontaine en Coupe du monde constituent un exploit fabuleux. Quant à Jean-Pierre Papin, je salue en lui le porte-flambeau de l'Olympique de Marseille et le buteur exceptionnel. »

ERNAULT Gérard, *FF*

1. **PLATINI Michel**
2. KOPA Raymond
3. ZIDANE Zinédine
4. FONTAINE Just
5. MATTLER Etienne

« Avec Michel Platini, rarement la tête et les jambes auront été ensemble à pareille fête. Et pour le palmarès et le reste, voir les pages suivantes, tant il y a à dire. Raymond Kopa s'est trouvé être le cerveau, le cœur, les reins, le centre de gravité d'un style inimitable et inoubliable. Sinon chez le grand Ben Barek, la virtuosité de Zinédine Zidane n'aura eu d'égale dans la traversée de ce siècle. Fontaine, nous avons aimé boire et reboire de ton eau. Et nous ne sommes pas les seuls. Etienne Mattler récompense ici le football d'autrefois, ainsi que le football de défense. »

➡ Seuls trois joueurs sont classés au moins une fois premier par les jurés : **Platini, Zidane** et **Kopa.**

➡ **Platini** est celui qui occupe le plus grand nombre de fois la première place : 22. Il devance nettement Zidane (9) et Kopa (3).

➡ **Zidane** et **Kopa** sont cités chacun à 11 reprises en deuxième position. Cinq autres joueurs apparaissent au moins une fois à cette place : Platini (5), Blanc (3), Giresse (2), Ben Barek et Trésor (1).

➡ **Onze joueurs** sont concernés au moins une fois par la troisième place. Il s'agit de : Zidane et Kopa (9), Platini (4), Fontaine, Jonquet, Papin et Trésor (2), Amoros, Blanc, Cantona et Giresse (1).

➡ Un seul juré ne fait pas figurer Platini parmi ses cinq meilleurs joueurs du siècle : **Papin.** De même, Amoros ne mentionne pas le nom de Zidane dans son classement. Kopa est davantage « oublié » : ils sont en effet neuf à ne pas citer son nom (Gondet, Bosquier, Tigana, Fernandez, Amoros, Paille, Roche, Guérin et Zidane).

➡ Sur les vingt-sept joueurs cités, on retrouve sept auteurs du doublé **Mondial 98 - Euro 2000** (Zidane, Blanc, Deschamps, Desailly, Barthez, Lama, Henry) et six **champions d'Europe 1984** (Platini, Giresse, Amoros, Bossis, Tigana, Battiston). Ce sont ces derniers qui totalisent le plus grand nombre de points (171 contre 168) dans leur « match » face à l'actuelle génération.

➡ Parmi les vingt-sept, on retrouve les six **recordmen** de sélections : Mattler (46), Marche (47), Trésor (65), Bossis (76), Amoros (82), Deschamps (103).

➡ Sur les vingt-sept joueurs cités, seuls sept d'entre eux n'ont jamais été **capitaine** de l'équipe de France : Zidane, Fontaine, Ben Barek, Barthez, Ujlaki, Ginola et Henry.

➡ Dans ce type de classement, qui donne toujours la part belle aux milieux de terrain offensifs et aux attaquants, on note la présence de trois **gardiens** : Barthez, Lama et Daruì, avec deux petits points chacun.

1. MICHEL PLATINI

Platini : « Je ne veux

PLÉNITUDE. Grandissime patron de l'équipe de France de la génération 1982-86, maître à jouer de Nancy, de Saint-Etienne et de la Juventus, Michel Platini, l'homme aux trois Ballons d'Or *FF*, s'est imposé comme le meilleur joueur français du siècle aux yeux de ses pairs. Le temps d'un long entretien, il se penche sur sa fabuleuse carrière avec plaisir, mais sans nostalgie.

Entretien réalisé par LAURENT CAMPISTRON, DOMINIQUE COURDIER et JEAN-MARIE LORANT

« Messieurs, qu'est-ce que je vous offre ? Un thé, de l'eau... ? Moi, je vais boire une tasse de thé, dit-il, en s'installant dans le grand canapé noir où il aime s'asseoir quand il doit répondre à une longue interview dans ses bureaux du centre de Paris. Michel Platini a le sourire, il n'y a pas de surprise dans l'air, il connaît déjà la mission du trio qui lui fait face, elle n'est pas vraiment sorcier. S'entretenir avec le footballeur français du siècle élu par un jury composé des joueurs de l'année de *FF* constitue un réel plaisir, surtout lorsque le lauréat évoque les saisons passées, en toute décontraction et liberté. Sa grande passion lui vient toujours du jeu, du football, même s'il confie volontiers d'entrée que sa carrière lui paraît loin, loin, loin. Il a pourtant vite fait d'en retrouver le fil et d'en oublier le temps qui passe. C'est le cas de le dire quand il faut regarder dans le rétroviseur et balayer l'histoire sans nostalgie, la sienne, du Platini débutant au Platini triomphant, et celle des autres, de Michel Hidalgo à Aimé Jacquet, de l'Euro 1984 à l'Euro 2000, des Coupes du monde 1982 et 1986 au feu d'artifice de 1998. Quel défilé de grands noms, d'heures de bonheur, quelle avalanche d'exploits en tous genres et de souvenirs ! Michel Platini avait le talent rare pour trouver une ouverture de 40 mètres ou expédier un coup franc au fond des filets ; il a le don aujourd'hui de faire revivre ces moments-là, avec son style à lui, avec une telle simplicité que tout paraît souvent couler de source. Aussi la tasse de thé était-elle vide depuis un bon bout de temps lorsque l'entretien toucha à sa fin, presque à regret tant les sujets abordés autour de ces trophées du siècle sont vastes et inépuisables. Dehors, la nuit avait enveloppé Paris, déjà illuminé pour les fêtes de Noël. Un épisode de plus, une page supplémentaire dans la lumineuse trajectoire de Michel Platini était tournée. Avec brio et éclat, mais ce n'est pas la première fois, ni certainement la dernière.

Photo Bernard MATUSSIÈRE

« MÊME SI, AUJOURD'HUI, JE SUIS PLUS ENCLIN À DONNER DES PRIX QU'À EN RECEVOIR, CE TITRE ME FAIT PLAISIR. MAIS TOUT ÇA REMONTE À LOIN »

« Michel, les meilleurs joueurs français plébiscités ces dernières décennies par *France Football* viennent de vous élire joueur français du siècle avec plus de 20 points d'avance sur le deuxième. Que ressentez-vous ?

Une immense joie. Même si, aujourd'hui, je suis plus enclin à donner des prix qu'à en recevoir, c'est sympa, ça fait plaisir. Mais tout ça remonte à loin. Il faut vraiment que ce soit la fin du siècle pour que je reçoive à nouveau un titre de footballeur. Ce sera sans doute le dernier.

C'est la preuve que cette vie de footballeur a laissé une trace importante...

J'ai été plébiscité par des générations qui m'ont vu jouer. Les derniers – les Zidane, Blanc, Deschamps – m'ont tous vu taper dans un ballon quand j'étais à la Juve. Ils avaient quinze ou dix-huit ans. Mais je suis très heureux, très fier de cette distinction, même si, je le répète, tout ça date un peu. Je l'aurais sans doute plus intensément vécue si elle m'avait été donnée quand je jouais, comme un Ballon d'Or.

Voulez-vous dire que vous ne vivez pas quotidiennement avec ce passé de footballeur ?

Eh bien... Je le vis quotidiennement quand des jeunes filles viennent me demander des autographes pour leurs grands-pères. Quand je me balade dans le monde entier, c'est clair, j'ai une étiquette de joueur de football. Ou de tireur de coup franc, ça dépend.

Sur le podium des joueurs français du siècle, vous devancez largement Zinédine Zidane et Raymond Kopa. Surpris ?

Non. Ce sont trois créateurs. Moi, dans l'ordre, j'avais voté pour Zidane, Kopa et Fontaine *(NDLR : il n'avait pas le droit de voter pour lui).*

Est-il surprenant de retrouver sur ce podium trois joueurs qui ont passé une partie de leur carrière à l'étranger ?

Et qui sont trois émigrés ! Trois joueurs qui viennent de l'étranger et qui sont repartis à l'étranger... Vous savez, on a toujours eu tendance à penser en France que celui qui s'exporte deviendra meilleur. C'est peut-être vrai, c'est peut-être faux. Je ne sais pas. Mais c'est vrai que j'ai été beaucoup plus reconnu à la Juve. D'ailleurs, j'ai été élu meilleur joueur français en 1976 et 1977, mais jamais de 1978 à 1982. Il a fallu que je parte en Italie pour le redevenir. Donc, je pense qu'aujourd'hui – et c'est typiquement français – on est beaucoup plus respecté quand on passe dans *L'Equipe du dimanche.*

Pensez-vous qu'il soit nécessaire de partir à l'étranger pour atteindre une dimension, disons... planétaire ?

Oui, oui... Aujourd'hui, tu ne peux pas faire autrement. Malheureusement. A mon époque, c'était beaucoup plus difficile de partir. Les frontières n'étaient pas ouvertes, l'arrêt Bosman n'existait pas. Quand tu avais deux Argentins dans un Championnat européen, tu pouvais être sûr que c'était deux grands Argentins. Pareil avec les Brésiliens. Il n'y en avait pas trente, quarante ou quatre-vingts dans un même Championnat.

On présente souvent Zinédine Zidane comme votre héritier. Vous semble-t-il naturel de le retrouver juste derrière vous, à la deuxième place ?

Zizou, indépendamment de ses caractéristiques footballistiques, je l'aime beaucoup. J'aime énormément le personnage, l'homme. J'adore sa façon d'être, sa façon de s'exprimer, son caractère. C'est vrai que j'ai insisté pour lui quand la Juventus m'a demandé ce que je pensais du joueur. Je savais, pour avoir suivi ses débuts à Cannes et à Bordeaux, qu'il deviendrait un très grand joueur. Il ne lui manquait qu'une bonne expérience dans un grand club.

Peut-on comparer Zidane à Platini ?

Ça, ça fait partie du système journalistique. Pourquoi vouloir comparer des joueurs de générations différentes ? On est tous différents les uns des autres. Zidane, lui, a une très grande activité au milieu du terrain. Il récupère un maximum de ballons. Beaucoup plus que certains. En revanche, il est moins porté vers le but que d'autres. Mais c'est dans sa nature. Il est comme ça. Zizou n'est pas né pour marquer des buts. Lui joue pour bien jouer, pour faire la bonne passe, etc. Il a ses qualités et il ne faut pas le comparer à d'autres joueurs, comme Baggio, Cruyff, Maradona, Pelé ou moi, qui n'avions pas les mêmes caractéristiques.

A-t-il raison de rester dans le même registre ? Ne doit-il pas essayer de marquer davantage ?

(Ferme.) Il ne changera pas ! Il continuera à marquer des buts occasionnellement, comme ça. Je le répète encore une fois, il n'est pas né pour marquer. Ne lui demandez pas de forcer sa nature.

Marquer des buts, voilà sans doute ce qui différencie Platini de Zidane, le premier du deuxième...

(Agacé.) Oui, Zidane est différent de moi, comme je suis différent d'un autre. Le football n'est pas fait par des robots mais par des hommes. Il n'y a pas de stéréotypes. Chacun a ses dispositions, son style de jeu, sa façon d'être utile à l'équipe... Zidane, c'est un créateur, un type qu'il faut protéger parce que j'ai toujours dit que les vrais numéros 10 étaient aujourd'hui une espèce en voie de disparition.

Que représente pour vous Raymond Kopa ?

Je ne l'ai jamais vu jouer. En 1958, j'avais trois ans. En 1960, j'en avais cinq. Kopa, pour moi, c'est donc ce qu'il représentait dans l'imaginaire des anciens. C'est aussi, bien sûr, le joueur charismatique de la génération de 1958, qui fut la première à atteindre une demi-finale de Coupe du monde. Un joueur qui a joué trois ans au Real Madrid, qui a gagné la Coupe d'Europe, qui a montré Reims...

« J'AI PLACÉ FONTAINE TROISIÈME PARCE QU'IL A RÉALISÉ L'EXPLOIT DU SIÈCLE EN COUPE DU MONDE. CE RECORD DE 13 BUTS MARQUÉS EN 1958 NE SERA JAMAIS BATTU »

Votre père, Aldo, vous en parlait-il ?

Dans la région, on parlait davantage de Piantoni ! Kopa, j'en ai plus entendu parler quand je suis arrivé en équipe de France que dans ma jeunesse. Ma jeunesse, c'était quoi, d'ailleurs ? C'était l'image du Milan AC ou de l'Inter Milan en Coupe intercontinentale et en Coupe d'Europe dans les années 1963-65. C'était aussi l'Ajax Amsterdam des années 70. Kopa, c'était loin.

Quelles étaient vos idoles, à l'époque ?

A dix-sept ans, c'était Cruyff. Avant, c'était Nestor Combin. Comme il jouait à Metz, j'allais souvent l'encourager. Sinon, on ne connaissait pas grand monde. La télévision ne diffusait que la finale de la Coupe d'Europe et les matches de l'équipe de France. Mais l'équipe de France des années 70, ce n'était pas fameux. Ma période d'adolescence a d'ailleurs plus ou moins coïncidé avec la longue traversée du désert (1966-78) des Bleus. Pendant toute cette période, l'équipe de France n'a pas eu d'hommes charismatiques. Elle comptait de très bons joueurs, les Bosquier, Carnus, Novi, Lacombe, Chiesa – et encore quand il voulait venir –, Mézy, Herbet, Herbin ou Jacquet, mais les résultats n'étaient pas au rendez-vous.

Kopa ne vous a-t-il donc jamais parlé de ce poste de meneur de jeu que vous occupiez tous les deux ?

Non, non... De toute façon, à l'époque où je jouais, on ne se voyait pas. A la fin des matches de l'équipe de France, on ne peut pas dire qu'on se filait rendez-vous dans un bar pour parler ballon. C'est normal. Les rares fois que je vois Zidane, c'est au cours d'une réception, à la fin d'un match, ou quand on remet un Ballon d'Or et qu'on m'appelle, moi, le vieux capé. Voilà. Sinon, on ne se voit pas. Chacun fait sa vie de son côté.

Ce podium Platini-Zidane-Kopa vous paraît-il logique ?

Difficile à dire... Dans mon classement, j'ai pris les figures emblématiques de certaines générations : Zidane, Kopa. Après, j'ai placé Fontaine parce qu'il a réalisé l'exploit du siècle en Coupe du monde. Ce record de 13 buts marqués en 1958 ne sera jamais battu. C'est donc un exploit colossal. Ensuite, j'ai pris Didier (Deschamps) parce c'est l'homme des trophées, celui qui a tout gagné. Et puis, j'ai voté Marius (Trésor), qui est un peu le symbole de notre génération. J'aurais pu prendre Max (Bossis), Tigana, Giresse, Rocheteau, mais je me suis porté sur Marius ▶

Photo Patrick BOUTROUX

Dès son entrée dans le Championnat d'Italie lors de la saison 1982-83, Michel Platini survole les débats. Dimanche après dimanche, il fait le bonheur de la Juve et le malheur des défenses. Il terminera trois fois meilleur buteur du Calcio.

pas être un mythe »

parce qu'il représentait l'homme de base au départ de notre sélection.

Vous n'avez pas cité Laurent Blanc, qui, pourtant, figure dans le top 5 de ce palmarès...

C'est bien pour Lolo. Moi, j'ai mis Didier et Marius. Mais je pense que Laurent peut intégrer ce top 5 comme beaucoup d'autres. Lui et Didier sont un peu les enfants de l'équipe de France championne du monde.

« DESCHAMPS DONNE BEAUCOUP D'ESPOIR À DES GENS QUI NE SONT PEUT-ÊTRE PAS DES SURDOUÉS MAIS QUI, PAR LEUR INTELLIGENCE DE JEU, PEUVENT S'EN SORTIR. DIDIER, C'EST L'INTELLIGENCE TACTIQUE D'UNE ÉQUIPE »

Vous placez Didier Deschamps quatrième alors que vous n'êtes pas toujours très tendre avec lui...

Avec Didier, je n'ai jamais été dur. Au contraire, je lui ai fait indirectement un compliment. Le problème, c'est que personne ne l'a pris comme ça. J'ai dit un jour que Didier, sans être un grand joueur, était quelqu'un qui avait un palmarès formidable. La plupart des gens n'ont retenu que la première partie de la phrase. Que voulez-vous que j'y fasse ? Didier, je ne pourrai jamais dire que c'est un grand joueur, mais je le mets quand même dans mon classement parce que ça prouve que, même si tu n'as pas les qualités d'un Maradona, d'un Pelé ou d'un Cruyff, tu peux par ton travail, ton abnégation et, surtout, ton intelligence devenir quelqu'un de très important. Pour moi, c'est un compliment. Je regrette que ça ait été mal interprété.

Didier Deschamps, lui aussi, semble n'avoir retenu que la première partie de la phrase !

Il n'en a compris que la moitié, mais ce n'est pas grave. Moi, je suis dans une position qui n'est pas facile. J'ai fait beaucoup de choses dans le football et à chaque fois qu'il se passe quelque chose on me demande mon avis. Alors, soit je crie avec les loups, soit je dis ce que je ressens et ce que je pense. Alors, je répète que Didier n'est pas un grand joueur, mais je le mets quand même dans les cinq premiers parce que tu n'as pas forcément besoin d'être brillant pour arriver au sommet. Il donne beaucoup d'espoir à des gens qui ne sont peut-être pas des surdoués, mais qui, par leur intelligence de jeu, peuvent s'en sortir. Didier, c'est ça, c'est l'intelligence du jeu tactique d'une équipe.

Les grands joueurs ne sont-ils pas obligatoirement des créateurs ?

Un grand joueur, pour moi, c'est quelqu'un qui a marqué son temps. Je me rappelle d'une réflexion d'Henri Michel quand je suis arrivé en équipe de France. Il disait : " On saura si c'est un grand joueur à la fin de sa carrière. " Il avait raison. Laissons faire les choses. Seule l'histoire dira si untel restera au panthéon du football mondial.

Un grand joueur doit-il obligatoirement posséder un grand palmarès ?

Oui. Il n'y a pas de grand joueur sans grand palmarès. Aujourd'hui, dans toute cette répétition de matches que tu vois à la télé, ce sont les grands moments, les finales ou demi-finales de Coupe du monde ou d'Europe, qui te restent. Et en règle générale, les grands joueurs émergent de ces matches-là. Tu ne te souviens pas d'un Bordeaux-Metz d'il y a six ans sur Canal + !

« AU CHAMPIONNAT D'EUROPE, L'ÉQUIPE DE FRANCE A RAYONNÉ, ET EN Y AJOUTANT LA MANIÈRE. C'EST L'EURO QUI A VALORISÉ L'EXPLOIT DE 1998 »

Après les joueurs français du siècle, voici les équipes françaises du siècle. Les Bleus de 1998-2000 arrivent largement en tête. Logique ?

Logique. Ils ont tout gagné. Dans l'imaginaire des gens, je pense même que la victoire à l'Euro a davantage marqué les esprits que la victoire en Coupe du monde. En 1998, le Mondial a été remporté par une équipe qui a souffert, qui s'est battue. Au Championnat d'Europe, en revanche, cette équipe a rayonné, et en y ajoutant la manière. C'est l'Euro qui a valorisé l'exploit de 1998.

La France ne doit pourtant sa victoire en finale qu'à un but de Wiltord dans les arrêts de jeu !

Elle a souffert en finale, oui, mais avant elle s'était montrée particulièrement brillante. D'ailleurs, il y a eu unanimité, à l'issue de la compétition, pour dire que la France était l'équipe la plus forte du monde. Et ça, personne ne l'avait souligné après la victoire en Coupe du monde.

Quelle est la principale force de cette équipe de France ? Son esprit de compétition ?

A ce niveau-là, toutes les équipes, tous les joueurs sont de formidables compétiteurs. Un footballeur de haut niveau doit l'être. Les joueurs du Brésil de 1958 étaient des compétiteurs. Les Bleus de 1984 l'étaient aussi. Non, je crois que ce qui caractérise le plus l'équipe de France de Jacquet et de Lemerre, c'est qu'elle est toujours allée vers l'avant. Elle a bénéficié en plus de l'apport de joueurs qui sont pratiquement les meilleurs du monde à leur poste. Que tu prennes un Didier au milieu, un Laurent derrière, un Zizou là, plus l'arrivée des jeunes comme Trezeguet, Anelka ou Henry, tu n'as que la crème du football.

Ces joueurs que vous venez de citer seraient-ils devenus ce qu'ils sont aujourd'hui sans leur passage dans de grands clubs étrangers ? Au moment de la Coupe du monde, *la Gazzetta dello Sport* avait titré en parlant des joueurs français : " Nous avons fabriqué des monstres ! "

Pourquoi ne les ont-ils pas fabriqués pour eux, alors ? Non, je crois plutôt que c'est le football français qui les a fabriqués. Après, le fait de partir à l'étranger leur a peut-être amené davantage d'expérience. Sans doute aussi en ont-ils profité pour durcir leur caractère. Mais bon, peut-on dire qu'un Thuram, un Zidane ou un Deschamps auraient été moins bons s'ils étaient restés en France ?

Deuxième derrière les Bleus de 1998-2000 se trouve l'équipe de France de 1982-86. Votre équipe de France. Qu'est-ce qui différencie ces deux générations ?

Notre arrière droit à nous n'a pas marqué deux buts en demi-finales de Coupe du monde ! Vous savez ce que j'ai dit à William Ayache, la dernière fois que je l'ai vu ? " Dis, William, si tu avais marqué deux buts comme Thuram, on serait allés en finale et on l'aurait gagnée ! " Sérieusement, ça se joue à pas grand-chose.

« A LA DIFFÉRENCE DES BLEUS DE 1998, NOUS, ON ÉTAIT OBLIGÉS DE BIEN JOUER POUR GAGNER. ON NE POUVAIT PAS MAL JOUER, C'ÉTAIT IMPOSSIBLE. ALORS, C'EST VRAI QU'ON PRODUISAIT UN BEAU FOOTBALL »

La génération de 1982-86 est pourtant restée dans l'imaginaire des gens comme au moins aussi forte que celle de 1998-2000...

Oui, mais nous, on n'a pas gagné la Coupe du monde. On perd deux fois en demi-finales contre le même. En 1986, ça bascule du bon côté contre le Brésil, mais, derrière, on perd contre l'Allemagne. Ça se joue à rien du tout. A la différence des Bleus de 1998, nous, on était obligés de bien jouer pour gagner. On ne pouvait pas mal jouer, c'était impossible. Alors, c'est vrai qu'on produisait un beau football.

L'Euro 84 représente tout de même la première victoire du football français...

Oui, mais, là aussi, on a la chance de marquer en demi-finales contre le Portugal à la 107e et à la 115e minute de jeu ! Si Jean-François (Domergue) n'est pas là à traîner à la 107e, on perd peut-être 2-1. Là encore, c'est un arrière qui marque deux buts. Manque de chance, cet arrière-là, on ne l'a pas eu en 1986. On n'avait pas dû choisir le bon... *(Il rigole.)*

Depuis cet Euro 84 court le record d'un certain Michel Platini, auteur de 9 buts dans le tournoi...

Hum... J'ai pensé un moment que si Kluivert continuait à marquer des buts lors des derniers Championnats d'Europe, il pouvait venir titiller mon record. Il commençait même à m'énerver, celui-là ! S'il marque son penalty contre l'Italie et si les Pays-Bas vont en finale, tout peut arriver. Kluivert a au moins prouvé que ce record-là était battable.

Le succès des Bleus de Jacquet-Lemerre ne tire-t-il pas son origine de la victoire de 1984, qui a fini par décomplexer tout le football français ?

Avant 1984, il y a eu 1982. La demi-finale de Séville reste dans les mémoires de beaucoup de gens. Avant, il y avait eu aussi l'épopée de Saint-Etienne en 1976, la Coupe du monde de 1978... N'oublions pas que la France participe à toutes les compétitions internationales depuis pas mal d'années. Elle a raté les Coupes du monde 1990 et 1994, l'Euro 88, mais, à côté de ça, elle a tout joué depuis 1978. Je crois que c'est de là, de toutes ces participations, qu'il faut tirer le succès du foot français actuel. L'important, c'est d'être là, avec les meilleurs. Après, on gagne ou on ne gagne pas. Mais, au moins, la France se trouve en bonne place.

Après les Bleus de 1982-86 pointe le Saint-Etienne des années 70, qui devance de peu l'OM des années 90...

Oui... Cela me paraît logique. Je me souviens de l'épopée des Verts. A l'époque, j'avais à peine un peu plus de vingt ans et je venais de débarquer en équipe de

Photo L'ÉQUIPE

Ce 22 juin 1984, à Marseille, l'équipe de France est à quatre-vingt-dix minutes de la finale de l'Euro. Une immense clameur salue l'apparition de Michel Platini, suivi de... Au bout d'un match de folie, le Portugal ne cédera qu'à l'avant-dernière minute de la prolongation, sur un but du Maître.

France. Les Verts, je les regardais avec de grands yeux. C'est sans aucun doute leur renommée qui, inconsciemment, m'a incité plus tard à signer chez eux.

« AIMÉ JACQUET S'EST TOUJOURS CONSIDÉRÉ COMME UN GRAND SERVITEUR DU FOOTBALL, COMME ROGER LEMERRE ET D'AUTRES. IL A TOUJOURS PLACÉ L'ÉQUIPE DE FRANCE AVANT LUI ET A TOUT FAIT POUR LA SERVIR. ON A VU LE RÉSULTAT »

Troisième et dernier vote, celui des entraîneurs français du siècle. Aimé Jacquet arrive en tête, loin devant tous les autres...

Normal. C'est le plus grand palmarès du football français. Il a d'abord réussi dans un grand club, à Bordeaux, avant de gagner la Coupe du monde.

Jacquet, c'est la victoire de quoi, au juste ?

C'est d'abord la victoire de l'équipe. Ensuite, Mémé, par son travail, sa lucidité et son savoir, a su préparer ses joueurs et les amener au top. Mémé s'est toujours considéré comme un grand serviteur du football, comme Roger Lemerre et d'autres. Il a toujours placé l'équipe de France avant lui et a tout fait pour la servir. On a vu le résultat. Aimé est incontestablement l'entraîneur du siècle, ne serait-ce que parce qu'il a gagné la Coupe du monde. Si la France l'avait remportée plusieurs fois, il serait en concurrence avec d'autres, mais là, franchement, il n'y a pas de match.

Aimé Jacquet a également entraîné chez vous, à Nancy, sans grande réussite...

Si, il a bien réussi à Nancy. Il a maintenu le club en D 1 avant de s'en aller parce que tous les gens qui l'avaient fait venir étaient partis. Non, c'est à Montpellier qu'il a échoué.

Deuxième derrière Jacquet arrive Albert Batteux.

C'est pas Michounet ? Et le troisième ?

Hidalgo.

(Long silence.) Oui, moi, j'avais mis Michel deuxième parce que c'était quand même l'entraîneur de la deuxième équipe française de l'Histoire. De toute façon, ce sont deux entraîneurs que j'ai bien connus et que j'ai beaucoup aimés. Albert Batteux était à Nancy quand je suis arrivé au club. C'est lui qui était allé voir mes parents pour que j'arrête mes études et que je m'entraîne à mi-temps. Sur le palmarès, je pense que Michel, quand même, mérite d'être devant. Maintenant, sur le métier même d'entraîneur, ils sont très près l'un de l'autre. Moi, j'avais mis Hidalgo en deux et Batteux en trois. Après, j'avais placé Suaudeau, qui représente pour moi un certain style de jeu. De toute façon, un entraîneur sera toujours dépendant des joueurs. Tu mets Aimé à la tête de l'Albanie, je ne crois pas qu'il gagne la Coupe du monde. Mais c'est vrai qu'il y a peut-être 10 %, 20 %, 30 % de savoir-faire de l'entraîneur qui font la différence.

« HIGALGO ALIGNAIT TELLEMENT DE CRÉATEURS QU'IL M'ARRIVAIT PARFOIS DE JOUER NUMÉRO 6. IL NE FAUT PAS OUBLIER LE RÔLE ESSENTIEL QU'IL A TENU DANS L'APPROCHE DU FOOTBALL DE NOTRE GÉNÉRATION »

Quels sont les mérites des uns et des autres ?

Mémé a construit une équipe qu'il a eu le courage de défendre en toutes circonstances. Michel Hidalgo, lui, a eu le grand, grand, grand mérite – et ça on ne peut pas le lui enlever – d'avoir mis un nombre incalculable de créateurs au milieu du terrain. Il avait bâti un système qui permettait de jouer au ballon. Et ça, il ne faut pas l'oublier. A un moment, quand la question " Giresse ou Platini ? " animait les débats, lui a tranché en mettant Giresse et Platini. Après, il a ajouté Tigana, puis Genghini. Il mettait tellement de créateurs qu'il m'arrivait parfois de jouer numéro 6 ! J'insiste, mais il ne faut donc pas oublier le rôle essentiel qu'a tenu Michel dans l'approche du football de notre génération. Il a su comprendre nos besoins.

Comment fonctionniez-vous avec lui ?

Michel sélectionnait, faisait l'équipe, désignait les onze joueurs, puis on discutait entre nous sur les détails, du style " qui tire les coups francs, les corners, qui va dans le mur, etc. " Moi, je n'ai jamais sélectionné le moindre joueur. Jamais.

Dans l'esprit des amateurs de foot des années 80, vous étiez pourtant le sélectionneur de cette équipe...

J'ai vraiment été sélectionneur quand on m'a nommé sélectionneur. Mais jamais je n'ai téléphoné à Michel pour lui dire : " Ecoute, dans les onze il faut mettre untel. " Hidalgo a toujours fait son métier.

Etes-vous d'accord quand on dit qu'il n'y a pas de grande équipe sans grand joueur ?

Je crois qu'il n'y a pas de grande équipe sans grand joueur et qu'il n'y a pas de grand joueur sans grande équipe. C'est un tout. C'est parce que tu as des mecs comme Didier Deschamps à tes côtés que tu deviens un grand footballeur.

Un sélectionneur n'a-t-il pas la tentation de former son équipe en fonction du grand joueur qu'il a à sa disposition ?

J'ai toujours composé mon équipe en fonction des joueurs. Quand j'étais sélectionneur, j'essayais de mettre en place les neuf joueurs qui me paraissaient les meilleurs derrière le duo Cantona-Papin. En revanche, l'entraîneur italien Sacchi plaçait, lui, les joueurs en fonction de ses idées. Il a toujours voulu prouver que ses schémas étaient plus importants que les joueurs, et ça lui a joué des tours. Je ne pourrais jamais raisonner de cette façon.

Un label " entraîneur français " se détache-t-il du trio de tête (Jacquet-Batteux-Hidalgo) de ce palmarès ?

Un label, je ne sais pas, mais ce sont des gens qui ont toujours fait passer le football avant leur propre réussite. C'est bien. Ce sont tous des serviteurs du football. Ils y ont consacré leur vie à une époque où tout n'était pas aussi facile que ça. Ce ne sont pas des opportunistes. Ce sont des gars qui ont été directeurs techniques nationaux (DTN), qui ont connu des galères et qui, un jour, sont arrivés à la tête de l'équipe de France. Michel a remplacé Kovacs, Aimé a remplacé Houllier.

Dans ce palmarès figure ensuite Arsène Wenger, qui réussit plutôt bien à l'étranger.

On est tous très fiers que des entraîneurs français réussissent à l'étranger. C'est très valorisant pour notre football. Lui, en plus, a commencé à Nancy.

Cinquième, l'incontournable Guy Roux...

Guy, c'est extraordinaire, ce qu'il a fait. Moi, j'ai voté Suaudeau parce que j'ai davantage privilégié l'aspect football. Guy Roux, je le vois plus comme un manager, comme quelqu'un qui a bâti et fait grandir le club. Pour le reste, le style football de Guy Roux et de l'AJ Auxerre, bof... Le marquage individuel, les deux ailiers, faut aimer, quoi ! Cela dit, c'est tout à fait méritant. Guy, je le répète, a créé l'AJ Auxerre de toutes pièces et l'a amenée en Ligue des champions. C'est formidable pour un club de partir de rien et d'arriver à tout ça. Mais j'ai davantage retenu la méthode Suaudeau, ce football fait de technicité tout en mouvement, que le style plus saccadé de contre-attaque de l'AJ Auxerre.

Vous parlez de Suaudeau. N'aviez-vous pas failli, à une époque, signer au FC Nantes ?

Budzynski était effectivement venu me voir à Nancy. Sans conviction. Nantes venait de faire signer une prolongation de contrat de trois ans à Gilles Rampillon. Robert était donc venu par politesse, pour faire plaisir à Europe 1, son partenaire n° 1 de l'époque.

Est-il vrai, comme on l'a prétendu alors, qu'Henri Michel s'était opposé à votre arrivée ?

Henri avait fait le même raisonnement. Comme Rampillon avait rempilé, il ne voyait pas l'utilité d'aller chercher quelqu'un d'autre. Ce n'est pas grave.

Avec un peu plus d'insistance de leur part, auriez-vous pu porter le maillot des Canaris ?

Non, je serais parti quand même à Saint-Etienne. Entre les deux, il n'y a pas photo. Les Verts ont quand même fait rêver toute la France.

« JE N'AI JAMAIS PLANIFIÉ QUOI QUE CE SOIT. JAMAIS. AU DÉPART, JE NE SAVAIS MÊME PAS QU'ON POUVAIT DEVENIR PROFESSIONNEL À CE JEU »

Comment définiriez-vous l'ensemble de votre carrière de joueur ?

C'est le destin. Toute ma vie n'a été que du destin. Je n'ai jamais planifié quoi que ce soit. Jamais. Au départ, je ne savais même pas qu'on pouvait devenir professionnel à ce jeu. Quand j'ai signé mon premier contrat pour l'AS Nancy-Lorraine, on m'a donné 300 F. " Ah bon, on est payé pour jouer ? " Je ne savais pas. Ensuite, je suis allé à Saint-Etienne parce que Saint-Etienne, c'était... Saint-Etienne. Ensuite, j'ai signé dans un club qui a pratiquement commencé à exister en 1982 quand on s'est aperçu, grâce à la victoire des Italiens en Coupe du monde, que six joueurs de la Squadra Azzurra venaient de la Juve. A l'époque, on connaissait surtout le football allemand et le football anglais. On voyait également les buts d'Anderlecht à la rubrique " Buts étrangers " de *Stade 2*, mais jamais les buts italiens. Logique, puisque le Calcio se disputait le dimanche après-midi. Je ne savais donc rien de la Juventus et du foot italien. Moi, je souhaitais plutôt ▶

signer à l'Inter Milan, mais ils ne m'ont pas voulu. J'ai donc rallié la Juventus. Voilà, c'est le destin.

A Nancy, vous étiez un homme très sollicité...

Effectivement, j'ai été contacté très tôt. Cela a commencé par Valence en 1974. Di Stefano m'avait vu jouer. Le club espagnol voulait me recruter, mais Claude Cuny (à l'époque président de Nancy) n'a jamais voulu me vendre. Ensuite, je m'étais mis d'accord avec l'Inter Milan. Hélas ! les frontières étaient encore fermées. Plus tard, quand elles se sont ouvertes, j'ai demandé aux dirigeants de l'Inter s'ils me voulaient toujours. Ils m'ont répondu par la négative, en me disant qu'ils avaient déjà atteint leur quota d'étrangers.

Toujours ce fameux destin...

Exactement. Après, quand j'arrête le football, pof ! la sélection nationale ne marche pas très bien et on me propose de remplacer Henri (Michel). C'est Claude Bez qui me le demande en Hongrie alors que je commente un match de Coupe d'Europe pour Canal. Quand je descends les escaliers de la tribune, je suis pourtant loin d'imaginer que je serai sélectionneur quinze jours plus tard. Ensuite, j'arrête la sélection après l'Euro 92 parce que le Championnat ne passe toujours pas à dix-huit clubs. Là, la désignation de la Coupe du monde intervient et il faut nommer le Comité d'organisation. On me demande si, éventuellement, je serais intéressé, compte tenu de mon image de marque dans le football français, de prendre la présidence de ce Comité avec Fernand Sastre. J'accepte. Quand le Mondial se termine, arrivent enfin les élections de la FIFA après vingt-quatre ans de règne d'Havelange, et Blatter me demande si je ne veux pas aller avec lui.

« À SÉVILLE, J'AI VU ONZE MECS PLEURER DANS LES VESTIAIRES. TOUT AVAIT EXPLOSÉ. JE N'AI JAMAIS CONNU AUTANT DE SENTIMENTS À LA FOIS »

N'est-ce pas plus facile, quand on a le talent, de se laisser porter par le destin ?

Je crois que c'est l'occasion qui fait le larron. C'est vrai qu'à part kiné ou docteur du club, j'ai pratiquement tout fait dans le football. Mais bon, ça s'est passé comme ça. Prenons dans l'ordre toutes les étapes de ma vie professionnelle. D'abord, je suis footballeur. Après, je deviens sélectionneur, ce qui veut dire que je suis toujours dans le foot. Ensuite, c'est vrai, je change de monde. L'organisation de la Coupe du monde me fait découvrir le monde des dirigeants. Là, je côtoie des gens de la FIFA, de l'UEFA et de la Fédération française de foot. Au même moment, je rentre au conseil fédéral de la Fédération parce qu'il y a des tensions entre le président Sastre et la FFF. J'essaie d'être une sorte de liant parce que c'est la Fédération qui, normalement, devrait organiser la Coupe du monde. Ensuite, quand j'organise le Mondial, je dois vendre aux mairies, aux sponsors, au public. Là, je rencontre des gens brillants, style Fernand, ou Jacques Lambert. Alors j'apprends, je regarde, j'observe, je progresse avec eux. Je suis une sorte de caméléon. Enfin, je me retrouve à la FIFA, dans un autre monde, avec d'autres dirigeants, toujours plus importants. Voilà, ça s'est passé comme ça.

C'est une vie extraordinaire que vous nous décrivez là !

Oui, j'ai toujours réussi à faire ce que je voulais. Et si j'ai toujours pu faire ce je voulais, c'est grâce à l'indépendance financière que j'ai acquise à la Juventus. C'est pour ça que je me permets en toute modestie de dire que, si j'avais fait du tir à l'arc, je ne serais pas là. J'en suis conscient. Le football m'a beaucoup apporté, et j'essaie, à mon tour, de lui rendre ce qu'il m'a donné.

Quels sont les grands moments de votre carrière ?

Le moment fort, c'est ma carrière. Elle est faite de victoires, de défaites, de matches nuls, d'immenses joies et de lourdes peines. Maintenant, si vous voulez la résumer sur un moment... Disons que le vrai moment fort, passionnellement parlant, c'est la demi-finale de Séville. Toutes les émotions de la vie ont défilé tout au long de ces cent vingt minutes de jeu. Je n'ai jamais plus retrouvé, que ce soit à travers un bouquin, une pièce de théâtre ou un film, tout ce que j'ai vécu ce soir-là. Je suis passé par tous les sentiments du monde : l'anxiété du match, la joie de disputer une demi-finale de Coupe du monde, la peur des Allemands, la déception d'être mené 1-0, l'espoir du 1-1, la colère contre l'arbitre après l'attentat contre Battiston, la haine à l'encontre de Schumacher... Je pense que vous avez dû ressentir les mêmes choses devant votre écran. Je n'ai jamais connu autant de sentiments à la fois ! Aussi, s'il y un match qui doit te donner envie de devenir footballeur professionnel, c'est vraiment celui-là. J'ai vu onze mecs pleurer pendant un quart d'heure dans les vestiaires. Pas de peine, non, mais des nerfs ! Tout avait explosé. C'était extraordinaire !

Photo L'ÉQUIPE

Michel Platini a porté la magie du numéro 10 et du jeu au plus haut, en vrai grand champion d'une époque qu'il a totalement marquée.

Gardez-vous un souvenir plus personnel, un but, une passe décisive ?

Non, par rapport à ce match de Séville, tout le reste est banal. Je dirai que la grande satisfaction de ma carrière, c'est d'avoir terminé trois fois meilleur buteur du Championnat d'Italie. C'est quelque chose qui marque, surtout pour un milieu de terrain offensif. Je crois que c'est ce qui était le plus dur à réaliser.

Si vous deviez retenir trois buts ?

Le plus beau au moment le plus important, c'est à Tokyo *(NDLR : finale intercontinentale contre Argentinos Juniors, 1985).* Mais il est refusé. L'arbitre siffle un hors-jeu d'un partenaire qui se trouve à 50 mètres à droite du but. Sur le coup, je dribble trois mecs, je me la lève, je jongle et je frappe dans la lucarne ! C'est vraiment le but le plus beau au meilleur moment possible. Aujourd'hui, un but pareil, même si tu le marques en D 2, il fait le tour du monde. Mais à l'époque, ce n'était pas le cas. Alors, le marquer en finale intercontinentale, c'est-à-dire en finale de la Coupe du monde des clubs, c'était assurément une pub immense pour la Juventus.

On se souvient aussi de cette fameuse aile de pigeon par-dessus la défense enchaînée d'un lob parfait sur le gardien en Championnat d'Italie...

(Très modeste.) Oui, oui, oui... C'est un beau but. Après, en numéro trois, je placerais le coup franc contre les Pays-Bas (1981, éliminatoires du Mondial 82). Il est le détonateur de la génération 1982-86. Si on perd là, on est éliminés de la Coupe du monde 1982 et notre génération ne s'en serait peut-être pas remise.

Eprouviez-vous un plaisir particulier à marquer des buts ? Etait-ce une fixation ?

J'avais autant de satisfaction à faire une bonne passe décisive qu'à marquer un but. Même si, c'est vrai, on s'exprime plus quand on marque un but.

D'où tiriez-vous cette adresse désormais légendaire sur coup franc ? De la répétition du geste à l'entraînement ?

Pour moi, le coup franc était un jeu. N'oubliez pas que je suis venu au football par jeu. Jamais je ne me suis dit : " Plus tard, je veux marquer des buts. " A Nancy, j'avais la chance d'avoir des mannequins – ça n'existait pas partout –, et Jean-Michel Moutier (alors gardien de l'ASNL), que ça amusait de rester après l'entraînement pour essuyer mes frappes. Après, j'ai eu la chance de marquer mes trois ou quatre premiers coups francs en match officiel, et c'est ainsi que la légende " Platini tireur de coup franc " est née. À partir de ce moment-là, tous mes coéquipiers m'ont laissé frapper les coups francs sans savoir s'ils les frappaient mieux que moi.

Le premier à s'être effacé, c'est Henri Michel, lors de votre première sélection contre la Tchécoslovaquie (mars 1976)...

Oui, c'était un coup franc indirect dans la surface. Je lui ai dit : " File-moi-la et je marque. " Il n'a pas été plus surpris que ça parce que je partageais sa chambre en équipe de France et qu'il savait que j'avais déjà marqué pas mal de coups francs.

Quel poste occuperiez-vous dans le football d'aujourd'hui ?

Je serais un deuxième attaquant. Un type en soutien de l'avant-centre. Comme il n'y a pratiquement plus que des récupérateurs en milieu de terrain, il aurait été dommage de me contraindre à défendre et d'annihiler mon influx pour aller au but.

Et milieu offensif excentré ?

Non, non. Pour ça, il faut avoir un gros volume de courses.

« C'EST VRAI QUE, PAR RAPPORT À PELÉ, CRUYFF OU MARADONA, J'AVAIS UN PETIT DÉFICIT DE VIVACITÉ. EUX ÉTAIENT VIFS TOUT LE TEMPS, PAS MOI »

Quelles sont les rares qualités que vous n'aviez pas et que vous auriez souhaité avoir ?

Difficile à dire. *(Il réfléchit longuement.)* Dans ma jeu-

nesse, jusqu'à vingt-deux ans environ, j'avais fréquemment des sautes de forme. Je n'ai eu ma plénitude physique que relativement tard. Avant ça, j'avançais par à-coups, je n'étais pas régulier. Ce n'est pas parce que je ne travaillais pas – au contraire, je travaillais même plus à Nancy qu'à la Juve –, mais je n'étais pas encore suffisamment mûr physiquement. Ensuite, c'est vrai que, par rapport à de très grands joueurs comme Pelé, Cruyff ou Maradona, j'avais un petit déficit de vivacité. Eux étaient vifs tout le temps. Moi, je n'avais cette vivacité que par à-coups.

Excepté Pelé, ne vous sentez-vous l'égal d'un Maradona ou d'un Cruyff ?

Pourquoi Pelé excepté ?

Parce que c'est Pelé.

Parce que c'est un mythe ? O.K., je suis d'accord avec vous. Pelé, il est à part, laissons-le là où il est. Cruyff ? A vingt ans, il était comme à trente ans. Moi, non.

Le plaisir vous a-t-il accompagné tout au long de votre carrière ?

Tout le temps ! Le plaisir le plus intense a même été à la Juventus. Là-bas, on avait un calendrier complètement différent du calendrier français. C'était un Championnat à seize, il y avait moins de matches de Coupe d'Europe que maintenant, la Coupe d'Italie ne tombait pas en pleine saison... En clair, on disputait de 30 à 50 matches dans l'année. En France, tu pouvais faire des saisons à 80 ou 90 matches ! D'ailleurs, il ne m'est jamais rien arrivé de grave à la Juve, alors qu'en France je me suis tout pété. Je me souviens de la fois où l'on a rencontré les Girondins de Bordeaux en demi-finales de Coupe d'Europe. La Juve avait disputé trois matches en vingt et un jours, alors qu'eux en avaient joué six ou sept ! Autant dire que nous les avons ramassés à la petite cuillère. C'est donc à la Juve que j'ai vraiment profité du football. A Nancy ou à Saint-Étienne, je n'étais pas un athlète. En Italie, si ! J'étais même devant au 400 m. Ils ne comprenaient pas, les mecs ! Moi non plus, vous me direz *(rires)*. Mais c'était une autre approche. Là-bas, l'entraînement ne servait qu'à préparer le match du dimanche. En France, en revanche, on était plus présent pendant l'entraînement que pendant les matches ! Avec la répétition des rencontres, c'était terrible.

Malgré ce plaisir que vous nous décriviez à l'instant, vous avez arrêté votre carrière relativement tôt, à trente-deux ans...

J'ai fait toute l'année 1986 blessé. De décembre 1985 à décembre 1986, j'ai joué avec un œuf de pigeon. Pour éventuellement continuer, il aurait fallu que je parte dans un autre club, histoire de me remettre en question. J'aurais pu le faire, car je sentais que ça revenait. Mais bon...

Agnelli voulait-il vous garder ?

Avec lui, je faisais ce que je voulais. Sincèrement, je pouvais rester au club, continuer à jouer, rester dans la société, etc.

« ON A UN TEMPS D'AVANCE SUR TOUT LE MONDE. D'AILLEURS, SUR LES VINGT DERNIÈRES ANNÉES, PEU D'ÉQUIPES, EXCEPTÉ LE BRÉSIL, PEUVENT RIVALISER AVEC LES RÉSULTATS DE L'ÉQUIPE DE FRANCE »

Pourquoi être rentré en France, alors ?

Je n'avais plus d'essence. J'étais fatigué, mes enfants commençaient à grandir...

Un autre Championnat vous aurait-il tenté ?

Surtout pas le Championnat anglais ! Eux, ils jouent même les jours de Noël et du nouvel an, non merci ! J'avais pensé éventuellement signer au Servette de Genève pour jouer tranquille, mais non... Ce n'était pas bien.

Quinze ans après, que vous reste-t-il du drame du Heysel ?

Le Heysel ? Comme toute évolution dans la vie, ça part toujours d'un point noir. Si les stades sont devenus festifs, si la FIFA a commencé à enlever des barrières, si on a commencé à mettre des places assises dans les stades pour les femmes et les enfants, c'est parce qu'il y a eu un drame. Malheureusement, le jour où j'y étais, bon... Tu ne conçois pas jouer au football pour voir des gens mourir. Moi, je l'ai très, très mal vécu. Ce n'est pas facile à encaisser parce que tu te dis que des gars qui étaient au Heysel ce soir-là étaient spécialement venus pour te voir jouer, toi, Michel Platini. Ça te fait prendre conscience de beaucoup de choses.

Quel regard portez-vous sur la trajectoire du football français de ce siècle ?

Elle est extraordinaire. Mais tout part des problèmes rencontrés dans les années 70. De là est née cette politique française de formation et de compétition des jeunes, mise en place par Fernand Sastre et Georges Boulogne, qui a mené le football français sur le toit du monde. Aujourd'hui, au niveau des structures fédérales, DTN, formation des jeunes, on a un temps d'avance sur tout le monde. D'ailleurs, sur les vingt dernières années, peu d'équipes, excepté peut-être le Brésil, peuvent rivaliser avec les résultats de l'équipe de France.

Vous qui voyagez beaucoup, comment le football français est-il perçu à l'étranger ?

L'Euro a fait énormément de bien à la génération actuelle. Avant, quand je voyageais, les gens me disaient : "Waou, quelle organisation de Coupe du monde vous avez faite !" Parce que ça les emm... les étrangers, que la France soit devenue championne du monde alors qu'elle ne l'avait jamais été. Si les Français commencent à gagner ce trophée jusqu'alors réservé aux Brésiliens, aux Italiens et aux Allemands, où on va ! En revanche, l'Euro a positionné cette équipe de France. Maintenant, en déplacement, on me parle davantage de l'équipe, de l'immense force qui s'en dégage.

L'impact laissé par ces Bleus de l'Euro 2000 vous a-t-il étonné ?

Non, ça me paraît même logique. On parlera toujours plus des Brésiliens de 1982 ou de 1970 que de ceux de 1994. Les joueurs de l'équipe de 1970, on pourrait tous les citer de tête, alors que les champions du monde de 1994, je ne suis pas certain qu'on puisse en donner la moitié ! Moi, je me souviens de Dunga, de Mauro Silva, de Romario et de Bebeto... Voilà ! C'est pour ça que l'équipe de France 1998, qui n'a pas participé aux qualifications et qui n'a pas participé à la Coupe du monde précédente, a moins marqué les esprits que celle de l'Euro 2000.

Certaines personnes, à la Ligue, estiment que le football est d'abord un spectacle. Qu'en pensez-vous ?

Excusez-moi, mais c'est d'abord un jeu. Qu'il y ait des intérêts en jeu à un moment donné, je le conçois. Mais s'il y a des gens qui jouent au football dans le monde entier, c'est parce que c'est d'abord un jeu rationnel et populaire. Le rôle de la FIFA est d'ailleurs de développer ou de relancer les associations nationales pour que les footballeurs puissent s'exprimer. Après, il existe en effet une partie spectacle qui est assurée par 0,01 % des footballeurs, soit par les professionnels. Cela s'apparente à du business. Mais c'est aussi la vitrine qui fait que, derrière, des gens se mettent au foot. Aujourd'hui, si vous observez bien, on ne change plus les règles du football mais plutôt celles qui tournent autour de lui. On parle de sociétés anonymes, d'entrée en Bourse, de droits télé... L'évolution en dehors du football est donc extraordinaire, mais je pense qu'elle est maîtrisée. Maintenant, la base d'un match de football restera toujours le jeu. D'ailleurs, on dit bien d'un footballeur qu'il joue au foot.

On dit aussi jouer à la Bourse !

C'est vrai aussi *(il se marre)*. Moi, ce qui m'ennuie le plus dans le monde professionnel, c'est qu'on ne donne pas à tout le monde la même chance de gagner. Aujourd'hui, quelles sont les principales sources de financement des clubs ? Ce sont les transferts et les droits télé. En France ou en Allemagne, ces droits-là sont centralisés. Pas en Espagne ou en Italie, où ils bénéficient surtout aux grands clubs. Alors, c'est vrai, on entend souvent que les français sont pénalisés par rapport aux grands clubs étrangers. Mais pourquoi les espagnols ne seraient-ils pas soumis à des droits centralisés comme les autres ? Plutôt que de faire plaisir à quelques-uns, autant donner la possibilité au plus grand nombre de rivaliser. Comme j'ai dit un jour à M. Campora, je ne prétends pas que les clubs français doivent entrer en Bourse et, pour les meilleurs, profiter un maximum des droits télé. Je crois plutôt que ce sont les autres qui devraient se mettre au niveau de tout le monde. Mais c'est vrai que les disparités ont tendance à se creuser. Ces dernières années, beaucoup de gens sont venus au foot pour faire du business et gagner de l'argent. Est-ce bien ou pas bien ? Moi, je ne dis pas que ce n'est pas bien, mais ce n'est pas ma tasse de thé.

« JE NE VIS PAS POUR ÊTRE UN NOM. JE VIS POUR VIVRE. JE VEUX ÊTRE COMME TOUT LE MONDE, CE QUI NE M'EMPÊCHE PAS D'ÊTRE CONTENT DE CE QUE J'AI FAIT. JE TIENS ÇA DE MES PARENTS »

Pensez-vous, comme beaucoup, que le niveau du Championnat de France a baissé ?

Je pense plutôt qu'il est irrégulier. Prenez le PSG. Dans une bonne journée, il peut battre tout le monde. Dans une mauvaise, il peut perdre contre tout le monde. Ça, ça n'arrive pas dans les autres pays. Le Championnat français est donc jeune. Il manque de joueurs d'expérience. Regardez la différence quand un Alain Roche, à trente-trois ans, débarque à Bordeaux ! On ne peut pas dire qu'il a des grandes jambes, Alain. Pourtant, son expérience a apporté quelque chose en plus. C'est un joueur capable de mettre le pied sur le ballon et de relancer convenablement.

Photo Fred MONS

TRIO ROYAL. Il est rare, presque unique, de voir assis côte à côte Aimé Jacquet, Michel Platini et Raymond Kopa. La petite assemblée qui les accompagnait ce soir-là a apprécié leur bonne humeur. Et le trio, réuni pour la circonstance, a semblé lui aussi apprécier l'ambiance et la chaleur d'une journée pas comme les autres. Une journée très football, tout simplement.

Avant de se quitter, Michel, que ressentez-vous à l'idée de figurer dans la légende des sportifs du siècle ?

Ça me fait ch... Moi, je ne vis pas pour être un nom. Je vis pour vivre. Je veux profiter des moments présents. Je ne veux pas être un mythe, ça ne m'intéresse pas. Je veux être comme tout le monde, ce qui ne m'empêche pas d'être content de ce que j'ai fait. Je tiens ça de mes parents. Ils sont très contents de ce qu'ils sont et n'ont jamais envié qui que ce soit. Je suis un homme heureux, quoi. Heureux ! *(Il le hurle.)* »

L. C., D. C. et J.-M. L.

L'histoire d'un génie

SAGA. Pour lui, c'était un jeu. Pour nous, c'était un régal. De Jœuf à Turin, en passant par Nancy, Saint-Etienne et l'équipe de France, Michel Platini a éclaboussé de toute sa classe le football des années 80. Retour sur le parcours incomparable du plus grand joueur français de tous les temps.

Par LAURENT CAMPISTRON

Raconter la carrière de Michel Platini revient à énumérer un nombre incalculable de buts et de trophées. A chaque page tournée sur la vie du joueur resurgissent les images de ses exploits les plus fameux. Que voit-on ? Ici, un coup franc magique qui virevolte au-dessus de la tête de Van Breukelen avant de froisser la lucarne gauche des Pays-Bas. Là, un enchaînement aile-de-pigeon-lob devant un gardien du Calcio humilié. Là-bas, un coup de canon dans le but portugais au terme d'un raid de Tigana et d'une demi-finale d'Euro inoubliable. Platini, c'est aussi Nancy et la Coupe de France, Saint-Etienne et le titre de champion, la Juventus et la Coupe intercontinentale, Séville, Guadalajara, le Heysel... Vous avez dit meilleur joueur français du siècle ? Assurément. Obligatoirement.

Du surdoué de Nancy, allergique aux exercices physiques, à l'athlète complet de la Juventus, collectionneur de titres de « capocannoniere », la vie de Michel Platini semble même avoir épousé plusieurs carrières. Mais avec un seul dénominateur commun : le génie. Pourtant, le grand Michel Platini a été petit. Mais il était déjà le plus fort de tous. C'était il y a longtemps. On l'appelait le « ratz ». Le rase-bitume. ■

La jeunesse d'un surdoué. JŒUF, LE TEMPS DES UNE-DEUX AVEC LES ARBRES. Michel Platini est né à Jœuf (Meurthe-et-Moselle), dans le bassin minier lorrain, le 21 juin 1955. Jœuf et ses immenses forges. Jœuf et ses mines de charbon et de fer. Le grand-père de Michel, Francesco, originaire d'un petit village du Piémont, en Italie, y était venu chercher un travail de maçon dans les années 20, comme beaucoup de ses compatriotes. Avec Angela, sa femme, il acheta l'un des multiples bistrots de la ville, *le Café Belleau*, rebaptisé plus tard *le Café des sportifs*. Ce troquet vieillot appartient encore aujourd'hui à Aldo et Anna Platini, les parents de Michel. A l'intérieur, pourtant, nulle trace du surdoué de la famille. Le seul poster qui attire l'œil est celui du FC Metz version 2000-01. La seule écriture qui interpelle barre la porte d'entrée des toilettes : « Demander la clé au bar ». Les seules discussions notables émergent d'une table d'anciens qui s'engueulent pour un as mal assuré à la belote. C'est pourtant là, au 84 de la rue Franchepré, l'artère principale de la ville de Jœuf, que Michel Platini a été initié au ballon rond. C'est, dressé sur le carrelage, entre deux parties de scoppa (la belote italienne), que le « petit » buvait les paroles de ces « vieux » qui commentaient le dernier match de l'AS Jœuf. Michel entendait souvent le nom de son papa, Aldo, professeur de maths au centre d'apprentissage et de formation des ouvriers de la ville et, accessoirement, meilleur joueur du club. Sur le terrain, Aldo avait une spécialité : les coups francs. « Je les tirais bien, oui. Sans doute ai-je influencé Michel. Plus tard, il m'a suivi à tous les matches. Et comme j'ai joué jusqu'à quarante-trois ans... »

Très tôt, Platini fils n'a donc qu'une obsession : tripoter comme son père tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à un ballon. Le déménagement de ses parents, au début des années 60, lui offre bientôt ce terrain de jeu dont il meublait ses rêves d'enfant. La rue Saint-Exupéry, sur les hauteurs de Jœuf, est une voie sans issue, pentue et quasiment coupée de la circulation. Les Platini habitent au 7, dans une maison à flanc de colline. Sur la rue donne un garage à la vieille porte en bois marron. La fameuse porte. Si elle pouvait parler, sans doute demanderait-elle sur-le-champ que ce diablotin de Platini soit poursuivi pour torture et enfermé jusqu'à la fin de ses jours. « Michel avait pris cette porte pour cible, raconte son père Aldo. Il lui fallait un gardien. Ensuite, il posait son ballon de l'autre côté de la rue, soit à 8-10 mètres, et visait les angles. La porte en a vu de toutes les couleurs. »

DOUÉ AUSSI POUR LE BASKET. Dans l'impasse se disputent aussi des parties de foot acharnées. Après la classe, à l'école du Genibois, Michel réunit les enfants du quartier, souvent plus jeunes que lui, pour des 3 contre 3 interminables. Parfois, le ballon roule tout en bas de l'impasse Saint-Exupéry, pour s'arrêter près du pont du chemin de fer. Pas grave. Le fils Platini envoie toujours l'un de ses partenaires de jeu à la « pêche au cuir ». « C'était déjà un chef », assure Aldo. Un chef, oui, mais un chef complexé. Surnommé le « ratz », Michel souffre de sa petite taille. Tous les samedis, à l'affût du moindre centimètre gagné, il demande à sa mère de le mesurer contre le mur de la cuisine. « Mais il a tiré profit de ce handicap, souligne son père. Comme il était plus petit que les autres, il a appris très tôt à protéger son ballon, à soigner sa conduite de balle et à sauter avant les autres sur les balles aériennes. »

Parallèlement à ses exploits de rue, Michel Platini joue, bien sûr, à l'AS Jœuf, le club de son père et entraîneur. « A l'époque, se souvient Aldo, Michel n'avait qu'un seul entraînement par semaine. Mais, en réalité, il s'entraînait tous les jours. Après les cours, il jouait devant chez nous. A l'école, il passait toutes ses récréations à taper dans le ballon. C'est bien simple, dès qu'il avait un moment de libre, il jouait au foot. »

A l'école, justement, une seule et même appréciation transpire des carnets de note du fils Platini : « Elève trop superficiel. » Ses professeurs sont unanimes. Le petit gars Michel est bien sympa, fait bien marrer ses camarades de classe, mais n'en fiche pas lourd. A la récré, en revanche, l'élève inconstant réussit tous ses contrôles. Quand il ne trouve plus de copains à dribbler, il invente des jeux d'adresse, vise des piquets, sollicite des une-deux avec des arbres. Presque toujours, les arbres lui répondent dans le sens de la course. Avec l'AS Jœuf, Platini dribble aussi. Trop bien pour les enfants de son âge. Aldo l'a bien compris. Il le surclasse. En poussins, Michel joue avec les pupilles. En pupilles, il joue avec les minimes. En minimes, il joue avec les cadets. Quelques années passent. Un beau jour se présente le concours national du plus jeune footballeur, sorte d'épreuve chronométrée réunissant les gamins les plus techniques et adroits du pays. Conditionné par son père, le jeune Platini, quatorze ans, concourt avec des garçons dont beaucoup sont plus âgés. Il approche le record du parcours détenu par Serge Chiesa. « Il pouvait travailler aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur du pied, se souvient Aldo. Je crois même qu'il savait déjà tout faire avec ses pieds. Et même avec ses mains ! Tenez, un jour, Michel avait disputé en scolaires un match de basket dans le gymnase d'Auboué (commune proche de Jœuf) qui, à l'époque, était connu comme le fief du basket français. Eh bien, figurez-vous que l'entraîneur d'Auboué, que je connaissais bien, m'a demandé si je ne voulais pas lui laisser Michel... » La réponse d'Aldo claque : « Tu rigoles ou quoi ! »

L'ÉCHEC DU SPIROMÈTRE. C'est donc balle au pied que Michel Platini poursuit sa progression. A seize ans, en 1971, le fils d'Aldo, qui vient de prendre dix centimètres d'un coup, évolue déjà en équipe première de l'AS Jœuf, en promotion honneur, et rend service aux juniors du club à chaque fois que le besoin s'en fait sentir. Cette année-là, justement, les jeunes Lorrains réalisent un excellent parcours en Gambardella et tombent sur le FC Metz en demi-finales régionales. Un os. Appelé à la rescousse, Michel Platini marque le seul but du match. Sur la touche, des dirigeants messins retiennent le nom de l'assassin. Ils le convoqueront un an plus tard, un jour de Pâques. Sans doute l'un des jours les plus pénibles de la vie de Michel Platini. Ce jour-là, avant même d'étaler toutes ses qualités sur le pré, le junior de l'AS Jovicienne doit passer des tests médicaux. L'un d'entre eux concerne la capacité respiratoire du patient et nécessite de souffler dans un spiromètre. Echec. Incapable d'atteindre la limite imposée, Michel s'énerve et tombe quasiment dans les pommes. Le verdict tombe : insuffisance respiratoire. Platini ne jouera jamais au FC Metz, le club de sa première idole, Nestor Combin, et le coup du spiromètre restera à jamais accroché comme un boulet à la cheville de Carlo Molinari, déjà président du club à l'époque. Quelques semaines plus tard, « l'inapte » dispute avec la sélection de Lorraine des moins de dix-huit ans – l'une des rares sélections à ne pas l'avoir boudé à l'époque – le fameux tournoi dit « des Quatre Frontières ». En deux matches, contre les sélections de la Sarre et du Luxembourg, Michel inscrit huit buts. C'en est trop pour Aldo, qui comprend de moins en moins comment son fiston a bien pu se faire recaler aux portes du FC Metz. Aldo appelle alors son copain et ancien international Hervé Collot, avec lequel il disputa autrefois quelques matches en sélection régionale. Collot recrute pour l'AS Nancy-Lorraine. Aldo lui parle de Michel, de son massacre aux « Quatre Frontières ». « Hervé, il faut que tu viennes le voir. » Vœu exaucé. En ce joli mois de mai 1972, à bientôt dix-sept ans, Michel Platini convainc le recruteur nancéien. « Même le cuisinier de chez nous aurait vu qu'il fallait le prendre », se rappelle Hervé Collot. Ah ! Si seulement le docteur du FC Metz avait su cuisiner... ■

Nancy, le temps des copains. TATANE MOUMOUTE, LA ROUILLE ET LES AUTRES. A Nancy, Michel Platini débarque dans une structure révolutionnaire, que le président d'alors, Claude Cuny, identifie aujourd'hui comme le tout premier centre de formation du football français : « A l'époque, on appelait ça " le Conservatoire ". Les jeunes pouvaient à la fois poursuivre leurs études et se perfectionner dans le foot. »

Au " Conservatoire ", Platini hérite donc de deux précepteurs. L'un, M. Morizot, ancien maître d'école, doit surveiller ses études et l'autre, un certain Roger Lemerre, jeune éducateur prometteur, est chargé d'observer sa progression sur les terrains neufs de la forêt de Haye. Mais l'enfant de Jœuf, on l'a écrit, n'aime pas l'école. Successivement inscrit par dérogation à l'institution Saint-Joseph de Laxou – « tellement prisée qu'il fallait y inscrire les gamins dès leur naissance (Cuny) ! » –, puis aux cours du soir d'une école de comptabilité, Platini massacre ses études. Si bien qu'un beau jour, Morizot débarque furax dans le bureau de Cuny pour demander l'exclusion du cancre footballeur : « C'est lui ou moi ! »

Mais à Nancy figure aussi dans l'organigramme un certain Albert Batteux. Conseiller technique du club, l'ancien patron des Bleus a bien sûr repéré le jeune surdoué. Plus tard, il dira : « Platini a failli être évincé de Nancy pour ce qu'on aurait pu prendre pour de l'insuffisance intellectuelle alors que j'ai lu quelque part que même ses pieds étaient intelligents ! »

Evidemment, Batteux demande à son président de le garder. Cuny obtempère, comme une évidence. Faut dire que sur les terrains de D 3, le môme Platini impressionne. Dans un Championnat où le moindre duel gagné vous ouvre le chemin du but, le fils d'Aldo se balade. Lors de son premier entraînement avec le groupe pro, il lobe le gardien titulaire, Gilbert Conrath, de 45 mètres. Pour son premier match avec la réserve, contre Wittelsheim (4-1), il marque trois buts. « Un jour, se souvient Hervé Collot, son entraîneur en D 3, il a ridiculisé Georges Zvunka. Sur une action, il a enchaîné petit pont et but sur ce pauvre Georges qui terminait sa carrière à Talange... »

LE LONG COMBAT D'ANTOINE REDIN. Le grand jour arrive le 2 mai 1973. Une semaine après avoir marqué six nouveaux buts en D 3, Platini débute au poste d'ailier gauche avec les pros de la D 1, côtoyés par Antoine Redin, dit « Tatane ». Nancy reçoit Nîmes et gagne (2-1). Neuf jours plus tard, les Lorrains accueillent Lyon. Platini rejoue, marque deux buts et donne deux passes décisives. Nancy s'impose 4-1. Pour la toute première fois, le nom de Michel

RÉPÈRES

21 JUIN 1955. ❑ Michel Platini voit le jour à Jœuf, en Meurthe-et-Moselle. Après Martine, il est le second enfant d'Anna et d'Aldo. Son père, fils d'un maçon piémontais, est un joueur amateur reconnu. **1er SEPTEMBRE 1966.** ❑ Le petit Michel a onze ans. Il signe sa première licence à l'AS Jovicienne, en catégorie pupilles. **11 AOÛT 1971.** ❑ En ouverture du match Nancy-Reims, Platini, retenu en sélection lorraine juniors, fait la connaissance de Jean-Michel Moutier, avec lequel il organisera plus tard les célèbres séances de coups francs. **15 MAI 1972.** ❑ Aldo Platini donne à Claude Cuny son accord pour la signature de son fils à l'AS Nancy-Lorraine. **JUILLET 1972.** ❑ Lors du premier entraînement avec le groupe pro, Platini étonne en passant un lob de 45 mètres au gardien titulaire de l'ASNL, Gilbert Conrath. **27 AOÛT 1972.** ❑ Pour le compte de la 1re journée du groupe Est de Division 3, Nancy accueille Wittelsheim et s'impose 4-1. Platini inscrit trois buts, aux 7e, 27e et 64e minutes. **2 MAI 1973.** ❑ Nancy reçoit Nîmes au stade Marcel-Picot à l'occasion de la 36e journée de D 1. Kuzowski, le meilleur buteur nancéien, est blessé. Pour le suppléer, Antoine Redin décide de donner sa chance à Platini. Pour son premier match en Première Division, le jeune Michel évolue en attaque, sur le flanc gauche, aux côtés d'Herbet, Castronovo et Flores. Nancy s'impose 2-1. **12 MAI 1973.** ❑ A domicile, face à Lyon, Platini contribue à la large victoire de Nancy, 4-1. On le trouve à l'origine de deux buts (Castronovo, 17e ; Flores, 82e) et à la conclusion des deux autres (27e, 37e). Le premier, consécutif à une première tentative de Flores renvoyée par le poteau ; le second, sur une reprise de volée. **26 SEPTEMBRE 1973.** ❑ Sa première sélection amateurs. A Ludenscheid, la France est battue par l'Allemagne, où l'on note la présence de Stielike. Dans cette équipe placée sous les ordres de

Photos L'ÉQUIPE

Encouragé par ses parents, Aldo et Anna, Michel Platini débute sa carrière de joueur à l'AS Jœuf, en Meurthe-et-Moselle. Régulièrement surclassé, lauréat d'un concours du plus jeune footballeur, le Lorrain intègre le conservatoire de l'ASNL en 1972. C'est d'ailleurs là, avec son ami Moutier et un mur de mannequins achetés par le président Cuny, qu'il travailla ses légendaires coups francs.

Gaby Robert, Platini joue notamment aux côtés de Francis Smerecki et de Christian Coste. **18 AOÛT 1974.** ❑ Platini découvre la Deuxième Division. Lors de la 1re journée de Championnat, Nancy s'impose 5-0. Il inscrit le premier but (16e). Il en signera dix-sept au total de la saison et en offrira un nombre important à l'attaquant de l'ASNL, Joaquin Martinez, qui terminera meilleur buteur du groupe avec 29 buts. **2 MARS 1975.** ❑ En seizièmes de finale aller de la Coupe de France, contre Saint-Louis, équipe de D 3, il inscrit les cinq buts du match (6e, 47e, 54e, 76e et 89e). **5 JUIN 1975.** ❑ Présent lors du match aller à Valenciennes (0-0) comptant pour l'attribution du titre de champion de D 2, Platini n'est pas de la seconde rencontre : il est déjà parti rejoindre le Bataillon de Joinville. C'est donc sans lui que Nancy donne un épilogue favorable à sa saison en enlevant le titre grâce à sa large victoire sur Valenciennes (4-0). **10 JUIN 1975.** ❑ Aux côtés de Bossis, Pécout, Rampillon, Sahnoun et autre Gemmrich, il effectue une tournée de trois semaines dans les îles avec l'équipe de France militaires. Il marque un but face aux Seychelles et joue aussi contre les équipes de la Réunion et de l'Île Maurice. **2 DÉCEMBRE 1975.** ❑ Son nom apparaît pour la première fois à la une de *France Football*. **27 MARS 1976.** ❑ Pour son premier match comme sélectionneur, Hidalgo le lance en équipe de France, au même titre que Bossis, Rio, Rampillon, Pintenat et Six, en amical, face à la Tchécoslovaquie, au Parc des Princes. A la 73e minute, Platini signe ses débuts chez les Bleus d'un coup franc, le premier d'une longue série. **13 JUILLET 1976.** ❑ Tout sourire, Platini fait pour la première fois la une de *France Football*. Il est le leader de l'équipe de France olympique qui s'envole pour le Canada. Avec elle, il disputera quatre rencontres, tombant en quarts de finale face à la RDA.

▶ Platini traverse la France du football. Claude Cuny, lui, définitivement convaincu qu'il tient là un futur géant, propose aux parents Platini de se rapprocher de leur fils. « Si ça vous intéresse, je vous embauche au Conservatoire ! » Aldo et Anna acceptent sans hésiter. A l'ASNL, Aldo s'occupera de la formation des jeunes pendant qu'Anna préparera les repas des stagiaires. Les Platini s'installent à Saint-Max, à 15 km de Nancy. Tout près de la forêt de Haye. Entouré de ses parents, le fiston peut alors s'aguerrir en toute quiétude. A l'aube de la saison 1973-74, Michel Platini intègre à temps plein le groupe pro d'Antoine Redin. Mais pour l'entraîneur nancéien, commence alors un combat de tous les jours : plier l'artiste « au petit ventrou » aux exigences physiques du sport de haut niveau. « A cet âge-là, Michel savait déjà faire pas mal de choses, raconte Tatane. Sa valeur technique et son intelligence dans le jeu dépassaient tout ce que j'avais pu voir jusqu'alors. A 40 mètres, il vous déposait un ballon sur l'oreille d'un partenaire. Mais il ne jouait encore que par à-coups. Vingt minutes par-ci, vingt minutes par-là. Il lui fallait donc travailler son physique. Hélas ! Il n'aimait pas ça. » Propos confirmés par Aldo Platini : « Si vous lui demandiez de faire un tour de piste, il terminait dernier, c'est clair. Juste pour faire ch... l'entraîneur. En revanche, si vous lui demandiez de faire un exercice de vitesse avec ballon, il était toujours premier. »

Mais à Nancy, le versatile Michel s'amuse plus qu'il ne sue. Aux engueulades de Tatane succèdent bien souvent de franches parties de rigolades avec ses partenaires de club. La bande à Platoche est jeune, insouciante, joueuse. Elle se fait appeler le « Lycée Papillon ». Les copains d'alors s'appellent Rouyer, Moutier, Jeannol, Perdrieau, Rubio... C'est le temps des paris. A l'entraînement, la classe biberon profite de chaque exercice de vitesse, de duel ou d'adresse pour parier des tournées générales de diabolos au bar du club. L'un d'eux restera célèbre. A la fin de chaque séance, Platini invite son pote « Moumoute » (Moutier) à essuyer une série de coups francs : « Si je t'en mets plus de la moitié, c'est toi qui paie la tournée ! »

MOUTIER ET LES COUPS FRANCS. C'est sans doute là, en décoiffant le mur de mannequins acheté par le président Cuny, que Michel Platini a définitivement élevé ses coups francs au rang d'armes fatales. Dans le but, Moutier ne lit pas toujours les trajectoires parfaites des missiles platiniens. Même avec l'habitude. « Michel avait la capacité de changer au dernier moment sa façon de frapper, explique-t-il. Il anticipait sur le moindre de mes mouvements. Comme sur un penalty. Evidemment, j'essayais de l'induire en erreur. Mais il était au moins aussi malin que moi. »

« Le plus de Michel, c'est qu'il était à la fois précis et puissant dans ses frappes, poursuit Aldo Platini. Une fois, alors que nous passions quelques jours de vacances chez les parents de sa femme, Christèle, Michel avait repéré la petite ouverture d'un local, pas plus grande que la taille d'une boîte aux lettres. " Regarde ", qu'il me fait. De 25 m, il a visé la faille. La balle est rentrée directement. »

En Championnat, Nancy ne profite pourtant pas beaucoup de l'adresse de son meneur de jeu. Faute d'occasions. « C'est à cause de nous, reconnaît " la Rouille ". On n'était pas assez calculateurs. On était tellement passionnés par le jeu et par le ballon qu'il fallait vraiment nous plaquer pour nous faire tomber à la limite de la surface. Avec du recul, on n'a pas rendu service à Michel. »

Spectaculaire mais encore naïve, l'ASNL avance alors au rythme des facéties du « Lycée Papillon ». « Avec cette équipe, résume Antoine Redin, c'était tout bon ou tout mauvais, ça flambait ou ça caguait. »

En 1973-74, le club plonge en D 2. L'année suivante, il remonte. C'est le moment que choisit Michel Platini pour véritablement exploser. Souvent numéro 10, parfois attaquant, il marque 22 buts lors de la saison 1975-76, et 25 la suivante. Les deux fois, il termine meilleur buteur français du Championnat. Avec Rouyer, c'est l'entente parfaite. Ces deux-là s'avèrent aussi complices sur le terrain que chambreurs dans les vestiaires. C'est peu dire. La Rouille sait que, d'où qu'il parte, quoi qu'il fasse, le ballon arrivera dans ses pieds. « Au niveau de la lecture du jeu, Michel allait plus vite que tout le monde, témoigne-t-il. Quand tu lui filais un ballon carré, il te le rendait rond, toujours dans le sens du jeu. Il touchait une fois la balle là où d'autres avaient besoin de trois touches. »

UNE FINALE, UN BUT, UNE COUPE. Pour Jean-Michel Moutier, c'est même à Nancy que « Platoche réalisa ses matches les plus géniaux ». Moumoute se rappelle d'un Nice-Nancy, disputé à l'automne 1977 (5 novembre). « Les Niçois nous avaient chambrés avant le match. Ils étaient leaders et pensaient n'avoir qu'à se baisser pour ramasser les deux points de la victoire. Michel leur a répondu sur le terrain. Il leur en a mis quatre et on a gagné 7-3 ! »

A ce moment-là, la cote de Michel Platini flirte avec l'irrationnel. International depuis mars 1976 (on y reviendra), le fils d'Aldo évolue dans un autre monde. A vingt-deux ans, il signe ses premiers contrats publicitaires, dont le fameux « Fruité, c'est plus musclé ». Toute la presse s'arrache ses interviews. Le 21 décembre 1977, son mariage avec Christèle Bigoni est rapporté dans les tous les journaux de France. Aussi, si sa joie de vivre, son sens de la repartie et sa simplicité irradient toujours les vestiaires de l'ASNL, le stratège nancéien apparaît d'un seul coup beaucoup trop grand pour le « petit » club lorrain.

D'ailleurs, les premières sollicitations tombent. En janvier 1978, deux émissaires de l'Inter Milan, dont Sandro Mazzola, débarquent chez les Platini. Dans leur valise, un pré-contrat avantageux de trois ans valable dès l'ouverture des frontières italiennes, supposées correspondre à la fin du contrat de Michel à l'ASNL, en juin 1979. Platini signe. Peu de temps après, Aldo rencontre le président Cuny pour lui rapporter la transaction. Cuny encaisse mal. Furieux, il décide même de diviser le salaire de son meilleur joueur par deux. Platini retombe à la charte : 6 000 F par mois ! Mais s'il en gardera plus tard un souvenir amer, le numéro 10 nancéien fait passer son amour immodéré du jeu bien avant son différend avec le club. Sur le terrain, il continue de flamber.

Le 16 mai 1978, Nancy affronte Nice en finale de la Coupe de France, au Parc des Princes. Platini joue avant-centre, entre Rouyer et Chebel. A la 57e minute du match, il contrôle un ballon dos au but. Le reste en un éclair : dribble court sur Zambelli, frappe du droit instantanée sur la gauche de Baratelli et poteau rentrant ! Un but à la Gerd Müller. Et déjà un premier trophée. « C'est lui qui nous gagne la Coupe, estime encore aujourd'hui Antoine Redin. Dans ce match, il n'eut qu'une seule fois l'occasion de se débarrasser de son garde du corps. Il ne l'a pas ratée ! » ■

St-Etienne, la culture de la « gagne ».

HERBIN, LES VERTS ET UN NOUVEL UNIVERS. La dernière saison nancéienne (1978-79) de Michel Platini tourne rapidement au cauchemar. Le 8 août, le stratège s'écroule sur la pelouse de Geoffroy-Guichard. Double fracture de la cheville. Près de six mois d'arrêt. Adieu la Coupe des Coupes avec Nancy. Même blessé, le meneur de jeu de l'équipe de France reste pourtant un homme courtisé. Le retrait de l'Inter Milan, toujours bloqué par la fermeture des frontières italiennes, ravive rapidement l'appétit des grosses cylindrées de l'Hexagone. Parmi elles, Marseille, Nantes et Saint-Etienne. Mais, entre les trois, le cœur de Platini ne balance pas vraiment. Premier supporter des Verts dans sa jeunesse, Michel est resté bloqué sur le souvenir de l'épopée de 1976 des Piazza, Larqué et autres Revelli. Au printemps 1979, il appelle lui-même Pierre Garonnaire, le recruteur maison : « Je viens ! »

A son arrivée, Saint-Etienne ne ressemble pourtant plus vraiment à ce monstre de fierté et d'orgueil qui marchait sur l'Europe par amour du maillot vert. De la finale de Glasgow ne subsistent qu'Yvan Curkovic, gardien vieillissant, Santini, Lopez, Janvion, Repellini, Farison et Rocheteau. Rattrapé par la folie des grandeurs, le président Rocher préfère désormais acheter ce qui se fait de mieux sur le marché des footballeurs plutôt que de semer dans son jardin les graines des champions de demain. Dans cet univers de stars, où il côtoie des gens comme Larios, Rep ou Zimako, Platini éprouve dans un premier temps des difficultés à s'intégrer. Installé au cœur de la cité du Forez avec sa femme et son fils Laurent, âgé de quelques mois, le Jovicien ne retrouve pas à l'ASSE les éclats de rire qui rythmaient ses entraînements en forêt de Haye. Ses vannes s'égarent dans un paysage déserté par l'humour. Impossible de remplacer Moumoute et la Rouille. Platini aussi a changé. Plus gros salaire du club, (plus de 80 000 F net par mois), célèbre, flanqué d'un agent, Bernard Genestar, son image ne colle pas avec la culture locale. En plus, Platini signe des contrats publicitaires à tout-va et s'apprête à lancer une ligne de vêtements.

A l'entraînement, le néo-Stéphanois se heurte aussi à l'intransigeance d'un coach respecté, gardien des valeurs d'un passé récent où l'abnégation et la souffrance prévalaient sur tout. Robert Herbin, c'est Tatane en moins tolérant, Tatane en plus dur. « On a eu quelques accrochages, reconnaît le Sphinx. Mais cela a été autant bénéfique pour lui que pour nous. Michel détestait les séances physiques. Pourtant, il a dû s'y coller. En fait, il a commencé à flamber quand il a pris conscience que nos adversaires disputaient contre nous leur match de l'année et que lui, Platini, se devait d'être à 100 % à chaque fois. Chez nous, Michel a appris à s'exprimer dans un contexte difficile, où tous les matches étaient des combats. »

BATTISTON NE L'A JAMAIS ENTENDU DOUTER. Platoche a toujours détesté la défaite. Combien de fois, vexé par un capot, n'a-t-il pas balancé ses cartes à la figure de ses compagnons de jeu ? A Nancy aussi, Michel n'aimait pas perdre. Mais ses déceptions étaient systématiquement atténuées par un entourage taquin et insouciant, davantage préoccupé par le jeu que par l'enjeu. En fait, il ne lui manquait qu'un contexte un peu plus hostile pour définitivement affirmer sa rage de vaincre. Saint-Etienne le lui offre. Le 7 novembre 1979, Michel Platini sort une première fois de l'ombre. Ce soir-là, Saint-Etienne doit remonter deux buts au PSV Eindhoven en seizièmes de finale retour de la Coupe de l'UEFA. A peine remis d'une entorse au genou gauche, l'international tient finalement sa place en milieu de terrain. Au bout de cinq minutes de jeu, les Verts mènent 3-0. Au final, ils gagnent 6-0. Deux buts de Platini, dont un sur coup franc. Le premier sous le maillot stéphanois. Des coups d'éclat, le maestro en réussira surtout lors de la saison 1980-81. Père d'un deuxième enfant, Marine, confortablement installé sur les hauteurs de l'Etrat, où trône aujourd'hui le centre d'entraînement de l'ASSE, Michel Platini se sent alors plus à l'aise dans ses crampons. D'autant plus à l'aise qu'il devine en Patrick Battiston, jeune recrue, le complice qui lui manquait depuis un an. Partenaires en équipe de France, originaires de la même région, Platoche et « la Battiste » s'apprécient. « Michel a été mon guide, se souvient Battiston. A mon arrivée, il a tout fait pour me faciliter la vie. Peut-être ne voulait-il pas que je vive ce qu'il avait vécu l'année précédente... Un certain feeling est passé. Nous n'avions pourtant pas le même caractère. Michel avait une forte personnalité, chambrait énormément. Peut-être lui fallait-il à ses côtés un mec comme moi, malléable et tolérant. »

D'emblée, l'ex-Messin remarque l'incroyable détermination de son nouvel ami : « Michel était bourré d'assurance et de certitudes. Mais, en même temps, il était très décontracté. Normalement, un joueur de football passe un bon moment pour choisir ses crampons. Il les passe sous l'eau, étudie leur longueur, etc. Surtout, il s'y prend assez tôt. Michel, lui, choisissait toujours ses pompes au dernier moment. Il les sortait du placard et se les mettait directement au pied, comme ça, presque au hasard. Et derrière, ça ne l'empêchait pas de marquer trois buts ou de faire des transversales de 50 mètres ! C'était ça, Michel. Un monstre de certitudes. Jamais je ne l'ai entendu douter. »

UN TITRE GAGNÉ, DEUX COUPES PERDUES. Des doutes, Platini n'en a effectivement aucun, le 26 novembre 1980, lorsque Saint-Etienne, une semaine après une sévère déculottée des Bleus contre l'Allemagne à Hanovre (4-1), se présente à Hambourg, en huitièmes de finale aller de la Coupe de l'UEFA. Survoltés, les Verts s'imposent 5-0 au Volkparkstadion, avec deux buts de leur leader. Des doutes, il n'en émet pas non plus lorsque, quelques mois plus tard, son équipe engage un terrible bras de fer avec Nantes pour le titre de champion de France. Lors de la 38e et dernière journée, Saint-Etienne doit absolument battre Bordeaux. Platini marque les deux buts stéphanois du match (2-1). Les Verts sont champions. « Je n'oublierais jamais la place importante qu'a tenue Michel Platini dans l'obtention de ce titre, concède Robert Herbin. Il était capable de réaliser ce que d'autres ne pouvaient qu'imaginer. Mais c'est surtout sa volonté farouche d'aller chercher la victoire qui a fait la différence. »

Derrière, le 13 juin 1981, Saint-Etienne enchaîne par une finale de Coupe de France contre le Bastia d'Antoine... Redin. Pour l'occasion, le malin Tatane colle le vif et petit Alain Fiard aux basques de son ancien protégé. Tactique payante. Platini étouffé, les Verts manquent le doublé. La saison suivante, le 17 mai 1982, Saint-Etienne retrouve à nouveau le Parc des Princes pour la finale de la Coupe. En face, le PSG a remplacé Bastia. Mais les données sont différentes. Battus en Championnat (2e derrière Monaco), les hommes de Robert Herbin doivent absolument vaincre pour sauver leur saison. C'est aussi le dernier match sous le maillot vert de Michel Platini. Lassé par des sifflets entendus ici ou là, le numéro 10 stéphanois a fait savoir quelques jours plus tôt qu'il quittait le club et le Championnat français. En dépit d'une saison remarquable, couronnée de 22 buts, il veut s'échapper.

En ce 17 mai, donc, Platini souhaite sortir par la grande porte. Comme avec Nancy, en 1978, il joue avant-centre et marque les deux buts de son équipe. Mais, en face, évolue un certain Dominique Rocheteau. En bout de prolongation, l'Ange Vert hérite d'un centre de Surjak et crucifie Castaneda (2-2). Le PSG gagne finalement aux tirs au but. Platini est effondré. Avec deux finales de Coupe perdues et trois campagnes européennes plus ou moins bâclées, la balance stéphanoise de l'international français penche du mauvais côté. Mais l'homme a mûri. Le joueur aussi. La Juve n'a plus qu'à le ramasser. ■ ▶

(0-4). **21 DÉCEMBRE 1976.** ❑ Il succède à Jean-Marc Guillou comme footballeur n° 1 de l'année écoulée. **16 NOVEMBRE 1977.** ❑ L'équipe de France dispute, au Parc des Princes, un match décisif face à la Bulgarie en vue de la qualification pour la phase finale de la Coupe du monde. Servi par Six, Platini inscrit le deuxième but des Bleus (63e), qui s'imposent finalement 3-1. Ce succès ouvre à la France les portes du Mundial 78. **22 DÉCEMBRE 1977.** ❑ Il épouse Christèle Bigoni. Le mariage a lieu dans une petite église de la région nancéienne. **8 FÉVRIER 1978.** ❑ L'équipe de France est à Naples pour y rencontrer l'Italie en match amical (2-2). A la 81e minute, sur coup franc, Platini trompe Zoff, mais avant le coup de sifflet de l'arbitre espagnol, M. Martinez, qui annule le but et fait retirer le coup franc. Qu'importe ! Platini s'exécute une seconde fois et parvient de la même façon à tromper Zoff. L'Italie est sous le charme. **13 MAI 1978.** ❑ Finale de la Coupe de France au Parc des Princes. Servi par Paco Rubio, il trompe Baratelli d'une frappe en pivot (57e) et offre la victoire à Nancy contre Nice (1-0). **2 JUIN 1978.** ❑ Il dispute à Mar del Plata son premier match de phase finale de Coupe du monde. La France s'incline 2-1 contre l'Italie. **6 JUIN 1978.** ❑ Malgré son but de la 60e minute, dans son deuxième match de poules, la France est battue non sans discussion par l'Argentine (2-1). Pour Platini et les Bleus, le Mundial 78 touche déjà à sa fin. **8 AOÛT 1978.** ❑ En Championnat, à Saint-Etienne (5e journée), il se blesse tout seul en voulant récupérer un ballon qui lui échappe et se fracture la malléole externe de la cheville droite. Il quitte le terrain, porté par Olivier Rouyer, son compère de toujours. Cette blessure l'éloigne des terrains durant de longs mois et lui coûte la campagne européenne de Nancy en Coupe des Coupes. **29 JANVIER 1979.** ❑ Platini effectue son retour à

Photos L'ÉQUIPE

Le premier trophée de Michel Platini remonte au printemps 1978. En finale de la Coupe de France, contre Nice, le capitaine de l'AS Nancy-Lorraine dribble Zambelli et trompe Baratelli d'une frappe vicieuse. Nancy l'emporte 1-0. Trois ans plus tard, le Français, alors sous les couleurs de Saint-Etienne, marque contre Bordeaux les deux buts qui offrent le titre de champion de France aux Verts. Vous avez dit décisif ?

la compétition en trente-deuxièmes de finale de la Coupe de France, à Nancy, contre Creil (8-2). Il inscrit deux buts (53e, 83e). **6 MARS 1979.** ❑ Naissance de son premier enfant, Laurent, quelques heures avant le match de Championnat opposant Sochaux à Nancy et au cours duquel il inscrit le premier but des Nancéiens, vainqueurs 2-1. **4 JUIN 1979.** ❑ Contre Lille, pour son dernier match officiel avec Nancy, il réalise un dernier doublé (3-1, 38e, 43e). Dans la foulée, il annonce son transfert à Saint-Etienne. **25 JUIN 1979.** ❑ Il est retenu dans la sélection mondiale qui affronte l'Argentine à Buenos Aires dans le cadre du premier anniversaire de la victoire en Coupe du monde. Platini retrouve Leao, Kaltz, Krol, Pezzey, Cabrini, Asensi, Causio, Rosia, Bonisk, tous placés ce jour-là sous les directives de Bearzot. **5 SEPTEMBRE 1979.** ❑ En l'absence de Marius Trésor, il hérite pour la première fois du brassard de capitaine lors du match joué par la France en Suède, en éliminatoires du Championnat d'Europe des nations. Les Bleus s'imposent 3-1, Platini se chargeant du deuxième but (54e). **19 SEPTEMBRE 1979.** ❑ Avec les Verts, il dispute à Lodz son premier match de Coupe d'Europe (32e aller de la Coupe de l'UEFA) et marque aussi son premier but (37e). **27 FÉVRIER 1980.** ❑ En visite à Paris, la Grèce est étrillée 5-1 par l'équipe de France. Buteur aux 37e et 62e minutes, Platini inscrit à cette occasion son premier doublé avec les Bleus. **16 DÉCEMBRE 1980.** ❑ Au profit de l'UNICEF, il dispute au Camp Nou un match opposant le Barça à une sélection mondiale emmenée par Cruyff et dans laquelle figure aussi Battiston. **2 JUIN 1981.** ❑ Pour s'assurer le titre de champion, Saint-Etienne doit battre Bordeaux lors de la dernière journée. Mission accomplie grâce à un doublé de Platini (25e, 41e) et malgré le but de Bernard Lacombe, inscrit en fin de

Juve, les années en or.

TURIN, LA CONSÉCRATION. Les premiers contacts directs entre Michel Platini et la Vieille Dame remontent au 28 avril 1982. Ce soir-là, la France affronte le Pérou en amical au Parc des Princes. Dans les tribunes, Giampiero Boniperti, le président de la Juventus, ne quitte pas des yeux le meneur clairvoyant qu'il souhaite recruter pour remplacer le vieillissant Irlandais Liam Brady. Un rendez-vous est pris. Deux jours plus tard, accompagné de Bernard Genestar et de Philippe Piat, président de l'Union nationale des footballeurs professionnels (UNFP), Platini débarque à Turin, dans le bureau de Boniperti. Un contrat de deux ans, avec un salaire annuel de 2 MF, l'y attend. Également sollicité par Arsenal et le PSG, le Français ne réfléchit pas longtemps. L'Italie, la terre de ses ancêtres, l'attire. Lui qui a déjà manqué l'Inter Milan ne ratera pas la Juve. L'ex-Stéphanois n'arrive pourtant pas à Turin en terrain conquis. Depuis le Mundial espagnol, disputé quelques semaines auparavant, la Juve abrite une demi-douzaine de champions du monde. Ils s'appellent Zoff, Cabrini, Gentile, Scirea, Tardelli, Rossi. A côté, le grand Platini n'est qu'« Il Francese », un joueur dont on se demande vraiment s'il parviendra à éclipser des mémoires des tifosi l'excellent Brady.

Heureusement, figure également dans l'effectif le Polonais Zbigniew Boniek. Comme Platini, il vient d'arriver. Entre les deux « déracinés », comme entre leurs épouses, le courant passe immédiatement. Le Français apprend aussi l'italien. Vite. D'abord les insultes, puis les verbes irréguliers. Sur les pelouses italiennes, en revanche, Michel pige moins bien le système de jeu de l'entraîneur, Giovanni Trapattoni. Handicapé par une pubalgie contractée pendant le Mundial, contrarié par les débuts de l'enquête sur la fameuse « caisse noire » de Saint-Etienne, il connaît même un automne calamiteux. Le « Trap », en plus, lui préfère le « vieux » Furino pour organiser le jeu. Platini joue alors un peu plus près de Rossi et de Bettega. Mais les ballons n'arrivent pas. « On m'a demandé de jouer en soutien des attaquants, expliquera-t-il plus tard. Mais les longues balles des défenseurs qui me passaient au-dessus de la tête me mettaient constamment en dehors du jeu. »

« CAPOCANNONIERE » DÈS SA PREMIÈRE SAISON. Enfermée dans son jeu stéréotypé, la Juve s'enfonce. Jusqu'à ce jour de décembre où, n'y tenant plus, Platini et Boniek déboulent dans le bureau du président Boniperti. Aldo Platini raconte : « Michel lui a dit quelque chose comme ceci : " Soit vous continuez à faire confiance à un mec qui ne donne pas un ballon *(Furino)* et on s'en va, soit vous nous faites enfin jouer à nos vraies places et on verra alors une autre Juventus ! " Un mois après, Michel retrouvait son poste de meneur de jeu. »

Mais le coup de gueule « platinien » n'aurait peut-être servi à rien sans l'intervention de Gianni Agnelli. Le patron de la Fiat et de la Juventus aime Platini. Un jour, il dira : « Il est le plus grand numéro 10 que la Juve ait jamais possédé. Plus grand que Sivori ! » En janvier 1983, vexé par une énième contre-performance de son équipe, l'« Avvocato » prend pour la première fois position en faveur du Français. Le dimanche d'après, contre Cesena, Platini joue en vrai numéro 10. Commence alors un véritable festival. Définitivement remis de sa pubalgie, le Turinois vole sur le Calcio. Dans ce Championnat moins long et éprouvant que son homologue français, « Il Francese » acquiert une belle régularité dans ses performances et devient progressivement « Michel » dans le cœur des tifosi. Il commence à marquer des buts invraisemblables. Un jour d'avril 1983, contre Ascoli, il offre au public du stadio Comunale un but que même les jeunes d'aujourd'hui auraient dû mal à reproduire sur leur PlayStation. A la suite d'un une-deux, il s'amène le ballon d'une aile de pigeon par-dessus la défense et enchaîne le mouvement d'un lob du bout du pied sur le gardien.

Trop distancé, la Juve perd néanmoins le titre de champion, mais accroche la finale de la C 1 contre le Hambourg de Felix Magath et d'Ernst Happel. A Athènes, le 25 mai 1983, Michel Platini croise la route de l'Allemand Rolff, sans doute un cousin éloigné du Bastiais Fiard. Neutralisés, les Turinois s'inclinent 1-0. Dans la foulée, la Juve gagne quand même la Coupe d'Italie contre Vérone (avec deux buts de Platini !), et ses 16 buts inscrits dans le Calcio offrent au Français sa première couronne de « capocannoniere ». Une belle consolation. « Et dire que j'ai toujours été devancé par des étrangers en France, lance-t-il. Tantôt Bianchi, tantôt Onnis. Ici, j'arrive et je termine tout de suite en tête. Dans un pays où le but est une denrée rare... »

LE MERCREDI NOIR DU HEYSEL. Sa saison 1983-84 sera plus belle encore. Physiquement affûté, techniquement au sommet de son art, Platini mord dans son deuxième Championnat d'Italie avec la bave aux lèvres. Son entente avec Boniek force l'admiration. Le Français joue avec le Polonais comme il jouait autrefois avec son pote Rouyer : les yeux fermés ! Par de longues transversales, l'archer Platini lance la flèche Boniek à l'assaut des buts adverses. Les récompenses ne tardent pas. En décembre, Platini reçoit son premier Ballon d'Or *FF*. Au printemps, il redevient « capocannoniere » avec 20 buts, décroche son premier trophée européen en remportant à Bâle (16 mai) la finale de la Coupe des Coupes devant le FC Porto (2-1) et, surtout, gagne son premier Scudetto avec deux points d'avance sur l'AS Rome. « C'est un génie, un homme né pour le football, s'enflamme Trapattoni. Plus fort que Rivera, supérieur à tous les cracks étrangers que j'ai pu rencontrer depuis un quart de siècle. » Que manque-t-il alors à Platini, désormais adulé par les tifosi et respecté de ses partenaires ? Pas grand-chose, sinon cette fameuse Coupe d'Europe des clubs champions (C 1).

Le jour tant attendu arrive le 29 mai 1985. A l'issue d'une saison moyenne avec la Juve (seulement 6e de la Serie A, mais vainqueur de la Supercoupe d'Europe), agrémenté tout de même d'un deuxième Ballon d'Or et d'un troisième titre d'affilée de meilleur buteur (18 buts), le roi du Calcio s'apprête à disputer au Heysel de Bruxelles sa seconde finale de C 1 en trois ans, contre Liverpool. Dans les tribunes, le match a déjà commencé. Il est mauvais. Regroupés dans les tribunes X et Y, les supporters anglais menacent dangereusement les tifosi italiens de la tribune Z. Soudain, le drame. Une charge des hooligans oblige les Italiens à reculer. Violent, le mouvement de foule s'écrase en contrebas contre les grillages. Trente-neuf morts. La désolation.

Fallait-il alors donner le coup d'envoi de la finale ? Par crainte de nouveaux débordements, les organisateurs décident que oui. A la 57e minute, sur un long ballon de Platini, Gillespie sèche Boniek bien avant l'entrée de la surface. L'arbitre voit penalty. Platini marque. La Juve gagne (1-0). Pour le Français, qui ne prendra réellement conscience de l'ampleur de la catastrophe qu'après le match, ce trophée restera à jamais associé au jour le plus sombre de sa carrière de footballeur. « Dans les jours qui ont suivi, j'étais habité par un grand sentiment de culpabilité. » Derrière, plus rien ne sera comme avant.

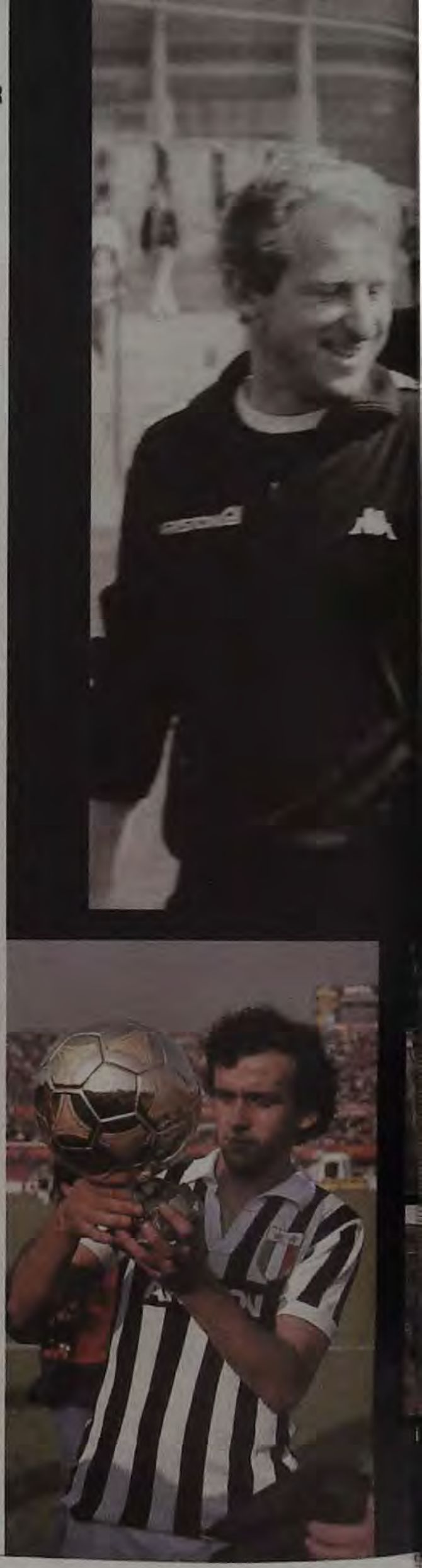
LE COUP DE TOKYO, LA DER CONTRE BRESCIA. A l'aube de la saison 1985-86, c'est d'ailleurs une autre Juve qui part à la reconquête du Scudetto. Une Juve sans Tardelli ni Rossi. Une Juve sans l'ami Boniek. Platini, lui, marque moins (12 buts). Pour la première fois, le Turinois semble souffrir de la comparaison avec un autre pensionnaire du Championnat, l'Argentin Diego Maradona. Le 8 décembre 1985, pourtant, quelques jours avant de recevoir son troisième Ballon d'Or de suite (exploit inédit), Platini illumine à lui seul la finale intercontinentale des clubs contre Argentinos Juniors. Ce soir-là, à Tokyo, il marque le but de sa vie. Plus beau que le lob d'Ascoli. Sur un centre de Serena, il contrôle du droit, frappe du gauche de volée et trouve la lucarne argentine. Hélas ! L'enchaînement est trop beau pour l'arbitre de touche qui signale un hors-jeu de position. Jamais, en tout cas, un but refusé ne fera autant le tour du monde que celui-là ! Frustré, Platini marque quand même sur penalty, offre un but au jeune Michael Laudrup et inscrit lui-même le dernier tir au but qui donne la Coupe à la Juve (2-2, 5 t.a.b. à 4).

Champion du monde des clubs, Platini gagnera aussi un second Scudetto en fin de saison. Mais le maestro s'amuse moins. Convoité par le Servette Genève et le Milan AC de Silvio Berlusconi, il hésite longtemps avant de prolonger d'une saison son contrat à la Juventus. Ce sera la dernière. Trapattoni parti, le Français ne goûte pas vraiment le jeu ultra-défensif de Rino Marchesi. Diminué par une blessure au talon d'Achille, épuisé par le Mundial mexicain, il traverse comme une ombre sa cinquième et dernière saison italienne. La fin approche. « C'est simple, je n'ai plus la force. A quoi bon continuer puisque je sais que je ne ferai plus jamais ce que j'ai fait. »

Le 17 mai 1987, à presque trente-deux ans, Michel Platini dispute le 649e et dernier match de sa carrière contre Brescia (3-2). Sous une pluie battante, le champion salue une dernière fois les tifosi et cette Juventus de Turin avec qui il aura tout gagné. « Il était immense, dira Boniek. Et si, comme je l'ai entendu dire ici ou là, Platini est fini, c'est que beaucoup, en Italie, ne commenceront jamais ! » ■

L'équipe de France, le fil conducteur.

HIDALGO N'EN CROIT PAS SES YEUX. L'histoire de Michel Platini chez les Bleus démarre comme dans un livre de contes. Le 27 mars 1976, la France doit affronter en amical la redoutable Tchécoslovaquie au Parc des Princes. Michel Hidalgo, dont c'est aussi le premier match à la tête des Bleus, décide d'associer à son groupe de ▶



rencontre (80e). **13 JUIN 1981.** ❑ Onze jours après avoir enlevé le titre, Saint-Etienne manque le doublé, les Verts laissant échapper la Coupe en faveur de Bastia (1-2). **18 AOÛT 1981.** ❑ Lors du traditionnel match d'ouverture de saison organisé par l'UNFP, l'équipe de France est battue par Stuttgart (1-3). Rendu responsable de cette déroute, Platini sort sous les sifflets du public du Parc des Princes. **18 NOVEMBRE 1981.** ❑ Trois mois plus tard, Platini tient sa revanche. Face aux Pays-Bas, il ouvre la marque à la suite d'un nouveau coup franc (52e). Victorieuse 2-0, la France arrache son billet pour la phase finale de la Coupe du monde en Espagne. **21 NOVEMBRE 1981.** ❑ C'est la dernière journée des matches aller. Saint-Etienne, qui accueille Valenciennes, remporte largement le match (5-1), en grande partie grâce à Platini, auteur de quatre des cinq buts des Verts (37e, 45e, 60e, 76e). **23 FÉVRIER 1982.** ❑ L'équipe de France s'impose en Italie (2-0), ce qui ne lui était plus arrivé depuis soixante-deux ans. Platini marque le premier but, d'un tir à l'entrée de la surface de réparation (19e). **30 AVRIL 1982.** ❑ Platini s'envole pour Turin dans un avion spécialement affrété par la Juve. Il y signe un contrat de deux ans en faveur du prestigieux club italien. **15 MAI 1982.** ❑ Il revêt une dernière fois le maillot vert à l'occasion de la finale de la Coupe de France face au Paris-SG. Mais, comme l'année précédente, il se retrouve encore dans le camp des battus, Saint-Etienne s'inclinant cette fois aux tirs au but (2-2 a.p., 5 t.a.b à 4). **8 JUILLET 1982.** ❑ La France est en demi-finales de la Coupe du monde face à la RFA. Dans un match de légende, c'est lui qui répond au premier but de la partie inscrit par Littbarski et permet d'emmener les Bleus en prolongation. C'est aussi lui que l'on retrouve tenant la main de Battiston lors de l'émouvante sortie de celui-ci sur une civière, après un choc avec Schumacher. **7 AOÛT**

Photos L'ÉQUIPE

Avant de saluer une dernière fois les tifosi, le 17 mai 1987, Michel Platini aura tout gagné avec la Juventus de Boniek et Trapattoni. Parmi ses titres de gloire, trois Ballons d'Or et deux Coupes d'Europe, dont la fameuse C 1 gagnée sur un penalty discutable, un triste soir de mai 1985, au Heysel. Quelques exploits, parmi lesquels deux coups francs inscrits à Dino Zoff en février 1978, ont également salué ses débuts avec les Bleus, sous la direction de Michel Hidalgo.

1982. ❑ Platini est à New York. Dans un match organisé au profit de l'UNICEF, il figure dans une sélection européenne opposée au Reste du monde (Nkono, Falcao, Socrates, Zico, Bellourni...). Remplaçant, il joue 38 minutes, entrant à la place de Beckenbauer. **18 AOÛT 1982.** ❑ Ses grands débuts dans le Calcio. Platini les fait au pied de l'Etna, à Catane, où la Juventus ouvre sa saison par un match de Coupe d'Italie (1-1). Il est crédité d'un match médiocre, mais il est vrai qu'il est handicapé par une tendinite. **19 SEPTEMBRE 1982.** ❑ Contre Cesena, au stadio Communale de Turin, il inscrit son premier but en Serie A, à la 61e minute, d'un tir croisé du gauche, sur un service de Boniek. **22 JUIN 1983.** ❑ Trois jours après avoir été battu à Vérone (0-2), lors de la finale aller de la Coupe d'Italie, la Juventus Turin parvient à renverser le match au retour. Après avoir poussé son équipe en prolongation (81e), Platini lui offre la Coupe grâce à un deuxième but qui la préserve de la séance de tirs au but (119e). **27 DÉCEMBRE 1983.** ❑ Vingt-cinq ans après Kopa, il est le deuxième Français à inscrire son nom au Ballon d'Or *France Football*, plébiscité avec 110 points, contre 26 à Dalglish, deuxième, et 25 à Simonsen, troisième. **6 MAI 1984.** ❑ La Juve est officiellement sacrée championne d'Italie après son match face à Avellino (1-1). Platini doublera cette récompense la semaine suivante d'un titre de meilleur buteur (20 buts), acquis devant Zico. **16 MAI 1984.** ❑ A Bâle, pour la finale de la Coupe des Coupes, c'est une Juve, une fois n'est pas coutume, en maillot jaune, qui s'impose face à Porto (2-1). Platini est encore de la fête. **16 JUIN 1984.** ❑ Il signe sa cinquantième sélection par un triplé face à la Belgique, balayée 5-0 (4e, 74e s.p., 89e). **19 JUIN 1984.** ❑ Trois jours plus tard, à Nantes, face à la Yougoslavie, il s'offre un deuxième triplé qui lui permet notamment de s'emparer du

▶ vieux briscards – les Bathenay, Trésor ou Michel – ce gamin de vingt ans qui marque et donne tant de buts du côté de Nancy. « Je voulais le tester, explique aujourd'hui l'ancien sélectionneur. Je me le revois. Il rentrait de Roumanie, où il venait de disputer un match avec les olympiques. Il donnait des " bonjour monsieur " à tout le monde, partenaires y compris. On aurait dit un collégien. » Platini ne manque pourtant pas de culot. A la 73e minute du match, quand l'arbitre siffle un coup franc indirect dans la surface tchèque, le gamin se tourne instantanément vers Henri Michel : " Tu me la files et je marque ! " Aussitôt dit, aussitôt fait. Fouetté de l'intérieur du droit, le ballon du Nancéien lobe le mur adverse et s'écrase dans la lucarne droite de Viktor. Sur la touche, Hidalgo n'en croit pas ses yeux.

Dix-huit mois plus tard, le 16 novembre 1977, la France joue contre la Bulgarie sa qualification pour la Mundial argentin. Peu après l'heure de jeu, Platini décoche une frappe terrible aux 20 m en pleine lucarne. Les Bleus mènent 2-0. « Ce but, c'est tout Michel, estime Hidalgo. Deux pas d'élan et boum ! Il symbolise à la fois son calme, la qualité de ses enchaînements et la puissance de sa frappe. »

En deux temps, deux mouvements, Platini a déjà mis tout le monde dans sa poche. Et ce n'est pas terminé ! Trois mois plus tard, à Naples (8 février 1978), le stratège lorrain se pale l'immense Dino Zoff sur deux coups francs. Sur le premier – qui sera refusé –, le gardien transalpin reste à gauche et assiste impuissant à la frappe enroulée du Français, qui retombe en feuille morte dans son coin droit. Sur le second, il anticipe à droite mais son bourreau décide au dernier moment de contourner le mur par la gauche d'une frappe sèche à ras de terre. Zoff est dégoûté et l'Italie, tenue en échec (2-2), tombe une première fois sous le charme d'« Il Francese ».

Mais ses plus fameux exploits en bleu, Platini les réussira surtout au début des années 80. Après une Coupe du monde 1978 placée sous le signe de la découverte, au cours de laquelle il inscrira l'unique but – insuffisant – contre l'Argentine (1-2), le néo-Stéphanois, désormais capitaine (depuis un match à Stockholm contre la Suède, 5 septembre 1979), amène une nouvelle génération de joueurs à la conquête du Mundial espagnol de 1982. Parmi eux, Battiston, Bossis, Tigana, Rocheteau, Six ou Giresse.

LE COUP FRANC DES PAYS-BAS, LE COUP DUR DE SÉVILLE. Le 18 novembre 1981, la France doit absolument vaincre les Pays-Bas pour espérer traverser les Pyrénées. Pour Platini, ce match-là revêt même un double enjeu. Conspué quelques mois plus tôt (18 août) par le public du Parc contre Stuttgart (1-3), le Français veut sa revanche. A la 51e minute du match, une main involontaire de Peters lui offre une occasion en or. Face au but, à une vingtaine de mètres de Van Breukelen, il frappe une première fois le coup franc dans le mur. Mais l'arbitre lui donne une seconde chance. La bonne. Platini n'échoue jamais deux fois de suite en si bonne position. La frappe enroulée du stratège bat Van Breukelen sur sa gauche et le « oui Michel ! » hurlé dans le poste par Thierry Roland donne la chair de poule à tous les téléspectateurs du pays. Les Bleus iront en Espagne.

Ce match-là célèbre également l'avènement d'un mariage que l'on pensait impossible. Entre son capitaine Platini et Alain Giresse, le petit meneur de jeu des Girondins de Bordeaux, Hidalgo a tranché. « Ils joueront tous les deux ! » Convaincante contre les Pays-Bas (2-0), l'association s'avère carrément épatante trois mois plus tard en amical contre l'Italie (2-0, 23 février 1982). Parfaitement secondé par Giresse, qui évolue un cran en dessous, Platini marque une fois et réalise à cette occasion le match le plus accompli de sa carrière en bleu. « C'était un plaisir de jouer avec lui, témoigne Gigi. Notre connivence dans le jeu s'est ressentie immédiatement. Comme si tout se déclenchait de la même façon dans nos deux cerveaux. C'était assez exceptionnel. »

Arrive ensuite Séville. Ah ! Séville... Après un début de Mundial émaillé, entre autres, d'un but contre le Koweït (4-1) et d'un mauvais coup reçu contre la Tchécoslovaquie (1-1), Michel Platini dispute en demi-finales contre l'Allemagne, le 8 juillet 1982, le match le plus mémorable de sa carrière. Tout y passe. Il égalise une première fois sur penalty, assiste impuissant à l'attentat de Schumacher sur Battiston, croit tenir la victoire quand Trésor et Giresse donnent deux buts d'avance aux Bleus en début de prolongation, puis s'effondre au dernier coup de boutoir infligé par Hrubesch lors de la séance de tirs au but (3-3, 5 t.a.b. à 4). « Michel est peut-être celui qui a vécu le plus d'émotions ce soir-là, concède Hidalgo. L'agression sur Battiston l'a énormément bouleversé. Quand son copain sort sur une civière, pris de quelques soubresauts, il ne sait pas vraiment comment il le retrouvera après le match. »

Si elle perd là une occasion inespérée de disputer une finale de Coupe du monde, la France gagne au moins une certitude. Elle sait désormais que cet Euro 84 qui se profile chez elle peut enfin dépuceler son palmarès.

EURO 84, LA PREUVE PAR 9. Cet Euro français sera celui de Michel Platini. A l'aube de rentrer dans cette compétition, le Turinois sort d'une saison époustouflante avec son club. Invincible avec la Juve, il veut gagner aussi avec les Bleus. Ses rapports avec Hidalgo dépassent depuis longtemps le cadre d'une simple relation entraîneur-joueur. Les deux hommes sont si liés qu'on se demande parfois si la France ne compte pas deux sélectionneurs. « Michel, c'était le lien parfait entre l'entraîneur et les joueurs, explique Hidalgo. Comme on partageait les mêmes options de jeu, que ce soit sur le jeu court, sur la technique en mouvement ou sur la vivacité de geste et d'esprit, il a été pour moi un allié extraordinaire. »

Sur les terrains de l'Euro, le capitaine tricolore, rapidement surnommé « Platinix le Goalois », surnage. En cinq matches, il inscrit 9 buts. Contre la Belgique (5-0) et la Yougoslavie (3-2), au premier tour, il réalise deux triplés. A chaque fois, un but du droit, un but du gauche et un but de la tête. Contre le Portugal, en demi-finales, il se permet en prolongation de contrôler un centre en retrait venu du bout de l'effort (merci Tigana !) pour mieux ajuster un missile sous la barre (3-2). Contre l'Espagne, en finale, il sape enfin la réputation d'Arconada d'un coup franc vicieux et place les siens sur la voie du triomphe. Hidalgo : « Réussir 9 buts, en marquant à chaque match dans une compétition aussi relevée qu'un Championnat d'Europe, où les parties se succèdent tous les trois jours, personne d'autre que lui ne l'a fait ! Ni Cruyff, ni Maradona. En plus, il marque deux coups francs, un penalty, deux buts du droit, deux autres du gauche et deux de la tête. Dites-moi comment mieux symboliser un joueur complet ! » « A la réflexion, on ne pouvait pas perdre cet Euro, poursuit Giresse. On était parti en mission. Je me souviens de Michel, juste avant le coup d'envoi de la finale. Il nous avait demandé de fixer la coupe pendant les hymnes. " Regardez-la bien celle-là, qu'il disait, on va aller la chercher ! Ne la quittez pas des yeux. " Et on y est allé. »

L'anecdote ne surprend pas Olivier Rouyer, le pote du lycée Papillon. « La grande force de Michel, c'est qu'il a toujours fait l'unanimité. Les gens étaient prêts à se plier en quatre pour lui. C'était un leader naturel. Sans être autoritaire, il arrivait à se faire respecter et aimer. Bien sûr, c'est surtout sur le terrain qu'il montrait l'exemple. Mais pas seulement par ses buts. Michel a toujours eu un comportement exemplaire. Jamais il ne s'est rebellé contre quelqu'un. Jamais il n'a donné un mauvais coup. On ne peut pas dire qu'il ait été ménagé, pourtant, Michel ! »

LA FRUSTRATION DU MEXIQUE. L'Euro en poche, Platini n'a plus qu'une obsession : gagner la Coupe du monde. Sur la route du Mexique se dresse notamment la Yougoslavie. Le 16 novembre 1985, trois mois après avoir remporté la Coupe intercontinentale des nations contre l'Uruguay (2-0), la France d'Henri Michel, qui a succédé à Michel Hidalgo, doit absolument terrasser cette vieille connaissance pour poursuivre son chemin. Platini s'en charge. Un coup franc du droit, une frappe rasante du gauche. Comme contre la Bulgarie (1977) et les Pays-Bas (1981), le Turinois envoie la France en Coupe du monde. Au Mexique, le Bleus récupèrent, hélas !, un Platini diminué. Le Français se traîne depuis quelques mois une boule aussi grosse qu'un œuf de caille au niveau du talon. Il souffre en silence. Sa Coupe du monde se limite quasiment à un but contre l'Italie en huitièmes de finale (2-0), et à un autre contre le Brésil en quarts (1-1). Nous sommes à Guadalajara. Dans ce match héroïque, presque aussi fort que la demi-finale de Séville, Platini marque du gauche sur un centre fuyant mais envoie plus tard son tir au but – le quatrième de la série – assommer un spectateur. « Juste après, dira-t-il, je n'osais plus regarder mes partenaires. » L'un d'entre eux, Luis Fernandez, se chargera pourtant de qualifier la France pour les demi-finales. Mais elle n'ira pas plus loin. Battu une nouvelle fois par l'Allemagne (2-0), Platini ne gagnera jamais la Coupe du monde. Le 29 avril 1987, le Français dispute au Parc des Princes son dernier match en bleu contre l'Islande (2-0), laissant derrière lui 72 sélections, 41 buts et des dizaines de souvenirs impérissables. On en retiendra encore un dernier. Au matin de la finale de l'Euro 84, Michel Hidalgo avait écrit sur son tableau ce proverbe de Confucius : « Quand on arrive au sommet de la montagne, il faut continuer de monter. » En l'absence du sélectionneur, le farceur Platini avait alors rajouté deux mots, en guise de signature : « Jésus-Christ ». Savait-il déjà qu'il serait célébré plus tard comme le dieu du siècle du football français ?

L. C.

L'Euro 84 restera à jamais celui de Michel Platini. Contre l'Espagne, en finale, il inscrit sur coup franc son 9e but de la compétition, juste avant de soulever le premier trophée international du football français. Deux ans plus tard, à Guadalajara, le Français marque en Coupe du monde contre le Brésil le 41e et dernier but de sa fantastique carrière en bleu. Diminué par une blessure à la cheville, il dispute son dernier match en équipe de France le 29 avril 1987, contre l'Islande.

titre de meilleur buteur de l'histoire en équipe de France, détenu jusqu'alors par Just Fontaine, avec 30 buts.
27 JUIN 1984. ❑ Un coup franc de Platini, une bourde d'Arconada, un second but de Bellone : chez elle, la France s'impose en finale face à l'Espagne et devient championne d'Europe des nations. **25 DÉCEMBRE 1984.** ❑ Un beau Noël pour Platini. Il est élu pour la deuxième fois consécutivement Ballon d'Or. Il fait encore l'unanimité, devançant largement Tigana et Elkjaer-Larsen.
16 JANVIER 1985. ❑ A Turin, il enlève la Supercoupe d'Europe contre Liverpool (2-0). **29 MAI 1985.** ❑ Le Heysel et son drame. Sur le terrain, Platini se charge de transformer le penalty qui donne la Coupe d'Europe à la Juve face à Liverpool (1-0).
21 AOÛT 1985. ❑ Vainqueur de l'Uruguay au Parc des Princes (2-0), il remporte avec l'équipe de France la Coupe intercontinentale des nations.
6 DÉCEMBRE 1985. ❑ Nouveau succès, à Tokyo cette fois, où il enlève la Coupe intercontinentale des clubs avec la Juve face à Argentinos Juniors (2-2, 6 t.a.b. à 4).
24 DÉCEMBRE 1985. ❑ Elu sans conteste meilleur joueur européen pour l'année 1985, il est aussi le premier joueur à remporter le Ballon d'Or trois fois de suite. **21 JUIN 1986.** ❑ Sa troisième phase finale de Coupe du monde. En quarts de finale du Mondial, le jour de ses trente et un ans, il inscrit son 41e but avec les Bleus (ce sera le dernier), mais manque son tir au but. Un accident qui n'empêchera pourtant pas les Bleus de se qualifier pour les demi-finales. **19 OCTOBRE 1986.** ❑ Le but qu'il inscrit cet après-midi-là à Ascoli (80e, 5-0) marque aussi le début d'une longue série d'inefficacité devant le but pour le meneur de jeu français.
17 FÉVRIER 1987. ❑ La Fondation Platini voit le jour. Elle est destinée à faciliter la réinsertion des drogués.
29 AVRIL 1987. ❑ Il revêt pour la 72e et dernière fois le maillot bleu, pour

Photos L'ÉQUIPE

rencontrer l'Islande au Parc des Princes (2-0). **6 MAI 1987.** ❑ Il renoue avec la réussite, sur penalty, à l'occasion d'un match de Coupe d'Italie contre Cagliari (2-2, 60e), et met ainsi fin à une période infructueuse de 2 556 minutes. Ce but est aussi le dernier de sa carrière, riche de 353 réalisations (41 en équipe de France, 127 avec Nancy, 82 avec Saint-Etienne et 103 pour le compte de la Juventus Turin). **17 MAI 1987.** ❑ « Je pars parce que je n'ai plus la force de souffrir sur un terrain de football ». A moins de trente-deux ans, Platini tire sa révérence, après son 649e match officiel, disputé à Turin devant 30 000 tifosi, sous la pluie, face à Brescia (3-2). **23 MAI 1988.** ❑ Il donne une fin officielle à sa carrière en organisant son jubilé à Nancy. Pour le match des adieux, Beckenbauer, Zico, Boniek, Madjer, Francescoli, Matthäus, Strachan, Pfaff ont répondu présent. Maradona et Pelé aussi.

ÉRIC LEMAIRE

PORTRAIT

La marche à l'étoile

Michel Platini avait tout pour devenir un grand joueur. Grâce à sa vive intelligence et à son instinct du jeu, il est même devenu plus que cela : le plus grand personnage de l'histoire du football français, celui par lequel tout a fini par arriver. Même si ce sont ses successeurs qui ont coupé les plus gros lauriers.

Zinédine Zidane et Raymond Kopa ont été les inspirateurs des deux autres grandes équipes de France de l'histoire ; Justo Fontaine et Jean-Pierre Papin furent de formidables buteurs, consacrés au niveau international ; Didier Deschamps restera un tacticien et un chef de groupe exceptionnel. Et si Michel Platini reste aujourd'hui le plus grand, même si certains de ses cadets l'ont dépassé sur le plan du palmarès, c'est qu'il est le seul qui ait été tout cela à la fois. Comme il était à la fois un joueur d'instinct et un joueur d'intelligence.

S'il n'est pas possible d'affirmer que sans un tel porte-drapeau tout ce qui est arrivé au football français depuis vingt-cinq ans n'aurait pas eu lieu – le jeu est toujours plus fort que n'importe quel joueur –, on a le droit de penser que rien ne serait arrivé aussi vite. Platini aurait pu être une fleur dans le désert, comme il y en eut quelques-unes dans les deux ou trois générations précédant la sienne. Mais il est venu exactement au bon moment, celui où la politique de formation mise en place quelques années auparavant commençait à porter ses fruits, celui où la France, avec quinze ans de retard, se trouvait enfin en mesure d'aborder le virage du football moderne. Il a été le catalyseur qu'il fallait pour que la réussite soit complète. Tout en maintenant une passerelle avec ce que son pays avait produit de meilleur (football offensif, joyeux, inspiré), il a dépoussiéré, à la tête de son exceptionnelle génération, un football psychologiquement handicapé et ouvert la voie aux champions du monde d'aujourd'hui. Les victoires de ces derniers ne doivent pas faire oublier qu'entre 1976 et 1986 le football français et l'équipe de France en particulier sont passés du zéro à peu près complet au niveau mondial, de la figuration pas toujours intelligente aux grands premiers rôles, du sous-sol délabré à la terrasse panoramique. En devenant, au sommet de sa trajectoire, le meilleur joueur de la planète, Michel Platini a définitivement décomplexé ses compatriotes, qui en avaient bien besoin.

UNE CARRIÈRE PARFAITEMENT MAÎTRISÉE. Surdoué, il l'était assurément, dans la mesure où à vingt ans il avait tout deviné du jeu, que ce soit sur la pelouse ou en dehors. Sa confiance en lui était phénoménale, mais elle ne déboucha jamais sur l'arrogance ou l'entêtement. Il suffit de voir comment il mena sa carrière, allant au bout de tous ses contrats parce qu'il avait instinctivement compris que se former à Nancy, s'affirmer à Saint-Etienne et s'accomplir à la Juve constituait le canevas idéal, même pour un joueur hors normes. En agissant ainsi, il respectait le jeu, et il est juste qu'il en ait touché les dividendes. Sa carrière, il la domina d'ailleurs jusqu'au bout en se retirant à trente-deux ans, après le match de moins plutôt qu'après le match de trop, simplement parce qu'il avait senti qu'il ne travaillait plus avec la même envie à l'entraînement. Ce parcours sans aucune faute pourrait servir de référence à l'usage des apprentis professionnels, si les références excitaient encore, notamment par le travail acharné qu'il s'imposa naturellement dès l'enfance avec, pour partenaire, la porte du garage familial, ou les longues répétitions de ses légendaires coups francs avec ses mannequins en mousse et Jean-Michel Moutier dans le but. Avec aussi l'enjeu d'un diabolo-menthe au café du coin, car il fut avant tout et toujours un JOUEUR. Sa maîtrise gestuelle en faisait l'égal de n'importe lequel de ses contemporains, mais le plus exceptionnel était son œil et son invraisemblable sens de l'anticipation. Qu'on se rappelle son dernier but en équipe de France, contre le Brésil lors du Mondial mexicain : sur un centre de la droite, Stopyra et le gardien brésilien se lancent sur le ballon, et tous les joueurs se figent, attendant l'issue du duel. Tous sauf un, Michel Platini, continuant à trottiner tranquillement, avec son tendon d'Achille en vrille, jusqu'au second poteau pour assurer une reprise de poussin du plat du pied après que le ballon ait été manqué par les deux joueurs au centre de l'action. L'instinct du jeu, le sixième sens qui permet d'être là où il faut quand il le faut, il le possédait totalement, comme il le prouva lors de son passage au poste de sélectionneur, où son « coaching » fit souvent des ravages.

LA CULTURE DE L'EFFICACITÉ. C'était aussi un extraordinaire gagneur. Certes, ses préférences allaient au beau jeu, à l'attaque, comment pouvait-il en être autrement pour un joueur de cette sorte ? Mais quand il fut sélectionneur, et qu'il n'avait pas sous la main un autre Platini pour inspirer son équipe, il n'hésita pas à construire une équipe de contre parce que c'était de cette façon qu'il pouvait le mieux exploiter les atouts dont il disposait (bonne défense, bons récupérateurs, duo d'attaquants efficace, mais peu de créateurs au milieu). Le résultat est toujours resté l'essentiel pour lui, et cette qualité, qu'il développa dans le Calcio, il la possédait dès le début. Ses talonnades ou ses ailes de pigeon étaient le plus souvent effectuées à proximité du but adverse pour se mettre lui-même ou mettre un partenaire en position de marquer. Ce champion n'était pas celui du geste gratuit.

Blagueur et chambreur, il excellait à mettre l'ambiance au sein de son équipe. Il savait aussi prendre son temps lorsqu'il le fallait, les yeux fixés sur sa bonne étoile. Ainsi lorsqu'il arriva à la Juve en 1982, alors qu'il était blessé et que le club comptait dans ses rangs sept ou huit des champions du monde sacrés un mois auparavant, la réussite se fit désirer quelques mois. Michel attendit calmement que le vent tourne, et finit, deux ou trois paires de buts plus loin, par mettre tout le monde, partenaires, dirigeants et public, dans sa poche, au point que quinze ans après il reste l'une des grandes figures d'un club qui a pourtant vu défiler quelques dizaines de grands footballeurs. Sa vive intelligence se transposa également avec une totale réussite dans la préparation du Mondial 98, pour lequel il s'imposa plus qu'il ne fut choisi. Il trouva tout de suite sa place aux côtés de Fernand Sastre, l'autre cheville ouvrière de l'affaire. Le premier, il avait senti ce que son nom, son image, sa popularité pouvaient apporter à une entreprise aussi passionnante que difficile, pour laquelle il ne semblait pas spécialement taillé. Mais la facilité n'est pas sa tasse de thé, il l'a encore prouvé en rejoignant Sepp Blatter, pour prendre en charge à la FIFA un domaine technique et organisationnel où il y a aussi bien des pesanteurs à vaincre. Son instinct lui a dit qu'il pouvait être l'homme de la situation, et son instinct ne l'a jamais trompé.

JEAN-JACQUES VIERNE

2. ZINÉDINE ZIDANE

Zidane est bien le

SECOND. Généralement premier de la classe, Zizou a trouvé son maître en France. Mais pour l'ensemble de son œuvre qui est déjà immense, il se classe dans la foulée de son illustre prédécesseur et s'inscrit dans la lignée des grands vêtus de bleu, blanc et rouge.

Dans le grand catalogue des trophées de fin d'année de *France Football*, Zinédine Zidane ne brasse pas en tête, et pour ce qui est de ce podium et de cette seconde place sur l'échelle des joueurs français du siècle la raison en est toute simple. Avec Michel Platini, le concours est faussé. Le grand homme de notre sport s'est assis depuis bien longtemps sur un socle indéboulonnable pour tous les joueurs qui lui ont succédé sur les terrains, Zizou compris. Et comme ceux qui l'ont précédé connaissent le même problème, il n'y a pas de honte à jouer les suiveurs dans ces conditions ! Souvent, pour mieux étalonner un classement, on s'interroge sur la qualité du vainqueur pour en conclure que nous avons affaire à un brillant second. C'est le cas. Le premier est exceptionnel et l'autre n'est pas loin de l'être. Ses états de service le prouvent. Et tout indique – son palmarès, sa popularité, son registre technique, son efficacité dans le jeu, son profil de carrière bien gérée et, désormais, son expérience d'homme mûr de vingt-huit ans – que ZZ est un digne et logique second.

« VOUS VOUS RENDEZ COMPTE, JE FAIS DÉJÀ PARTIE DES TROIS MEILLEURS... QUAND J'AI DÉBUTÉ À LA CASTELLANE, JAMAIS JE N'AURAIS CRU EN ARRIVER LÀ ET ALLER AUSSI LOIN ! »

L'intéressé, quand on lui a appris la nouvelle, a souri et a presque paru soulagé qu'il en soit ainsi. « Ben oui, Platini... », a-t-il soufflé en guise de commentaire, avec un petit hochement de tête qui semblait préférable à tout long discours. « Vous vous rendez compte, a-t-il poursuivi, je fais déjà partie des trois meilleurs... Quand j'ai débuté à la Castellane, puis quand je suis parti à Cannes, jamais je n'aurais cru en arriver là et aller aussi loin ! »

Didier Deschamps dit de son numéro 10 et meneur de jeu préféré qu'il symbolise « la France qui gagne ». S'il avait arraché au moins une des deux finales de Ligue des champions comme il en eut la possibilité avec la Juventus Turin (en 1997, face au Real Madrid, et en 1998, contre le Borussia Dortmund), il aurait fait main basse sur tout ce qui se fait comme titres dans le monde et aurait réussi le coup parfait. A part la Coupe du Piémont (!), on ne voit guère en effet un palmarès plus habillé, auréolé d'une Coupe du monde en 1998 et d'un Championnat d'Europe en 2000. On peut difficilement être plus gâté que Zizou, qui n'a cependant pas été champion de France (il y a passé moins de temps que Michel Platini), mais qui a déjà raflé deux Scudetti (1997 et 1998), plus quelques autres broutilles d'importance internationale. Sur un plan plus personnel, s'il n'a pas en poche les trois Ballons d'Or *France Football* du lauréat, il en a déjà enlevé un en 1998, et son talent l'autorise à penser que ce n'est pas le dernier, celui de l'année 2000 lui étant passé sous le nez pour un coup de tête de trop et trop fois rien face au Portugais Luis Figo ! Il collectionne également les titres de meilleur joueur du monde FIFA (1998 et 2000) – ce qui n'existait pas du temps de MP –, et dans le cœur des Français il est aujourd'hui le premier d'entre tous.

Photo L'ÉQUIPE

Le deuxième but de la tête de Zizou en finale de la Coupe du monde 1998 contre le Brésil. Le meneur de jeu des Bleus entre dans le petit cercle des très grands joueurs qui écrivent l'histoire.

SANS ZIDANE, NOS BLEUS D'HIER AVEC JACQUET ET D'AUJOURD'HUI AVEC LEMERRE N'ONT PLUS DU TOUT LE MÊME RELIEF, SIGNE ÉVIDENT DE SON INFLUENCE DÉTERMINANTE

A l'entrée du XXIe siècle et à l'heure d'Internet et des flashes publicitaires multicolores, la folie médiatique à l'égard du joueur de foot et de ZZ en particulier est exponentielle. Si Platini a fait rêver des milliers de gosses et d'adultes, les moyens de communication n'étant pas dans les années 80 ce qu'ils sont devenus, Platoche et l'admiration qui va avec n'ont pas connu le déferlement de popularité qui coule le long des épaules de l'actuel meneur de jeu des Bleus.

En août dernier, quand l'équipe de France a rencontré le Reste du monde, dans le cadre d'un match organisé par la FIFA et auquel était présent Michel Platini, celui-ci, en regardant la foule compacte des médias s'insinuer autour de l'équipe de France, nous avait glissé « qu'il n'aurait jamais supporté tout cela », et d'ailleurs, à en croire la chronique, il ne le supportait pas. Aussi savait-il garder ses distances, ce que ne réussit pas Zidane à une époque où il communique sur le Web, de façon régulière, où il concurrence le showbiz dans les magazines « peapole » (avec l'accent), où il coiffe l'abbé Pierre dans les sondages de popularité, alors que Haroun Tazieff faisait encore la loi quand

dauphin du roi

Platini alignait ses coups francs victorieux. Enfin, Zinédine, qui a descendu les Champs-Elysées en juillet 1998, emmène derrière lui toute la génération black-blanc-beur, à la fois porte-drapeau et icône, et paraît posséder auprès de la population féminine – celle qui a investi le sport, notamment – une aura plus évidente que Michel.

Les buts de Michel Platini, nombreux, ont fait le tour de la planète, alors que ceux de Zinédine Zidane, plus rares, n'encombrent pas nos écrans télé. En bref, au fin fond de la Malaisie, on n'ignore pas qui est le premier, alors que le second n'a pas tout à fait franchi ce stade. Evidemment, les deux coups de canon du 12 juillet, contre le Brésil, en finale de Coupe du monde, sont passés en rafale un nombre incalculable de fois à la télé et dans nos songes, mais la permanence des buts de Platini, sa régularité, qui en ont fait le meilleur buteur du Calcio, sont sans commune mesure avec ZZ. Les coups francs du vainqueur de l'Euro 84 sont restés un modèle du genre, même si ceux de son concurrent dans le temps ne sont pas mal non plus, encore que moins variés. Ce n'est pas non plus la marque de fabrique du Marseillais, alors que c'était celle de l'actuel bras droit de Sepp Blatter, le président de la FIFA. Chez les Bleus, Platini a également placé la barre très haut puisqu'il est à ce jour son meilleur buteur (41), alors que Zizou suit loin derrière (16). S'il avait fait une entrée fracassante dans la carrière (2 buts contre la République tchèque, en août 1994), l'actuel numéro 10 de Turin a ralenti la cadence, même si ses coups de patte ont souvent été décisifs, à l'instar de ceux de Platini. On se souvient des deux buts face au Brésil, du coup franc contre l'Espagne à l'Euro 2000 ou du penalty en or en demi-finale contre le Portugal de Figo. En revanche, a-t-on encore en mémoire celui qui fait passer la France en tête, en Arménie, alors que le score était toujours à 1-1 ? Maintenant, pour être bien clair, l'efficacité comparée des deux hommes ne sera jamais identique, tant il est vrai qu'il est délicat de jeter un pont entre deux décennies et demie. Il n'en demeure pas moins que sans Zidane nos Bleus d'hier avec Jacquet et d'aujourd'hui avec Lemerre n'ont plus du tout le même relief, signe évident par conséquent de son influence déterminante à la fois dans le jeu et dans la finition. Malgré tout, Platini-le-cérébral était à la fois un leader technique sur le terrain et un chef en dehors, un double état, que Zizou lui-même se refuse d'assumer, se contentant de remplir le rôle pour lequel il est le plus fait.

UNE PROGRESSION BIEN À L'IMAGE DE CELLE DE SON GLORIEUX AINÉ, MAIS, À MOINS DE SE TROMPER, IL NE FINIRA PAS COMME LUI SES JOURS SOUS LA TUNIQUE NOIR ET BLANC DE LA VIEILLE DAME !

Quand il se retourne sur son passé, s'il en a le temps en s'endormant, il doit se dire qu'il a eu bien raison de faire tous ces sacrifices qui l'ont obligé à quitter sa famille très jeune, direction Cannes. Fini la Castellane, le club de son enfance, adieu les quartiers nord de Marseille. Formé à l'ASC, le futur meneur de jeu des Tricolores, l'homme aux 62 sélections, a cuit à feu doux pendant quatre ans avant de partir à Bordeaux pour quatre nouvelles années et d'effectuer le grand saut à l'étranger, à la Juventus Turin, où il boucle sa cinquième saison. Une progression bien à l'image de celle de son glorieux aîné, mais, à moins de se tromper du tout au tout, il ne finira pas comme lui ses jours sous la tunique noir et blanc de la Vieille Dame ! A bientôt vingt-neuf ans (il les aura en juin prochain ; Platini est également né ce mois-là), l'heure du départ aura sans doute sonné, à moins que la prolongation de contrat qu'il vient de parapher avec la Juve (jusqu'en 2005) ne le ligote davantage qu'on le croit. Evidemment, il n'aura pas l'honneur d'être considéré comme « le joueur du siècle » de la Juve, un titre déjà endossé par Platini lui-même lorsqu'un jury d'anciens joueurs turinois, lors des cent ans du grand club piémontais, a voté pour le Français, mais il y figurera en bonne place, quand bien même il n'a toujours pas réussi à gagner la C 1 sous ses couleurs. De toute façon, ce n'est pas en Italie qu'il finira son existence de footeux, et l'Espagne finira bien un jour par le rattraper ! En tout cas, il n'aura fréquenté tout au plus que quatre clubs dans sa carrière, épousant par là même une progression régulière et constante, laquelle devrait atteindre son pic à trente ans, soit pile poil en 2002, lorsque l'équipe de France remettra son titre de champion du monde en jeu, au Japon et en Corée du Sud.

A vingt-huit ans, et de son propre aveu, Zinédine atteint sa plénitude physique et mentale. Il s'assume mieux tout simplement. S'il prévoit d'arrêter à trente-trois ou trente-quatre ans, il s'offre ainsi au bas mot quatre, voire cinq saisons de bon temps. « Ne comptez pas sur moi pour pousser plus loin », répète-t-il souvent. S'il tient parole, sa durée de vie dans notre sport aura été légèrement supérieure à celle de Platini. En revanche, il est peu probable que son après-carrière ressemble de près ou de loin à celle de son prédécesseur, encore que... Michel n'est pas devenu ce qu'il est aujourd'hui du jour au lendemain ! On voit mal néanmoins Zizou à la FIFA ou ailleurs. Aussi bien par goût que par intérêt. On l'imagine plus volontiers en train de gérer une fortune qui pèse lourd, autre facette du personnage, qui a su s'entourer de conseillers et conseilleurs compétents et faire fructifier une image que le monde économique s'arrache sans toujours se l'approprier car l'intéressé n'a jamais fait n'importe quoi en ce domaine.

PATRICK DESSAULT

PORTRAIT

Un artiste hors du temps

Considéré avec deux ou trois de ses pairs comme le meilleur joueur de l'époque actuelle, Zinédine Zidane n'est pourtant pas fondamentalement un joueur de notre époque égoïste, clinquante et superficielle. Profondément humble, attaché par son éducation à des valeurs aujourd'hui désuètes et qui sont pourtant celles du sport, fût-il hyperprofessionnel, le surdoué, qui fit ses premières armes à l'AS Cannes, il y a une douzaine d'années, ne s'est jamais pris pour le centre du monde, ni même de son équipe. Il est devenu petit à petit ce qu'il devait être, un très grand joueur collectif, toujours au service de son équipe et de ses partenaires. Pourtant, son merveilleux toucher de balle, sa virtuosité dans les enchaînements, sa vision panoramique du jeu lui permettent de briller individuellement dans n'importe quelle circonstance. Mais au fil d'une carrière sagement menée, sans brûler les étapes, dont ses successeurs devraient s'inspirer, il s'est toujours appliqué à les mettre au service de l'équipe. A l'AS Cannes, son club formateur, il ne joua pratiquement jamais meneur. On le vit le plus souvent en numéro 8, voire en 6, et cela lui permit incontestablement de mieux sentir le jeu lorsqu'il occupa, à Bordeaux et en équipe de France, le poste pour lequel il était fait. Ce passage par un rôle plus obscur a été très important dans son évolution, même s'il l'a probablement bridé en tant que buteur (il possède pourtant toutes les qualités pour briller aussi dans ce domaine, à commencer par une somptueuse frappe de balle) et lui a valu quelques difficultés au moment de prendre les responsabilités qui sont les siennes aujourd'hui.

Une fois installé, à son rythme, dans le très haut niveau avec son passage dans le Calcio, il est pourtant devenu un grand stratège, sachant dominer un match, ralentir ou accélérer le rythme selon les besoins de son équipe. Un rôle qu'il remplit mieux au sein de la sélection nationale que dans son club, où la philosophie reste plus défensive. Cet introverti a fini par prendre conscience de ses qualités exceptionnelles, même si, au départ, il ne possédait pas la même confiance inaltérable en elles que ses glorieux prédécesseurs Kopa et Platini. Le public ne s'y est pas trompé, et s'il est le personnage le plus populaire de son pays il est accueilli avec curiosité et sympathie dans tous les pays où il débarque avec les Bleus ou avec la Juve. Il le mérite entièrement.

J.-J. V.

3. RAYMOND KOPA

Kopa : « Je représe

JUGEMENT. Très fier d'être l'ambassadeur des Rémois et des « Suédois », Raymond Kopa évoque le football français du siècle à travers ses commentaires très libres du vote du jury de *FF*.

Photo Bernard MATUSSIÈRE

« Comment analysez-vous le classement des meilleurs joueurs français du siècle établi par le grand jury de *FF* ?

D'abord, je dois dire qu'il me convient car il met en valeur les grands techniciens. Personnellement, je suis très fier d'être l'ambassadeur de ma génération, celle de Reims et des " Suédois ". J'espère que mes amis accepteront que je les représente de la sorte. Justo Fontaine n'est pas loin derrière, mais j'aurais préféré que les autres *(NDLR : Jonquet, Piantoni, Marche...)* soient plus haut. Je peux dire que, pendant toute ma carrière, j'ai eu la chance d'appartenir à des équipes dont le style très technique me convenait parfaitement. Que ce soit Reims, l'équipe de France ou le Real Madrid, avec Di Stefano, Puskas et Gento, j'ai toujours été parfaitement entouré. Si j'étais né dix ans plus tard, je n'aurais pas eu autant de réussite. Sinon, les deux autres grandes générations du football français sont aussi représentées en tête de ce classement. La plus titrée est bien entendu celle de Zidane, qui a accompli le plus grand exploit du siècle en remportant la Coupe du monde. D'une certaine manière, cette équipe de France a remplacé le Brésil, qui dominait le football mondial à mon époque.

Dans votre classement personnel, vous avez placé Michel Platini en tête, alors que vous l'aviez égratigné au début de sa carrière. Avez-vous changé d'avis ?

Pas du tout ! Il est incontestablement le joueur du siècle ! J'ai toujours été un supporter de Platini. Simplement, à un moment, j'ai regretté qu'il soit trop intermittent, qu'il se contente trop d'une belle ouverture ou d'un joli but. Compte tenu de ses possibilités, c'était insuffisant ! Ma remarque n'avait pas plu à son père Aldo, qui m'avait répondu sèchement dans *France Football*. Nous nous sommes expliqués amicalement depuis. En fait, Michel Platini a explosé en Italie. Là-bas, il dominait tout le monde et j'en étais ravi. Il a aussi offert à lui seul le Championnat d'Europe à la France, en 1984 ! Le seul bémol à son sujet concerne la Coupe du monde. Dans ce domaine, Zidane et moi, nous pouvons le combattre *(Kopa a été élu meilleur joueur du Mondial 58)*...

« LA GÉNÉRATION PLATINI ET CELLE DE 1958 SONT PEUT-ÊTRE LES PLUS BRILLANTES »

Pensez-vous que Zinédine Zidane est au sommet de son art ?

Je suis un grand admirateur, mais j'estime qu'il peut encore faire mieux sur le plan offensif. Ce qu'il réussit au milieu de terrain est très bien, mais il s'en contente trop. Compte tenu de ses immmenses possibilités, il serait plus dangereux un peu plus en pointe, au lieu de revenir en arrière comme il le fait. D'ailleurs, Laurent Blanc l'a dit une fois, il ne voulait plus voir Zidane aider en défense. Un joueur de ce talent doit davantage se faire violence et prendre ses responsabilités en attaque. S'il se libère vers l'avant, Zidane prendra une autre dimension.

Comment compareriez-vous les générations emmenées par vous-même, Platini et Zidane ?

Photo L'ÉQUIPE

Juin 1958, la nuit suédoise est étoilée pour l'équipe de France qui vient de battre l'Irlande du Nord quatre buts à zéro. Sur les épaules de supporters, l'image triomphante de la triplette royale Kopa-Piantoni-Fontaine a bien résisté aux années.

La génération Platini et celle de 1958 sont peut-être les plus brillantes. Entre les deux, il y avait beaucoup de similitudes dans le style et dans la conception du jeu. Tout était axé sur le spectacle, la création et l'intelligence. Je me suis régalé avec l'équipe de France des années 1982-86. Grâce à elle, j'ai retrouvé les sensations que j'avais eues avec le Stade de Reims et le Real Madrid. C'est le seul football qui m'intéresse. L'équipe de 1998 championne du monde, elle, était d'abord fondée sur un bloc défensif quasi indestructible. D'ailleurs, en général, les gens de ma génération ont un peu la nostalgie des années 50 car, à l'époque, les joueurs étaient moins bridés, ce qui donnait fréquemment des scores de 5-2 ou de 6-3, même en Coupe du monde. Autant j'aurais été ravi de vivre l'époque Platini sur le terrain, autant ça m'emballerait moins de jouer de nos jours, où certains entraîneurs imposent des tactiques en 4-5-1.

Regrettez-vous que les succès actuels de l'équipe de France éclipsent vos exploits et ceux de vos partenaires des années 50 ?

Vous savez, je ne peux rien contre le cours du temps... Je suis bien sûr nostalgique d'une certaine époque, mais je ne m'accroche pas au passé. Je ne me plains pas, car il a fallu attendre vingt-quatre ans pour que la génération des " Suédois " soit égalée par la bande à Platini *(demi-finales du Mundial 82)*, qui, outre ses résultats, a repris la tradition du beau football. Entretemps, pas grand-chose... A tel point que les générations qui nous ont succédé nous ont vomis, car les journalistes faisaient sans cesse référence à 1958. Nous avions mis la barre tellement haut ! Le même phénomène risque d'ailleurs de toucher les prochaines générations. Comment faire mieux que Zidane et ses amis ?

« HENRY PEUT SUCCÉDER À PLATINI POUR LE CLASSEMENT DU JOUEUR FRANÇAIS DU XXIe SIÈCLE »

Pourquoi avez-vous placé Larbi Ben Barek à la deuxième place de votre classement personnel ?

Lui appartenait à la génération précédant la mienne. Il a joué son dernier match en équipe de France en 1954. Avec Darui et Baratte, c'est l'un des " anciens "

nte ma génération »

du classement final. Ben Barek, c'était un spectacle à lui tout seul, d'où son surnom : la " Perle noire " ! Il jouait milieu offensif ou attaquant. Il faisait ce qu'il voulait avec la balle. Il a joué jusqu'à plus de quarante ans. C'était une de mes idoles, avec Fred Aston, un ailier feu follet, et Roger Courtois.

A part Zidane, quel joueur français en activité vous impressionne particulièrement ?

Sans conteste, Thierry Henry ! Il a d'ailleurs été le meilleur Français lors de l'Euro 2000. C'est un attaquant d'exception, capable de faire la différence comme personne au monde. Il est jeune, il doit encore progresser, et je parie qu'il peut succéder à Platini pour le classement du joueur français du XXIe siècle. A part Henry, je pense à Marcel Desailly. C'est un crack extraordinaire ! Personne ne peut le passer. Quand il partira, il sera très difficile de le remplacer. Un petit mot aussi sur Laurent Blanc, un vrai gentleman qui, dans son style de défenseur-créateur, est absolument unique depuis cinquante ans.

Quel joueur ajouteriez-vous au classement final ?

Je pense à Armand Penverne, un grand milieu de terrain. Il avait une personnalité aussi forte que Didier Deschamps, mais était mieux armé techniquement et sur le plan de la finition.

Que vous inspire le classement des entraîneurs du siècle ?

Aimé Jacquet numéro 1, la Coupe du monde, tout ça, rien à dire... Il a quand même réussi l'exploit du siècle ! Sa capacité à driver tous ces grands joueurs jusqu'au titre suprême a été franchement impressionnante. Malheureusement, il ne disposait pas de grands attaquants pour proposer un jeu plus offensif. Son grand mérite fut de s'adapter à cette situation. Quant à l'homme, il a su rester sympa et attachant. Je suis mieux placé pour évoquer monsieur Batteux, qui restera l'homme de ma vie. Il m'a permis de m'exprimer et de gravir les échelons très rapidement. Je lui dois beaucoup, et tous ceux de mon époque aussi. Il était quand même directement impliqué dans le grand Reims et dans la Coupe du monde 1958, ce n'est pas rien... C'était un pédagogue extraodinaire, qui parlait du football avec un grand talent. Il privilégiait surtout l'intelligence du joueur et ne l'enfermait pas dans un système trop rigide. Avec lui, nous étions libres. A mon arrivée à Reims, alors que la presse et le public me reprochaient de trop garder le ballon, lui m'a menacé de me retirer de l'équipe si j'arrêtais de dribbler. Tout était dit ! Lui avait compris que le dribble était mon arme essentielle.

« EN VALEUR PURE, L'ÉQUIPE DE REIMS ÉTAIT SUPÉRIEURE À SAINT-ÉTIENNE »

Et la suite du classement ?

Arrive ensuite Hidalgo. Il est indissociable de l'avènement de la génération Platini, et c'est son équipe qui a remporté le premier trophée du football français. Lui aussi a donné beaucoup de liberté à ses joueurs. Il est à la base du renouveau des années 80. Quant à Arsène Wenger, il a le grand mérite de réussir à l'étranger, dans un contexte peu favorable. Si l'on s'en tient au palmarès, Roger Lemerre, avec son superbe coaching en finale de l'Euro, et Robert Herbin, avec l'épopée des Verts, auraient dû être placés plus haut dans le classement. Je note aussi qu'entre Batteux, Snella et Herbin il y a eu comme un passage de témoin qui a beaucoup apporté à notre football.

Venons-en aux équipes du siècle. Trouvez-vous que le grand Reims et l'équipe de France 1958 soient à leur place ?

Sans discussion, le Stade de Reims devrait occuper une meilleure position, le retard par rapport à Saint-Etienne et à l'OM est énorme ! Reims a quand même joué deux finales de Coupe d'Europe des clubs champions. Par exemple, sans faire offense à Saint-Etienne, qui a enthousiasmé la France, moi y compris, j'estime qu'en valeur pure l'équipe de Reims lui était supérieure. Le Stade de Reims a, en quelque sorte, montré la voie en instaurant un football champagne, attractif et intelligent. On m'en parle encore aujourd'hui. Sans parler du nombre de Rémois qui ont participé à la Coupe du monde en Suède. Sans paraître partisan, j'aurai la même remarque sur l'équipe de France 1958 qui, à l'époque, se situait juste derrière le Brésil de Pelé et Garrincha dans la hiérarchie mondiale. Sinon, pour en venir aux deux meilleures équipes, elles reproduisent le classement des meilleurs joueurs, car il s'agit des équipes de France menées par Zidane et par Platini. La formation championne du monde mérite amplement d'obtenir la première place. Quant à Marseille, qui est la seule formation française à avoir remporté une Coupe des champions, sa place est logique.

Comment voyez-vous l'avenir de l'équipe de France menée par Zinédine Zidane ?

Je ne vois pas quelle sélection peut l'inquiéter. Le Brésil va mal ; les Argentins, peut-être... A mon avis, Zidane et ses copains peuvent dormir tranquilles. »

CHRISTOPHE LARCHER

Photo Fred MONS

UN GRAND MONSIEUR. Raymond Kopa est en forme, il a toujours été en forme, mais il est peut-être encore plus en forme. C'est comme si les années ne comptaient pas quand on croise cet éternel jeune homme, aimant plaisanter par-dessus tout en disant des choses très sérieuses. Le football, quand il était joué par Raymond et les siens, on aimerait, en écoutant ce maître, mieux le connaître.

PORTRAIT

Un dribbleur devenu patron

Raymond Kopa a autant symbolisé le football français des années 50 que Platini celui des années 80 ou Zidane celui de la décennie qui s'achève. Joueur inspiré et spectaculaire, l'ancien « galibot » (apprenti mineur) de Nœux-les-Mines fut lui aussi admiré par toute l'Europe, que ce soit comme animateur du brillant Stade de Reims ou simple membre de la flamboyante phalange du Real Madrid. Insaisissable dribbleur, capable de semer une épouvantable panique dans les défenses, souvent raides et lourdes, de son époque, Kopa devint vite le meneur d'une équipe champenoise au style résolument original. Il déséquilibrait l'arrière-garde adverse de ses crochets courts et soudains avant de glisser la balle dans le trou vers Glovacki, Bliard ou Fontaine exactement au moment où il le fallait. Tous les observateurs n'admiraient pas sans retenue le style court des Rémois (le « *klein-klein-speil* », disait-on assez dédaigneusement à l'époque), forgé par Albert Batteux lors des sempiternels 4 × 4 sur le terrain de basket du parc Pommery, où s'entraînaient ses joueurs. Mais les résultats suivaient (Reims fut la première grande équipe européenne du football français), et le public encore plus. Batteux joua un rôle décisif dans la carrière du meilleur joueur français de l'époque. Alors que tout le monde regrettait la propension de Kopa à dribbler et à porter le ballon, l'entraîneur discerna tout de suite que ces qualités ne demandaient qu'à être mises au service de l'équipe. Au lieu de le brider, il l'encouragea, le faisant jouer dans un premier temps à l'aile droite, poste qu'il retrouva lors de son passage au Real. Il sut ainsi lui faire comprendre, en douceur et en prenant son temps, que plus il jouerait pour l'équipe, mieux il pourrait exprimer ses qualités individuelles. Comme tous les super-champions, Kopa aura eu le mérite de dépasser ses limites naturelles : avec ses dons et son réel sens du but (il lui arriva ponctuellement de jouer en pointe et de se montrer redoutablement efficace), il aurait pu se contenter d'être un fantastique ailier. Il a voulu aller plus loin, il est devenu un joueur qui a marqué l'histoire, personnifiant la joie de jouer et d'attaquer, l'intelligence et la créativité. Les anciennes générations ne l'ont jamais oublié.

J.-J. V.

COMME DIRAIT L'AUTRE, C'EST LE TRÈS HAUT NIVEAU. Au centre, éclatant de bonheur, Aimé Jacquet est bel et bien le premier de la classe, tout auréolé de son titre de champion du monde pour lequel la France entière (dont le jury de *FF*) lui voue une reconnaissance éternelle. Il se trouve encadré par Armand Penverne, visiblement touché qu'on ait pensé à lui pour représenter l'immense Albert Batteux, et par Michel Hidalgo, l'homme du renouveau et du premier grand titre de gloire du football français. Chapeau bas, messieurs !
Photo BERNARD MATUSSIÈRE

2
1
3

Ils l'ont tous tant Aim

Son titre de champion du monde 1998 vaut à Aimé Jacquet la première place d'un classement où figurent Alber

Classement

1. **Aimé Jacquet,** 136 points.
2. **Albert Batteux,** 72 points.
3. **Michel Hidalgo,** 65 points.
4. **Arsène Wenger,** 59 points.
5. **Guy Roux,** 39 points.
6. Arribas, 30 pts.
7. Snella, 27 pts.
8. Suaudeau, 23 pts.
9. L. Fernandez, 16 pts.
   Herbin, 16 pts.
11. Leduc, 11 pts.
12. Lemerre, 10 pts.
13. Pibarot, 7 pts.
14. Barreau, 2 pts.

LAFONT Maurice

1. **JACQUET Aimé**
2. BATTEUX Albert
3. HIDALGO Michel
4. ROUX Guy
5. SUAUDEAU J.-C.

« Très nombreux sont ceux qui pourraient figurer sur cette liste de cinq ! Pibarot, Snella, Herbin, Arribas et Firoud, par exemple, ont leur place... Mais, puisqu'il faut bien faire un choix, j'en cite cinq autres, dont le premier se nomme Aimé Jacquet, qui a conduit l'équipe de France à la victoire en Coupe du monde. Après, ils se tiennent à peu près tous dans un mouchoir de poche, avec de très fortes personnalités qui ont fait la richesse du football français. »

MAHI Khennane

1. **ARRIBAS José**
2. BATTEUX Albert
3. WENGER Arsène
4. JACQUET Aimé
5. HIDALGO Michel

« Pour l'établissement de mon palmarès, je tiens davantage compte de la valeur intrinsèque des entraîneurs que des résultats qu'ils ont pu obtenir avec leurs équipes. Disons alors que José Arribas et Albert Batteux me semblent tout désignés pour occuper les deux premières places. Mais je n'oublie pas l'excellent travail réalisé par Arsène Wenger, ni, bien entendu, les performances des équipes de France conduites par Aimé Jacquet et Michel Hidalgo. »

Photo Didier FÈVRE

Ils sont nombreux à apprécier le rôle d'ambassadeur que joue Arsène Wenger.

TRÉSOR Marius

1. **JACQUET Aimé**
2. BATTEUX Albert
3. HIDALGO Michel
4. ROUX Guy
5. LEMERRE Roger

« Aimé Jacquet a permis à la France d'obtenir son premier titre de championne du monde. Grâce lui en soit rendue. Albert Batteux a été l'un des grands artisans de l'épopée de 1958. Michel Hidalgo est à l'origine du retour de l'équipe de France en Coupe du monde et de la consécration de 1984. Prendre une équipe au bas de l'échelle et l'amener très haut, voilà le tour de force de Guy Roux. Roger Lemerre a pris une succession difficile, il a réussi au-delà de toute espérance. »

SBROGLIA Jules

1. **BATTEUX Albert**
2. JACQUET Aimé
3. PIBAROT Pierre
4. BARREAU Gaston
5. HIDALGO Michel

« Je place Albert Batteux, grand communicant, pédagogue et maître technicien, devant tous les autres. Un intellectuel dans le monde du football. Ensuite, je mets Aimé Jacquet qui, dans un contexte très difficile, a su remporter un challenge exceptionnel. Pierre Pibarot, pour sa personnalité et son travail de formateur, Gaston Barreau, trop modeste et méconnu, et Michel Hidalgo, pour sa persévérance et sa réussite, méritent aussi une citation. »

LEROND André

1. **JACQUET Aimé**
2. PIBAROT Pierre
3. BATTEUX Albert
   SNELLA Jean
4. ROUX Guy
5. HIDALGO Michel

« J'ai apprécié dans le travail d'Aimé Jacquet sa méthode, sa rigueur, son obstination, sa persévérance. Son dauphin n'est autre que Pierre Pibarot, un créateur, un concepteur. Avec le " couple " Batteux-Snella, place à la complémentarité, l'observation, la psychologie ; avec Guy Roux, place à la recherche et à la découverte, ou comment obtenir le maximum avec le minimum ; avec Michel Hidalgo, c'est la prime à l'enthousiasme, à la clairvoyance et à la force de conviction. »

ARTELESA Marcel

1. **BATTEUX Albert**
2. JACQUET Aimé
3. HIDALGO Michel
4. LEDUC Lucien
5. ROUX Guy

« Albert Batteux, je n'ai fait que le croiser à l'occasion d'un stage avec le Stade de Reims, mais il m'avait marqué par ses discours. Aimé Jacquet a travaillé dans sa continuité et dans celle de Jean Snella. Ainsi, il a perpétué la tradition du football français. Michel Hidalgo, avec qui j'ai joué à Monaco, a eu le mérite de commander l'équipe de France qui a enlevé le premier titre de son histoire. Comme joueur et comme sélectionneur, il a toujours conservé un tempérament offensif. »

BOSQUIER Bernard

1. **JACQUET Aimé**
2. SNELLA Jean
3. HIDALGO Michel
4. WENGER Arsène
5. BATTEUX Albert

« Aimé Jacquet premier ? Inutile de discuter sa compétence, son dynamisme et l'esprit de gagneur qu'il a su transmettre à tous ses joueurs. Jean Snella était un entraîneur exceptionnel à tous points de vue et Michel Hidalgo prend place dans mon trio de tête. Arsène Wenger, dont j'apprécie le travail et la philosophie, aurait pu figurer en meilleure position s'il n'avait eu à affronter une telle concurrence. Un coup de chapeau, enfin, à Albert Batteux pour l'ensemble de son œuvre. »

BERETA Georges

1. **JACQUET Aimé**
2. SNELLA Jean
3. BATTEUX Albert
4. ARRIBAS José
5. WENGER Arsène

« Il ne faudrait pas oublier qu'Aimé Jacquet, avant d'aller décrocher la Coupe du monde, a été un entraîneur de club exceptionnel et un joueur d'une droiture exemplaire. Dans sa lignée, des hommes comme Jean Snella, qui savait faire jouer juste, et Albert Batteux, si pointu dans son approche, ne me semblent pas loin. Arribas et Wenger méritent également citation, l'un pour la grande et belle trace laissée à Nantes, l'autre pour l'image de la France donnée à l'étranger. »

KOPA Raymond

1. **BATTEUX Albert**
2. SNELLA Jean
3. ROUX Guy
4. WENGER Arsène
5. JACQUET Aimé

« Albert Batteux premier, sans aucun doute : l'homme qui a fait Reims, qui a prolongé Snella à Saint-Etienne, sans oublier la Coupe du monde 1958... Viennent ensuite Jean Snella, qui a installé les bases du " grand " Saint-Etienne, Guy Roux, sans lequel Auxerre n'existerait pas, Arsène Wenger, performant en France et qui a confirmé en Angleterre, et, enfin, Aimé Jacquet, pour le titre de champion du monde. Je nourris néanmoins un regret : celui de n'avoir pu trouver une place pour Michel Hidalgo. »

DOUIS Yvon

1. **LEDUC Lucien**
2. BATTEUX Albert
3. ARRIBAS José
4. ROUX Guy
5. WENGER Arsène

« Personnage charismatique, Lucien Leduc était proprement " adoré " par ses joueurs. Albert Batteux symbolise la grande période du Stade de Reims et de l'équipe de France 1958. Le jeu à la nantaise, c'est José Arribas. Et ça dure depuis des années. Guy Roux ? Plus de trente ans dans le même club avec les résultats que l'on connaît, cela se passe de commentaires. Enfin, chapeau à Arsène Wenger, qui, après avoir fort bien dirigé Monaco, réussit à Arsenal. »

GONDET Philippe

1. **ARRIBAS José**
2. BATTEUX Albert
3. JACQUET Aimé
4. ROUX Guy
5. SUAUDEAU J.-C.

« Je trouve regrettable qu'on mélange, dans un même ensemble, les entraîneurs de club et ceux de la sélection nationale. Il aurait mieux valu, à mon goût, procéder à l'organisation de deux classements bien distincts, qui auraient mieux reflété la réalité. Cela dit, pour des raisons qui n'échapperont à personne, je place devant tout le monde celui qui a été l'inspirateur du jeu nantais, José Arribas, lequel a trouvé en Jean-Claude Suaudeau une sorte de fils spirituel. »

REVELLI Hervé

1. **JACQUET Aimé**
2. SNELLA Jean
3. HERBIN Robert
4. WENGER Arsène
5. ARRIBAS José

« Aimé Jacquet, sans discussion ! C'est une sorte de continuité dans mon vote avec l'entraîneur qui a su mener tout son groupe jusqu'à la victoire finale. Aux deux places suivantes, je privilégie deux hommes qui ont hissé Saint-Etienne aux sommets européens. Et je n'oublie pas, enfin, deux entraîneurs différents mais de qualité, Arsène Wenger et José Arribas, qui donnent une excellente image des techniciens de l'école française. »

GUILLOU Jean-Marc

1. **BATTEUX Albert**
2. WENGER Arsène
3. ARRIBAS José
4. HIDALGO Michel
5. LEMERRE Roger

« J'ai toujours préféré les entraîneurs qui encourageaient le jeu au moment de la phase offensive. C'est donc avec cette idée en tête que j'établis mon vote, qui reflète, je le crois, une certaine conception du football avec Albert Batteux pour guide. Et si Aimé Jacquet a obtenu, on le sait, de si brillants résultats avec l'équipe de France, je lui préfère tout de même son successeur, Roger Lemerre, dont l'approche sur le jeu me paraît bien plus intéressante, comme nous avons pu l'observer lors de l'Euro. »

BERNARD Pierre

1. **JACQUET Aimé**
2. SNELLA Jean
3. BATTEUX Albert
4. HIDALGO Michel
5. HERBIN Robert

« Humainement et footballistiquement, Aimé Jacquet est un grand bonhomme qui a atteint le but suprême de tout entraîneur avec le titre de champion du monde. Il a beaucoup appris auprès de Jean Snella : la compétence, l'honnêteté, la sincérité. D'Albert Batteux, je retiendrai l'intelligence tactique et un grand sens de la communication. Enfin, comment oublier Michel Hidalgo et Robert Herbin qui ont fait de si belles choses pour le football français ? »

Photo Bernard PAPON

Ils sont nombreux à saluer la longévité – et la réussite ! – de Guy Roux à Auxerre.

CARNUS Georges

1. **JACQUET Aimé**
2. BATTEUX Albert
3. SNELLA Jean
4. ARRIBAS José
5. WENGER Arsène

« Aimé Jacquet a fait très fort en allant jusqu'au titre mondial. Dans les moments difficiles, il a dû puiser dans l'enseignement d'Albert Batteux, entraîneur perfectionniste et très bon communicateur, et de Jean Snella, dont les équipes se distinguaient par la qualité de leur jeu. José Arribas, c'est l'empreinte du football à la nantaise. Enfin, chapeau à Arsène Wenger, un garçon très intelligent, qui partout où il est passé a fait l'unanimité sur son nom. »

PLATINI Michel

1. **JACQUET Aimé**
2. HIDALGO Michel
3. BATTEUX Albert
4. LEMERRE Roger
5. SUAUDEAU J.-C.

« Il me semble très difficile de dissocier ce classement des entraîneurs des titres obtenus par leurs équipes. En gagnant la Coupe du monde, en offrant le titre suprême au football français, Aimé Jacquet a fait très fort. Il est logiquement sur la première marche du podium. Chacun des autres lauréats a obtenu des résultats probants et donné un vrai style aux équipes qu'ils ont entraînées. C'est aussi la marque des grands techniciens. »

né

atteux, le père spirituel, et Michel Hidalgo, l'homme du renouveau, en 2e et 3e position.

PETIT Jean

1. **JACQUET Aimé**
2. WENGER Arsène
3. ROUX Guy
4. BATTEUX Albert
5. LEDUC Lucien

« Aimé Jacquet a non seulement le palmarès, mais aussi l'envergure. En dépit des critiques qui se sont abattues sur lui, il a toujours su rester debout. Son apothéose de 1998 était amplement méritée. Derrière, Wenger est lui aussi en avance sur son temps et figure parmi les plus grands. Au même titre que Guy Roux, pour l'ensemble de son œuvre, Albert Batteux, le grand Monsieur du grand Reims, et Lucien Leduc, un psychologue étonnant. »

FERNANDEZ Luis

1. **JACQUET Aimé**
2. ROUX Guy
3. LEDUC Lucien
4. HIDALGO Michel
5. LEMERRE Roger

« Aimé Jacquet en tête : c'est autant l'homme que l'entraîneur que je salue. Aimé, c'est aussi le courage, un exemple. Guy Roux, c'est la connaissance, la compétence, un entraîneur incontournable dans le football français. Lucien Leduc incarne le beau jeu de Monaco. Michel Hidalgo est celui qui a propulsé le foot français tout en haut. Quant à Roger Lemerre, je lui dis bravo. Il a parfaitement repris le flambeau et entretenu la flamme. »

BLANC Laurent

1. **JACQUET Aimé**
2. FERNANDEZ Luis
3. ROUX Guy
4. BATTEUX Albert
5. SNELLA Jean

« Premier, Aimé Jacquet. C'est tellement évident que cela se passe presque de commentaires, non ? La réussite de Luis Fernandez, à sa manière, est un bel exemple. Guy Roux, je l'ai bien connu pour avoir travaillé avec lui. Albert Batteux est une très belle référence pour toutes les générations d'entraîneurs, et je ferai une remarque identique au sujet de Jean Snella, qui appartient à la même école de pensée. »

LAMA Bernard

1. **WENGER Arsène**
2. JACQUET Aimé
3. HIDALGO Michel
4. ROUX Guy
5. BATTEUX Albert

« On pense immédiatement à Aimé Jacquet, mais je lui préfère Arsène Wenger, qui me paraît plus représentatif dans la mesure où il a réussi dans des clubs et des footballs très différents. Tous deux se détachent nettement par rapport aux entraîneurs suivants, qui se tiennent de près. Michel Hidalgo a marqué toute une période, il était également porteur d'un certain style de jeu. Guy Roux, pour ce qu'il a fait à Auxerre, et Albert Batteux, qui dirigea la génération des Kopa et Fontaine, ont leur place dans ce classement. »

THURAM Lilian

1. **JACQUET Aimé**
2. WENGER Arsène
3. HERBIN Robert
4. HIDALGO Michel
5. SUAUDEAU J.-C.

« Aimé Jacquet a su mettre en place un programme minutieux pour gagner la Coupe du monde. Il a été très critiqué, mais je peux affirmer que c'est un très grand professionnel. Il a façonné une équipe qui a marqué toute une génération. Arsène Wenger, qui a réalisé de très bonnes choses à Monaco, a su s'expatrier et réussir. Chapeau à Jean-Claude Suaudeau et à Nantes, qui expriment toute la beauté du football. Dans ce club plus que dans aucun autre, on ressent la patte de l'entraîneur. »

BOSSIS Max

1. **JACQUET Aimé**
2. HIDALGO Michel
3. BATTEUX Albert
4. ARRIBAS José
5. SUAUDEAU J.-C.

« Le fait qu'Aimé Jacquet ait été le seul entraîneur français champion du monde est déterminant dans mon choix pour le placer en première position. Michel Hidalgo a eu pour lui la durée. Il a permis aux joueurs français de perdre leurs complexes en les prenant pour des adultes. Albert Batteux a entraîné deux des plus grands clubs français du siècle, Reims et Saint-Etienne. Quant à José Arribas et Jean-Claude Suaudeau, ils incarnent Nantes et un certain style de jeu. »

AMOROS Manuel

1. **HIDALGO Michel**
2. WENGER Arsène
3. ROUX Guy
4. JACQUET Aimé
5. HERBIN Robert

« Michel Hidalgo premier, pour son habileté dans les relations humaines, son sens du dialogue, son art de suggérer et de déléguer beaucoup, notamment dans le jeu. Très pédagogue, très précis, Arsène Wenger possède le don de mettre en confiance sans employer de grands mots. Parti de rien, Guy Roux est arrivé au top. Aimé Jacquet, pour la résistance qu'il a offerte, surtout devant la Coupe du monde. Robert Herbin, c'est le travail, la rigueur, la froideur, mais aussi un vrai rassembleur. »

ROCHE Alain

1. **JACQUET Aimé**
2. HIDALGO Michel
3. WENGER Arsène
4. ROUX Guy
5. HERBIN Robert

« Pour ce vote, c'est autant les techniciens que les hommes que j'ai retenus. Aimé Jacquet, c'est celui qui m'a découvert à Bordeaux. Forcément, ça marque. Mais, si je le place devant, c'est aussi parce que j'ai apprécié sa façon de faire : il a toujours défendu ses joueurs. Son charisme et son palmarès ont fait la différence. Une mention spéciale pour Wenger, qui a contribué à véhiculer à l'étranger la valeur du foot français. »

GUÉRIN Vincent

1. **JACQUET Aimé**
2. WENGER Arsène
3. SUAUDEAU J.-C.
4. HIDALGO Michel
5. FERNANDEZ Luis

« Pour l'ensemble de son œuvre, Aimé Jacquet mérite la première place. C'est quelqu'un de très réfléchi, qui laisse très peu de place au hasard. Arsène Wenger a un peu le même profil. Jean-Claude Suaudeau est respectable pour la fidélité à ses principes de jeu. Quelle régularité ! Michel Hidalgo a marqué son époque avec la première grande avancée du foot français, ainsi que Luis Fernandez qui reste le seul entraîneur français à avoir remporté une Coupe d'Europe. »

ZIDANE Zinédine

1. **JACQUET Aimé**
2. WENGER Arsène
3. SUAUDEAU J.-C.
4. HIDALGO Michel
5. HERBIN Robert
   LEMERRE Roger

« Aimé Jacquet m'a fait confiance, totalement, sans retenue. Je lui dois ma réussite chez les Bleus. Je trouve formidable la réussite d'Arsène Wenger en Angleterre. J'ai toujours été très admiratif de la façon dont Jean-Claude Suaudeau faisait jouer son équipe. Il nous est arrivé d'avoir des mots à mes débuts, mais je crois qu'au fond il m'aimait bien. Un dernier mot, seulement, pour Roger Lemerre, qui a su relever le gant après la victoire en Coupe du monde. »

GIRESSE Alain

1. **JACQUET Aimé**
2. HIDALGO Michel
3. BATTEUX Albert
4. ARRIBAS José
5. FERNANDEZ Luis

« Aimé Jacquet est l'entraîneur des champions du monde. Ça veut tout dire. Michel Hidalgo a donné aux joueurs français les moyens de prendre conscience de leurs qualités. Albert Batteux est un homme charismatique, qu'on aime écouter. José Arribas a imposé un style de jeu qui dure encore aujourd'hui. Luis Fernandez appartient à la nouvelle génération d'entraîneurs. Il est plein d'excès, mais tellement passionné aussi... »

PAILLE Stéphane

1. **JACQUET Aimé**
2. WENGER Arsène
3. SUAUDEAU J.-C.
4. FERNANDEZ Luis
5. ROUX Guy

« Aimé Jacquet tout en haut, pour son " chef-d'œuvre " avec l'équipe de France, sans oublier ce qu'il a réalisé auparavant avec Bordeaux. Arsène Wenger, aussi bon à l'import qu'à l'export. Il sait où il va. Il maîtrise. Jean-Claude Suaudeau pour son football " à une touche ", le football que je préconise aussi. Luis Fernandez, le seul entraîneur français à avoir remporté une compétition européenne de club avec un club français. Guy Roux, pour l'ensemble de son œuvre. »

Photo André LECOQ

L'école nantaise, incarnée par José Arribas et Jean-Claude Suaudeau (ci-dessus), a marqué les esprits.

WILTORD Sylvain

1. **SUAUDEAU J.-C.**
2. FERNANDEZ Luis
3. LEMERRE Roger
4. ROUX Guy
5. HERBIN Robert

« Je ne connais pas personnellement Jean-Claude Suaudeau et il ne m'a jamais entraîné. Néanmoins, je me souviens très bien du style du FC Nantes, lorsque je débutais dans le football. J'avais été impressionné, jamais je n'avais vu une équipe de club jouer aussi bien. Pour un attaquant, ce doit être un régal d'évoluer dans une telle formation. Je crois que la personnalité et les méthodes de Suaudeau ont été déterminantes dans les résultats de l'équipe. »

TIGANA Jean

1. **JACQUET Aimé**
2. HIDALGO Michel
3. FERNANDEZ Luis
4. WENGER Arsène
5. SUAUDEAU J.-C.

« Aimé, que j'ai bien connu comme entraîneur à Bordeaux, c'est l'exemple même de la régularité dans son comportement comme dans ses résultats. Il restera à jamais l'homme de la première Coupe du monde française. C'est une juste reconnaissance. Je l'admire et le place aussi premier parce qu'il a su résister à une énorme campagne médiatique contre lui. Avoir pu résister comme il l'a fait à cet acharnement démontre également ses qualités. »

PAPIN Jean-Pierre

1. **JACQUET Aimé**
2. ROUX Guy
3. SUAUDEAU J.-C.
4. WENGER Arsène
5. FERNANDEZ Luis

« Aimé Jacquet est le seul à avoir conduit l'équipe de France au titre suprême. Sa place tout en haut ne se discute donc pas. Derrière lui, j'ai placé Guy Roux pour sa carrière au profit d'Auxerre, Suaudeau pour son école nantaise qui continue de faire rêver tous les entraîneurs, et Wenger qui a réussi à s'imposer à l'étranger. Il est tellement jeune qu'il a même encore le temps, lui, d'égaler Jacquet. Quant à Fernandez, j'apprécie son côté fonceur et enthousiaste. »

GINOLA David

1. **WENGER Arsène**
2. HIDALGO Michel
3. HERBIN Robert
4. JACQUET Aimé
5. ROUX Guy

« Arsène Wenger représente l'amalgame quasi parfait de toutes les qualités requises pour un entraîneur. Il est à la fois très performant sur le plan technique et capable de s'adapter sur le plan tactique. Michel Hidalgo représente l'équipe de France des années 80, qui a émergé sur le plan mondial. Comme chez Wenger, j'apprécie chez lui ses qualités humaines, son intégrité et sa proximité avec les joueurs. C'est un homme de cœur. »

DESCHAMPS Didier

1. **JACQUET Aimé**
2. ARRIBAS José
3. HIDALGO Michel
4. WENGER Arsène
5. LEMERRE Roger

« Aimé Jacquet, on s'est " faits " ensemble, on a été consacrés ensemble. Il m'a mis en confiance et donné les clés de l'équipe de France. On ressent le même football. C'est un Monsieur. José Arribas est un bâtisseur : c'est lui qui a " monté " l'école du FC Nantes, qui est celle de mes débuts dans la profession. Michel Hidalgo représente une certaine image du foot. Arsène Wenger représente bien la France à l'étranger. Quant à Roger Lemerre, je ne saurais l'oublier au moment des distinctions. »

ERNAULT Gérard, *FF*

1. **BATTEUX Albert**
2. JACQUET Aimé
3. HIDALGO Michel
4. HERBIN Robert
5. ARRIBAS José
   SNELLA Jean

« Génial théoricien, dialecticien et praticien d'une forme de jeu éblouissante : ainsi était Batteux. Jacquet a porté au plus haut niveau le sens tout à la fois de l'organisation générale et du détail. Hidalgo a pris une équipe à sa naissance, l'a conduite vers un chef-d'œuvre (Séville), puis vers un triomphe (Euro 84). D'une intelligence froide, Herbin a profité au maximum de la studieuse jeunesse stéphanoise. Arribas et Snella auront été simultanément philosophes et bâtisseurs, l'un à Saint-Etienne, l'autre à Nantes. »

➡ Ils sont **sept** à se retrouver au moins une fois à la première place : Jacquet (22), Batteux (5), Arribas, Wenger (2), Hidalgo, Leduc, Suaudeau (1). Signalons que **Jacquet** est cité 22 fois en premier comme... Platini chez les joueurs.

➡ C'est **Wenger** qui est cité le plus souvent à la deuxième place : sept fois. Il devance Batteux, Hidalgo (6), Snella (5), Jacquet (4), L. Fernandez, Roux (2), Arribas, Pibarot (1).

➡ **Treize entraîneurs** sont concernés au moins une fois par la troisième place. Il s'agit de : Hidalgo (7), Batteux (6), Roux, Suaudeau (4), Herbin (3), Arribas, Snella, Wenger (2), L. Fernandez, Jacquet, Leduc, Lemerre, Pibarot (1).

➡ Ils sont trois à ne pas avoir retenu Jacquet dans leur liste de cinq : **Douis, Guillou** et **Wiltord.** Treize jurés ont écarté Batteux (Revelli, Tigana, L. Fernandez, Amoros, Paille, Papin, Roche, Ginola, Guérin, Deschamps, Thuram, Zidane, Wiltord) et onze ont fait de même avec Hidalgo (Kopa, Douis, Gondet, Revelli, Carnus, Bereta, Petit, Paille, Papin, Blanc, Wiltord).

➡ Le nom de **Lemerre,** actuel sélectionneur de l'équipe de France, est cité par sept jurés : Trésor, Guillou, L. Fernandez, Deschamps, Zidane (5e), Platini (4e), Wiltord (3e).

➡ De l'actuelle génération d'entraîneurs, **L. Fernandez** est le seul à recueillir des suffrages. Il est cité sept fois par : Giresse, Guérin, Papin (5e), Paille (4e), Tigana (3e), Blanc, Wiltord (2e).

➡ Maurice **Lafont** est décidément inspiré : après avoir donné, dans l'ordre, le cinq majeur concernant les joueurs, il est le seul juré à donner les trois premiers entraîneurs dans l'ordre (Jacquet, Batteux, Hidalgo). Le seul à donner les cinq entraîneurs (mais dans le désordre) est **Lama**, Hervé Revelli se contentant d'un modeste 2 (Jacquet, Wenger) sur 5.

➡ Le vote de **Wiltord** est le plus singulier de tous : ni Jacquet, ni Batteux, ni Hidalgo, c'est-à-dire le trio gagnant, ne figurent dans sa liste de cinq.

Comme un instant d'éternité dans la carrière d'un entraîneur guidé par la passion du football. Le 12 juillet 1998, la France est championne du monde, Aimé Jacquet baigne dans le bonheur, son célèbre carnet de notes à la main.

1. AIMÉ JACQUET

Jacquet : « Un entraîneur ne peut vivre avec le passé »

CONVICTIONS. Plébiscité comme l'entraîneur du siècle, Aimé Jacquet commente le palmarès, évoque son parcours, les rencontres qui l'ont forgé et s'attarde sur les particularités d'une profession où seuls ceux qui cherchent trouvent le salut.

« Aimé Jacquet, entraîneur du siècle. Cela vous fait une distinction de plus.

Je suis très fier et touché. C'est l'aboutissement d'un parcours bien rempli, le défilement d'une vie de foot avec ses moments forts, ses déceptions, ses injustices.

Vous devancez Albert Batteux, qui a tant compté dans votre carrière.

Je suis un peu gêné de me trouver devant lui, car il a été déterminant dans ma prise de conscience. Mon premier choc avait été Jean Snella, qui m'a appris le foot, l'amour du foot, son exigence. Mon deuxième choc, c'est Albert Batteux. Batteux, c'est le verbe. Je n'ai jamais vu plus compétent pour parler du football. C'est le langage, l'explication, l'argumentation sans qu'il y ait jamais de rabâchage, de routine. C'est toujours clair, précis, parfois un peu léger, pour souffler. Je n'oublierai jamais sa première causerie : quatre heures. Quatre heures ! Et personne ne regardait sa montre.

Michel Hidalgo complète le podium.

Il est très représentatif de la philosophie du football français. Il a une sensibilité exceptionnelle. Son langage est d'une douceur imprégnée de vérité et pourrait être utilisé dans d'autres domaines que le football. Lui aussi a été influencé par l'école Batteux et, à l'entendre parler, j'ai l'impression par moments d'entendre Batteux.

Suivent Arsène Wenger et Guy Roux.

Arsène est en train de bâtir l'un des plus beaux palmarès des entraîneurs français. Arsène, c'est l'ouverture sur le monde. C'est l'entraîneur mondial. Sa force, c'est sa faculté d'adaptation. Alors que Guy Roux incarne la réussite d'un parcours avec un club, une ville, une région. Une réussite totale ! C'est la plénitude d'un homme qui s'est identifié à son terroir.

Passons aux joueurs. Le footballeur du siècle est donc Michel Platini.

C'est le maître. Il est l'homme par lequel le football français prend une dimension supérieure. C'est lui qui met sur orbite le football moderne, le football d'aujourd'hui.

Vous ne serez pas surpris de trouver Zidane à la deuxième place.

Zizou, c'est le génie à l'état pur.

Le bronze revient à Kopa.

Il est logique de le retrouver là. On retrouve dans ce trio les trois grandes périodes du football français.

« L'ÉQUIPE DE FRANCE 1998-2000, C'EST L'AMALGAME DE L'IMAGINATION, DE L'INTUITION À LA FRANÇAISE ET DE LA RIGUEUR »

Ils devancent Laurent Blanc et Just Fontaine.

Je suis très heureux de retrouver Laurent à ce rang. Lolo, c'est du Platini, du Di Stefano, du Jonquet. Il est le reflet de toute une génération. Lolo, c'est le beau jeu, la conviction, le mental à toute épreuve et la sérénité. C'est la force tranquille qui passe tous les obstacles. Pour Fontaine, c'est logique : treize buts en une Coupe du monde, c'est un record incroyable !

Pour conclure, l'équipe de France 1998-2000 obtient le titre d'équipe du siècle, devant les Bleus de 1982-86.

C'est une période de plénitude, pendant laquelle l'équipe de France est parvenue à faire l'amalgame de l'imagination, de l'intuition à la française et de la rigueur. C'est une équipe de compétiteurs, qui réunit les qualités des différentes générations. La génération 1982-86 a atteint le sommet, mais n'est pas parvenue à le conquérir.

Le premier club à se classer est le Saint-Etienne 1974-77, devant l'OM 1989-93 et Reims.

Je suis très heureux de trouver Saint-Etienne à ce niveau. C'est le club qui, à une époque très noire, a relancé le football français vers le haut, vers l'émotion. Qui n'était pas vert à cette époque ? Tout le pays a été entraîné. Marseille, c'est différent, c'est le football de feu, une succession d'explosions, alors que les Verts étaient plus réguliers. Enfin, le grand Reims, et le palmarès est complet.

Vous parliez du déroulement d'une vie de foot. Quand vous est venue l'envie de devenir entraîneur ?

Tout de suite. J'étais à l'usine et j'entraînais les copains le soir, à Ysieux. Le clin d'œil, c'est qu'à l'armée j'ai également été entraîneur. Je ne sais pas d'où vient cette envie, si ce n'est que j'aurais aimé enseigner. Je me serais bien vu prof de gym. A l'école, je m'occupais de l'organisation des matches, des tournois de quartiers. Je faisais ça naturellement.

Vous souvenez-vous de vos premières causeries à Lyon, où vous avez débuté dans la carrière ?

C'était un discours très stéréotypé. Il était imprégné de tout ce que j'avais appris, mais sans toute cette part de recherche personnelle. C'était du récité. Et un jour, Snella m'a dit : " L'entraîneur sera toujours seul, mais s'il est un chercheur, il se sauvera toujours. " Alors, j'ai cherché, cherché. J'étais très surprenant. Je notais tout, absolument tout : mes causeries, mes entraînements, mes rapports avec les joueurs, mes critiques d'après-match, etc. Si je ne note pas, je n'apprends pas, je ne retiens pas. Albert Batteux écrivait beaucoup. Il m'a appris à en faire autant. Longtemps, je me suis plongé dans mes notes, je relisais mes carnets, jusqu'au jour où je me suis dit stop. Garde tout cela de côté et remets-toi en cause chaque jour.

Quand vous êtes-vous affranchi de ces fameux carnets ?

Quand je suis arrivé à Bordeaux. Lyon, c'était l'apprentissage, les doutes, les conneries. C'est la mise en place de l'homme qui va avoir son langage, ses principes, sa philosophie. Arrivé à Bordeaux, j'ai commencé à sortir tout ce que j'avais en moi, comme le volcan recrache sa lave. Je débordais d'idées. J'étais en effervescence dès 7 heures du matin.

A Lyon, vous avez commencé par la formation avant de franchir le pas.

Un formateur a envie à un moment donné de vérifier si son travail va porter ses fruits. Il faut valider son travail et le faire personnellement, car, par les autres, c'est différent. On peut toujours trouver des circonstances atténuantes quand ça ne marche pas. Le formateur doit se lancer un jour ou l'autre, avec ses convictions, quitte à se tromper.

Après avoir entraîné Lyon, Bordeaux, Montpellier et Nancy, vous entrez à la DTN et devenez sélectionneur en 1993. C'est un tout autre métier ?

Ce qu'il y a de fabuleux, c'est qu'on a les meilleurs. Et il va falloir faire en sorte qu'avec eux le jeu prenne une grande dimension. En club, on a un effectif. On le subit, on change de composition, mais on vit avec, on doit en tenir compte. Le sélectionneur, lui, peut tout faire. Prendre les joueurs qu'il désire, tenter des choses. C'est un puzzle que l'on monte. Chaque match est un coup et une construction en même temps. C'est un métier inhumain car on est constamment en recherche, en ébullition, et on n'a pas les joueurs. Cependant, on les a virtuellement. On les a dans la tête. On visionne des schémas de jeu jusqu'au rassemblement suivant, où l'on pourra mettre en application. Et là, on valide ou pas. Et quand bien même c'est validé, il faudra repartir de zéro la fois d'après, car les joueurs seront différents dans leur expression. Mais quand les pièces sont assemblées, on peut atteindre un niveau exceptionnel.

« SI L'ON NE CONSTRUIT PAS, SI L'ON NE PRÉVOIT PAS, SI L'ON NE SE PROJETTE PAS, C'EST LA CATASTROPHE ASSURÉE »

Vous avez toujours insisté sur la préparation, l'attention au moindre détail. Vous vous méfiez de l'intuition ?

L'intuition, c'est la cerise sur le gâteau. C'est ce qui va permettre de passer vers l'excellence ou, au contraire, faire trébucher. On ne peut pas dire que le hasard, la chance ont leur importance, même si l'on sait bien que oui. On ne peut pas en tenir compte, sinon c'est l'échec. Si l'on ne construit pas, si l'on ne prévoit pas, si l'on ne se projette pas, c'est la catastrophe assurée. La gifle arrive à toute vitesse. L'intuition, elle se manifeste en cours de match. C'est un changement tactique, une directive précise. C'est une réorganisation. Mais cela part du réel, cela part de toute la construction, sinon ça n'est qu'une simple audace. L'intuition se présente car elle est naturelle.

La génération Platini s'est investie dans la carrière d'entraîneur. En attendez-vous autant de celle que vous avez menée au sommet ?

C'est une obligation. Ils n'ont pas le droit de partir. Je suis heureux quand un joueur donne ce qu'il a reçu. Ça ne veut pas dire que tous les grands joueurs sont capables de devenir des entraîneurs, certains ne sont peut-être pas faits pour cela, mais ils n'ont pas le droit de ne pas le tenter.

Vous revendiquez vos origines rurales et ouvrières, qui sont très éloignées de celles de la génération des jeunes joueurs d'aujourd'hui. Vous êtes-vous toujours trouvé en phase ?

Le fossé des générations n'est pas un problème. Il peut arriver qu'il y ait blocage, que l'entraîneur reste sur ses convictions et n'écoute plus, mais j'ai appris à écouter. Si l'on n'écoute pas la nouvelle génération, on passera à côté d'elle. Et c'est toujours à l'entraîneur de faire le premier pas, car il faut faire très attention au décalage. Chacun a sa base de fonctionnement. La génération bordelaise, pour moi, c'est toute ma vie. C'était mes joueurs. Mais, après, une autre génération est arrivée, et il y a eu blocage. Là, j'ai appris. Je me suis dit que j'allais commettre des erreurs car je raisonnais en fonction de la génération d'avant. Je devais faire l'effort. Avec les Ferreri, Vercruysse, etc., j'ai fait des conneries. J'ai dû rectifier. C'est à l'entraîneur de s'imprégner de la nouvelle génération s'il veut que le message passe. C'est une des grandes difficultés du métier car il y a toujours le danger de dire : " De mon temps... " Le passé sert, mais il ne faut pas vivre avec.

Photo Bernard MATUSSIÈRE

« JE NE SUIS PAS SÛR QUE LES GENS ÉTAIENT CONSCIENTS DE CETTE PRÉSENCE DE VIOLENCE, DE CONFLIT ET DE TENDRESSE DANS LES RELATIONS JOUEURS-ENTRAÎNEUR »

Le succès des Bleus a-t-il changé la perception que les gens avaient de l'entraîneur ?

Je le pense. Les gens ont découvert le sérieux de cette profession. Ils ont vu aussi l'émotion qu'elle pouvait provoquer. Je ne suis pas sûr qu'ils étaient conscients de l'existence de ces rapports très forts entre joueurs et entraîneur, cette présence de violence, de conflit et de tendresse dans les relations. Et avec cela une approche presque scientifique, même si le mot est trop fort.

Cela n'empêche pas les entraîneurs d'être régulièrement limogés.

Il y a une réalité de terrain, mais il y aussi et surtout le non-respect du technicien. Quand on le respecte, on ne prend pas de décision hâtive. Le technicien n'est pas un joueur. Ce n'est pas un simple fusible. Nombreux sont les dirigeants qui commettent de grandes erreurs. C'est une méconnaissance totale de sa valeur. Mais beaucoup de dirigeants ne savent pas rester à leur place, ne savent pas déléguer. Ce métier, il ne faut pas le bafouer. On travaille à travers les autres. Nos relais, ce sont des hommes avec leurs qualités et leurs faiblesses. C'est ce qui rend la chose à la fois si belle et si difficile. On est là sans être là, tout en étant là. Quel investissement ! Quelle sensation !

Depuis votre fauteuil de DTN, regrettez-vous d'avoir quitté le terrain ?

Il le fallait. J'ai pris la bonne décision et je ne ressens aucun manque. La seule chose que je regrette, c'est de ne pas taper dans le ballon tous les jours. L'envie est incroyablement forte. C'est toujours le réflexe du gosse. Ça traverse toute une vie. »

PATRICK SOWDEN

Photo Fred MONS

COULEUR OR. L'instant traditionnel du maquillage avant d'être projeté sous les sunlights. Aimé Jacquet, bien conseillé par une charmante jeune femme, prend des couleurs avant d'aller recevoir son trophée d'entraîneur du siècle et parler du titre de champion de monde 1998. Le haut niveau a aussi ses moments agréables, durant lesquels il est possible de se décontracter.

Le sacre de toute une vie

TRAJECTOIRE. En plus de quarante ans, Aimé Jacquet a tout connu. De l'usine au fauteuil de DTN du football français, des Verts aux Bleus qu'il emmènera sur le toit du monde, des Girondins symboles des années 80 à l'équipe de France reine de cette fin de siècle. Il a consacré sa vie au football. Retour sur un parcours exemplaire.

Par PATRICK SOWDEN

Mais que fait Spielberg ? Où donc est Hollywood, toujours en quête de *success story* à la morale triomphante ? Le héros pourrait se nommer Jacket, être né dans un bled du Middlewest. Le soir, il se laverait du travail quotidien en courant avec un ballon. Puis l'histoire se mettrait en route. Plus rien n'arrêterait Jacket, pas même les critiques des vilains. Ascension irrésistible jusqu'au triomphe final : la victoire du Superbowl, car les scénaristes américains savent s'adapter. Par sa volonté, sa foi, l'homme aurait gravi tous les échelons jusqu'au sommet. Fin.

La trajectoire d'Aimé Jacquet recèle tous les ingrédients indispensables à la bonne recette. Alors que lui et ses Bleus s'apprêtaient à monter sur le toit du monde, à quelques jours du 12 juillet 98, beaucoup ont feuilleté, durant l'été qui a suivi, l'album de sa vie. Du jeune ouvrier traversant en car les villages pour filer vers le stade au meneur d'hommes saluant la foule des Champs-Elysées du haut de son bus à ciel ouvert. Du provincial à l'accent stéphanois qui provoque les sourires au symbole de la France qui gagne, porte-drapeau de valeurs oubliées, jadis ringardes, aujourd'hui sacralisées d'un simple coup de baguette médiatique. Des rencontres-purges qui inquiètent tout un pays à l'approche de sa Coupe du monde au titre d'entraîneur français du siècle. Imperturbable, Jacquet a tout traversé, des critiques éreintantes aux excès d'euphorie. Aujourd'hui, de son fauteuil de directeur technique national, il admet n'avoir « retenu que le bonheur d'une vie de foot, une vie riche, pleine » et dont il est fier.

Il suffit de parcourir sa carrière, ses déclarations pour s'apercevoir que l'homme est le même. Les propos du joueur stéphanois ressemblent à s'y méprendre à ceux du sélectionneur national. Qu'ils soient verts, girondins ou bleus, les mots-clés se confondent : « travail», « rigueur», « férocité», « plénitude »... Le discours ne fait plus qu'un, celui d'une vie entièrement consacrée au football, à cette passion née il y a près d'un demi-siècle. ■

Un homme en construction.

« J'ÉTAIS UN JOUEUR MOYEN. » Sail-sous-Couzan, 1 300 habitants, à une cinquantaine de kilomètres de Saint-Etienne. Son église, sa source, sa boucherie tenue par les Jacquet, à quelques mètres de l'épicerie des Triantafilos. Un village de campagne en plein bassin sidérurgique. « J'ai connu les deux mondes, ouvrier et paysan. Les deux m'ont beaucoup apporté. D'un côté, ce milieu rural, extrêmement dur. Les gens étaient souvent très refermés sur eux-mêmes, pas très agréables au premier abord. Mais aussitôt que le contact était noué, c'était un moment de bonheur et de chaleur. Une convivialité, une envie d'ouvrir sa maison et de partager, du casse-croûte du matin au café de l'après-midi. Impossible de refuser. Et puis le monde ouvrier... C'était une époque de plein emploi. Il y avait de la joie, une ambiance de travail collectif exceptionnelle. L'aide, la solidarité étaient constantes. Il n'y avait pas de laissés-pour-compte. Ça m'a influencé pour la suite. J'ai toujours essayé d'avoir un œil sur les autres, d'apporter quelque chose. Paysans et ouvriers m'ont construit. Cela m'a permis d'être à la fois très dur avec les gens et en même temps très sympa avec eux, d'avoir les deux attitudes sans qu'elles se contredisent. Il y a ceux qui me trouvaient trop gentil sans connaître l'autre versant ou, à l'inverse, ceux pour qui j'étais trop obtus. J'ai les deux personnages en moi. »

« JEAN SNELLA, MON PREMIER CHOC. » L'enfant Jacquet rêve de devenir prof de sport comme les petits garçons d'aujourd'hui se voient en Anelka ou Zidane. Il passera un CAP de fraiseur en métallurgie, se lèvera à 3 h 30 pour commencer une demi-heure plus tard dans l'atelier de Creusot-Loire à Saint-Chamond. Parce que faire du foot, ce n'est pas un métier. C'est un jeu du dimanche avec les copains, et déjà Aimé montre des dispositions à l'organisation. « Par défi, pour me prouver des choses et peut-être aussi pour faire le beau. » Avec l'équipe de Sail-sous-Couzan, entraînée par le cordonnier du village, Aimé écume les terrains de la région. On parle en bien de ce grand échalas, à l'aise avec le ballon. Pas assez au goût de Pierre Garonnaire, détecteur en chef des Verts, venu un jour en curieux et qui repartira les mains vides. C'est Manu Fernandez, autre figure de l'ASSE, qui le pousse, avec l'aide du cordonnier, à signer une licence amateur. Car, à dix-huit ans, on ne fait pas le fier quand il s'agit de rejoindre cette terre de foot, si proche et si lointaine.

On ne le fait pas plus quand on reçoit sa feuille de route pour accomplir son service militaire alors que la guerre fait rage en Algérie. Ce sera les chasseurs alpins à Nice et le coup de pouce du destin : l'équipe du régiment n'a pas d'entraîneur. Jacquet la prend en main, obtient quelques résultats et ne franchira pas la Méditerranée.

A Saint-Etienne, ce que l'on appelle le Chaudron a plutôt des airs de cathédrale aux yeux d'Aimé Jacquet. Comme d'autres sont touchés par la grâce contre un pilier de Notre-Dame, lui va rencontrer Jean Snella, l'entraîneur des Verts. « Mon premier choc. C'est lui qui m'a inculqué toutes ses valeurs, la foi qu'il faut avoir en ses capacités, en sa force. Avec très peu de mots, des flashes, il transmettait la force. Des mots justes, des mots durs. Avant ma rencontre avec lui, j'étais léger, un peu fêtard comme on peut l'être à dix-neuf ans. Ma première réaction a été de me demander ce qui m'arrivait, une frustration, l'impression de ne plus vivre. Puis on s'aperçoit qu'on vit autrement, et ce sont des feux d'artifice qui explosent devant soi, qui éclairent le chemin à prendre. »

La personnalité et les origines de Jacquet ne peuvent que séduire un homme qui, dans ses causeries, se réfère souvent au monde ouvrier afin de remuer ses joueurs, de ne pas les voir s'isoler dans un confort facile au mépris des valeurs que partagent les spectateurs de Geoffroy-Guichard. Snella prévient Jacquet : s'il veut progresser, il doit s'entraîner avec les pros à l'heure où il est censé se trouver à l'atelier. Roger Berne, son coéquipier sur la machine, fera tout pour faciliter le travail de ce gamin – il a six ans de moins – et lui permettre de vivre sa passion en prenant le tour du matin. Un arrangement pour le bonheur d'aider, pour le plaisir et la reconnaissance dans l'œil du copain. Juste une question d'amitié.

BALLON LE MATIN, FRAISE L'APRÈS-MIDI. Jacquet « bouffe la vie » : ballon le matin, fraise l'après-midi jusqu'à 22 heures. Même s'il se souvient de la parole paternelle – « Footballeur, c'est pas un métier » – et se méfie de l'avenir, Jacquet va devoir choisir entre les deux. Il passe pro et abandonne l'usine. Le 4 décembre 1960, il dispute son premier match de D 1 avec les Verts, à Limoges, et marque son premier but en mai face à Toulouse, pour son deuxième et dernier match de la saison. Il évolue au milieu du terrain, où l'on vante avant tout son « activité inlassable», une façon de dire qu'il n'est pas un élément brillant mais un joueur de devoir. Un terrible virus, contracté lors d'un voyage à Abidjan, va cependant stopper sa progression.

Longtemps, il reste cloué au lit, à moitié paralysé. Son club ne se porte pas mieux que lui et descend en D 2 durant la saison 62-63 avant d'être sacré champion de France un an plus tard. Jacquet connaîtra quatre autres sacres (de 67 à 70) et deux Coupes de France (68 et 70) avec les Verts, une époque où il ne cesse « d'engueuler Bereta, qui évoluait près de moi ; j'étais toujours sur lui», où il admire Mekloufi. Où surtout il s'imprègne de la pensée de Snella, qui le fait joueur, avant de connaître son « second choc » avec Albert Batteux. « Ce fut d'ailleurs la grande force du président Rocher. Qui pouvait succéder à Snella si ce n'est le meilleur entraîneur de France et peut-être d'Europe à cette époque ? » Jacquet poursuit son honnête carrière de joueur qui le conduit à deux reprises en équipe de France. « J'étais un joueur moyen mais il n'y avait pas de grands joueurs en France à ce poste. Et il ne faut pas oublier que j'appartiens à cette génération qui a vécu cette période noire où la sélection connaissait un trou après la génération 58 et avant celle de Platini. » Mais papa Jacquet le voit avec la tunique bleue. A la télévision ! Enfin, il ne s'inquiète plus pour l'avenir de son fils. Aimé, lui, est médusé par le discours de Batteux. « Sa première causerie a duré quatre heures ! » C'est la révélation. « Snella m'avait appris à me comporter en professionnel. Avec Batteux, je me rends compte que le football ne se résume pas au fait de taper dans un ballon. On peut en parler brillamment. »

LE PASSAGE À L'« ENNEMI ». Fasciné par la psychologie de groupe, Jacquet fait ses premières armes avec les anciens copains d'usine qui ont créé une équipe à Ysieux. Il écoute Batteux, prend des notes, essaie d'appliquer ses options, « du récité, du par cœur qui a dû provoquer bien des sourires ». Car Jacquet a retenu quelque chose d'essentiel : « J'ai fini par admettre que le fait de sortir d'un milieu simple ne m'interdisait pas certaines ambitions. J'ai toujours eu l'aspiration du collectif. J'aimais régenter. Joueur, j'étais très conscient de mes qualités et de mes limites, mais il y avait une forme d'inconscience dans mon envie de commander. Ce sont les autres, les rencontres, qui m'ont fait prendre conscience de ça. Au début, c'était plutôt une forme de défi. Puis ç'a été le désir de transmettre, de donner. »

Il sait qu'il passera un jour de l'autre côté de la barrière mais ne veut rien précipiter. Sa parfaite connaissance de ses forces et lacunes lui laisse entrevoir une longue carrière de joueur. C'est compter sans la blessure. Victime d'une rupture complète du tendon d'Achille, il est opéré à deux reprises. Si la plupart le considèrent perdu pour le football, Jacquet se bat et, vingt-deux mois après la première intervention, il retrouve le terrain, en avril 1972. Saint-Etienne ne l'a pas abandonné. « Je n'étais pas dupe. Si Herbin m'a titularisé, c'était pour me récompenser de mon obstination mais Synaeghel était deux fois meilleur que moi. » On lui propose d'intégrer le staff technique mais Jacquet est toujours joueur. Il ne s'est pas battu tout ce temps pour renoncer. Lyon lui propose un contrat, il passe à l'ennemi en 1973 après treize saisons stéphanoises.

Durant deux ans, Aimé prolonge son plaisir. Sans coup d'éclat, en pente douce vers la retraite qui survient au soir d'un Sochaux-OL en mai 1975 après 212 matches en Première Division. Aimé Mignot lui propose alors de prendre la responsabilité du centre de formation. Jacquet a ses diplômes, passés lors de ses vacances, et les principes de ses maîtres bien ancrés dans sa mémoire. « J'avais une envie inépuisable d'apprendre. Le matin, je m'entraînais avec les pros *(NDLR : il évolue encore en D 3 au poste de libero)*, l'après-midi j'étais avec le centre de formation et le soir avec l'équipe cadets. Voilà mes journées. J'étais dans mon mouvement. Et le jour où je deviens entraîneur, je prends mon premier choc, une vraie gifle. » Nous sommes le 12 février 1976. Aimé Jacquet a 34 ans. Il succède à Mignot, limogé après une débâcle à Strasbourg. Il entre dans la carrière. ■

Un entraîneur bâtisseur.

« J'ÉTAIS EN ÉBULLITION PERPÉTUELLE. » Jacquet a trois jours pour préparer son premier rendez-vous, à Sochaux – match que l'OL perdra – et une mission : maintenir le club en D 1. De sa première causerie, il ne garde pas de souvenir. « Mais j'avais dû passer beaucoup de temps et les joueurs avaient certainement ressenti de l'incompréhension. Il y avait sans doute une volonté de me faire plaisir. » Raymond Domenech, alors capitaine lyonnais, s'en est rappelé, vingt ans après, dans les colonnes de *l'Equipe* : « Il avait les larmes aux yeux et son discours dégageait beaucoup d'émotion. C'était beau et très prenant. On sentait, au fond, qu'il était heureux. Mais, soudain, il a fait deux pas en arrière, il a mis une barrière entre lui et nous et il s'est glissé dans la peau du personnage. Cette distance, il a toujours su la maintenir. » S'il ne se souvient pas des mots, Jacquet n'a pas oublié le sentiment éprouvé face aux Lacombe, Chiesa, Di Nallo et compagnie : « Je croyais être prêt, et je ne l'étais absolument pas. J'étais débordé, confronté à des problèmes que je n'avais jamais imaginés. Alors j'ai appris, j'ai suivi l'équipe dans toute sa vie, du déplacement à l'alimentation. J'ai tout fait, tout ! Je devais dormir trois heures par nuit ! »

Et toujours ce hasard des rencontres : « A Lyon, j'apprends mon métier d'entraîneur, et qui est le médecin ? Jean-Marcel Ferret ▶

REPÈRES

27 NOVEMBRE 1941 ❑ Naissance à Sail-sous-Couzan, dans la Loire. **4 DÉCEMBRE 1960** ❑ C'est à Limoges qu'Aimé Jacquet dispute son premier match de Première Division, avec Saint-Etienne (1-1). Il est alors tout juste âgé de dix-neuf ans. **31 MAI 1964** ❑ Malgré une lourde défaite à Sedan (3-0) lors de l'avant-dernière journée, Saint-Etienne est sacré champion de France. Jacquet ne participe toutefois qu'à deux rencontres cette saison-là. **28 MAI 1967** ❑ Il obtient son deuxième titre de champion avec Saint-Etienne. **13 MAI 1968** ❑ A Colombes, un doublé de Mekloufi donne la victoire à Saint-Etienne face à Bordeaux. Jacquet gagne sa première Coupe de France. **25 SEPTEMBRE 1968** ❑ Retenu par Dugauguez, il débute en équipe de France en compagnie de Roger Lemerre, à Marseille, contre la RFA (1-1). Il connaîtra une seconde fois la sélection trois semaines plus tard, face à l'Espagne (1-3). **31 MAI 1970** ❑ Il ajoute une seconde Coupe de France à son palmarès après le large succès de Saint-Etienne sur Nantes (5-0). **7 JUIN 1970** ❑ Saint-Etienne remporte le Championnat pour la quatrième saison d'affilée. C'est le cinquième titre de champion de Jacquet en tant que joueur. **20 MAI 1972** ❑ Après une absence de vingt-deux mois due à deux opérations du talon d'Achille, il effectue son grand retour à Geoffroy-Guichard, contre Bastia (5-3), et signe même le deuxième but des Verts (19e). **3 MAI 1975** ❑ Après

Un remarquable palmarès sous le maillot vert : cinq Championnats et deux Coupes de France, entre 1964 et 1970.

Photos L'EQUIPE

Un joueur de devoir à l'activité inlassable.

La première de ses deux sélections, contre l'Allemagne, le 25 septembre 1968.

212 matches, il apparaît pour la dernière fois en Première Division à Sochaux. L'Olympique Lyonnais, qu'il a rejoint en 1973, s'incline 3-1. **14 FÉVRIER 1976** ❑ Un Aimé peut en cacher un autre. Après 23 journées de Championnat, Jacquet succède à Mignot à la tête de l'Olympique Lyonnais. C'est encore à Sochaux qu'il effectue ses débuts sur le banc, qui se soldent par une défaite. En fin de saison, Lyon sauve de peu sa tête en D 1. **12 JUIN 1976** ❑ Son premier bonheur d'entraîneur est de mener Lyon en finale de la Coupe de France. L'OL cède malgré tout face à Marseille dans un Parc des Princes flambant neuf (0-2). **24 JUILLET 1980** ❑ Grands débuts en Championnat avec Bordeaux, qu'il a rejoint durant l'intersaison. Jacquet entame ce long bail avec les Girondins par une nette victoire sur Saint-Etienne, où il a fait l'essentiel de sa carrière de joueur (3-0). **2 MAI 1984** ❑ Bordeaux attendait cela depuis trente-quatre ans. Jacquet lui offre un nouveau titre de champion de France, acquis d'un rien à la faveur d'une meilleure différence de buts sur Monaco. Le sacre intervient à Rennes lors de la dernière journée, où les Girondins s'imposent 2-0. **24 AVRIL 1985** ❑ Après un brillant parcours européen, Bordeaux tombe avec les honneurs face à la Juventus de Platini, en demi-finales de la Coupe d'Europe des clubs champions. Battu 3-0 à Turin, Bordeaux, vainqueur 2-0 au retour, fait tout de même trembler la Juve. **14 MAI 1985** ❑ Grâce à leur victoire à Laval (2-0),

▶ *(qui rejoindra plus tard le staff des Bleus, sera de l'aventure 98 et toujours présent auprès de l'équipe de France).* Alors on commence à travailler ensemble, on met en place des entraînements. Lui aussi débute mais il est dans sa compétence. Je suis un chercheur, je me mets à sa disposition. Il regarde une séance et, si on est à côté, on recadre, on rectifie. » Jacquet tâtonne, défriche. Lyon sauve sa peau en D 1 de justesse et Jacquet peut poursuivre son apprentissage, quatre saisons durant, pendant lesquelles il absorbe et digère son métier. C'est à Bordeaux que « le volcan va entrer en éruption ».

« À BORDEAUX, ON NE M'A PRATIQUEMENT RIEN REFUSÉ. » Quitter le Rhône pour la Gironde est tentant. Mais Jacquet est-il prêt ? Il réfléchit, sent la fin de cycle à l'OL, craint la saison de trop, celle qui lui reste sur son contrat. Banco. « Ma première rencontre avec le président Bez a duré cinq minutes : « Il paraît que tu es bon. On n'en sait rien. Tu as trois ans pour mener Bordeaux au plus haut niveau. » Ensuite il sera là, sévère, dur, exigeant mais à l'écoute. Il laissera travailler. » Bien avant la reprise, il appelle Alain Giresse, capitaine des Girondins. « On était en juin. Il était venu signer son contrat et il m'a demandé de le rencontrer. J'ai apprécié la démarche. » Quelques semaines plus tard, le groupe part en stage à Aix-les-Bains. « A l'époque, l'entraîneur, on lui donnait du " Monsieur ", se souvient Giresse. Mais j'avais joué contre Aimé Jacquet et tout le monde l'appelait Mémé. Je suis allé lui demander quel titre il souhaitait. " Appelez-moi Mémé ", a-t-il répondu. »

Bordeaux et son président, Claude Bez, visent le plus haut rang mais les installations n'ont rien à voir avec celles d'aujourd'hui. « J'étais en combat avec le président. Un jour, je vais le voir dans son bureau et je lui dis que ça ne va pas, que ça ne peut plus durer. Je n'ai pas de terrain, les douches coulent quand elles veulent, il y a des rats partout... Ça ne peut pas marcher. Je viens d'un grand club... Énorme colère du président qui m'insulte, me dit de retourner chez mes Verts, etc. Puis il se calme et me rappelle : « Fais comme tu veux. Débrouille-toi ! » J'ai la chance d'avoir, avec Jacques Chaban Delmas, un maire sportif qui va mettre ses services à notre disposition. Alors j'utilise tous les stades de Bordeaux. Je passe partout. Un jour, j'arrive au Haillan et je dis c'est là. Donc j'ai eu cette chance de pouvoir travailler avec une grande liberté dans un cadre évidemment défini mais avec toutes les possibilités d'innovation possible. On ne m'a pratiquement jamais rien refusé. Des conneries, on en a forcément fait. Alors on se planquait, on ne disait rien et on passait à autre chose. »

Jacquet le chercheur fusionne avec Jacquet le bâtisseur et Bordeaux devient le club des années 80, avec son effectif d'internationaux : Giresse, Lacombe, Tigana, Girard, Battiston, Trésor, etc. « Il y avait une homogénéité dans la conscience professionnelle, se souvient Giresse. Lacombe avait déjà une belle expérience internationale, Marius *(Trésor)* a redémarré pratiquement une carrière après Marseille et le reste, la plupart, nous avons mûri avec Aimé, en même temps que lui. Nous avons découvert l'Europe ensemble avec comme apothéose, ce fameux match contre la Juve de Platini *(en demi-finales, de la C 1 en 1985)*. Nous étions des internationaux débutants et Mémé nous cadrait. »

Aimé Jacquet recrache ce qu'il a emmagasiné à Lyon. « Je débordais d'idées. J'étais en ébullition perpétuelle, obsédé par l'efficacité. Je trouvais qu'on se dispersait trop. J'arrive à Bordeaux et j'ai la chance de tomber sur un entraîneur, Bernard Michelena, qui est un ancien gardien de but. Tout de suite, on collabore bien et je me dis que ce serait dommage de ne pas utiliser ses compétences auprès des gardiens. Je ne sais pas si c'est nouveau mais je m'étais rendu compte que ce poste avait ses spécificités. » Pour Dominique Dropsy, c'est un changement radical : « A Strasbourg, mon entraînement, c'était de me faire allumer par les attaquants en fin de séance. Il n'y avait aucune considération pour l'aspect particulier de notre travail. En arrivant, j'ai découvert qu'un dialogue, que des exercices appropriés étaient possibles. »

UN PRÉSIDENT, UN ENTRAÎNEUR, UNE ÉQUIPE, CHACUN À SA PLACE. Jacquet institue le visionnage vidéo. Le jeu de l'adversaire européen est systématiquement décrypté, analysé. « Autre exemple. Je m'étais aperçu que je lassais les joueurs avec mon exigence. Ils m'avaient le matin, l'après-midi, à la causerie... Alors, avec Bernard, on se partageait les entraînements : un coup lui, un coup moi. Il y avait déjà une recherche de staff technique. Parce que la lassitude est humaine. Tu peux varier les exercices, tu ne changes pas ta voix, tes intonations. A Bordeaux, j'ai surtout bénéficié d'une écoute. Les gens m'ont pris très au sérieux, m'ont calmé parfois quand je partais dans tous les sens. Et cette ligne directrice que j'emprunte, c'est celle de Saint-Etienne. »

Il parvient même à s'entendre avec Claude Bez, ce qui, vu le tempérament du président girondin, n'est pas le moindre de ses exploits. « Il savait composer avec lui, précise Giresse. Et surtout, il y avait un fonctionnement très simple : un président, un entraîneur, une équipe. » Chacun reste à sa place, « dans son expression », une qualité que Jacquet apprécie plus que tout. Entre 80 et 88, les Girondins de Jacquet remportent trois titres de champion de France, deux Coupes et surtout réussissent l'exploit incroyable de se qualifier huit saisons de suite pour l'Europe.

La saison 88-89 est celle de trop. Pourtant Jacquet n'est plus un débutant. Au moment d'aborder la Juve pour ce qui reste son sommet européen, il affirme : « Cinq-six ans, c'est la durée maximale dans un club. Au bout d'un certain temps, l'usure du pouvoir vous gagne, le ronron s'installe. » Le chercheur suspend sa quête de perfection. Le 13 février 1989, Jacquet est limogé alors que l'équipe est quatorzième. Elle finira treizième avec Didier Couécou. Le coup est terrible pour un homme qui s'était presque identifié au club. « Ça été une période très difficile pour lui, convient Giresse. Je l'avais au téléphone et il marquait le coup. »

« MONTPELLIER, MON PLUS GROS ÉCHEC. » Pour la première fois depuis ses débuts lyonnais en février 1975, il ne prend plus le chemin quotidien de l'entraînement. « Je voulais prendre une année sabbatique, faire le point, et il y a eu cette offre de Montpellier, intéressante financièrement et sportivement. » Il plonge de nouveau sans plus se poser de questions. L'aventure tournera court malgré les ambitions du club de Louis Nicollin, où on trouve entre autres le duo Paille-Cantona, caprice présidentiel, Laurent Blanc, Julio César... « C'est mon échec le plus dur. Pour moi, c'est la sanction terrible. Mon erreur a été de ne pas avoir imposé ce que j'avais imposé à Bordeaux. Je me suis laissé aspirer. Ça m'a d'autant plus meurtri que je me plaisais beaucoup là-bas. Tout était bien. Quand j'y repense, je me dis " Mais comment as-tu pu manquer cela ? " Aujourd'hui je me dis que, si le président Nicollin a un peu de patience, je réussis. Au moment où je suis viré, j'ai compris le truc, je suis en ébullition. On revient d'un stage à La Grande-Motte, les joueurs sont contents. J'ai l'idée de Lolo libero, je vois les associations... Les pièces s'assemblent, mais je n'aurai pas le temps de vérifier. »

Un an après son départ du Haillan, il doit quitter Gramont qu'il aurait rêvé de développer. Michel Mézy lui succède et – pied de nez –, Montpellier remporte la Coupe de France.

Et maintenant ? Jacquet envisage d'arrêter sa carrière et n'écarte pas l'idée d'un retour à la formation. D'ailleurs, son ami Bernard Bosquier le contacte pour qu'il prenne en charge le centre de Saint-Etienne. Mais le président stéphanois hésite et tarde à donner sa réponse. « Ça s'est joué à rien, et qui sait ce qui se serait passé par la suite. » Mais, un dimanche soir, le téléphone sonne. Nancy retrouve la Première Division et Michel Platini lui demande de venir. Un appel du « maître », ça ne se refuse pas. Jacquet prend sa voiture et apprend les prénoms des joueurs durant le trajet. A l'arrivée, il salue chacun personnellement. « Tout de suite, j'impose une méthode de travail jusqu'au jour où je me rends compte que je suis à côté de la plaque. J'ai tout changé dans mon fonctionnement, et alors ça démarré. Et ça, c'est extraordinaire ! On fait une grosse connerie, on saisit le problème, on rectifie, on adapte et tout s'emboîte. On bat Marseille, on décolle. Voilà le métier d'entraîneur. C'est cette remise en cause continuelle. »

Nancy se maintient en D 1 mais Jacquet choisit une autre voie. « Je ne renouvelle pas parce que Platini, Moutier s'en vont et je n'ai pas envie de repartir de zéro. Je décide alors de prendre une bonne année de transition. Celle que j'aurais dû prendre bien avant. Gérard Houllier *(DTN à l'époque)* m'appelle. J'ai toujours cette envie d'apprendre. Je viens faire quelques causeries, je viens aussi là comme écolier, très attentif aux nouvelles techniques. Je me lance. Je suis ensuite à la disposition de Michel Platini puis de Gérard Houllier sur l'équipe de France. Je voyage dans toute l'Europe, je vais voir les grandes équipes. En 92, je suis à l'Euro. C'est un grand bonheur. En 93, j'entre à la Direction technique et je deviens le second de Gérard Houllier. » ■

Un sélectionneur triomphant.

« J'AVAIS TELLEMENT ENVIE D'Y ARRIVER. » En ce soir de novembre 1993, il est sur le banc du Parc des Princes. Comme toute la France, il assiste, impuissant, au débordement de Kostadinov. Il voit le ballon fracasser le but de Lama, les Bleus s'effondrer, privés de Mondial américain. La France est au fond du trou, le système montré du doigt. Gérard Houllier n'y survit pas et la polémique enfle : il faut un coup de balai salutaire, sortir du sérail de la DTN...

Le 17 décembre, Aimé Jacquet est nommé sélectionneur national. Une fois de plus, l'adjoint prend le fauteuil de numéro un. Le temps de reconstruire, en attendant un successeur peut-être plus médiatique. La carrière chez les Verts, les huit années européennes des Girondins semblent avoir été effacées. « Cet anonymat vient de moi. C'est mon côté très réservé. Je ne suis pas très attiré par le devant de la scène. Depuis la Coupe du monde, j'ai eu ▶

les Girondins de Jacquet sont assurés de conserver leur titre de champion, deux journées avant la fin de la saison. **30 AVRIL 1986** ❑ Jacquet est encore au Parc des Princes. Toujours pour une finale de Coupe de France, toujours face à Marseille. Son équipe s'impose 2-1 après prolongation. **22 AVRIL 1987** ❑ Il mène son équipe en demi-finales de la Coupe des Coupes, où elle est éliminée aux tirs au but lors du match retour, malgré une victoire (1-0) à Leipzig. **29 MAI 1987** ❑ Troisième titre de champion en quatre ans pour Jacquet et Bordeaux. Il est officialisé après une victoire (1-0) sur Saint-Etienne. **10 JUIN 1987** ❑ Retrouvailles entre Bordeaux et Marseille en finale de la Coupe de France. Le vainqueur ne change pas. Bordeaux s'impose 2-0 et réalise le premier doublé Coupe-Championnat de son histoire. **13 FÉVRIER 1989** ❑ Aux deux tiers de la saison, Bordeaux occupe la quatorzième place du classement. Ce médiocre parcours coûte sa place à Jacquet, limogé et remplacé par Didier Couécou. **4 MAI 1989** ❑ Approché notamment par Nice, Metz, Toulon et le Paris-SG, Aimé Jacquet donne finalement son accord à Louis Nicollin et signe pour Montpellier, avec lequel il s'engage pour trois saisons. **13 FÉVRIER 1990** ❑ Il est écarté de la direction technique de l'équipe montpelliéraine, au surlendemain de la défaite de Montpellier à Lyon, alors que le club héraultais végète à l'avant-dernière place du classement. Cette mise à l'écart intervient un an jour pour jour

Photos L'ÉQUIPE

Les débuts d'entraîneur, à l'OL. Le temps des Domenech, Chiesa, Lacombe...

Photo Patrick BOUTROUX

Photo Pierre LABLATINIÈRE

De Bordeaux à Nancy, un entraîneur toujours en mouvement.

Les Girondins de Bordeaux des années 80, formidable machine à gagner mise en place par Jacquet. Une génération qui atteint son sommet le jour de la demi-finale de Coupe des champions contre la Juventus de Michel Platini.

Photo Jean-Claude PICHON

après son éviction de Bordeaux. C'est Michel Mézy qui prend sa succession. **16 JUILLET 1990** ❑ Cinq jours avant la reprise du Championnat, Robert Dewilder, entraîneur de l'ASNL, est remercié. Les dirigeants nancéiens font appel à Aimé Jacquet pour le remplacer. **24 MAI 1991** ❑ Jacquet termine sa carrière d'entraîneur de club sur une défaite à domicile contre le Paris-SG (0-2), mais parvient à sauver Nancy, dix-septième, de la relégation. **JUILLET 1992** ❑ Il fait son entrée à la Direction technique nationale, où il devient l'adjoint de Gérard Houllier, nouvellement nommé sélectionneur-entraîneur de l'équipe de France. **17 DÉCEMBRE 1993** ❑ Il est nommé à la tête de la sélection nationale en replacement d'Houllier. **16 FÉVRIER 1994** ❑ A Naples, face à l'Italie, pour ses débuts, l'équipe de France empoche une victoire de prestige (0-1). **10 OCTOBRE 1995** ❑ A Bucarest, la France s'impose 3-1 face à la Roumanie, après avoir livré le match le plus complet depuis son arrivée à la tête de la sélection. **26 JUIN 1996** ❑ Parvenue en demi-finales du Championnat d'Europe des nations, l'équipe de France emmenée par Jacquet s'incline aux tirs au but face à la République tchèque (0-0). **5 MAI 1998** ❑ Aimé Jacquet communique une liste de vingt-huit joueurs, préférant attendre la fin des divers Championnats nationaux pour établir sa liste définitive des vingt-deux sélectionnés en vue de la phase finale de la Coupe du monde. **22 MAI 1998**

▶ les occasions d'en profiter, de passer sur toutes les télés mais je ne l'ai pas fait. Ce qui m'intéresse, c'est de vivre ma passion. »
Le discours est aujourd'hui modéré, mais, il y a six ans, Jacquet s'emporte : « On ne parle que de mon échec à Montpellier. Une expérience de six mois sur une carrière de vingt ans ! Et on oublie mon palmarès. » Dès sa première intervention, il précise : « Ce poste, je ne l'avais pas demandé. J'étais un peu en retrait et je pensais y rester. Mais je veux montrer que je ne suis pas un ringard. En France, dès que vous avez la cinquantaine, vous êtes considéré comme un vieux. C'est une habitude qui m'horripile. J'ai été oublié. » *(Le Parisien.)*

« PLUS ON M'ATTAQUE, PLUS J'AI ENVIE DE ME BATTRE. » Son premier rendez-vous avec les Bleus ressemble à un piège : l'Italie, à Naples ! « Toute la préparation avait mal commencé. Les joueurs étaient arrivés en retard, certains n'avaient pas pu venir. Tout allait mal. Je me souviens de l'envie, de la force que j'avais emmagasinées. J'avais tellement de choses à dire qu'il y a eu explosion lors de ma causerie. » Djorkaeff inscrit son premier but en bleu lors de sa première véritable sélection et lance une série d'invincibilité de trente matches, qui prendra fin en novembre 96 au Danemark.
Aimé Jacquet prend ses marques et attire des critiques de plus en plus virulentes, notamment au lendemain d'un 0-0 en Israël ou d'un 1-1 arraché in extremis à la Pologne (deux rencontres des éliminatoires pour l'Euro 96) dans un Parc des Princes indifférent. Jacquet réagit parfois violemment devant ce qu'il considère comme des attaques malhonnêtes, des procès d'intention. « On veut me détruire ! » lâche-t-il. Son agressivité aux accents du Forez, son malaise face à une surexposition médiatique qu'il n'a jamais connue vont alimenter les diverses « forces de la dérision ».
Aimé Jacquet va progressivement se construire une carapace protectrice et se concentrer sur son atout principal : les joueurs. C'est Deschamps qui rend hommage à un homme qui « a tout connu comme joueur et entraîneur. Avec lui, la part d'inconnu est réduite à rien, seulement à ce qu'est capable de faire l'adversaire le jour J. » Et Djorkaeff ajoute : « Il ne marche pas à l'intuition. Nous, joueurs, nous digérons en une séance des heures et des heures de travail. »
A aucun moment, ils ne le trahissent. Quand l'urgence impose une réaction, ils répondent présent. C'est la Slovaquie qui encaisse quatre buts à Nantes, c'est la Roumanie qui voit débarquer un irrésistible commando bleu à Bucarest. Le groupe Jacquet se bâtit. Très vite, on s'aperçoit que le duo emblématique Cantona-Papin n'en fera pas partie. Le sélectionneur va stabiliser son effectif autour d'un milieu de terrain à trois récupérateurs, « ses monstres», et confier la baguette du jeu à Zidane. Derrière, il convainc Thuram d'évoluer à droite, Desailly de descendre en charnière centrale aux côtés de Blanc. A gauche, bientôt, Lizarazu supplantera Di Meco. C'est une équipe de France solide et quasi imbattable à défaut d'être spectaculaire qui se qualifie pour l'Euro anglais. « Enfin, justice nous est rendue ! clame Jacquet. Un travail phénoménal a été accompli. C'est pourquoi je n'ai jamais douté. Je savais ce que je faisais, où je voulais aller… Mais vous me connaissez mal. Plus on m'attaque, plus j'ai envie de me battre. Je suis un footballeur, je n'accepte pas la défaite. »
L'Euro laissera à l'ensemble du groupe un goût d'inachevé. Eliminés sans avoir perdu, en demi-finales, par la République tchèque, les Bleus peuvent dresser un bilan très précis de leurs forces – défensives – et faiblesses – offensives. Jacquet, reconduit dans ses fonctions, se remet au travail depuis son chalet de Haute-Savoie. Sitôt la compétition terminée, il analyse les raisons de l'échec et se projette sur le défi suivant. Le plus grand. La Coupe du monde en France. Car l'Angleterre n'était qu'une étape, « une projection vers 98 ». Tout de suite, il dévoile son plan : une première saison d'observation, d'essais, la seconde de préparation, de mise en place. Il se prépare. Avec son staff technique bien sûr mais aussi avec ses joueurs, ses cadres. Un jour, il est à Turin pour dîner avec Didier Deschamps, un autre à Milan avec Desailly. Une discussion avec Blanc, une autre avec Djorkaeff. Les matches se succèdent, peu emballants. Les Bleus ont d'autres préoccupations que ces rencontres amicales, d'autres challenges avec leurs clubs.

LA VICTOIRE OU LA FUITE. L'équipe de France est un laboratoire que dirige Jacquet le chercheur. Il affirme savoir où il va, répète que seule compte la performance mais ne suscite que doutes et suspicions. Car le Mondial est déclaré grande cause nationale et déchaîne les passions avec ce que cela suppose d'excès, d'irrationnel, d'affectif. Chacun souhaite un succès, personne n'est d'accord sur la méthode. Le Tournoi de France, à un an du jour J, est un échec malgré le plateau (Italie, Brésil, Angleterre, France). Echec populaire et sportif pour des Bleus qui ne remportent aucun match. Les pessimistes sont majoritaires dans le pays, même si Jacquet se focalise sur le seul quotidien sportif. Plus l'événement approche, plus les traits du sélectionneur se creusent. Alors que les 22 élus s'apprêtent à s'immerger dans l'ultime phase de préparation, Jacquet avoue : « Je savais que ce serait pénible mais pas à ce point. Maintenant je suis tranquille car on a minutieusement préparé l'événement. On n'a jamais été aussi prêt. » Il y a pourtant cette petite boule, cette trouille bien enfouie. « A un moment de la préparation de la Coupe du monde, j'ai mesuré l'immensité de la tâche. C'était énorme. Et je me suis dit : " Si, par malheur, ça devait mal tourner, je me réfugie au Japon. " Un pays lointain où j'avais décelé un enthousiasme, une volonté de foot. Pour qu'il n'y ait pas de rupture après un événement d'une telle force, je serais allé là-bas où nous ne nous serions compris que par le langage du football. »
Aimé Jacquet n'aura pas à fuir. L'équipe de France entre bien dans sa compétition, se libère, craint le pire contre le Paraguay, remporte son bras de fer contre l'Italie, retourne une situation compromise face à la Croatie et parvient en finale. Sa finale face au Brésil. Et 1, et 2, et 3-0 plus tard, c'est l'explosion. Le raz de marée bleu envahit la France. Jacquet savoure son triomphe. « Avec mon staff technique et médical, on a bossé, bossé pour définir le cadre des Bleus. A la limite, le jour où le stage de préparation a été lancé, le boulot était pratiquement mâché. Parce que tout était simple, cohérent, précis et convaincant. Six mois à l'avance, on savait pratiquement à la minute près ce qu'on allait faire. J'ai puisé partout, auprès de Michel Platini, de Gérard Houllier, de tous les entraîneurs français. J'ai regardé le cheminement de Sacchi, Vogts, Parreira, etc. J'ai pris partout. Et puis, j'avais tellement envie d'y arriver. » C'est cet hyper-professionnalisme que découvrent de nombreux téléspectateurs lors de la diffusion du documentaire *les Yeux dans les Bleus*, cette obsession de l'efficacité et de la performance qui hante Jacquet depuis son entrée dans la carrière. La France descend dans la rue et danse. Jacquet vit l'apothéose de vingt ans de métier. ■

Un DTN méticuleux. **« MA VIE SERA PLUS BELLE. »** Alors que l'été n'en finit pas de célébrer les héros du 12 juillet, Jacquet disparaît. Après des mois et des mois de travail intense, le contrecoup le laisse sans force. Une chose est sûre, il quitte le terrain. « Sans regret. » Gérard Houllier cède son fauteuil de DTN pour vivre une aventure anglaise, le successeur est tout désigné. Mais le pays est atteint de « jacquéite » aiguë. Le monde politique se prosterne à ses pieds. Le Tout-Paris, hier moqueur, vante aujourd'hui sa sincérité, encense ce retour aux vraies valeurs, celles de la terre, du travail bien fait, de l'honnêteté intellectuelle. Jacquet n'y prendrait garde, il deviendrait le produit marketing idéal, parfait contrepied à la mondialisation rampante. La start-up de Sail-sous-Couzan. D'ailleurs, il se retrouvera à la une du magazine *Stratégies*, sur fond de ciel bleu et coq tricolore. Un dérapage d'autant plus pardonnable qu'il est isolé malgré les sollicitations multiples.
Les chaînes de télévision se battent pour attirer le Messie et ses disciples lors des commémorations de fin d'année, bientôt celles du premier anniversaire. La sortie de son autobiographie *Ma vie pour une étoile*, phénomène de librairie, ne pouvait pas échapper à Bernard Pivot. TF 1 se rattrapera avec la retransmission de la finale dans les conditions du direct. Un orchestre philharmonique ira même jusqu'à composer une symphonie pour illustrer le doublé de Zidane, le millième but des Bleus inscrit par Petit.
Aimé Jacquet, lui, s'est remis au travail. L'habitué des terrains et des causeries d'avant-match quitte le survêt pour le costume seyant au premier représentant du football français. « Maintenant, ma vie sera plus belle », avait-il déclaré après le triomphe. Il souhaitait revenir vers les jeunes, vers cette formation abandonnée vingt ans auparavant. Mais l'homme a atteint un tel statut que ce projet, pourtant naturel, apparaîtrait trop étroit. Maintenant, sa vie sera plus belle mais jamais plus comme avant.
Il accepte cependant le poste de DTN que lui offre Claude Simonet. « Pour rendre service. » Pour servir le football et lui rendre ce qu'il lui a apporté, comme il espère que « ses » joueurs, les Blanc ou Deschamps, en feront de même plus tard. La méthode reste la même, la seule que tolère le « haut niveau » : une préparation pensée et méticuleuse, ne laissant rien au hasard, un professionnalisme exigeant mais nécessaire pour que le football français conserve son rang malgré les dangers qui le guettent. « Chacun à sa place et dans son expression. » Tel est son credo.
Les Bleus, ceux de Lemerre, qui triomphent à l'Euro 2000, il les suit mais de loin, s'arrangeant pour être absent ou s'enfermant dans son bureau les jours de rassemblement à Clairefontaine. De sa fenêtre, il voit les terrains, il voit des gamins taper dans un ballon. Eux aussi rencontreront un jour leur Snella ou leur Batteux. Il s'appellera peut-être Jacquet. ■ **P. S.**

Photo J.-M. HERVIO/FLASH PRESS

Photo Marc FRANCOTTE

Le fraiseur de Sail-sous-Couzan est devenu une star.

❑ Tard dans la soirée, Aimé Jacquet annonce à Anelka, Ba, Djetou, Laigle, Lamouchi et Letizi qu'ils sont écartés de la liste des vingt-deux. **12 JUILLET 1998** ❑ Et 1, et 2, et 3-0. Aimé Jacquet vient de porter l'équipe de France au plus haut sommet grâce à la victoire historique sur le Brésil (3-0). **17 JUILLET 1998** ❑ Il quitte son poste de sélectionneur national pour succéder à Gérard Houllier à la tête de la DTN. **27 JUILLET 1998** ❑ Roger Lemerre le remplace à la tête de l'équipe de France.

1er SEPTEMBRE 1998 ❑ A l'Elysée, Jacquet et les Bleus sont décorés de la Légion d'honneur par le président de la République. **3 OCTOBRE 1998** ❑ Aimé Jacquet effectue un retour triomphal à Sail-sous-Couzan. Il présente la coupe du monde à 7 000 personnes venues le saluer. **27 NOVEMBRE 1998** ❑ Il est désigné « Homme de l'année 1998 » par le magasine *Stratégies*. **JUIN 1999** ❑ Sortie en librairie de *Ma vie pour une étoile*, qui retrace son parcours jusqu'au titre mondial. **E. L.**

La cuisine de l'équipe de France à la sauce Jacquet, ou l'homme de dossiers à la perpétuelle recherche du détail qui fera la différence.

12 juillet 1998 : la France est sur le toit du monde. Le triomphe absolu.

Photo Alain LANDRAIN

Hier sélectionneur, aujourd'hui DTN, l'éternel penseur du football hexagonal.

Photo Mathieu POLAK/SYGMA

PORTRAIT

Un serviteur du football

Unanimement respecté depuis longtemps dans le microcosme du football, Aimé Jacquet a connu la gloire à cinquante-sept ans en amenant l'équipe de France au titre mondial. Une juste récompense pour ce travailleur acharné, d'origine modeste, qui a voulu rendre jusqu'au bout au football ce que celui-ci lui avait apporté.

Lorsque Aimé Jacquet prit en main l'équipe de France, après la cataclysmique élimination du Mondial 94, il ne venait pas de nulle part comme semblaient le penser ceux qui, avant le grand rendez-vous de 1998, lui ont reproché son manque d'envergure et de charisme. Après avoir fait ses classes d'entraîneur à l'Olympique Lyonnais (1976-1980), il avait dirigé pendant neuf ans (juillet 1980-février 1989) les Girondins de Bordeaux, la meilleure équipe française de cette décennie (trois titres de champion de France, deux Coupes de France, deux demi-finales européennes).

Il était déjà le même à cette époque : un technicien passionné par le travail de terrain, très gros bosseur, habitué du haut niveau, qu'il avait longuement côtoyé comme joueur vingt ans auparavant sous les couleurs de Saint-Etienne (cinq titres de champion, deux Coupes entre 1964 et 1970). Très rigoureux, mais très aimé, sans jeu de mots, de ses joueurs qu'il protégeait toujours, il était obsédé par « la gagne », selon une de ses expressions préférées.

Il arriva à ses Bordelais, dont la marge de sécurité était moins importante que celle des Stéphanois qu'on vient d'évoquer, de privilégier le résultat sur la manière, mais Jacquet avait su bâtir une redoutable machine de guerre. Son idée directrice, aussi simple que le personnage, a toujours été de faire jouer son équipe d'abord sur ses points forts, ensuite sur les points faibles de l'adversaire. Un credo d'ailleurs admis dans tous les sports collectifs.

LE VIRAGE DE 1996. Parce qu'il est tout sauf un rêveur, il a toujours été persuadé qu'il ne peut exister de grande équipe sans grande défense. Lorsqu'il arriva aux commandes de la sélection, il disposait en théorie d'un duo d'attaque Papin-Cantona capable de se débrouiller tout seul en toutes circonstances (JPP manifesta un moment l'idée de s'arrêter après le funeste échec face à la Bulgarie, mais revint vite sur cette décision précipitée). Il lui fallait donc en premier lieu assurer ses arrières, en reprenant le canevas élaboré par Michel Platini trois ou quatre ans plus tôt, et conservé ensuite par Gérard Houllier, dont Jacquet était l'adjoint.

C'est ainsi qu'il s'employa à faire revenir Laurent Blanc, lui aussi tenté par la retraite après avoir été injustement montré du doigt lors de l'échec de 1993. D'abord associé à Alain Roche, le futur « Président » se retrouva ensuite aux côtés de Marcel Desailly, que Jacquet avait dû faire redescendre du milieu pour pallier la blessure du Parisien.

Toutefois, sa défense ne posa jamais de problème insurmontable à « Mémé ». En revanche, du début à la fin de sa carrière de sélectionneur, il dut se battre pied à pied avec le fameux dossier de l'attaque, ouvert par la double défection de Papin (longuement blessé lors de son passage au Bayern) et de Cantona (qui avait changé de poste à Manchester, avant de se voir frappé par une suspension de longue durée).

Pour terminer, sans Canto (dont il avait, dans un premier temps, fait son capitaine et son meneur de jeu) ni JPP, des éliminatoires de l'Euro 96 assez mal emmanchés, Jacquet, qui sait prendre un risque quand il ne peut pas faire autrement, confia les clés de la maison au jeune Zinédine Zidane, pourtant pas encore franchement meneur à Bordeaux, et au buteur atypique Youri Djorkaeff, tout en systématisant le milieu à trois bloqueurs qui sécurisait un bloc défensif déjà impénétrable. Ce choix fonctionna jusqu'à l'Euro 96, où il montra à la fois son efficacité et ses limites. Des secondes, qui ne faisaient pas oublier la première dans son esprit, Aimé Jacquet fut conscient dès la fin de l'Euro anglais. Comme il fut conscient, on y reviendra, qu'il devait étoffer son staff en vue d'un rendez-vous capital pour son équipe, pour le corps des techniciens dont il se sentait le mandant, et pour tout le football français, davantage que pour lui-même. Jacquet avait compris que son système, très exigeant physiquement, était difficile à tenir sur la durée plus longue d'un Mondial, et que, de plus, il ne convenait pas à un demi-finaliste de l'Euro jouant le Mondial à domicile, et entrant donc très logiquement dans le peloton des (nombreux) favoris de cette compétition très ouverte. Il savait qu'au premier tour et même au début des matches éliminatoires, les Bleus, devant leur public, devraient assumer plus que leur part du jeu et qu'ils ne pourraient le faire efficacement dans leur schéma de l'Euro.

Sans doute (on n'en est pas sûr, car l'équipe de France a toujours jalousement protégé le secret de sa « vie privée ») dut-il se montrer persuasif pour convaincre les intéressés, majoritairement favorables à un système qui leur avait permis, trop d'observateurs l'oublièrent très vite, de réussir en Angleterre une performance pour laquelle tout le monde aurait signé des deux mains avant le début de la compétition.

Cependant, les cadres de l'équipe, en dehors d'un entraîneur en qui ils avaient confiance, possédaient une autre qualité décisive : ils étaient intelligents et avaient bien senti que cette place de demi-finalistes, inespérée si l'on considère d'où ils venaient, aurait pu se changer en une réussite autrement palpable. C'est ce plus que Jacquet devait trouver dans la préparation du Mondial.

UNE INTENSITÉ PRESQUE EFFRAYANTE. Le sage et courtois Aimé s'investit dans cette mission, pour lui sacrée, avec une intensité presque effrayante. Pendant deux ans, il ne vécut que pour cette Coupe du monde, ne se contentant pas d'exercer son action dans son domaine préféré, le terrain. L'intendance, le suivi médical, l'organisation de la vie quotidienne des sélectionnés furent aussi minutieusement préparés que l'entraînement, et, durant le Mondial, le sélectionneur se réveilla plus d'une fois en pleine nuit dans son fauteuil, devant un téléviseur vide, la cassette de l'adversaire qu'il voulait étudier une fois de plus et devant laquelle il avait fini par céder au sommeil, s'étant depuis longtemps déroulée jusqu'à son terme.

Pragmatique, il souhaitait conserver ses bases d'un Euro qui restait pour lui la référence, parce que seule la compétition comptait. Mais l'opinion publique, légitimement rendue impatiente par la perspective du Mondial, ne comprit pas forcément que les matches de préparation n'avaient aucune importance en eux-mêmes et ne servaient qu'à préparer le jour J. Ce fut une dure période, et il fallut à Jacquet une force de caractère peu commune pour ne pas craquer sous la pression. Durant ces moments, sa tactique fut de prendre tous les coups pour lui et de mettre les joueurs à l'abri, comme à Bordeaux. Il y parvint, non sans avoir été sévèrement touché par certaines attaques, comme le montra son attitude intransigeante une fois la victoire obtenue.

Statufié de son vivant, Jacquet aurait pu, à cinquante-sept ans, se contenter de vivre entre ses parents le reste de son âge. Mais l'ancien tourneur de Sail-sous-Couzan, malgré cette réussite suprême, estimait devoir encore quelque chose au football. Il accepta donc le costume de DTN qu'il occupe actuellement et auquel il n'était sûrement pas prédestiné. Fidèle à lui-même, il a voulu servir, encore et toujours.

J.-J. V.

2. ALBERT BATTEUX

Batteux, le père spirituel de

EXEMPLE. Homme symbole du Stade de Reims, guide de l'équipe de France 1958, Albert Batteux a participé à l'aventure d'un autre club mythique : l'AS Saint-Etienne. Une trajectoire exceptionnelle pour un homme qui a marqué plusieurs générations d'entraîneurs.

Albert Batteux

Né le : 2 juillet 1919, à Reims. **Carrière de joueur :** Reims (1937-50). **Palmarès :** champion de France 1949 ; vainqueur de la Coupe de France 1950. 8 sélections A (6 juin 1948 - 19 juin 1949). **Carrière d'entraîneur :** Reims (1950-63), équipe de France A (1er mars 1955 - 5 mai 1962), Grenoble (1963-67), Saint-Etienne (1967-70), Avignon (1976-77). **Palmarès :** vainqueur de la Coupe latine 1953 ; champion de France 1953, 1955, 1958, 1960, 1962, 1967, 1968, 1969 et 1970 ; vainqueur de la Coupe de France 1958, 1968 et 1970 ; finaliste de la Coupe d'Europe des champions 1956 et 1959 ; participation à la phase finale de la Coupe du monde 1958 (3e).

« On ne peut qu'admirer la sincérité et la fantaisie de cet éblouissant causeur, qui enveloppe dans la mosaïque de ses anecdotes, de ses paradoxes, de son cynisme même, un sentiment profond des choses, des hommes, de l'art, du football. » Cette sentence, extraite du quotidien *L'Equipe* (16 octobre 1979), décrit joliment le talent oral du grand homme, adepte du dialogue permanent, mine intarissable d'anecdotes, capable de captiver pendant trois heures un effectif professionnel sur l'art et la manière de s'emparer d'un match, de le dompter, puis de le remporter avec grâce et maîtrise. Aujourd'hui touché par une grave maladie, Albert Batteux a traversé le siècle du football français, apportant sans compter sa science et son sens de l'amitié.

Pendant longtemps, là où une sélection nationale écrivait une page d'histoire, là où une équipe de club inventait un style, se trouvait ce Champenois jovial. Car, si Albert Batteux a toujours été intarissable, il n'a rien d'un beau parleur inapte à la pratique. Avec le Stade de Reims, qu'il prend en charge à vingt-neuf ans, puis avec l'Association Sportive de Saint-Etienne, il a conquis le plus prestigieux palmarès d'un entraîneur français. Rien moins que huit titres de champion de France et trois Coupes de France, qui se sont ajoutés à un Championnat et une Coupe enlevés comme joueur sous la tunique rémoise. Précoce, précurseur même, le grand homme a atteint le faîte de sa gloire avant la quarantaine, en menant le Stade de Reims à deux reprises en finale de la Coupe d'Europe des champions (1956 et 1959), contre le Real de Di Stefano et Puskas, et en guidant l'équipe de France de Kopa et Fontaine en demi-finales de la Coupe du monde 1958, en Suède. D'où cet adage plusieurs fois répété au cours des années : « Je serais ingrat à l'égard du football s'il m'arrivait d'être amer ou déçu... »

« C'EST LE JOUEUR QUI GAGNE ET QUI PERD. AUCUN ENTRAÎNEUR N'A JAMAIS BÂTI UNE GRANDE ÉQUIPE AVEC SES SEULES IDÉES »

Albert Batteux, né juste après la Première Guerre mondiale, fils d'un cheminot rémois, a grandi parmi treize frères et sœurs. Les années passant, il n'a jamais écorné, malgré les succès et la reconnaissance internationale, les valeurs héritées de cette éducation forte et simple. Quand le FC Barcelone lui propose un jour 45 millions de francs, il préfère repousser l'offre pour mieux prolonger son œuvre dans son pays. Plusieurs fois, les meilleurs clubs d'Espagne et d'Italie, impressionnés par le jeu alerte pratiqué par le Stade de Reims, reviendront, en vain, à la charge. Albert Batteux est alors l'un des entraîneurs phares du Vieux Continent. Pourtant, au retour de la campagne de Suède, célébré par tous, il préfère recadrer le mérite de chacun : « Dans ce sport, les sorciers n'existent pas. Le seul mérite des entraîneurs est d'abord de comprendre sur quels hommes, autrement dit sur quelles forces et sur quelles faiblesses, ils peuvent compter. C'est ensuite de s'en accommoder et enfin d'en tirer le meilleur parti possible. Car c'est le joueur qui gagne et qui perd. Aucun entraîneur n'a jamais bâti une grande équipe avec ses seules idées. Le football est un jeu simple, dont tous les problèmes ont déjà été pensés et résolus. Il se joue avec des hommes et non avec des pions. C'est pourquoi un terrain de foot ne sera jamais un échiquier. Moi, en Suède, j'ai eu des hommes de classe, en bonne santé morale et physique, et le temps de les amalgamer. Un point, c'est tout ! »

Certes, la ribambelle de talents qu'il entraînait lors du Mondial 1958 (Kopa, Fontaine, Piantoni, Penverne, Vincent, Marche, Jonquet, Abbes...), la plupart issus de son Stade de Reims, constituait une matière première en or capable de rivaliser avec les dieux brésiliens. Mais les dons individuels n'expliquent pas tout. A leur tête, Albert Batteux a su d'abord composer un style résolument offensif, qui offrait une libre expression aux techniciens tricolores. Près de cinquante ans plus tard, Raymond Kopa rend hommage à cette confiance octroyée aux joueurs. « Avec M. Batteux, le joueur était roi, son talent pouvait s'exprimer sans réserve. » Le schéma existait, il était précis, mais jamais il ne bridait les envies de dribbles de l'un ou les montées de l'autre. Inspirée par son entraîneur, cette génération méritait déjà le surnom de « Brésiliens de l'Europe », expression reprise un quart de siècle plus tard pour la bande à Platini.

Si les équipes de France et de Reims ont rejoint le gotha mondial dans la seconde moitié des années 50, elles le doivent également aux mots d'Albert Batteux. Les joueurs qui ont longtemps fréquenté les vestiaires où il œuvrait se rappellent ses phrases ciselées, aux mots tirés d'un vocabulaire riche et sans cesse renouvelé. Jamais vexatoire, jamais violent, leur entraîneur savait éveiller leur motivation et leur sens du devoir grâce à quelques remarques bien senties, toujours claires et pleines de bon sens. D'ailleurs, après sa carrière, installé dans sa demeure de Meylan, dans l'Isère, l'amoureux des jolis vocables et des riches idées sut enrichir les colonnes de *France Football* de chroniques aux petits oignons.

Homme symbole et père fondateur d'un Stade de Reims rayonnant, devenu le deuxième club d'Europe derrière l'intouchable Real Madrid, Albert Batteux a également participé à l'aventure d'un autre club mythique, capable de fédérer toute la France dans son sillage : l'AS Saint-Etienne. Fidèle à son club de toujours, de 1937 (première licence professionnelle) à 1963, il passe bien quatre années à Grenoble, en Deuxième Division, mais, contrairement à ceux qui prétendent que ses méthodes fondées sur le jeu offensif et les rapports humains n'ont plus cours, il resurgit avec succès à l'ombre du stade Geoffroy-Guichard. Pendant cinq saisons, le Rémois pur souche s'intègre sans remous dans la culture du Forez, à cent lieues des habitudes du milieu champenois. Sur place, il prend la succession de Jean Snella, son adjoint lors de la Coupe du monde 1958 et premier architecte de la maison verte. De 1967 à 1972, Albert Batteux remporte trois Championnats et deux Coupes de France, aux commandes, encore une fois, d'éléments de grande valeur : Herbin, Jacquet, Bereta, Revelli, Larqué, Keita, Mekloufi, Carnus, Bosquier... Est-ce un hasard si les deux premiers cités furent les deux meilleurs entraîneurs français du dernier quart de siècle ?

Après avoir laissé sa place à Robert Herbin, Albert Batteux n'abandonne pas la carrière, toujours désireux de prolonger sa mission de « passeur » d'idées sur le football. Dirigeant pendant dix-huit mois à l'AS Nancy-Lorraine, il y croise Michel Platini et défend sa cause quand le petit génie se voit menacé de renvoi à cause de mauvais résultats scolaires. Puis, jamais lassé des entraînements matinaux et des samedis au stade, il accepte de rendre service à Avignon, en Deuxième Division, avant de commettre l'erreur de rejoindre, à l'âge de la retraite, l'OGC Nice et l'OM, deux maisons en crise permanente et culturellement opposées à ses principes. La soixantaine dépassée, Albert Batteux peut alors se retirer dans sa demeure, à deux pas des Alpes, sans regretter les attraits de la renommée. Du sport qu'il a servi toute sa vie, il ne lui reste alors que quelques tennis-ballons et, surtout, de longues causeries entre amis. Comme il dit : « Je ne baigne pas dans la nostalgie, je prends plaisir à raconter, c'est tout. »

CHRISTOPHE LARCHER

Photo L'ÉQUIPE

France-Ecosse, Coupe du monde 1958 : Albert Batteux, qui précède Jean Snella, mènera les Tricolores jusqu'en demi-finales.

Photo Fred MONS

COMME UNE OMBRE. Albert Batteux n'était malheureusement pas présent à cette remise des Trophées du siècle, la maladie l'avait empêché de se déplacer. Mais Armand Penverne, pilier du grand Reims et de l'équipe de France 1958, le représentait très symboliquement, porteur de valeurs et d'idées qui ont marqué bien des entraîneurs français, Aimé Jacquet en tête.

toute une profession

chat, le Stade de Reims savait enrôler les joueurs qui correspondaient au style de l'équipe. Je pense à Roger Piantoni *(ex-Nancy)*, à Just Fontaine *(ex-Nice)* et à Jean Vincent *(ex-Lille)*. Le recrutement était parfaitement ciblé et le jeu prôné pouvait se développer. La grande force de Batteux était de savoir mesurer parfaitement les capacités de ses joueurs et de leur laisser la bride sur le cou.

Batteux est aussi fameux pour ses prises de parole.

Il était absolument remarquable dans les causeries d'avant-match ! Il nous faisait partager son amour fou du foot. Nous nous réunissions la veille du match, le samedi soir, de 18 à 20 heures. C'était vraiment un régal de l'écouter. Il savait trouver les mots pour décrypter nos erreurs de la rencontre précédente et expliquer ce qu'il attendait de nous en vue du lendemain. Ça durait deux heures, mais ça n'était jamais ennuyeux car il savait concerner chacun d'entre nous. Il était tout aussi intarissable après les matches. Avec lui, de toute façon, ceux qu'on avait perdus, au bout de deux heures de discussions, on les avait gagnés, car on les avait refaits *(rires)*.

Etait-il proche des joueurs ?

Albert est un homme de cœur, très humain. En 1956, m'étant fait opérer des deux genoux, j'ai manqué la finale de la Coupe d'Europe contre le Real Madrid. Eh bien, il m'a écrit une très belle lettre pour me réconforter et me signifier que je manquais au Stade de Reims. Il n'était pas obligé de faire un tel geste, et ça m'a beaucoup touché... Plus généralement, il défendait toujours ses joueurs, nous pouvions compter sur lui. Surtout, il savait écouter ses hommes, sa porte était toujours ouverte. C'était aussi un gentleman après les matches. On ne l'a jamais entendu se plaindre de l'arbitre ou ergoter sur un hors-jeu discutable. Albert Batteux ne se cachait jamais derrière de telles excuses si l'équipe avait perdu une rencontre. Il réprimandait même les joueurs qui s'étaient montrés trop virils en match. Pour lui, ce n'était pas un bon moyen d'arriver à la victoire.

Photo Bernard MATUSSIÈRE

« IL APPLIQUAIT LE MÊME JEU, TOUJOURS À UNE TOUCHE DE BALLE ET PORTÉ VERS L'ATTAQUE »

Peut-on dire que l'équipe de France de 1958 était la continuation du Stade de Reims ?

Tout à fait ! Albert Batteux appliquait le même jeu, toujours à une touche de balle et porté vers l'attaque. Nous avons été jusqu'à huit Rémois à porter le même jour le maillot bleu. En Suède, nous étions en moyenne six titulaires à chaque match. Pour les non-Rémois, il était vraiment difficile de se faire une place. De fait, nous éprouvions le même plaisir en club qu'en sélection. D'autant que nous ne perdions pas souvent ! Il ne faut pas se raconter d'histoires : quand on joue bien, on gagne... Car Reims, ce n'était pas seulement le beau jeu, c'était aussi la gagne ! Nous étions de sacrés compétiteurs ! D'ailleurs, Albert Batteux n'aurait pas apprécié que nous nous contentions de régaler le public. Il suffit de jeter un coup d'œil sur son palmarès.

Vu ses succès, était-il jalousé par le milieu ?

Non, il inspirait plutôt le respect et il a suscité de nombreuses vocations. Il suffisait d'écouter des entraîneurs comme Pierre Pibarot et Jean Snella, qui reconnaissaient son importance. Je suis convaincu qu'Albert Batteux a établi les fondations du football français. Il lui a donné sa nature propre, fondée sur la technique et l'offensive. De Platini à Zidane, les plus grands footballeurs français ont toujours eu une mentalité proche de celle des Rémois de Batteux. La filiation entre les générations est évidente, l'esprit reste le même. D'ailleurs, Jacquet et Hidalgo ont évolué sous les ordres d'Albert Batteux, le premier à Saint-Etienne, le second à Reims. Ils ont été instruits à l'école de Batteux et parlent le même langage que lui. »

C. L.

Penverne : « C'était un révolutionnaire »

HOMMAGE. Ancien demi du Stade de Reims et de l'équipe de France (39 sélections), Armand Penverne évoque le mode de fonctionnement d'un entraîneur hors pair.

« De quelles façons Albert Batteux a-t-il marqué son époque ?

Sur le plan des idées, il avait toujours une guerre d'avance sur tout le monde. D'ailleurs, il a hissé les équipes qu'il a dirigées au niveau de ce qui se faisait de mieux en Europe, le Real Madrid et la sélection de Hongrie. C'est lui qui a lancé le jeu à une touche de balle. Pour y parvenir, nous avions une méthode d'entraînement révolutionnaire, qui a ensuite été reprise par les autres clubs. Chaque séance s'opérait balle au pied et tout était axé sur la technicité individuelle. Par exemple, chaque séance de travail se terminait par un petit match à trois contre trois sur un terrain de basket, et il fallait toucher le poteau avec le ballon. C'est pour cette raison que nous allions plus vite que les autres. Les défenseurs aussi étaient concernés par ce souci d'adresse. Ils devaient avoir une technique d'attaquants car, au Stade de Reims, le jeu devait partir de derrière. La relance était donc une priorité, contrairement à l'essentiel des équipes de l'époque, qui se contentaient de balancer de longs ballons devant. Albert Batteux avait toujours des idées innovantes. Par exemple, notre gardien de but, Dominique Colonna, avait consigne de relancer très vite à la main sur les côtés, pour déstabiliser l'adversaire. Donc, sur ses dégagements, je me mettais sur la ligne de touche pour lui offrir une solution. Aujourd'hui, Lama et Barthez font ça naturellement, mais, à notre époque, c'était nouveau. Par ailleurs, Batteux travaillait avec un préparateur physique. Pour résumer, on peut dire qu'il a inventé une forme de football.

Il avait en plus à sa disposition une génération exceptionnelle.

Bien sûr qu'un grand entraîneur a besoin de joueurs aptes à appliquer sa méthode. Mais, grâce à Albert Batteux et au secrétaire général du club, Pierre Per-

3. MICHEL HIDALGO

Hidalgo : « J'ai vécu une g

SENTIMENTAL. Troisième au palmarès des entraîneurs du siècle, le patron des champions d'Europe 1984 revient sur huit années qui ont réveillé le football français et sur ses sources d'inspiration.

« Au palmarès du siècle, vous êtes devancé par Aimé Jacquet et Albert Batteux. Comment réagissez-vous à ce classement ?

Aimé Jacquet premier, c'est imparable ! Il a repris une sélection traumatisée et l'a hissée au sommet malgré les attaques. Un mot traduit sa réussite : cohérence. Il n'a jamais varié dans sa ligne de conduite. Il a pris un groupe de joueurs et leur a dit : " Si on se qualifie pour l'Euro, je vous garde jusqu'au bout. Nous serons toujours ensemble. " Fort de cette certitude, le groupe s'est bonifié et s'est saisi du rêve de remporter la Coupe du monde. Une fois les énergies mobilisées, une magie est née. Je n'ai jamais vu une équipe de France avec autant de certitudes.

Venons-en à Albert Batteux.

J'ai eu la chance de jouer trois saisons sous ses ordres, à Reims, et je ne pense pas qu'un entraîneur au monde ait eu la vision, les options de jeu et le verbe d'Albert Batteux. Son entraînement était à la fois le plus simple et le plus riche au monde. La première partie de l'entraînement était dirigée par un professeur d'éducation physique qui, en fonction des consignes de Batteux, nous faisait travailler la résistance, la vivacité, etc. Ensuite, Batteux prenait les choses en main et nous faisions un match neuf contre neuf sur le grand terrain. Puis nous finissions toujours par un tournoi sur un terrain de basket, où il fallait viser un poteau métallique. L'entraînement de Batteux combinait le plan athlétique, le jeu dans le grand espace et le petit jeu. C'était parfait, pointu et, surtout, révolutionnaire.

Photo Bernard MATUSSIÈRE

Parlez-nous du jeu prôné par Albert Batteux.

Ce jeu court était vraiment un modèle du genre, avec Kopa comme joueur symbole. Pour saisir l'inventivité de Batteux, prenons l'exemple du corner à la rémoise. Comme nous n'avions pas de grands gabarits, il nous a demandé de jouer les corners en faisant une passe courte vers Kopa, qui se débrouillait pour créer le danger. Ainsi, le ballon n'était pas envoyé dans les airs et perdu à tous les coups.

« JACQUET AVAIT UN CAP DE TOURNEUR, MOI UN CAP D'AJUSTEUR. LE PÈRE DE BATTEUX ÉTAIT CHEMINOT. NOUS SOMMES TOUS D'ORIGINE MODESTE, PROCHES DE L'HOMME DE LA RUE »

Au-delà du technicien, comment était l'homme ?

Il alliait intelligence et bon sens. Et puis, Albert était un humaniste. J'étais à l'armée et je pouvais aller manger chez lui quand je voulais. Chez lui, c'était la maison du bon Dieu.

Jacquet, Batteux, Hidalgo... Finalement, vos profils sont comparables.

Nous sommes d'abord tous du sérail. En plus, Jacquet et moi avons travaillé en usine, lui avec un CAP de tourneur, moi avec un CAP d'ajusteur. Le père de Batteux était cheminot. Donc, nous sommes tous d'origine modeste et nous sommes restés proches de l'homme de la rue. Seize ans ont passé, mais on me dit toujours merci. Ça vaut mieux que n'importe quelle médaille !

Quand vous devenez sélectionneur en 1976, vous inspirez-vous des options d'Albert Batteux ?

Sciemment et inconsciemment, mon travail découlait du sien. Je ne voulais pas de duels ! C'était mon principe. Parfois, le duel s'impose au joueur, mais, dans la mesure du possible, il fallait l'éviter par des mouvements collectifs et par un jeu vif, de gestes et d'esprit. Tout ça, c'est quand même du Batteux... Cette conception du football me vient aussi de Lucien Leduc, qui m'a entraîné à Monaco. Lui aussi était un homme au grand cœur, un vrai père de famille. Ma culture d'entraîneur s'est construite grâce à ces hommes rares. J'aurais vraiment été trop con d'appliquer des options fondées, par exemple, sur la défense ou la destruction.

Comment qualifieriez-vous vos huit années à la tête de l'équipe de France ?

Au-delà de l'aventure sportive, j'ai d'abord vécu une aventure humaine ! J'ai côtoyé des gens exceptionnels. Georges Boulogne, par exemple, qui me chapeautait à la DTN. Et Fernand Sastre ! Le plus grand dirigeant de sport français d'après-guerre ! Il a redressé la Fédération, il a obtenu l'organisation de l'Euro 84, sans parler du triomphe de la Coupe du monde 1998. Je partageais une totale complicité affective avec ces deux hommes.

Cette compétition ne marquait-elle pas pourtant le début de la grande aventure d'une génération dorée ?

Avec le recul, c'est une évidence. Mais, sur le coup, l'épisode de la Coupe du monde 1978 a été plutôt troublé. On avait même parlé de gâchis à notre sujet. On avait, par exemple, stigmatisé l'attitude de trois joueurs qui avaient réclamé à Adidas une malheureuse rallonge de 1 000 francs. C'était une peccadille qui a été grossie démesurément.

Plusieurs organisations humanitaires vous ont aussi reproché de jouer dans un pays tyrannisé par le général Videla.

On a d'ailleurs failli m'enlever juste avant la compétition, près de Bordeaux, pour, paraît-il, m'échanger contre des prisonniers politiques argentins. Ma femme avait peur, elle ne voulait plus rester à la maison. Amnesty International nous a demandé de renoncer à la Coupe du monde. J'ai reçu des centaines de cartes postales qui nous reprochaient d'aller jouer à trois cents mètres de lieux de torture. C'était vrai, mais que faire ? Ce n'était pas possible de saborder l'équipe.

Au retour, quel sentiment avez-vous gardé de cette Coupe du monde ?

Nous étions amers car ces différentes histoires et l'éloignement ont un peu éclipsé l'aspect sportif. Le potentiel de cette équipe naissante n'a pas été perçu à sa juste valeur.

Comment qualifieriez-vous cette équipe de France de 1978 ?

Pendant deux ans, j'avais cherché un petit peu l'équipe *(NDLR : de 1976 à 1978, 23 joueurs sont lancés, dont Platini, Bossis, Six, Battiston)*. À la fin des années 70, la France était encore un petit pays de football, mais des jeunes commençaient à s'affirmer et il était clair que le potentiel était énorme. Je maintiens qu'en Argentine nous avions une belle équipe. Nous avons raté le coche par inexpérience, mais si nous avions passé le premier tour, nous serions allés loin.

Il aurait été dommage d'abandonner cette génération aussi vite.

Sincèrement, au retour d'Argentine, j'avais envie d'arrêter ! C'est en mesurant le potentiel de cette équipe que j'ai décidé de poursuivre. Autour de Platini se formait un noyau de joueurs très prometteurs, qui n'était pas pollué par les polémiques. De plus, j'ai reçu le soutien de toute la direction technique. Quant à Fernand Sastre, il était déjà tourné vers la prochaine Coupe du monde. Il avait déjà plein de projets en tête.

A cette époque apparaissent des critiques personnelles qui se perpétueront plusieurs années. Vous êtes jugé trop sentimental pour la tâche de sélectionneur. Comment réagissez-vous ?

Je ne comprenais pas pourquoi mes sentiments pouvaient être assimilés à un aveu de faiblesse. Comme si le fait d'aimer les nobles qualités de l'homme était une tare. Comme si, dans un monde cruel et déshumanisé, on pouvait être trop gentil ! Franchement, je ne vois pas en quoi il est dégradant de pleurer après un match chargé d'émotions.

Photo PRESSE SPORTS

1984 : la France de Michel Hidalgo remporte le Championnat d'Europe des nations, son premier grand trophée. « Pour beaucoup d'entre nous, c'était le rendez-vous de notre vie. »

Le grand public découvre votre émotivité le 16 novembre 1977, le soir de France-Bulgarie (3-1), décisif pour le Mundial 78. Une fois la qualification acquise, vous fondez en sanglots.

Des soixante-quinze rencontres que j'ai dirigées en tant que sélectionneur, ce France-Bulgarie reste sans doute la plus belle. Ce match baignait dans une pureté de sentiments que nous n'avons jamais retrouvée. Ce soir-là, le public, les joueurs, tout le monde vivait dans la fraîcheur et l'harmonie. L'équipe était jeune, elle suscitait la ferveur et le public la supportait avec une sincérité totale, sans avoir d'exigences. Notre jeu aussi était pur, sans calculs ni retenue. Si je n'ai à retenir qu'un seul match, ce serait celui-là. Tout y était.

« J'AVAIS RÉUNI PLATINI ET GIRESSE POUR LEUR EXPLIQUER QUE JE SOUHAITAIS LES ASSOCIER ET NON LES METTRE EN CONCURRENCE. COMME ILS SONT INTELLIGENTS, ILS L'ONT COMPRIS »

Quatre ans plus tard, le 18 novembre 1981, la France joue à nouveau sa qualification pour la Coupe du monde sur un match au Parc des Princes. Quelle était l'ambiance ce soir-là ?

Rien à voir avec 1977 ! Là, la victoire était impérative ! De plus, notre adversaire était la Hollande, l'une des meilleures sélections de l'époque. Ce n'était pas de la tarte, surtout que l'attente était forte et tout à fait légitime, d'ailleurs. En cas de défaite, je devenais la cible.

rande aventure humaine »

Michel Hidalgo

Né le : 22-3-1933, à Leffrinckoucke (Nord). **Carrière de joueur :** Le Havre (1952-54), Reims (1954-58), Monaco (1958-66). **Palmarès de joueur :** champion de France 1955, 1961 et 1963 ; vainqueur de la Coupe de France 1960 et 1963. 1 sélection (5-5-1962). **Carrière d'entraîneur :** Equipe de France A (27 mars 1976 - 27 juin 1984), manager de Marseille (1986-93). **Palmarès d'entraîneur :** champion d'Europe des nations 1984 ; vainqueur de la Coupe intercontinentale des nations 1985 ; participation à la phase finale de la Coupe du monde 1978 (1er tour) et 1982 (4e).

Heureusement, par la grâce du coup franc de Platini et du but de Six, les fusils se sont baissés.

Comment s'est déroulé ce Mundial 82 ?

Le premier tour a été franchi dans la douleur avec, en particulier, un troisième match crispant contre la Tchécoslovaquie (score final 1-1). En revanche, pour le second tour, nous étions sur des rails, avec en particulier l'avènement du milieu de terrain à quatre, avec trois numéros 10, Platini, Giresse, Genghini, plus Tigana.

Ce « coup » – trois numéros 10 alignés ensemble – restera comme la décision la plus spectaculaire de votre mandat à la tête des Bleus.

Jusque-là, nous jouions avec trois milieux et trois attaquants, en général, mais, vu les joueurs dont je disposais, j'ai imaginé un autre dispositif avec quatre milieux : Platini et Giresse en créateurs-buteurs et Tigana et Genghini en récupérateurs-relanceurs, l'un à droite, l'autre à gauche. Devant, bien sûr, restaient deux attaquants.

C'était tout pour la création !

C'était ma façon de voir le football. Déjà, quand j'avais aligné Platini et Giresse ensemble quelques mois plus tôt, j'avais été critiqué. J'avais dû les réunir pour leur expliquer que je souhaitais les associer et non pas les mettre en concurrence. Comme ils sont intelligents, ils l'ont très bien compris.

Comment en venez-vous à l'idée d'ajouter un troisième numéro 10 en la personne de Genghini ?

Cette formule a peut-être choqué, mais moi, j'en étais toujours à dire qu'une équipe a de l'espoir quand elle tient le ballon. Or, pour avoir le ballon, il faut aligner de grands techniciens. Avec Tigana, Giresse, Genghini et Platini, j'étais servi. En cas de faiblesse de l'un, les autres pouvaient compenser. De plus, à part Tigana, ils ont tous marqué des buts décisifs pendant cette Coupe du monde. En retirant un attaquant, je n'ai pas affaibli l'attaque, au contraire.

Quel était alors l'impact du jeu des Bleus ?

Le monde entier découvre le jeu à la française, un jeu avec beaucoup de personnalité et de créativité. Les noms de nos milieux de terrain ont fait le tour du monde. Beaucoup de gens se souviennent davantage du jeu de l'équipe de France des années 80 que de celui de la Coupe du monde 1998. En revanche, contrairement à l'équipe d'Aimé Jacquet, il nous manquait la puissance. Au milieu et devant, nous étions des poids plume.

Ce manque a été dramatiquement sensible en demi-finales contre l'Allemagne (défaite 5 tirs au but à 4).

Bien entendu. Nous perdons en plus Genghini sur blessure, puis Battiston, séché par Schumacher. Sans parler de l'arbitrage de M. Corver, un Hollandais, et du responsable de l'arbitrage de la compétition, qui était allemand. En ce temps-là, comme maintenant, on aidait les grandes équipes et la France n'entrait pas encore dans cette catégorie. Ce soir-là, tout le monde pleurait. Ce fut un terrible coup dur, surtout que nous étions très inquiets pour Battiston qui était à l'hôpital. L'image de cette Coupe du monde, c'est Platini marchant près de la civière qui emmène Battiston et lui tenant la main jusqu'à la touche.

Encore une fois, en 1982, après Reims, les Bleus de 1958, Saint-Etienne, une équipe française manquait la consécration suprême. Pouvait-on parler de manque de chance, d'expérience, de caractère, de maîtrise ?

Les plus belles réussites se font étape par étape. Les réussites à la verticale sont dangereuses car elles sont suivies de chutes tout aussi verticales. En 1982, l'équipe de France s'est approchée très près des sommets, mais il manquait encore un maillon. Deux ans plus tard, elle a enfin atteint son but.

« CONTRE LE PORTUGAL, IL A FALLU LA RÉACTION DE TIGANA POUR REDONNER L'ESPOIR À TOUT LE STADE. GRÂCE À SON GESTE PLEIN DE HARGNE, L'ESPOIR ÉTAIT ENCORE VIVANT »

A vos yeux, quelle est l'image de l'Euro 1984 ?

C'est Tigana contre le Portugal, en demi-finales. Jordao vient de marquer le deuxième but portugais, la finale nous échappe. A cinq mètres de moi, les Portugais exultent. Putain, si j'avais eu une mitraillette, je les aurais flingués ! Leur joie me faisait mal. Il a fallu la réaction de Tigana, qui a redonné l'espoir à tout le stade en allant chercher le ballon dans nos filets pour le ramener en courant au centre du terrain. Grâce à ce geste plein de hargne, le coup de gel qui était tombé sur l'équipe s'est évanoui. L'espoir était encore vivant. Et c'est encore Tigana qui s'arrache pour servir Platini sur le but vainqueur.

Que représentait le fait d'évoluer en France ?

Pour beaucoup d'entre nous, c'était le rendez-vous de notre vie. La France était favorite pour la première fois de son histoire, mais nous ne savions pas jusqu'où l'équipe pouvait aller. D'ailleurs, le premier match contre le Danemark a été pénible, avec un peu de chance sur le but de Michel et avec l'expulsion d'Amoros. Paradoxalement, c'est son remplaçant, Domergue, qui nous sauvera en demi-finales.

En finale, contre l'Espagne, il a fallu attendre le but de Bellone à la dernière minute pour être assuré de la victoire.

La tension était totale. En outre, en deuxième mi-temps *(à la 72e minute)*, s'est déroulé un fait incroyable. Battiston me fait signe qu'il est blessé. Je fais donc entrer Amoros qui avait été suspendu trois matches. Une fois le remplacement effectué, je demande à Battiston ce qu'il a. Il me dit : " Rien ! " En fait, il souhaitait simplement qu'Amoros ait son petit morceau de finale. Sur le coup, j'étais en colère, mais ce geste de Battiston est l'un des plus beaux que j'ai vus dans ma carrière. Il s'est privé volontairement du moment rêvé de tout footballeur, à savoir être présent sur le terrain quand l'arbitre met fin à une finale victorieuse ! De mes huit ans aux commandes de l'équipe de France, c'est certainement le souvenir le plus magnifique. Je voulais une équipe élégante, positive, loyale, humaine, pleine de noblesse. Eh bien, cet état d'esprit se manifestait au moment le plus fort.

Et, surtout, la France avait enfin réussi à remporter un titre international !

Et pas n'importe comment ! Cinq matches, cinq victoires, avec un type qui a réalisé ce qu'aucun grand joueur n'a jamais pu faire. Michel Platini a inscrit neuf buts ! Il était au sommet de son art, rien de lui résistait, chaque geste était idéal.

Platini était aussi le symbole d'une génération dorée, l'une des plus talentueuses du siècle. Jugez-vous qu'après la victoire contre l'Espagne votre mérite personnel ait été assez souligné ?

C'était une génération fantastique ! Prenez Bossis, Amoros, Giresse, Fernandez et tant d'autres, le tout commandé par Platini. Sans Platini, je n'aurais pas connu tout ça ! C'était une fortune de fréquenter un type comme ça ! Bien sûr que ma petite renommée doit beaucoup à ces grands joueurs. Mais de la même façon, 1958, c'est d'abord Kopa, et 1998, c'est d'abord Zidane. Pareil pour Cruyff et l'Ajax ou Maradona et l'Argentine. Une grande équipe sans joueur hors du commun, ça n'existe pas !

Quel sentiment domine chez vous après l'Euro 84 ?

Je me sentais très, très léger. En même temps, je savais que, pour moi, l'équipe de France, c'était fini ! En 1982, j'ai fait la connerie de dire que j'arrêterais au terme de l'Euro 84. J'en avais averti la FFF afin de préparer un successeur, en l'occurrence Henri Michel. Avec le recul, je crois qu'il ne faut pas programmer sa sortie. Il faut partir quand le plaisir a disparu. Malheureusement, en 1984, quand les joueurs influents de l'équipe m'ont demandé de rester pour poursuivre l'aventure, j'ai dû refuser pour mettre mes actes en conformité avec mes paroles.

Au moment de quitter l'équipe de France, de quoi êtes-vous le plus fier ?

En huit années, en soixante-quinze matches, nous avons su asseoir nos options de jeu sans jamais copier personne. La France s'est bâti sa propre personnalité et son jeu était reconnu partout. Le plus beau, c'est que la ligne de demis a été un modèle pour le monde entier. »

CHRISTOPHE LARCHER

Photo Fred MONS

LA CLASSE. Tiré à quatre épingles et sérieux comme un pape, Michel Hidalgo a animé la soirée des trophées avec son éloquence coutumière. Le sélectionneur qui a mené l'équipe de France à son premier titre, en 1984, n'a pas changé. Il reste amoureux des mots, il aime toujours autant le jeu et il sait en parler. Attentif au moindre détail, regardez Michel préparer son entrée en scène. Il sera parfait.

2
3
1

LE DERNIER ARRIVÉ SUR LA GRANDE SCÈNE DU JEU A GAGNÉ. Capitaine valeureux de l'exceptionnelle équipe de France de cette fin de siècle, Didier Deschamps a crevé l'écran. Evidemment. Le doublé Coupe du monde-Championnat d'Europe ne pouvait laisser insensible un jury de ***FF*** très attaché à la vérité du terrain. Une indiscutable première place qui semble réjouir aussi bien Alain Giresse, membre influent de l'équipe de France 1982-86, que Dominique Rocheteau, l'un des symboles du Saint-Etienne 1974-77.
Photo **BERNARD MATUSSIÈRE**

Un plébiscite pour des

Pour 30 des 34 jurés, la sélection nationale 1998-2000 est bien l'équipe du siècle. Un raz de marée qui a tout en

Classement

1. **France 1998-2000,** 163 points.
2. **France 1982-1986,** 102 points.
3. **Saint-Etienne 1974-1977,** 68 points.
4. **Marseille 1989-1993,** 64 points.
5. **Reims 1955-1960,** 36 points.
6. France 1958, 35 pts.
7. PSG 1993-1997, 21 pts.
8. Bordeaux 1984-1987, 10 pts.
9. Saint-Etienne 1967-1970, 5 pts.
11. Nantes 1979-1983, 5 pts.
11. Auxerre 1993-1996, 4 pts.

LAFONT Maurice
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. FRANCE 1958
4. MARSEILLE 1989-1993
5. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
« Le choix n'est pas aussi facile à faire. Je place pourtant les trois équipes de France devant, celle de 1998-2000 en tête, bien entendu, pour avoir décroché, dans la foulée, le titre de champion du monde et celui de champion d'Europe. Derrière ces trois sélections, Marseille et Saint-Etienne tiennent le haut du pavé en ce qui concerne le football français de club. Mais je regrette de ne pas pouvoir glisser le Stade de Reims 1955-1960 dans ce classement... »

MAHI Khennane
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. FRANCE 1958
4. STADE DE REIMS 1955-1960
5. MARSEILLE 1989-1993
« Dans mon esprit, il n'y a aucun doute possible : les équipes de France se situent très loin devant les équipes de club. Au premier rang, la France 1998-2000 écarte toute forme de concurrence : Coupe du monde et Championnat d'Europe, que demander de plus ? L'équipe de France de Platini alliait performances et panache, celle de 1958 a donné un très bel aperçu des possibilités françaises en Coupe du monde. Gloire également au grand Stade de Reims et à l'OM, qui a rapporté à la France la seule Coupe d'Europe des clubs champions de son histoire. »

Photo Jean-Louis FEL
France 1998 : incontestablement l'équipe du siècle.

TRÉSOR Marius
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. MARSEILLE 1989-1993
4. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
5. BORDEAUX 1984-1987
« Championne du monde 1998, c'est déjà extraordinaire. Alors championne d'Europe 2000... L'équipe de France a été formidable. La sélection 1982-1986 a permis au football français de sortir la tête de l'eau. L'OM a ramené le premier trophée européen. Saint-Etienne était un rouleau compresseur qui repoussait tout sur son passage, sauf le Bayern, hélas ! Les Girondins ont joué deux demi-finales européennes, remporté trois titres et deux Coupes. Il fallait le faire ! »

SBROGLIA Jules
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. STADE DE REIMS 1955-1960
4. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
5. FRANCE 1958
« Complète dans toutes ses lignes, du gardien de but à l'avant-centre, l'équipe de France 1998-2000 domine le football mondial. Sa devancière, peut-être moins complète, était brillante. Le Stade de Reims a dominé le football de son époque sur une longue période. Saint-Etienne, précurseur en matière de formation, se trouve à l'origine de la réussite actuelle du football français. Dommage que l'équipe de France 1958 ne soit pas allée au bout de ses possibilités. Elle en avait les moyens. »

LEROND André
1. FRANCE 1998-2000
2. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
3. MARSEILLE 1989-1993
4. STADE DE REIMS 1955-1960
5. FRANCE 1958
« Au sommet, il n'y en a qu'une, évidemment : l'équipe de France 1998-2000 qui a réussi un parcours sans faille, salué par le monde entier. Saint-Etienne a réveillé la France du football et jeté les bases d'un football de club performant. Marseille s'est inscrit dans cette continuité historique, en allant plus loin avec la conquête de la Coupe d'Europe. Je place le Stade de Reims et la France 1958 pratiquement dans le même fauteuil : les deux équipes ont offert une si belle image... »

ARTELESA Marcel
1. FRANCE 1998-2000
2. MARSEILLE 1989-1993
3. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
4. FRANCE 1982-1986
5. STADE DE REIMS 1955-1960
« La première place est tout à fait logique. Cette équipe de France rassemble un ensemble de grands joueurs tout à fait unique, de la défense à l'attaque : Barthez, Blanc, Desailly, Thuram, Deschamps, Petit, Zidane, Henry... La liste est longue et ce sont aujourd'hui tous des stars dans les Championnats étrangers. L'OM a remporté la première Coupe d'Europe de l'histoire de la France, ce n'est pas rien. Quant aux Verts, il ne leur a manqué qu'une Coupe d'Europe. »

BOSQUIER Bernard
1. FRANCE 1998-2000
2. MARSEILLE 1989-1993
3. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
4. FRANCE 1982-1986
5. PARIS-SAINT-GERMAIN 1993-1997
« Il sera difficile, pour ne pas dire impossible, à une équipe de France de faire mieux que celle qui a couvert la période 1998-2000, la plus formidable pour le football français. On peut en dire autant au sujet de l'Olympique de Marseille, qui a offert à la France sa première Coupe d'Europe. Dans des genres différents, Saint-Etienne, la France des années 80 et le Paris-Saint-Germain ont contribué à élever le niveau de performances du football français. »

BERETA Georges
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. MARSEILLE 1989-1993
4. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
5. STADE DE REIMS 1955-1960
« Les Bleus de 1998-2000 sont les seuls à avoir réussi à se maintenir au plus haut niveau pendant aussi longtemps. Leur maîtrise collective est vraiment impressionnante, ce qui se fait de mieux. Les Bleus de Platini possédaient, eux, davantage de talents, mais ils n'ont pas été capables de confirmer jusqu'à la fin en Coupe du monde. J'ai enfin un faible pour l'équipe de Saint-Etienne, pas seulement parce que j'y jouais, mais aussi parce qu'il y régnait une parfaite intelligence de groupe. »

KOPA Raymond
1. STADE DE REIMS 1955-1960
2. FRANCE 1998-2000
3. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
4. FRANCE 1958
5. FRANCE 1982-1986
« Le Stade de Reims mariait le style et l'efficacité. C'est la première équipe française à avoir obtenu la reconnaissance internationale. L'équipe de France 1998-2000 a réussi un formidable doublé. Saint-Etienne a littéralement relancé le football de club au milieu des années 70. L'équipe de France 1958 est la première sélection française à avoir atteint les demi-finales de la Coupe du monde. Quant à celle des années 80, elle a tout bonnement repris le flambeau de France 1958. »

DOUIS Yvon
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1958
3. STADE DE REIMS 1955-1960
4. SAINT-ÉTIENNE 1967-1970
5. MARSEILLE 1989-1993
« L'équipe de France 1998-2000 possède un palmarès qui se passe de commentaires. Malgré le peu de crédit dont elle semble bénéficier de la part des journalistes spécialisés, la France 1958 a donné une vraie renommée à notre football. Le Stade de Reims constituait la base de cette équipe. Saint-Etienne a mis fin à un passage à vide de près de dix ans du football français. Enfin, l'Olympique de Marseille a donné à la France son premier titre européen. »

GONDET Philippe
1. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
2. FRANCE 1998-2000
3. NANTES 1979-1983
4. AUXERRE 1993-1996
5. STADE DE REIMS 1955-1960
« Je regrette, personnellement, qu'on ait mélangé les sélections nationales aux clubs dans ce classement, car les critères pour juger ne sont pas évidents. N'oublions pas que ce sont les clubs qui donnent leurs meilleurs joueurs à l'équipe de France ! C'est la raison pour laquelle je place Saint-Etienne devant, des Verts qui ont joué un rôle majeur dans le renouveau du football français. Mais je ne peux éviter d'installer, près d'eux, une équipe de France 1998-2000 au palmarès incomparable. »

REVELLI Hervé
1. FRANCE 1998-2000
2. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
3. FRANCE 1982-1986
4. MARSEILLE 1989-1993
5. PARIS-SAINT-GERMAIN 1993-1997
« Mon choix est clair : par sa victoire en Coupe du monde, suivie par celle en Championnat d'Europe, l'équipe de France de cette fin de siècle a démontré qu'elle était vraiment au-dessus du lot. L'équipe de Saint-Etienne des années 70 a apporté une grande dynamique au football français, lequel en avait d'ailleurs grandement besoin. Elle a marqué une forme de renouveau et entraîné derrière elle des clubs qui l'ont prise pour modèle. »

GUILLOU Jean-Marc
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. FRANCE 1958
4. STADE DE REIMS 1955-1960
5. NANTES 1979-1983
« En raison des résultats obtenus dans les différentes compétitions, les équipes de France méritent d'occuper les deux premières places. Surtout la sélection 1998-2000, qui a touché les sommets. Du point de vue du jeu, je veux aussi retenir des clubs comme le Stade de Reims ou le FC Nantes, dont j'ai apprécié l'expression globale, de même que je tiens à placer l'équipe de France 1958 dans ce classement. »

BERNARD Pierre
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1958
3. FRANCE 1982-1986
4. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
5. STADE DE REIMS 1955-1960
« La France 1998-2000 représente la consécration suprême pour notre football. Il y a vingt ans, si quelqu'un avait dit que la France serait un jour sacrée championne du monde, qui l'aurait cru ? La France de 1958, avec son ossature rémoise, était la garantie d'un jeu alléchant, offensif, toujours porté vers le but adverse. Les Bleus version 1982-1986, c'est Giresse et Platini, des souvenirs inoubliables. Quant au Saint-Etienne 1974-1977 et au Reims 1955-1960, ils ont écrit de belles et glorieuses pages de la Coupe d'Europe. »

Photo Alain LANDRAIN
France 1984 : c'était la génération Platini.

CARNUS Georges
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1958
3. FRANCE 1982-1986
4. STADE DE REIMS 1955-1960
5. SAINT-ÉTIENNE 1967-1970
« La France 1998-2000 a transformé un rêve en réalité en remportant, à domicile, la première Coupe du monde de notre histoire. La France 1958 personnifie le football panache : on s'est régalé en la voyant jouer en Suède. La France 1982-1986, l'équipe de Platini, est celle qui a obtenu, avec la manière, le premier trophée international. Le Reims 1955-1960 reste le brillant pionnier français en Coupe d'Europe. Créature de Batteux, le Saint-Etienne 1967-1970 a marqué le renouveau du foot français. »

PLATINI Michel
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. STADE DE REIMS 1955-1960
4. MARSEILLE 1989-1993
5. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
« Comment ne pas privilégier l'équipe de France actuelle, qui a gagné deux titres consécutifs en dominant le football mondial ? Elle occupe la première place, et c'est incontestable. Ensuite, j'ai choisi des équipes qui ont eu une influence sur le jeu, chacune ayant laissé une empreinte dans l'histoire du football français du siècle. »

s Bleus royaux

nporté sur son passage, même si la France des années 80 a toujours la cote.

PETIT Jean
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. STADE DE REIMS 1955-1960
4. SAINT-ÉTIENNE 1967-1970
5. FRANCE 1958
« Complets dans toutes les lignes, les champions du monde et d'Europe me paraissent au-dessus du lot. Ils ont su si parfaitement allier le beau à l'efficace qu'ils me paraissent intouchables. Derrière, l'équipe de France de Platini souffre juste de ne pas avoir réussi à aller jusqu'au bout en Coupe du monde. Même si, sans doute, elle était encore plus belle à voir jouer... Cela a marqué en tout cas le début des belles années du foot français. »

FERNANDEZ Luis
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
4. MARSEILLE 1989-1993
5. PARIS-SAINT-GERMAIN 1993-1997
« Avec l'équipe de France 1998-2000, les titres sont là. Rien à dire. Quel collectif ! La France des années 80 avait des qualités, beaucoup de qualités. Les Verts, c'est toute une époque. Une épopée, aussi, qui a fait vibrer la France entière. Ils ont remis les Français sur de bons rails. L'OM, c'est la Coupe d'Europe et la régularité au plus haut niveau. Avec l'arrivée de Canal +, PSG a grandi, a mûri et a conquis pas mal de titres. »

BLANC Laurent
1. FRANCE 1998-2000
2. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
3. FRANCE 1982-1986
4. FRANCE 1958
5. STADE DE REIMS 1955-1960
« La France 1998-2000 première, et vous voudriez que je vous explique pourquoi ! J'ai commencé à aimer le football grâce aux Verts. Toute ma vie, je me souviendrai de ses matches, regardés à la télévision, chez nos voisins. C'était à chaque fois un événement. Je reste marqué à tout jamais. Une mention particulière à la France 1958, dont je peux mieux mesurer, aujourd'hui, tout ce qu'elle a pu ressentir en Coupe du monde, et à Reims, dont mon père m'a tant parlé... »

LAMA Bernard
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. MARSEILLE 1989-1993
4. PARIS-SAINT-GERMAIN 1993-1997
5. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
« L'équipe de France de cette fin de siècle s'impose sans aucun problème. Elle a démontré toute sa force dans le cadre d'un enchaînement Coupe du monde-Championnat d'Europe. Vraiment très fort ! L'équipe de France 1984 a obtenu d'excellents résultats et pratiquait un beau jeu. Parmi les clubs, je retiens l'OM pour sa Coupe d'Europe, PSG, auquel je demeure très attaché, et aussi le grand Saint-Etienne, qui avait échoué d'extrême justesse en finale de Coupe d'Europe. »

THURAM Lilian
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
4. PARIS-SAINT-GERMAIN 1993-1997
5. NANTES 1979-1983
et AUXERRE 1993-1996
« Inutile, franchement, d'aller chercher très loin à l'heure des récompenses. Championne du monde et championne d'Europe, l'équipe de France actuelle est la meilleure du siècle, devant celle des années 80, qui pratiquait un très beau football Saint-Etienne, pour l'espoir qu'il a insufflé à tous, Paris-Saint-Germain, pour sa permanence au sommet européen, Nantes, pour la qualité de son jeu, et Auxerre, pour ses performances réalisées avec de modestes moyens, complètent mon choix. »

BOSSIS Max
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
4. STADE DE REIMS 1955-1960
5. FRANCE 1958
« Championne du monde, championne d'Europe, et ce n'est peut-être pas fini : cette équipe de France est vraiment exceptionnelle. Sa devancière a pratiquement tenu le haut du pavé pendant une dizaine d'années. Elle a œuvré pour le renouveau du football français. Avec Saint-Etienne, toute la France était verte. Y compris les Jaunes. Chapeau, enfin, à nos anciens et à cette France 1958, qui a elle aussi marqué les esprits. »

AMOROS Manuel
1. FRANCE 1982-1986
2. MARSEILLE 1989-1993
3. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
4. STADE DE REIMS 1955-1960
5. FRANCE 1998-2000
« Je crois que " notre " équipe de France a été la meilleure de tous les temps, au sens où elle alliait le style et l'efficacité. Certaines circonstances ont joué contre elle, en particulier à Séville, en 1982. Elle a donné son premier titre à notre pays. Même réflexion au sujet de l'OM, qui a offert à la France la première Coupe d'Europe de son histoire. Par les émotions qui se dégageaient de ses matches, Saint-Etienne a fait rêver. Le parcours de Reims a été glorieux. Quant à l'équipe de France actuelle, elle a remarquablement couronné le travail engagé par ses devancières. »

ROCHE Alain
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. MARSEILLE 1989-1993
4. PARIS-SAINT-GERMAIN 1993-1997
5. BORDEAUX 1984-1987
« Le choix de l'équipe de France 1998-2000 coule de source. Là encore, c'est le palmarès qui fait la différence et force le respect. Une victoire en Coupe du monde écrase tout le reste. Au niveau des clubs, l'OM mérite la palme car il a su rester en haut pendant six ans et ramener une Coupe d'Europe, la première pour la France. A l'époque, même si j'étais dans le camp d'en face, à Paris, j'étais à fond derrière eux durant les confrontations européennes. Ils ont su rendre une certaine fierté à tous les footballeurs français. »

GUÉRIN Vincent
1. FRANCE 1998-2000
2. PARIS-SAINT-GERMAIN 1993-1997
3. MARSEILLE 1989-1993
4. FRANCE 1982-1986
5. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
« Grâce à leur exceptionnel doublé, les Bleus dominent évidemment tout le monde. Avant eux, les Français avaient plutôt la réputation de briller chacun de leur côté. Le Paris-SG a accompli un parcours remarquable en Coupe d'Europe, en réussissant à aligner cinq demi-finales consécutives, une performance rare. Enfin, j'ai retenu Marseille, pour son sens du spectacle, les Bleus de l'époque Platini, qui ont entamé le véritable décollage du foot tricolore, et les Verts, qui représentent mes premiers flashes de gamin. »

ZIDANE Zinédine
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. MARSEILLE 1989-1993
4. BORDEAUX 1984-1987
5. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977 et PARIS-SAINT-GERMAIN 1993-1997
« Coupe du monde, Championnat d'Europe : je suis particulièrement fier d'appartenir à cette équipe de France qui gagne. La France des années 80, c'est Michel Platini, une certaine idée du jeu, ma découverte du football. Marseille, c'est un peu mon club. Bordeaux, c'est la patte de Jacquet. Quant à Paris et Saint-Etienne, ce sont deux clubs qui ont chacun marqué une période précise du football français. »

GIRESSE Alain
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
4. BORDEAUX 1984-1987
5. MARSEILLE 1989-1993
« Pour son parcours et ses titres fabuleux, la France 1998-2000 est première. La sélection 1982-1986, championne d'Europe, a été très proche du sommet. Saint-Etienne a permis au football français de redresser la tête et d'espérer. Bordeaux 1984-1987 ? Une équipe de talent et de haut niveau professionnel. Première équipe à remporter une Coupe d'Europe, l'Olympique de Marseille a marqué son époque. »

PAILLE Stéphane
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
4. BORDEAUX 1984-1987
5. MARSEILLE 1989-1993
« France 1998-2000, évidemment, pour un succès sportivement, émotionnellement et socialement historique. France 1982-1986 a favorisé la reconnaissance du football français. Saint-Etienne, c'est ma jeunesse. C'est la première équipe de club à atteindre un tel niveau et un tel impact. Le Bordeaux des années 80, c'est une organisation hyper-structurée. L'OM, c'est le panache, c'est aussi la folie et la première Coupe d'Europe à tomber dans l'escarcelle du foot français. »

Photo L'ÉQUIPE

Saint-Etienne 1976 : les Verts pour l'éternité.

WILTORD Sylvain
1. MARSEILLE 1989-1993
2. FRANCE 1998-2000
3. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
4. PARIS-SAINT-GERMAIN 1993-1997
5. AUXERRE 1993-1996
« Je suis né dans la banlieue parisienne *(NDLR : à Neuilly-sur-Marne)*, mais je dois reconnaître que ce Marseille-là était vraiment trop performant. A Rennes, au centre de formation, on ne ratait jamais un OM-PSG. C'était vraiment les plus forts. Ils ont tout gagné, jusqu'à la Ligue des champions. Ils n'ont plus rien à prouver. Ils ont laissé leur empreinte sur le football français. »

TIGANA Jean
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. MARSEILLE 1989-1993
4. BORDEAUX 1984-1987
5. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
« Il n'y a pas vraiment photo. Ceux qui ont tout gagné sont normalement devant les autres. C'est d'une telle évidence ! Réaliser le doublé Coupe du monde-Championnat d'Europe en l'espace de deux ans, c'est absolument exceptionnel et ça marque forcément un siècle. Quelle génération talentueuse ! »

PAPIN Jean-Pierre
1. FRANCE 1998-2000
2. MARSEILLE 1989-1993
3. PARIS-SAINT-GERMAIN 1993-1997
4. FRANCE 1982-1986
5. FRANCE 1958
« Il n'y a pas photo pour la première place. Une sélection qui décroche le titre suprême de champion du monde écrase forcément toute la concurrence. Il n'existe rien de plus fort. Derrière, l'Olympique de Marseille reste l'équipe qui m'a le plus fait vibrer. Parce que j'y ai passé de formidables moments, bien sûr, mais aussi parce que je crois que nous avons su faire partager cette passion à toute la France. »

GINOLA David
1. FRANCE 1998-2000
2. MARSEILLE 1989-1993
3. FRANCE 1982-1986
4. PARIS-SAINT-GERMAIN 1993-1997
5. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
« C'est une évidence de placer l'équipe championne du monde et d'Europe en première position. Elle domine à la fois le siècle du football français et le football d'aujourd'hui. Cette génération est entrée dans l'histoire et n'est pas près d'en sortir. Je place l'OM en deuxième position car cette équipe a survolé la D 1 pendant de longues années. Avec le Paris-SG, nous nous sommes toujours cassé les dents sur elle. Cette équipe nous a fait rêver. »

DESCHAMPS Didier
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1958
3. MARSEILLE 1989-1993
4. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
5. FRANCE 1982-1986
« Où placer la France de cette fin de siècle, sinon à la première place ? C'est la meilleure, ça me paraît clair et net. Les résultats sont là. Marseille reste mon plus grand souvenir de club. Je vous rappelle que j'en étais le capitaine. Saint-Etienne a réveillé une France endormie. La France des années 80 a fait rêver un très nombreux public. Dont moi. »

ERNAULT Gérard, *FF*
1. FRANCE 1998-2000
2. FRANCE 1982-1986
3. SAINT-ÉTIENNE 1974-1977
4. STADE DE REIMS 1955-1960
5. FRANCE 1958
« Championne du monde pour la première fois, championne d'Europe dans la foulée, l'équipe de France de cette fin de siècle l'aura finalement été du siècle entier. Séville, Guadalajara : quels sommets de jeu et d'émotion pour la France 1982-1986 ! Grâce aux Verts, le football français de club a comblé son retard et est revenu dans la partie. Le " petit jeu " à la rémoise était grand. France 1958, c'est l'affirmation, pour la première fois, d'un style français aux yeux du monde. »

➠ Cinq équipes occupent au moins une fois la **première place :** France 98, Reims, Saint-Etienne, France 82 et Marseille.
➠ **France 98** écrase la concurrence, avec 30 premières places sur 34. Seuls quatre jurés ont effectué un choix différent : Raymond Kopa a voté pour Reims, Philippe Gondet pour Saint-Etienne, Manuel Amoros pour France 82 et Sylvain Wiltord pour Marseille.
➠ Ceux qui n'ont pas placé France 98 en première position l'ont installée soit à la 2e place (Kopa, Gondet, Wiltord), soit à la 5e (Amoros).
➠ Avec 18 places de **deuxième,** France 82 est la plus souvent citée. Elle devance, de loin, Marseille (5), France 58 (4), France 98 (3), Saint-Etienne (3) et Paris-Saint-Germain (1).
➠ Onze fois **troisième,** l'équipe de Saint-Etienne est la plus performante à cette place, devant Marseille (9), France 82 (5), Reims (4), France 58 (3), Nantes et Paris-Saint-Germain (1).
➠ Aucun juré n'a donné le **quintet** majeur. Seuls Artelesa, Bereta, Platini et Amoros ont donné les cinq équipes, mais dans le désordre.
➠ Bossis, Giresse, Fernandez, Paille, Thuram et *FF* ont donné le tiercé gagnant : France 98, France 82, Saint-Etienne 74. Les moins « visionnaires » n'ont donné que 3 des 5 équipes. Il s'agit de Douis, Gondet, Carnus, Guillou, Papin, Roche, Wiltord et... **Thuram,** lequel présente la particularité d'être à la fois le « meilleur » et le « moins bon » à l'indice de performance.
➠ Sur les vingt équipes qui figuraient dans notre panel de départ, neuf n'ont fait l'objet d'**aucune citation :** Lille, Monaco, Nice, Racing, Red Star, Sète, Sochaux, France 11, France 45.

1. L'ÉQUIPE DE FRANCE 1998-2000

Deschamps : « Le phénomèn

EXPÉRIENCE. Le capitaine des Bleus tire la synthèse des deux formidables aventures qui ont fait chavirer la France. Pour lui, le secret de la réussite est dans le collectif et dans la volonté commune et inébranlable de tous les joueurs.

Photo Alain LANDRAIN

A cet instant précis, les Bleus, qui viennent de surclasser le Brésil en finale de la Coupe du monde, entrent dans l'Histoire.

« Didier, êtes-vous fier d'être le capitaine de l'équipe de France 1998-2000 élue équipe du siècle ?

Ah, oui ! Je l'ai été, je le suis et je le serai, ça, c'est clair !

Ce vote vous paraît légitime ?

C'est difficile. Je suis mal placé pour en juger. Mais, d'un côté, je répondrai oui. Il y a eu tellement d'effervescence populaire ! Ç'a dépassé le simple domaine footballistique et même sportif. En fait, ce fut l'événement sportif du siècle.

Avant cet avènement, on disait volontiers que le football français était empreint de panache, mais qu'il lui manquait toujours un zeste de réalisme pour triompher enfin. Que s'est-il passé ?

Les joueurs se sont expatriés à l'étranger. Ils se sont immergés dans la culture italienne pour en rapporter ce qu'il y a de meilleur. Le joueur français avait le bagage technique. Là-bas, individuellement et au quotidien, il a pu développer son savoir pour mieux le faire rejaillir sur le collectif.

L'équipe 1982-86 vous était-elle supérieure ?

Les deux contextes sont différents. Je ne sais pas... Elle faisait plus le spectacle ? Elle jouait mieux ? Pour moi, mieux jouer, c'est gagner. Le jeu était différent. Moins physique, moins rapide. Le tempo n'était pas le même. On avait plus le temps. Les joueurs techniques s'en sortaient mieux, ça c'est clair, même si c'est toujours eux qui font la différence. Aujourd'hui, les exigences physiques sont plus difficiles.

« TOUT LE MONDE A AUGMENTÉ SON VOLUME DE JEU, MOI LE PREMIER. LE DIDIER DESCHAMPS DE 1993 N'ÉTAIT PAS CELUI DE 1996 OU DE 1998. ET MARCEL ! ET MANU ! ET ZIZOU ! »

Quand donc est véritablement née, selon vous, cette équipe ?

Je pense que le groupe est vraiment né en 1996 durant l'Euro. On a beaucoup appris durant cette épreuve, et la plupart des joueurs présents en Angleterre sont restés. Mais certains étaient déjà là avant, comme Lolo, Marcel, Manu ou moi-même, et, forts de notre expérience, nous connaissions vraiment les erreurs à ne pas commettre.

Par exemple ?

On ne va pas entrer dans les détails. Disons qu'en 1996 ou en 1998 nous étions plus compétitifs qu'en 1992. A cette époque, on ne tirait pas tous forcément dans le même sens, et ça nous a joué des tours...

Quand avez-vous senti que votre groupe devenait véritablement fort ? Presque indestructible ?

C'est venu petit à petit. Mais il y a eu un match référence durant les éliminatoires de l'Euro 96 : celui disputé en Roumanie, à Bucarest, alors que nous étions dos au mur. Nous avons été bons, aussi, à cet Euro, mais nous nous sommes arrêtés à la dernière marche. Ensuite, chaque joueur s'est bonifié individuellement, et collectivement on s'y est retrouvé. La qualité technique et tactique des équipes 1998 et 2000 a atteint alors le très haut niveau.

Vous avez vu des joueurs se métamorphoser au sein de l'équipe de France ?

Beaucoup se sont métamorphosés, oui. Je ne citerai aucun nom sauf un : le mien ! Tout le monde a augmenté son volume de jeu, moi le premier. Le Didier Deschamps de 1993 n'était pas celui de 1996 ou de 1998. Ça vient avec la répétition des matches au plus haut niveau. Ça s'appelle l'expérience, aussi. Ah ! l'expérience. C'est un mot qui m'énervait quand j'étais jeune. Bon, je ne veux froisser personne, mais prenez le Marcel Desailly de France-Bulgarie 1993 et celui du Milan AC : ce n'était pas le même non plus. Pareil pour Lilian. Il était très bon à Monaco, il est devenu fabuleux à Parme. Et Manu ! Et Zizou ! Pour chacun, ce fut la même chose.

Des joueurs comme Thierry Henry ont manifestement intégré le groupe sans problème.

Parce que ce sont des mecs sains. Il y a le respect. Le nôtre et le leur, même s'ils sont différents. Ils sont potes entre eux ? Et alors ? Leur talent est fabuleux, et, si leur état d'esprit est sain, le reste suit tout seul. Dans ce groupe, personne n'est aigri ou jaloux. Ça ne me gêne pas qu'on parle davantage de Titi ou de Nico s'ils gagnent les matches. C'est sur le terrain que ça se passe. On a connu une belle période, ils en connaîtront à leur tour, tant mieux pour eux.

Il n'y a pas d'opposition entre les anciens et les modernes...

Eh ! Je ne suis pas un vieux de la vieille non plus ! Je reste jeune, je chambre toujours, les jeunes et les moins jeunes. Ça fait aussi partie du jeu. On peut venir me parler, ça n'a jamais été un problème. Mais je ne détiens pas la vérité sous prétexte que je suis capitaine. Je ne vais pas aller non plus jouer à la PlayStation pour mieux faire passer mon éventuel message. Rien ne me gêne. Et si j'avais X années de moins, je serais comme les jeunes d'aujourd'hui.

Etre capitaine des équipes 1998 et 2000 vous créait des obligations ?

Mon travail était facilité par le groupe. Je n'ai pas eu à intervenir beaucoup. Ce n'était pas fatigant *(rires)* puisque le groupe vivait par lui-même. Et puis, les résultats, on les avait. Ça aide, aussi ! On s'est découverts durant les stages de deux mois avant les grandes compétitions. Des affinités se sont créées. Je n'avais pas à faire le garde-chiourme. Il y avait une liberté individuelle que j'ai toujours respectée, du moment que notre collectif s'y retrouvait. On pouvait chambrer, rigoler...

Mais vous avez bien dû intervenir rudement parfois ?

Bien sûr, et c'est normal. Quand ? Je ne m'en souviens pas exactement. Sur le terrain, avant des matches décisifs ou à la mi-temps de ceux-ci. Pour qu'on ne s'endorme pas. Pour que ça bouillonne. Toujours. Que ça réagisse. Certains matches étaient plus importants que d'autres. Je parle beaucoup. Certains disent trop. En fait, j'interviens tout le temps. Avant, pendant et après un match. Mais c'est plutôt aux autres joueurs qu'il faut demander si mes interventions les ont marqués !

« LE POTENTIEL DE L'ÉQUIPE 2000 ÉTAIT LARGEMENT SUPÉRIEUR À CELUI DE SON HOMOLOGUE DE 1998. L'ACQUIS DÉFENSIF, ON L'AVAIT. MAIS ON AVAIT AUSSI DES JOUEURS FABULEUX DEVANT, QUI DONNAIENT UNE GRANDE VARIÉTÉ SUR LE TERRAIN OU SUR LE BANC »

Vous n'avez jamais participé à l'élaboration de l'équipe ?

Je persiste et je maintiens : je ne suis jamais intervenu dans les choix. J'ai eu des discussions tactiques avec les entraîneurs, c'est tout. Que le dix-neuvième ou le vingtième joueur soit X ou Y, qu'est-ce que ça peut bien me faire à moi ? Ça ne va pas changer ma vie ! C'était la décision d'un sélectionneur, et point à la ligne.

D'autres joueurs avaient, en général, leur mot à dire ?

Lolo, surtout. Il intervenait aussi, au nom de son passé, de son expérience. Tous les deux, on se consultait souvent. Laurent était aussi le capitaine sans avoir le brassard. Ça marchait bien comme ça. Et puis, on s'habitue à une certaine forme de vie interne, surtout quand tout roule agréablement. Quand c'est le cas, tu peux te concentrer sur le reste, ton rendement, tes performances. Ce rôle de capitaine ne m'a jamais gonflé parce que j'en ai eu un retour positif.

Faites-vous un distinguo entre l'équipe qui a été championne du monde et celle qui a remporté le Championnat d'Europe ?

e a dépassé le cadre sportif »

Oui, quand même. Même si l'une est dans la continuité de l'autre. Le potentiel de la France 2000 était largement supérieur à celui de France 98. L'acquis défensif, on l'avait. Mais, pour l'Euro 2000, on avait aussi des joueurs fabuleux devant, qui donnaient une grande variété sur le terrain ou sur le banc. Mais les acquis de 1998 nous ont servi, de même qu'ils nous ont apporté un surcroît de respect de la part de nos adversaires. Cela dit, l'Euro 2000 fut plus éprouvant que la Coupe du monde. Le niveau de la compétition y était supérieur. Lors du Mondial, on a pu monter en régime, progresser en puissance tranquillement, contre des adversaires pas trop réputés. A l'Euro, il a fallu être au top tout de suite. On s'est tout de suite coltiné certaines des meilleures équipes d'Europe, genre Pays-Bas ou République tchèque...

Le changement de sélectionneur s'est-il fait ressentir d'une épreuve à l'autre ?

Ce fut un changement dans la continuité. Roger, qui avait ses idées, a su apprendre et évoluer lui aussi. Même s'il n'avait pas une grande connaissance du haut niveau, il a su, lui aussi, changer de personnalité, de caractère. Mais on a su également s'adapter à lui. Le dialogue était un peu différent de celui que nous avions avec Aimé Jacquet. Roger aimait nous répéter quelles étaient les valeurs nécessaires, selon lui, à notre réussite. Tactiquement, il n'a pas trop changé les données. Simplement avait-il davantage d'armes offensives en sa possession.

Avec le recul et disons " charnellement ", qu'est-ce qui vous a le plus procuré de plaisir ? La Coupe du monde ou l'Euro ?

Les deux sont des exploits fabuleux. Evidemment, le sommet a été atteint lors de la Coupe du monde. On ne pouvait pas faire mieux puisqu'il n'y avait rien de plus prestigieux. Et elle se jouait chez nous. Ce déferlement médiatique, cette effervescence, cet engagement derrière vous de tout un pays, ce fut quelque chose d'extraordinaire.

« LES VINGT-DEUX JOUEURS SONT IMPORTANTS. PAS LES ONZE, LES VINGT-DEUX. J'AI APPRIS ÇA À MARSEILLE ET À TURIN. C'EST LE BANC DE TOUCHE QUI TE FAIT GAGNER »

Aimé Jacquet, entraîneur du siècle, a évoqué des moments de fortes tensions internes dans le groupe avant le sacre...

C'est normal. C'est la vie d'un groupe. Une Coupe du monde se fait à vingt-deux joueurs, mais il n'y en a que onze sur le terrain. Alors, quand le temps passe et que les susceptibilités s'exacerbent, il faut du doigté à l'entraîneur pour que tout le monde tire dans le même sens. Il y a des hauts, des bas. C'est comme dans la vie...

L'ivresse ultime, c'est de brandir la coupe au-dessus de soi ?

Non, ce n'est pas ça que je retiens le plus. Il y a eu d'autres moments aussi forts, voire même beaucoup plus forts.

Lesquels ?

Je pense à notre qualification pour la finale de l'Euro, contre le Portugal. Pour moi, on avait tout fait, tout donné. Personnellement, je m'étais beaucoup investi, vous savez pourquoi ? Les critiques, ma centième sélection... J'avais tellement envie d'aller à cette finale ! Alors, le bonheur, ce fut à la fin de ce match. Lever les bras, fier du travail accompli, devant ma femme et ma famille, qui étaient dans les tribunes. Savoir qu'il y a des gens fiers de toi est un sentiment très puissant. Et puis, je savais que si on passait le Portugal on gagnerait en finale. Tout comme je savais qu'on taperait le Brésil en 1998, une fois arrivé sur la dernière marche. Pourtant, à la mi-temps, j'avais poussé ma gueulante. Mais je savais qu'on ne pouvait pas lâcher prise.

D'autres sentiments puissants ?

Après notre quart de finale contre l'Italie en Coupe du monde. Pour tout ce que ça peut représenter pour nos joueurs présents dans le Calcio. Revenir là-bas en vainqueurs, c'est avoir mérité le respect du pays où seule la victoire compte. Ce jour-là, nous avons gommé une image qu'ils avaient de nous, et cette nouvelle référence donne du crédit à tous ceux qui jouent dans le Calcio.

Finalement, quels joueurs vous ont marqué au gré de ces deux belles aventures ?

Les vingt-deux. Pas les onze. J'ai appris ça à Marseille et, surtout, à Turin. C'est le banc de touche qui te fait gagner. Je fais attention à ces joueurs-là. Il faut être à leur écoute, car les matches s'enchaînent vite et on peut ne pas trop se préoccuper d'eux. Ce n'est pas seulement une question de qualité individuelle. Pour la finale de la Coupe du monde, Lolo n'était pas là. Mais Frank Lebœuf rentre et réalise un très grand match. Parce qu'il était bien dans sa tête. Je pense aussi à Liza, qui s'échauffe avant de jouer la République tchèque et qui se blesse. Les mecs qui sont rentrés ont toujours répondu présent. C'était ça, aussi, la force de l'équipe de France. »

JEAN-MARIE LANOË

Dix secondes de bonheur

DÉTERMINATION. Championne du monde et d'Europe, l'équipe de France de la fin de siècle a souvent vécu sur le fil du rasoir. Faute de dominer complètement son sujet, elle a dû forcer son destin. Son atout maître ? A une exception près – la demi-finale de l'Euro 96 –, elle a toujours su faire pencher l'Histoire de son côté. L'espace d'une seconde. Celle où tout se joue.

Par JEAN-MICHEL BROCHEN

C'est une histoire qui se joue entre deux dernières secondes. Tout commence dans le néant d'une dernière frappe bulgare, au soir du 17 novembre 1993, au Parc des Princes, et se termine dans l'éternité d'un instant fou, quand David Trezeguet marque le but en or de la finale du dernier Euro, en juin dernier. D'une seconde en enfer, celle de Kostadinov, à celle qui leur ouvre les portes d'un paradis, les Bleus ont construit, en un peu moins de sept années, une aventure peu commune, un palmarès en or, une histoire essentielle et universelle dont on ne mesure encore certainement pas la portée. Quatre-vingts matches (et seulement cinq défaites) pour devenir champions d'Europe et du monde, stars consensuelles de la fin de siècle. Elevés souvent à leur corps défendant au rang de symboles de la nouvelle France plurielle, ils ont atteint leur nirvana et sont aujourd'hui intouchables, assurés de vivre dans la lumière pour au moins le siècle à venir. Pourtant, du début à la fin, d'une seconde à l'autre, ce destin de roi n'a souvent tenu qu'à un fil, un coup de vent, le souffle du Bon Dieu ou le brin d'énergie décisif venu de nulle part. Si l'équipe de France ne s'est vraiment révélée à elle-même et au monde que dans les grandes occasions, dans la compétition, c'est parce qu'elle a quasiment toujours su y arracher son destin. Là encore, tout n'a souvent été qu'une question de secondes. Décisives, émouvantes, sensationnelles, invraisemblables, ces secondes-là ont construit une véritable éternité. En voici dix, sélectionnées arbitrairement, à la fois pour leur importance mais aussi pour leur valeur symbolique. Ces dix secondes-là épousent l'histoire d'une équipe d'exception, soulignent et racontent son parcours. Pour l'équipe de France, elles valent un siècle de bonheur intégral. ■

France-Pologne (1-1). **MERCREDI 16 AOÛT 1995, PARIS, PARC DES PRINCES.** À 22 H 25, DJORKAEFF PLANTE UNE FLÈCHE ET SAUVE JACQUET. Cela fait un an et demi qu'Aimé Jacquet est, comme il le dit, « reparti de zéro » avec son équipe de France. Depuis la victoire initiale à Naples (1-0), en février 1994, les Bleus ont joué treize matches et sont invaincus (sept victoires, six nuls). Mais ils n'ont pas franchement convaincu. La campagne pour les éliminatoires de l'Euro a été entamée par quatre 0-0 (Slovaquie, Roumanie, Pologne, Israël) et deux victoires contre les faibles Azerbaïdjan et Slovaquie. La venue de la Pologne au Parc est un tournant, car les Polonais sont à égalité avec les Bleus à la deuxième place.

Depuis un an et demi, s'il a réussi à mettre une équipe solide en place, le gros problème du sélectionneur réside dans l'attaque. Du coup, la tâche se complique quand, mettant un terme à 800 minutes d'invincibilité de Lama en bleu, Juskowiak conclut un des rares contres de son équipe à la 35e minute.

La France est virtuellement éliminée de l'Euro 96 et le siège du but de Wosniak commence. Les occasions se succèdent, mais rien ne passe. Les minutes s'égrènent, le siège d'Aimé Jacquet devient brûlant. Quand Lizarazu tire un penalty sur l'exceptionnel Wozniak de ce soir d'août (81e), on se dit que c'en est fini de l'aventure de cette équipe. Et c'est alors que se produit le premier miracle de son existence. Le penalty raté n'abat pas les Bleus, il les sublime. Ils se jettent tous à l'attaque, ils poussent avec une énergie qu'on ne leur connaissait pas. Thuram monte dans l'axe, obtient un coup franc. Des 20 mètres, la frappe du droit de Djorkaeff trompe Wozniak. La France est sauvée, et Jacquet aussi. « Ce que j'ai vu m'a rassuré », assure le sélectionneur, qui a peut-être perçu ce soir-là, avant tous les autres, l'âme de feu de cette équipe. ■

Roumanie-France (1-3). **MERCREDI 11 OCTOBRE 1995, BUCAREST, STADE GHENCEA.** À 20 H 27, ZIDANE DÉCOCHE UNE FRAPPE DE FEU. Les Bleus n'ont plus le choix. Ils se doivent de s'imposer en Roumanie pour se qualifier à l'Euro. C'est un exploit qu'on leur demande de réaliser, car la Roumanie, demi-finaliste de la World Cup en 1994, est invaincue depuis cinq ans à Bucarest et n'y a subi que deux défaites depuis 1985.

Pour ce match, où, Lama blessé, Barthez fait ses débuts en match de compétition, Jacquet a renouvelé son initiative de mars contre la Slovaquie : il aligne trois milieux récupérateurs, ses « trois monstres », comme il dit, Deschamps-Guérin-Karembeu. Ils ne le déçoivent pas : motivés à l'extrême, concentrés comme jamais, solidaires et animés par un mental formidable, les Bleus vont réussir, malgré un contexte d'une hostilité rare, une première mi-temps de rêve, grâce notamment à cet entrejeu qui prive les Roumains de ballons et les enfonce dans leur camp. Les Français sont aussi efficaces, ils mènent 2-0 à la pause. C'est une victoire tactique de Jacquet, mais il faut tenir. Et Lacatus réduit le score un peu trop tôt dans la seconde période (51e). Ça chauffe pour les Bleus, qui sont sur le fil du rasoir. Mais la balance penche de leur côté : Madar vient juste de rentrer. Sur un de ses premiers ballons, il renverse le jeu sur Zidane, qui contrôle, se décale et, dans le même mouvement, décoche une frappe de feu qui vient se ficher dans la lucarne droite de Stelea. 3-1, c'est du grand art. Le mental des Bleus a tenu, l'équipe de France se découvre des vertus nouvelles.

Bixente Lizarazu assure ainsi : « Ce match a été le révélateur, le déclencheur, la prise de conscience de notre potentiel... » ■

Rép. tchèque - France (0-0, 6 tirs au but à 5). **MERCREDI 26 JUIN 1996, MANCHESTER, OLD TRAFFORD.** À 19 H 51, L'ÉCHEC DE PEDROS PRÉCIPITE LA CHUTE DES BLEUS. Au bout d'une interminable et crispante fin d'après-midi, l'échec de Reynald Pedros dans son tir au but scelle l'élimination face aux Tchèques en demi-finales de l'Euro 96. C'est la seule fois en compétition, avec la défaite contre la Russie en 1999 au Stade de France (but de Karpine en fin de match), où le destin fait un croche-pied aux Français. Mais les succès futurs sont aussi nés de cet échec-là. Car, malgré la satisfaction d'une demi-finale, le sélectionneur est conscient des progrès qui restent à réaliser. La France a confirmé sa solidité. Eliminée sans perdre, elle reste désormais sur vingt-huit matches sans défaite. Mais elle a aussi montré ses limites offensives en Angleterre. Après analyse, le sélectionneur reconnaîtra aussi ses responsabilités. Il a compris qu'on ne pouvait gérer une grande compétition sans s'appuyer sur tout le groupe. Pour Aimé, cet Euro garde un goût d'inachevé. « Le plaisir, c'est la victoire, la gagne », assure-t-il. Et il pense déjà à la suite, à ces deux ans de matches amicaux qui s'annoncent. « Dans sa composition, l'équipe est morte. Il doit donc y avoir remise à plat totale, mais en gardant des choses, bien entendu. Notre état d'esprit qui a été phénoménal, notre concentration, notre base défensive... On ne peut pas se figurer comme cet Euro nous a fait faire un bond en avant. Mais on doit y ajouter un plus au niveau offensif. » En bref, à deux ans du Mondial, ce penalty manqué est vite oublié. Sauf pour Reynald Pedros, qui ne s'en est jamais vraiment remis. Et reste la seule victime connue de cette triste fin d'après-midi anglaise. ■

France-Espagne (1-0). **MERCREDI 28 JANVIER 1998, SAINT-DENIS, STADE DE FRANCE.** À 21 H 5, ZZ EST AU RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE. Quand Zinédine Zidane marque le but vainqueur contre l'Espagne, pour la soirée inaugurale du Stade de France, c'est un message à la fois externe et interne au groupe France qu'il délivre. La France sera prête pour sa Coupe du monde. Ce match amical est le seul de notre liste, car il valait bien des matches de compétition par l'importance que le groupe lui conférait. Si la France avait perdu ce jour-là, l'avenir aurait peut-être été différent. » France-Espagne constituait un objectif très important, un rendez-vous que nous nous étions fixé à nous-mêmes depuis un an et demi. Les joueurs en étaient très conscients, ils ne l'ont pas manqué », assure Jacquet après le succès (1-0) qui permet aux Bleus de mettre fin à trois ans et demi d'invincibilité de l'Espagne (31 matches).

Depuis un an et demi, la France tâtonne dans sa recherche de nouvelles organisations offensives. Et, alors que, sur un terrain gelé, Guivarc'h se dépense beaucoup pour user les Espagnols, les Bleus, encore une fois, s'en remettent ce soir-là à la vieille recette Djorkaeff-Zidane, très peu servie en 1997. Zinédine marque après une frappe de Youri. C'est comme un signe. « On peut jouer ensemble », dit Zizou, ravi d'être le premier buteur de l'histoire du Stade de France. Desailly, lui, voit déjà plus loin que ce succès qui est tout aussi symbolique qu'il était indispensable dans l'esprit du groupe : « En mon for intérieur, je me dis qu'on peut marquer une génération. Est-ce qu'on y arrivera ? » ■

France-Paraguay (1-0). **DIMANCHE 28 JUIN 1998, LENS, STADE FÉLIX-BOLLAERT.** À 18 H 48, BLANC QUITTE SES BASES ET ABAT UN MUR. Y a-t-il eu plus grande délivrance dans l'histoire de l'équipe de France que cette 113e minute de Bollaert ? Pas sûr. Quand, au bout d'un après-midi suffocant, Laurent Blanc trompe enfin José-Luis Chilavert, après une remise de Trezeguet, c'est tout un peuple qui explose. L'histoire a choisi son camp, car si les Bleus avaient dû être éliminés de « leur » Coupe du monde, c'est sans doute ce jour-là que le sacrifice devait être réalisé.

Blanc le reconnaîtra : « En seconde mi-temps, je sentais que sur les contres paraguayens on pouvait prendre un but. » Il ajoute : « J'avais critiqué le but en or la veille du match, et il nous qualifie ! » Pendant plus d'une heure et demie, la France a buté sur un mur. L'absence de Zidane, qui purge son deuxième match de suspension, n'a rien arrangé. Pourtant, dans la difficulté, malgré la chaleur, les défaillances individuelles et la blessure de Thierry Henry, les Français ont assumé leurs responsabilités, même si ce ne fut pas forcément avec brio. Ils ont attaqué pour chercher la décision, à l'image de Blanc faisant comme s'il n'entendait pas Thuram et Desailly lui demander de ne pas monter en fin de match. Blanc est un sauveur. Une fois de plus, le Bon Dieu est avec les Bleus. Mais ceux-ci savent aussi que ce n'est pas en tirant sur cette corde-là qu'ils vont devenir champions du monde. Pourtant, malgré le retour de Zidane, et malgré un match mieux maîtrisé, ils auront encore besoin de lui contre l'Italie... ■

France-Brésil (3-0). **DIMANCHE 12 JUILLET 1998, SAINT-DENIS, STADE DE FRANCE.** À 22 H 53, PETIT AVANCE LES YEUX FERMÉS DEVANT VIEIRA. Les Français mènent 2-0 en finale de Coupe du monde, il reste quelques secondes à jouer. Pourtant, on n'y croit toujours pas. C'est que la France joue à dix, après l'expulsion de Desailly, et que le Brésil pousse. Les Bleus tiennent, mais personne n'est rassuré. Un but brésilien et... On laisse Manu Petit raconter la suite : « On récupère la balle sur un corner. Je vois Duga avec le ballon plein axe, 10 mètres avant la ligne médiane. Physiquement, je me sens bien et je décide de tenter le coup pour le but. Il reste une minute à jouer, c'est le moment, et j'y vais avec l'esprit libre. Au fur et à mesure que je remonte au niveau de la balle, je me rends compte que les Brésiliens sont dépassés. J'entre dans leur camp à grandes enjambées, le ballon arrive sur la gauche à Patrick Vieira, et moi je continue tout droit. A Arsenal, on joue les yeux fermés, alors j'anticipe sa passe. Dans les dix derniers mètres, je vois Cafu s'approcher de moi, mais il est trop tard pour lui... » Trop tard pour le Brésil, et trop beau pour la France. La balle est au fond des filets de Taffarel et la France est championne du monde pour la première fois de son histoire. Et ça ne s'invente pas, ce but de Petit est le millième de l'histoire de l'équipe de France en 569 matches depuis 1904 !

Un but qu'Aimé Jacquet, l'artisan du succès, raconte ainsi : « Il y a eu comme une coupure dans ma tête, j'ai vu les joueurs se congratuler, j'ai vu ma carrière défiler. C'est la victoire de tout le football français. Je suis levé depuis 5 heures du matin, je voudrais que le

REPÈRES

22 MAI 1998 ❑ Aimé Jacquet communique la liste des vingt-deux joueurs retenus pour disputer la phase finale de la Coupe du monde. Manquent Anelka, Ba, Djetou, Lalgle, Lamouchi et Letizi, qui figuraient sur la première liste des vingt-huit. **12 JUIN 1998** ❑ Placés dans le groupe C, les Bleus entament leur Mondial à Marseille face à l'Afrique du Sud. Ils s'imposent facilement (3-0). Dugarry est le premier à marquer (34e). **18 JUIN 1998** ❑ Au Stade de France, pour son deuxième match de poule, l'équipe de France écrase l'Arabie saoudite (4-0) et assure sa qualification pour les huitièmes de finale. Mais elle perd Dugarry (30e) et Zidane (70e). Victime d'un claquage à l'ischio-jambier droit, l'attaquant girondin n'effectuera son retour qu'en finale. Quant au meneur de jeu des Bleus, il est expulsé pour s'être essuyé les crampons sur un joueur saoudien. Il écopera d'une suspension de deux matches ferme. **24 JUIN 1998** ❑ Vainqueurs du Danemark (2-1) à Lyon, les Bleus terminent à la première place de leur groupe C devant le Danemark. Ce classement leur permet d'affronter en huitièmes de finale le deuxième du groupe D, en l'occurrence le Paraguay. **28 JUIN 1998** ❑ A Lens, face au Paraguay, au cours de ce huitième de finale, Laurent Blanc met fin à un suspense insoutenable en donnant la victoire aux Bleus en prolongation, à la 113e minute, avec un but en or (1-0). **3 JUILLET 1998** ❑ En quarts de finale, au Stade de France, c'est cette fois l'Italie que la France écarte, à l'issue d'une séance de tirs au but à multiples rebondissements (0-0, 4 t.a.b. à 3), après les échecs de Lizarazu côté français, d'Albertini et de Di Biagio dans le camp italien. **8 JUILLET 1998** ❑ A Saint-Denis toujours, Lilian Thuram, qui n'avait jamais marqué jusqu'ici avec les Bleus, propulse la France en finale de la Coupe du monde en signant un doublé face à la Croatie (2-1). Mais la fête des Bleus

Photo Marc FRANCOTTE

FRANCE - ESPAGNE, 1998. Sa Majesté Zizou inaugure le Stade de France en grande pompe.

Photo Olivier PREVOSTO/CORBIS-TEMPSPORT

FRANCE- ITALIE, EURO 2000. Au bout du bout du temps réglementaire, Wiltord trompe Toldo.

Photo Didier FEVRE

FRANCE - POLOGNE, 1995. Si Djorkaeff n'avait pas transformé ce coup franc...

Photo Jean-Claude PICHON

ROUMANIE FRANCE, 1995. Zidane clôt, de la plus belle manière, le match de la renaissance.

soleil ne se couche jamais, que ce jour dure le plus longtemps possible. » Comme dit Deschamps, les Bleus sont « sur le toit du monde pour l'éternité ». ■

France-Ukraine (0-0). **SAMEDI 27 MARS 1999, SAINT-DENIS, STADE DE FRANCE.** À 22 H 21, BARTHEZ JOUE DU PIED DERRIÈRE UNE LIGNE FLOTTANTE. Quand Rebrov sert Chevtchenko dans le dos de la défense française, les 80 000 spectateurs du Stade de France retiennent leur souffle. Il reste neuf minutes à jouer dans ce France-Ukraine crispant. Seul face à Barthez, l'attaquant ukrainien prend son temps, mais est décontenancé par le gardien monégasque qui ne plonge pas et repousse la frappe. Ce soir-là, Barthez a sauvé les Bleus, après avoir déjà repoussé une tête de Goussine, puis une première frappe de Chevtchenko. « Oui, j'ai eu le sentiment d'avoir fait un grand match, mais j'ai eu 100 % de réussite. On était à chaque fois à la limite quand on jouait la ligne, donc, à un moment ou à un autre, un face-à-face devait finir par arriver. »

Les Bleus doivent une fière chandelle à leur gardien. Avant sa 83e sélection, nouveau record, Didier Deschamps avait annoncé que les Bleus visaient désormais la victoire à l'Euro. Une défaite contre les Ukrainiens, leaders du groupe de qualification, aurait sérieusement compromis l'objectif. Dans ce groupe, les Bleus traînent les deux points lâchés d'entrée en Islande (1-1). Malgré leur victoire à Moscou le 10 octobre et la démonstration réussie en février à Wembley en amical (2-0), ils n'arrivent pas, ce soir-là, à faire sans Zidane, absent pour blessure et qui manque son premier match avec les Bleus depuis la Coupe du monde. Sans lui, les Tricolores ont pataugé. Et personne n'est dupe. Laurent Blanc résume cette soirée : « On doit rendre hommage à Fabien. Je pense que, sans lui, ce match face à l'Ukraine, on pouvait très bien le perdre. » ■

France-Islande (3-2). **SAMEDI 9 OCTOBRE 1999, SAINT-DENIS, STADE DE FRANCE.** À 19 H 26, TREZEGUET SURGIT DANS LA NUIT DE SAINT-DENIS. Corner à deux Zidane-Wiltord et centre de Zidane, Desailly surgit et place une tête appuyée, Kristinsson repousse sur sa gauche, mais Trezeguet, qui a suivi dès le départ du ballon, est seul pour reprendre et fusille le gardien islan ▶

est ternie par l'expulsion malheureuse de Laurent Blanc, privé de finale pour être tombé dans le piège tendu par le Croate Bilic. **12 JUILLET 1998** ❑ Les Bleus sont champions du monde après leur brillante démonstration face au Brésil (3-0). Dans la nuit, un million de personnes envahissent les Champs-Elysées pour célébrer la victoire. **13 JUILLET 1998** ❑ Les champions du monde remontent les Champs-Elysées sur le haut d'un bus à impériale. Encerclés par un flot de 800 000 personnes venues leur rendre hommage, ils devront renoncer à une partie de leur bain de foule. **14 JUILLET 1998.** ❑ L'équipe de France est reçue à l'Elysée pour la traditionnelle garden-party donnée par le président de la République. ❑ Dans la soirée, Emmanuel Petit est fêté par près de six mille personnes lors de son retour à Saint-Nicolas-d'Aliermont, en Seine-Maritime. **15 JUILLET 1998** ❑ Lavelanet fête le retour au pays de Fabien Barthez, son enfant chéri. **17 JUILLET 1998** ❑ Les Basques Didier Deschamps et Bixente Lizarazu reçoivent un accueil triomphal dans leurs villes respectives, Bayonne et Hendaye. **18 JUILLET 1998** ❑ A Château-Arnoux-Saint-Auban, son village natal, Alain Boghossian est à son tour reçu en fils prodige. **27 JUILLET 1998** ❑ Roger Lemerre succède à Aimé Jacquet à la tête de l'équipe de France. **1er SEPTEMBRE 1998** ❑ A l'Elysée, les Bleus reçoivent la Légion d'honneur des mains de Jacques Chirac. **3 OCTOBRE 1998** ❑ Aimé Jacquet effectue un retour triomphal à Sail-sous-Couzan, son village natal. Il présente la coupe du monde à plus de 7 000 personnes venues l'accueillir en héros. **6 OCTOBRE 1998** ❑ Lionel Charbonnier claque la porte de l'équipe de France, mécontent que l'on continue à lui faire jouer les doublures. Pour rencontrer la Russie, le poste de gardien titulaire est, en effet, confié à Lama, en l'absence de Barthez, blessé. **5 SEPTEMBRE 1998**

dais de près. Quelques secondes plus tard, à Moscou, le gardien russe Filimonov commet une bourde monumentale et offre l'égalisation aux Ukrainiens. En une seconde, les Russes passent de la première à la troisième place du groupe, la France de la deuxième à la première. Difficile d'imaginer une qualification plus arrachée que celle que les Tricolores viennent d'obtenir en l'espace de ces quelques instants. Une qualification qui symbolise un parcours cahoteux, qui aurait tout aussi bien pu s'arrêter à Barcelone le 9 juin, quand il a encore fallu un coup de pouce du destin, sous la forme d'un penalty transformé par Lebœuf à trois minutes de la fin, pour venir à bout de la résistance acharnée des Andorrans.

Contre l'Islande, les Français ont commencé par mener 2-0, mais se font remonter à 2-2 dans un début de seconde mi-temps raté. A ce moment-là, ils ne sont même plus barragistes. Mais la bonne étoile et le talent de Trezeguet veillent. Il faut maintenant se tourner vers l'Euro. Mais Roger Lemerre sème le trouble dans ses déclarations d'après-match : « Il faut avoir un projet pour cet Euro, pour le gagner, tout en sachant que cette qualification ouvre également des perspectives pour 2002. Quant à moi, je reste et je resterai le premier supporter du football français. » Plus difficile à décrypter qu'une frappe de Trezegol... ■

France-Espagne (2-1). **DIMANCHE 25 JUIN 2000, BRUGES, STADE JEAN-BREYDEL.** À 22 H 32, « VAUDOUISÉ » PAR DJORKAEFF, RAUL FRAPPE DANS LES NUAGES. « L'équipe de France a peur de tout et de rien », avait prévenu Laurent Blanc, la veille de ce quart de finale de l'Euro. Y repense-t-il, le libero des Bleus alors que Raul s'apprête à frapper le penalty qui peut donner l'égalisation à 2-2 aux Espagnols en cette dernière minute du temps réglementaire ? Dans un match de très haute tenue, technique en première mi-temps (2-1 pour la France), émotionnelle en seconde, les Français regardent le chrono avec impatience. « C'était d'une exceptionnelle intensité », dira Djorkaeff, qui a redonné l'avantage à la France d'un formidable but en fin de première mi-temps. « Je ne pensais pas que les Espagnols tiendraient 90 minutes comme cela. D'habitude, c'est nous qui faisons la différence dans le dernier quart d'heure, mais, cette fois, ils étaient toujours là et il a vraiment fallu qu'on se sorte les tripes. De mes soixante-quatre matches en bleu, c'est certainement le plus difficile que j'ai disputé. » Les Espagnols poussent, les Français combattent, à l'image de Deschamps, Vieira, Dugarry. Mais voilà, l'arbitre italien, M. Collina, n'est pas, ce soir, au niveau des vingt-deux acteurs. Les nerfs sont à fleur de peau, Barthez n'a pas vraiment fait faute sur Abelardo, mais l'arbitre a sifflé. Et Deschamps vient même sermonner son gardien. Tension. C'est la dernière seconde. « Il y avait vraiment un sentiment d'injustice », raconte Djorkaeff, qui se transforme en sorcier sur ce coup-là : « J'ai tourné autour de Raul, je l'ai frôlé, je l'ai regardé. Je l'ai " vaudouisé "... » Envoûté, l'attaquant du Real frappe dans les nuages. Une fois encore, les cieux sont du côté français. ■

France-Italie (2-1). **DIMANCHE 2 JUILLET 2000, ROTTERDAM, STADE DE KUIP.** À 21 H 48, WILTORD NE PANIQUE PAS ET CROISE SON TIR. Les arrêts de jeu sont commencés depuis plus de trois minutes ; il reste exactement 48 secondes à jouer dans cette finale de l'Euro 2000 et l'Italie mène 1-0, pas contre toute logique. Sur le banc de touche, les Italiens se congratulent déjà. « Pour moi, c'était fini, mais quand on a vu qu'il y avait quatre minutes d'arrêt de jeu, on a repris espoir », raconte Christophe Dugarry.

Jamais sans doute autant que dans ces instants-là le mental exceptionnel de l'équipe de France ne s'est aussi évidemment manifesté. « Je ne voulais surtout pas dégager n'importe où. Alors, j'ai cherché à bien la mettre pour la tête de David », racontera plus tard un Fabien Barthez dont un long coup franc est à l'origine de la déviation de Trezeguet pour Wiltord. Malgré la pression énorme, l'attaquant des Girondins ne panique pas, il contrôle de la poitrine et décoche une frappe croisée d'une précision diabolique, qui trompe Toldo. Les Italiens s'effondrent. Ils ont compris. Ce n'est que le but du 1-1, mais il a un goût de défaite. « Quand on a égalisé, j'ai su que c'était gagné », dira Dugarry. L'histoire est déjà écrite. Trezeguet se chargera de la concrétiser par un but en or, à la 103e minute. La France, qui s'est déjà qualifiée ainsi lors de la demi-finale contre le Portugal, parvient pour la troisième fois de son histoire à profiter de cette règle quasi barbare en haute compétition. Et sans doute ce dénouement résume-t-il à merveille ce qu'a été l'équipe de France depuis plusieurs années : une combattante de tous les instants, une bête de compétition et de victoire. « On peut dire que la France est faite pour gagner, conclut Marcel Desailly. C'est l'équipe des cinq dernières années. » ■

J.-M. B

FRANCE - PARAGUAY, COUPE DU MONDE 1998.
Laurent Blanc, enfin...

Photo Darren WALSH/ACTIONIMAGES

FRANCE - BRÉSIL, COUPE DU MONDE 1998.
Et trois-zéro !

Photo PANORAMIC

FRANCE - ISLANDE, 1999.
Cette frappe de Trezegol vaut, elle aussi, de l'or.

❑ Les éliminatoires de l'Euro 2000 débutent difficilement pour l'équipe de France, tenue en échec en Islande (1-1). **10 FÉVRIER 1999** ❑ A Wembley, les Bleus s'imposent face à l'Angleterre grâce à un doublé d'Anelka. Une victoire historique pour l'équipe de France, qui n'était jamais parvenue à gagner outre-Manche. **5 JUIN 1999** ❑ A Saint-Denis, les Bleus sont défaits par la Russie (2-3). C'est le premier revers de l'équipe de France depuis son titre mondial. C'est aussi sa première défaite dans son Stade de France fétiche. **9 OCTOBRE 1999.**❑ L'équipe de France arrache la première place qualificative de son groupe grâce à son succès au Stade de France sur l'Islande (3-2) et au résultat nul entre la Russie et l'Ukraine (1-1). **14 OCTOBRE 1999** ❑ *Zidane, le roman d'une victoire* sort en librairie. Ce livre est écrit par le romancier Dan Frank, prix Renaudot 1991. **12 DÉCEMBRE 1999** ❑ Tirage au sort de la phase finale de l'Euro 2000 à Bruxelles. La France hérite du groupe D, où elle côtoie les Pays-Bas, la République tchèque et le Danemark. **1er JUIN 2000** ❑ Roger Lemerre officialise une liste des vingt-deux sans réelle surprise, si ce n'est l'absence de Sabri Lamouchi, pour la phase finale de l'Euro. Elle comprend dix-huit champions du monde. **11 JUIN 2000** ❑ L'Euro 2000 commence de belle manière pour les Bleus. Blanc, Henry et Wiltord assurent une large victoire sur le Danemark. **16 JUIN 2000** ❑ A Bruges toujours, l'équipe de France prend sa revanche de l'Euro 96 sur la République tchèque en s'imposant 2-1. **21 JUIN 2000** ❑ Battus 3-2 par les Pays-Bas à Amsterdam, les Français terminent deuxièmes du groupe D derrière les Néerlandais. C'est l'Espagne, première du groupe C, qui sera leur adversaire en quarts de finale. **25 JUIN 2000** ❑ A Bruges, Zidane et Djorkaeff répondent à un penalty de Mendieta et envoient les Bleus en demi-finales. **28 JUIN 2000** ❑ Les Bleus souffrent à

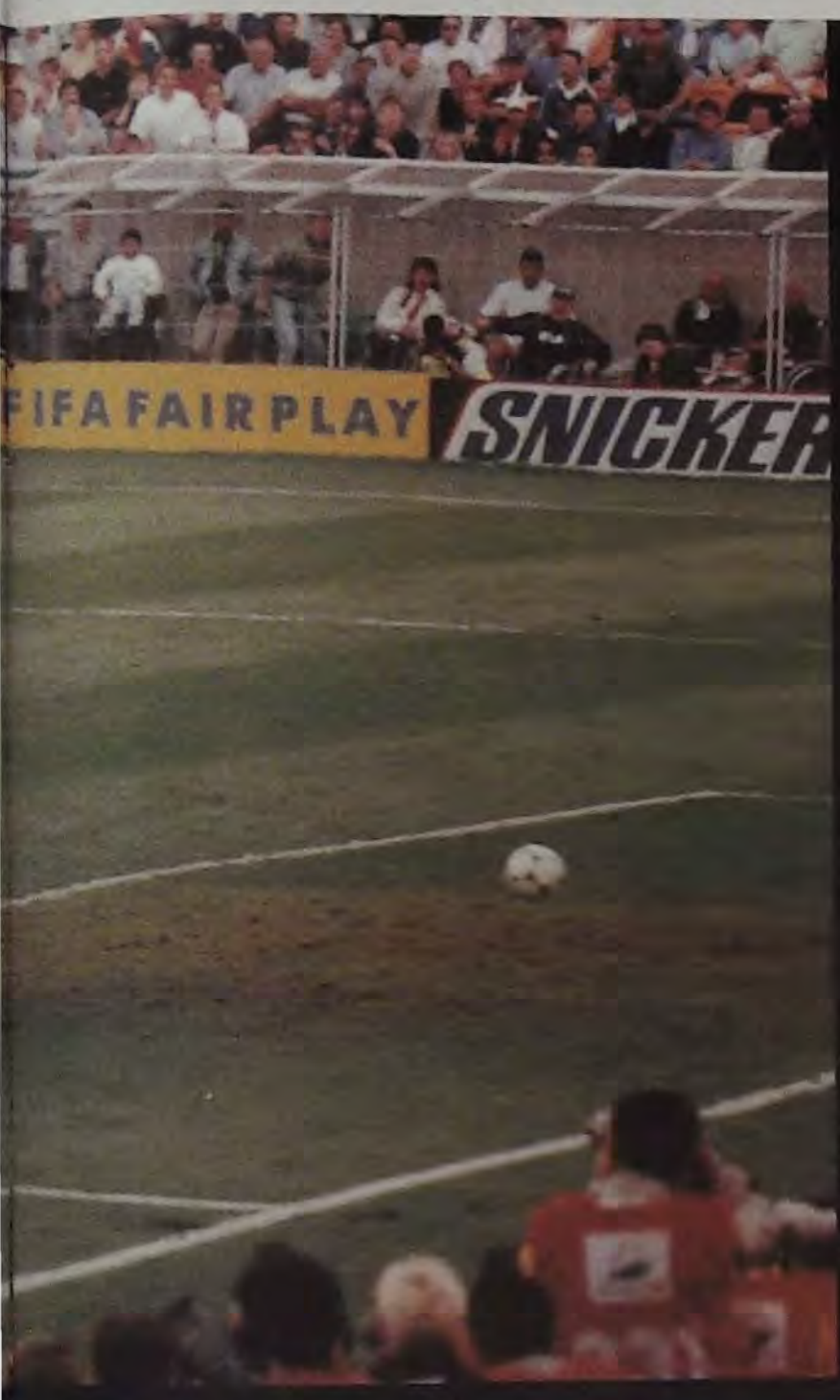


Photo Olivier PREVOST/CORBIS-TEMPSPORT

Photo Didier FEVRE

FRANCE - ESPAGNE, EURO 2000. Raul effondré après son penalty raté et Deschamps qui montre la voie aux siens : une fois encore, le destin a choisi les Bleus...

Bruxelles en demi-finales face à la formation portugaise, révélation de cet Euro. Un penalty de Zidane les libère à la 117e minute. Une fois encore, la règle du but en or sourit aux Français (2-1 a.p.). **2 JUILLET 2000** ❑ Les Français enlèvent le titre de champion d'Europe à Rotterdam, après avoir totalement renversé une finale mal engagée contre l'Italie. Wiltord arrache d'abord la prolongation en égalisant au bout du temps additionnel, puis c'est Trezeguet qui donne le coup de grâce, toujours au but en or (1-1, 2-1 a.p.). C'est la première fois qu'une équipe réussit, dans cet ordre, le doublé Coupe du monde-Championnat d'Europe. **6 AOÛT 2000** ❑ Un sondage IFOP - *Journal du dimanche* désigne Zinédine Zidane comme le personnage public préféré des Français. Le champion du monde et d'Europe devance l'abbé Pierre et Johnny Hallyday.

E. L.

TECHNIQUE

Une sélection qui va de l'avant

Entre ses victoires du Mondial et de l'Euro, la France a su profiter de l'éclosion d'une superbe génération d'attaquants pour accomplir sa révolution et trouver un meilleur équilibre entre l'attaque et la défense. Aujourd'hui, elle est devenue forte partout et semble avoir atteint sa plénitude.

Bien qu'elle ait été très peu modifiée, comme cela a été souligné en son temps (dix-huit des champions du monde étaient dans le groupe des champions d'Europe), l'équipe de France 2000 n'est pas la même que l'équipe de France 1998. Très loin s'en faut, même. En fait, on a presque envie d'affirmer que le Mondial à la maison est arrivé un an trop tôt pour les Bleus, leur mérite n'en étant que plus grand de l'avoir quand même remporté. Il était clair, pour les responsables, au début de la décisive saison 1997-98, qu'une grande génération d'attaquants, la première issue de la préformation, était sur le point d'éclore. Mais elle n'était pas tout à fait prête. Thierry Henry et David Trezeguet n'avaient pas vingt et un ans, le second n'étant titulaire en D 1 que depuis quelques mois ; Nicolas Anelka, lui, allait fêter ses dix-neuf ans et commençait à vraiment s'imposer à Arsenal. Tous trois n'étaient que des novices superbement doués au niveau mondial qu'il s'agissait ici de maîtriser (en septembre 1997, neuf mois avant le début de la Coupe du monde, aucun n'était encore apparu en équipe A). On savait qu'ils réussiraient, mais le risque était grand de plonger et, d'ailleurs, Aimé Jacquet n'osa pas aller jusqu'au bout. Constatant, moins d'un mois avant le jour J, que Christophe Dugarry, son meilleur joueur de pointe depuis la retraite du duo Papin - Cantona, pouvait être récupéré in extremis au prix d'une remise à niveau physique accélérée, il décida de ne pas mettre tous ses œufs dans le panier de la jeunesse et sacrifia la plus jeune de ses futures étoiles. Placés dans des circonstances favorables, Henry et Trezeguet réussirent un Mondial plus que satisfaisant et la courte déception qu'il dut inévitablement ressentir n'empêcha pas Anelka de poursuivre son irrésistible ascension.

1998 : L'INTUITION DE JACQUET. Au moment d'attaquer le Championnat d'Europe 2000, l'équipe de France était donc bien mieux armée offensivement : avec deux saisons de haut niveau en plus dans les jambes, ses jeunes attaquants représentaient beaucoup plus qu'une force d'appoint. D'autant que Djorkaeff et Dugarry étaient toujours là et qu'un quatrième larron, le Bordelais Sylvain Wiltord, avait immédiatement fait la preuve de ses aptitudes internationales, au point de ne plus sortir du groupe une fois qu'il y fut appelé. Formidablement intégrés grâce à la continuité imposée par Roger Lemerre et les anciens, Didier Deschamps et Laurent Blanc en tête, ces jeunes étaient prêts à exploser. Et ils explosèrent, un peu à retardement d'ailleurs, puisque différentes circonstances (transferts difficiles d'Henry et d'Anelka, passage à vide de Trezeguet) différèrent leur arrivée jusqu'aux derniers matches de préparation précédant immédiatement l'Euro. Deux ans auparavant, Aimé Jacquet avait parfaitement géré le problème du Mondial. Dès la fin en queue de poisson du prometteur Euro 96, le sélectionneur était persuadé que, chez elle, l'équipe de France ne pouvait se présenter dans la même disposition tactique qu'en Angleterre. Il fallait la rééquilibrer vers l'avant, malgré le manque d'attaquants de réelle envergure internationale, sous peine de risquer un premier tour difficile, avec la dangereuse perte de confiance qui pouvait s'ensuivre. Après l'alerte subie contre le Paraguay en huitièmes de finale, il décida de suivre son intuition et de revenir à sa tactique de 1996 pour les trois derniers matches du Mondial. L'équipe de France fut alors capable de surmonter — difficilement, mais déjà fallait-il le faire ! — le double obstacle de l'Italie et de la Croatie, deux équipes aimant bien, elles aussi, attendre l'adversaire, avant de réussir le match parfait en finale face au Brésil, un rival plus joueur n'hésitant jamais à prendre ses responsabilités de favori dans la conduite du jeu.

2000 : UNE RÉVOLUTION IN EXTREMIS. Le problème de Roger Lemerre à l'Euro était très différent. En exagérant à peine, alors que son ami avait dû gérer la pénurie, il lui fallait au contraire assumer le trop-plein. Les attaquants de classe se bousculaient au portillon et l'actuel responsable, comme le précédent, allait réussir un sans-faute : il multiplia les changements d'animation offensive, qu'il n'avait pourtant pu que chichement expérimenter, avec un bonheur à peu près constant. Il est vrai que son nouveau statut avait donné une sérénité inestimable à l'équipe de France, qui lui permit de franchir les moments difficiles pour imposer à ses adversaires son mental de fer, sa puissance physique et son talent. Et les moments difficiles ne manquèrent pas, lors des trois dernières rencontres face à des rivaux latins de très grande qualité (Espagne, Portugal, Italie) : l'équipe de France n'est pas seule au monde, les autres ont aussi le droit d'être bons, et ils ne s'en sont pas privés, même si l'on peut penser qu'une Squadra comme celle de l'Euro des plats pays n'a pas tiré le maximum d'un potentiel qui n'est sans doute inférieur à celui des Bleus que sur le plan de la qualité athlétique.

UNE DÉFENSE EN OR MASSIF. L'évolution de l'équipe de France entre 1998 et 2000 se limite au dossier de l'animation offensive. Car, pour le reste, il est bien évident que Jacquet comme Lemerre se sont appuyés sur la plus formidable défense de l'histoire du football français, et peut-être du football tout court, un bloc jamais entamé jusqu'à l'Euro 2000. Le quatuor Thuram - Blanc - Desailly - Lizarazu est apparu pour la première fois en cours de match contre l'Allemagne à Stuttgart, dix jours avant l'Euro 96 (66e, Lizarazu remplace Di Meco). Il fut à nouveau constitué en cours de partie lors du premier match de cette compétition, contre la Roumanie (même remplacement, mais à la 68e minute), puis disputa vingt-sept autres rencontres en étant aligné d'entrée de jeu, jusqu'à la retraite de Laurent Blanc, en septembre dernier, contre l'Angleterre. Il en a terminé seize sans avoir été modifié. Ces vingt-neuf rencontres ont vu vingt-trois victoires des Bleus et six matches nuls. La meilleure défense française de l'histoire a donc terminé son parcours invaincue (treize buts encaissés lors de ces vingt-neuf matches)* et sa solidité a permis aux partenaires offensifs de jouer sur du velours. Elle a même réussi à se bonifier au fil des ans, grâce à l'éclosion au plus haut niveau d'Emmanuel Petit, puis celle, plus prévisible, de Patrick Vieira.

Avec un Zidane de plus en plus maître de son sujet à la baguette, avec les buts de Djorkaeff, avec la solide présence et l'exemplaire état d'esprit de ses remplaçants, de ceux qui n'étaient pas ou plus titulaires, l'équipe de France a réussi ce qu'il y a de plus dur en sport et, surtout, dans le plus pratiqué de tous, où la concurrence est la plus vive : confirmer. Non seulement elle est restée une grande équipe, mais elle s'est dépassée elle-même et, malgré les départs que l'on sait, aucune menace ne semble planer sur elle. Lors des trois grands rendez-vous internationaux qu'elle a honorés, sa grande force fut d'avoir su tirer le meilleur des atouts dont elle disposait. Au Mondial 2002, elle sera le premier candidat à sa propre succession et c'est déjà un très grand exploit.

J.-J. V.

** Pour être tout à fait précis, il faut rappeler que lorsque le quatuor fut cassé, pour la bonne cause, en finale de l'Euro 2000 (86e minute de France-Italie, remplacement de Lizarazu par Pires), la Squadra Azzurra menait 1-0.*

2. L'ÉQUIPE DE FRANCE 1982-86

Giresse : « Platini nous

TÉMOIN. Habituel compère de Michel Platini au milieu de terrain, Alain Giresse mesure son influence dans la formidable trajectoire de l'équipe de France des années 80, dont le style flamboyant demeure une référence.

Photo Bernard MATUSSIÈRE

« Alain, à quel moment avez-vous eu le sentiment que l'équipe de France au sein de laquelle vous avez joué était vraiment devenue une sélection de premier plan ?

Je n'étais pas en Argentine pour la Coupe du monde 1978, mais je pense que c'est là-bas que l'aventure a démarré, que l'équipe s'est lancée sur les bons rails. Par la suite, elle a pris définitivement corps en Espagne. Oui, c'est en 1982, au cours du Mundial lui-même, que nous avons acquis cette maturité qui a atteint son apogée quatre ans plus tard et qui nous a permis de rivaliser avec les meilleurs et de nous imposer entre-temps à l'Euro 84.

Juste avant que le Mundial 82 ne commence, dans quel état d'esprit étiez-vous ?

Se qualifier pour le tournoi final constituait déjà une performance, pour ne pas dire un exploit. Pour nous, le plus important avait été réalisé en battant les Pays-Bas au Parc des Princes. On est donc arrivés en Espagne sans pression particulière, ni objectif précis. Avec le seul souci de bien figurer et de jouer le mieux possible. Sans trop nous prendre la tête.

Bien jouer, cela n'avait pas été le cas à Bilbao, lors du premier match de l'épreuve...

A l'issue de ce match perdu contre l'Angleterre (1-3), il y avait eu un risque d'implosion, mais Michel Hidalgo et Michel Platini avaient repris les choses en main. Heureusement que, chez nous, la notion de groupe prévalait et, à ce sujet, on peut d'ailleurs établir un parallèle avec l'équipe de France de 1998. Parce que, chez nous, tout le monde tirait dans le même sens, la dynamique est repartie dès le match suivant et l'euphorie s'est prolongée jusqu'à l'issue que l'on n'a pas oubliée...

« NOUS AVIONS UN MENTAL DE JOUEURS, PLUS QUE DE GAGNEURS »

Quelle était la principale caractéristique des Bleus d'alors ?

Cette ascension, cette éclosion, on ne la soupçonnait pas, on ne l'attendait pas non plus spécialement. Nous avions un vrai mental de joueurs, bien plus que de gagneurs. Notre jeu séduisait tout le monde, mais nous n'avions pas encore cette culture de la gagne. En réalité, rien n'était programmé. On ne se posait pas de questions ; en exagérant à peine, je dirai qu'on voulait d'abord s'amuser. Il y avait une certaine forme de spontanéité, de fraîcheur par rapport à une compétition comme la Coupe du monde.

1982, c'est donc le point de départ d'une aventure exceptionnelle ?

Cette Coupe du monde, c'est la base, le ciment de nos futurs résultats. C'est en Espagne que nous avons découvert la véritable exigence du très haut niveau, tout ce qu'il fallait produire pour aller loin. Mais c'est aussi cette absence de calculs, ce manque de lucidité qui nous ont sans doute coûté une place en finale...

C'est à la suite de l'élimination en demi-finales, devant l'Allemagne, que vous avez enfin pris conscience de l'étendue de vos possibilités ?

Oui. En quittant l'Espagne, on est repartis plus forts qu'en arrivant. Nos précédents bons résultats n'étaient pas seulement un feu de paille ! Nous étions alors convaincus que nous étions capables de jouer dans la cour des grands et de prétendre à une couronne. Et on s'est fixé comme ambition de remporter le titre européen devant notre public. Notre statut, notre standing sont différents, plus affirmés, et chacun s'en rend compte. Notre parcours en Espagne a changé les données comme il a suscité un autre regard sur nous.

Votre force ne résidait-elle pas également dans la qualité humaine du groupe ?

J'ai le souvenir d'un groupe agréable, très facile à vivre. On passait les fêtes de fin d'année ensemble, on était toujours très heureux de se revoir. On considérait ça comme un moment privilégié. Jamais on n'a ressenti une quelconque pesanteur dans nos rapports. Bien sûr, on se retrouvait par affinités, mais, au bout du compte, c'est le plaisir qui dominait.

« EN DÉPIT DES DIFFÉRENCES, IL Y AVAIT UNE HARMONIE PARFAITE »

La fréquence et la durée des rassemblements ne vous ont jamais dérangés ?

Non, nous vivions pourtant de longs moments rassemblés, mais il n'y avait presque jamais de soubresauts, ni de brebis égarées ou galeuses. Au contraire, en dépit des différences, il y avait une harmonie, une homogénéité parfaite. Nous étions tous animés d'une grande conscience professionnelle, d'un grand sens du devoir. L'implication de chacun était totale. Michel Hidalgo était le patron, Michel Platini le leader naturel, et pas seulement sur le terrain. Marius (Trésor), en 1982, Max (Bossis), Jeannot (Tigana), Luis (Fernandez), moi et d'autres par la suite, nous étions les relais, mais les vingt-deux étaient sur un pied d'égalité.

Même si le groupe a évolué et s'est rajeuni à partir du Championnat d'Europe des nations jusqu'en 1986 ?

Le gros de la troupe était toujours là et l'esprit maintenu. Il le sera d'ailleurs jusqu'au Mexique. Les jeunes qui ont été sélectionnés se sont tous fondus dans le moule. Il n'y avait pas de divas !

L'Euro que vous remportez sur le sol français, c'est le sommet ?

On a gagné, c'est donc le point d'orgue de l'existence de cette équipe. Mais, au plan du jeu, je pense que nous étions encore plus matures, encore plus costauds deux ans plus tard. Je me dis souvent que si cette Coupe du monde 1986 n'avait pas eu lieu en altitude, ce qui nous a fait beaucoup souffrir, la finalité aurait été probablement différente. Maintenant, pour en revenir à l'Euro, jouer cinq rencontres et obtenir cinq victoires, oui, c'est forcément un sommet.

Pour la première fois de son histoire avant une grande compétition internationale, l'équipe de France part favorite. Cela a-t-il eu une influence dans votre attitude de départ ?

Comme je vous l'ai dit, à la sortie de la Coupe du monde 1982, l'objectif était déjà bien ciblé. Là, c'est clair, il ne fallait pas le rater. D'ailleurs, c'est simple, pendant toute l'année 1984, on a vécu hors de tout. On était en mission, totalement immergés dans notre sujet, et rien ne pouvait, ne devait nous écarter de la ligne fixée. Je rappelle que, cette année-là, nous avons remporté nos douze matches. C'est dire l'implication absolue de tous les joueurs !

« NOTRE JEU ÉTAIT PLUS MAÎTRISÉ, PLUS COMPLET, DE MEILLEURE QUALITÉ EN 1986 »

Vous vous sentiez très forts, mais cela signifie-t-il que vous vous sentiez à l'abri d'une contre-performance ?

Pour aller au Mexique, nous avons terminé en tête d'un groupe qui rassemblait la Bulgarie, l'Allemagne de l'Est, la Yougoslavie et le Luxembourg, avec seulement deux défaites chez les deux premiers nommés. Pendant ces éliminatoires, nous n'avons jamais tremblé. Plus que pour les éditions précédentes, il y avait un impératif de qualification. Normal, après un titre de champion d'Europe. Tout le monde nous attendait, les adversaires, les supporters, la presse. Il fallait être forts et nous avons répondu présent. Nous avions toujours la flamme.

Plus que le phénomène de l'altitude, que vous regrettez, ne croyez-vous pas que le Mundial mexicain est arrivé deux ans trop tard. Là-bas, vous, Platini et d'autres aviez sans doute moins de répondant physique...

Franchement, non. Pour moi, ce n'est pas une question d'âge. En 1982, nous étions plus proches du titre et seules les malheureuses circonstances que l'on sait, lors du match de Séville, nous ont empêchés de jouer notre chance jusqu'au bout. Mais je persiste à penser que notre jeu était plus maîtrisé, plus complet, globalement de meilleure qualité en 1986. Il n'y a qu'à se souvenir de Guadalajara. Contre le Brésil, on a joué un match de rêve, même si, c'est vrai, la réussite fut de notre côté.

Après le titre européen, Henri Michel a succédé à Michel Hidalgo. Est-ce que cela a modifié quelque chose ?

Rien du tout. Le passage de témoin s'est effectué sans heurts. Tout s'est passé dans la continuité. Henri a imposé sa propre personnalité, le respect de sa fonction, établi une certaine distance. Son rôle s'est tout de suite révélé constructif.

Parlons du jeu. A-t-il sensiblement évolué au fil de ces années ?

Notre style est resté le même. Nous avons seulement affiché une plus grande maîtrise match après match.

Photo L'ÉQUIPE

Alain Giresse et Didier Six n'ont pas gagné la Coupe du monde 1982, où ils sont passés par toutes les émotions. Leur génération connaîtra la consécration deux ans plus tard en devenant championne d'Europe.

s a tirés vers le haut »

TECHNIQUE

L'étoffe d'un champion du monde

L'équipe de France de 1982-86, championne d'Europe à la maison en 1984 et deux fois demi-finaliste de la Coupe du monde, est née dès 1976, avec l'arrivée aux commandes de Michel Hidalgo et les débuts en sélection, pour le premier match de son long mandat (76-84), de Michel Platini, sa figure emblématique. Depuis plus de quinze ans, le football français, incapable de prendre le virage de la modernisation, ne jouait plus aucun rôle au plan international. La conjonction de trois éléments – réussite des Verts de Saint-Etienne en Coupe d'Europe, affirmation de la première génération issue de la formation, éclosion du plus grand talent que le pays ait jamais fourni – produisit le déclic tant attendu. Ayant fait ses classes en Argentine en 1978, cette équipe se bonifia peu à peu. Il y eut d'abord la tardive reconnaissance de Giresse et le retour de Trésor pour le Mondial 82, où s'imposèrent Tigana et Amoros, puis l'adjonction à l'Euro 84 de Fernandez au milieu et de Bats dans le but. Assurément, et sans chauvinisme aucun, cette équipe avait l'étoffe d'un champion du monde, elle était l'égale des meilleures. Ce qui lui a manqué pour connaître la consécration suprême, c'est un soupçon de réussite. Les premiers Bleus dépendaient beaucoup de Michel Platini, non seulement leur inspirateur et leur meneur de jeu, mais également leur buteur n° 1, car, si les attaquants de bon niveau étaient présents, aucun n'eut jamais le poids et la constance nécessaires au niveau mondial. Le mauvais sort a voulu que Platini, éblouissant en 1984, dispute les Coupes du monde 1982 et 1986 sans être en possession de toutes ses facultés physiques. En Espagne, il dut surmonter une tendinite aux adducteurs et, au Mexique, il souffrait d'une cheville et ne put véritablement effectuer la préparation, si importante pour une compétition disputée en altitude. Et Platini ne fut pas le seul malchanceux, puisque, en 1986, l'année où l'équipe possédait sans doute le meilleur équilibre général, Giresse, longuement blessé avant la Coupe du monde, n'était pas à son meilleur niveau et Rocheteau se blessa en quarts de finale et ne put jouer le match décisif contre l'Allemagne. Incontestablement moins solide et moins compacte que l'équipe actuelle (ses performances chiffrées, notamment dans les matches de compétition à l'extérieur, ne sont pas comparables à celles des champions du monde 1998), la France de Platini était plus inspirée et plus maîtresse de son jeu. Elle possédait notamment un milieu de terrain exceptionnel de maîtrise et de complémentarité, le fameux carré magique Tigana-Fernandez-Giresse-Platini, auquel on ne pouvait à l'époque comparer que l'entrejeu du Brésil de Zico, Socrates et Falcao, autre grande équipe sans couronne. Son titre européen de 1984 fut totalement mérité, mais qu'elle n'ait pas joué au moins une finale mondiale laisse beaucoup de regrets aux témoins de l'époque, et encore plus à des joueurs qui ne l'auraient pas volé. **J.-J. V.**

On jouait avec de plus en plus de réflexion et, c'est logique, notre jeu sur la fin était sans doute un peu moins flamboyant, moins romantique.

« EN QUATRE ANS, C'EST COMME SI ON AVAIT VÉCU TOUTE UNE VIE »

Comment l'expliquez-vous ?

En 1982, on était presque insouciants. Avant de jouer, on disait qu'on espérait faire un bon match. Quatre ans plus tard, ce n'était plus pareil, le poids des responsabilités s'était nettement accru. Là, on jouait pour gagner.

Le fait que Michel Platini évolue à la Juventus de Turin a-t-il contribué à l'épanouissement de votre génération ?

Sûrement ! Michel, en jouant dans un club phare du Calcio, a pris lui-même une dimension supérieure. Là-bas, il a gagné la Coupe des champions en 1985, il a souvent terminé en tête du classement des buteurs. En quelque temps, je dirais même qu'il a pris une dimension universelle, et, bien entendu, cela a eu un effet bénéfique sur toute l'équipe. Il nous a tirés vers le haut. On était tous très fiers de jouer avec lui.

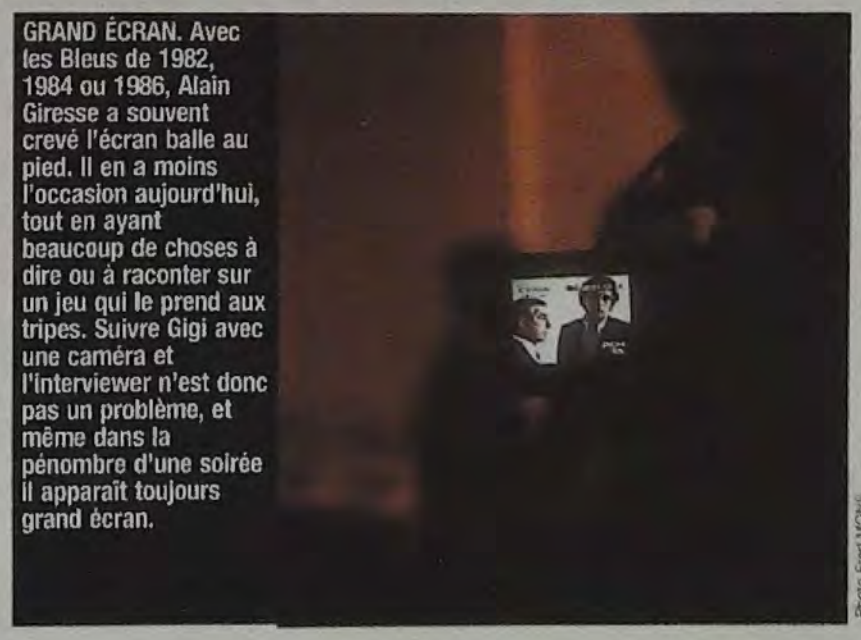
Platini vous a-t-il fait profiter de son expérience étrangère ?

Tout à fait. En Italie, il était devenu un vrai compétiteur, il avait l'habitude aussi de jouer presque tous les dimanches des matches de haut niveau. Fatalement, même si, mis à part Didier Six, il était le seul Bleu à jouer à l'étranger, cette expérience a rejailli sur tout le monde. On a dit d'ailleurs la même chose à propos de l'équipe sacrée championne du monde, qu'elle avait largement tiré profit de l'expérience accumulée par tous les joueurs qui évoluaient hors de nos frontières, et c'est un parallèle de plus avec notre époque.

Au fait, saviez-vous pendant toutes ces années que vous faisiez rêver les Français ?

Sincèrement, non. A cette époque, on l'ignorait et on ne s'en préoccupait pas. Moi, en tout cas, je n'en avais pas conscience. Je pense que l'on était trop impliqués dans cette grande histoire. Toutes ces années, toutes ces rencontres avec l'équipe de France, je les ai vécues du plus profond de moi-même, car, en Espagne, j'avais déjà presque trente ans. En quatre ans, c'est comme si l'on avait vécu toute une vie, avec une naissance, un apogée et une belle fin... »

VINCENT MACHENAUD



GRAND ÉCRAN. Avec les Bleus de 1982, 1984 ou 1986, Alain Giresse a souvent crevé l'écran balle au pied. Il en a moins l'occasion aujourd'hui, tout en ayant beaucoup de choses à dire ou à raconter sur un jeu qui le prend aux tripes. Suivre Gigi avec une caméra et l'interviewer n'est donc pas un problème, et même dans la pénombre d'une soirée il apparaît toujours grand écran.

Photo Fred MONS

3. SAINT-ÉTIENNE 1974-77

Rocheteau : « Avec Saint-Eti

ÉPOPÉE. Avec en point d'orgue une finale de Coupe d'Europe face au Bayern en 1976, les Verts ont quasiment tout emporté sur leur passage. Un style, des coups d'éclat et une formidable génération de joueurs dont a notamment émergé Dominique Rocheteau, qui pose un regard avisé sur cette période.

Photo L'ÉQUIPE

Photo Bernard MATUSSIÈRE

« Dominique, où avez-vous rangé ce fameux disque sur les Verts qui tournait à plein régime voilà près de vingt-cinq ans ?

Ah... Non, je ne l'ai pas. Mais je me souviens avoir écouté une chanson parlant de moi, un matin, en allant à l'entraînement. Ça fait tout drôle. Le disque des Verts était sorti et le chanteur en question en avait profité pour enregistrer un 45 tours sur moi sans me demander la permission. J'avais trouvé les paroles complètement débiles et j'avais vite fait stopper l'opération !

Mais le refrain de l'époque vous emballe encore...

J'ai toujours la flamme verte. Aujourd'hui, je suis Saint-Etienne de loin parce que je n'ai pas souvent l'opportunité de retourner là-bas. J'y vais une ou deux fois par saison. Et puis, je croise de temps à autre ces gens qui se sont identifiés à nous. Je suis resté sept, huit ans au PSG, mais c'est Saint-Etienne qui les a captivés, alors que je n'y suis pas resté aussi longtemps !

Etes-vous surpris que les Verts 1974-77 soient classés troisième équipe de tous les temps derrière les Bleus 1982-86 et 1998-2000 ?

Non. Saint-Etienne a marqué son époque. C'était le renouveau du football français après Reims. Le club a raflé plusieurs titres d'affilée. Et puis, il y a eu ces parcours en Coupe d'Europe... Mais il ne faut pas oublier ce qui a précédé. Je me rappelle de l'époque des Mekloufi, Herbin et autres Keita dans les années 60. Il faut rendre hommage à des entraîneurs comme Jean Snella et Albert Batteux, qui ont donné un état d'esprit à ce club, qui ont préparé le terrain, et puis aussi à Roger Rocher, qui en a été le grand président.

« HERBIN SE REPOSAIT SUR CURKOVIC, PIAZZA ET LARQUÉ, TROIS PERSONNAGES FÉDÉRATEURS ET DIFFÉRENTS. »

Vous avez évolué dans l'équipe de club qui a laissé jusque-là la plus belle trace. Pourtant, elle n'a pas été couronnée à l'échelle européenne, au contraire de l'OM et du PSG...

Paris a remporté la Coupe des Coupes *(il sourit)*. Ce n'est pas la même. Après, ce qui reste, ce sont des émotions, un palmarès. Celui de Saint-Etienne reste inégalé, avec notamment ses dix titres de champion de France. Sur le plan européen, il y a évidemment une différence entre mériter de gagner et gagner. Ce match contre le Bayern *(soupir)*... C'est comme ça.

Poussons la porte du vestiaire stéphanois en 1974. C'est une formation assez inexpérimentée mais bien encadrée.

C'est une équipe jeune, sans vedettes. Elle grandit avec les mêmes joueurs. Chaque saison, un ou deux nouveaux arrivent, pas plus. L'Ajax de la belle époque fonctionnait ainsi. A un degré moindre, la force de Sedan, aujourd'hui, repose sur des joueurs qui se côtoient depuis quatre, cinq ans. Il y a un vécu, des copains, beaucoup de complicité.

Un groupe d'où ressortent tout de même quelques fortes personnalités...

Oui, à des degrés différents. Le gardien Ivan Curkovic était l'homme de Robert Herbin. Ils discutaient souvent ensemble. Curkovic était, à mes yeux, un modèle de rigueur, de discipline, l'école yougoslave quoi... Et puis, il y avait Oswaldo Piazza, un leader plus " copain ". C'était le Latin, celui qui emmenait tout le monde sur le terrain, à l'entraînement. Il en imposait. Jean-Michel Larqué se démarquait aussi. Trois personnages fédérateurs et différents sur lesquels se reposait Robert Herbin.

« C'EST GARONNAIRE QUI A DÉCOUVERT NOTRE GÉNÉRATION. SAINT-ÉTIENNE, C'ÉTAIT UN TRIO : ROCHER, GARONNAIRE, HERBIN. DANS UN CLUB, IL N'Y A PAS BESOIN DE CINQUANTE PERSONNES. »

Robert Herbin façonne cette équipe dans l'idée d'un football total...

C'était dans la continuité de ce que Robert avait connu avec Snella et Batteux : rigueur, solidarité, engagement, combativité... C'est pour ça que le public s'identifiait à cette équipe, parce qu'un courant passait. Notre jeu était d'aller de l'avant. Or, quand on jouait dans le Chaudron, on était transportés vers l'avant.

Cette réussite, qui vous voit cumuler, en trois ans, trois Championnats, trois Coupes de France, une demi-finale et une finale de Coupe d'Europe, est-elle liée à la politique de formation du club ?

Oui, nous étions en avance sur ce point, avec Nantes et, à un degré moindre, Sochaux. Pierre Garonnaire est pour beaucoup dans cette réussite. C'est lui qui a découvert notre génération. Saint-Etienne, c'était un

Photo Fred MONS

VERTES ANNÉES. Ils n'ont pas joué à la même époque à Saint-Etienne, mais Dominique Rocheteau et Aimé Jacquet y ont tous deux vécu leurs plus belles années. Sans doute évoquent-ils ici quelques matches, des buts ou des lieux qui appartiennent à une légende où ils figurent en bonne place, chacun à sa manière.

ienne, la France était verte »

Dominique Rocheteau, avec Patrick Revelli en soutien : « On vivait quasiment en communauté. Il y avait un respect mutuel entre les joueurs, de la solidarité. »

trio : Herbin, Rocher, Garonnaire. Dans un club, il n'y a pas besoin de cinquante personnes.

Saison 1974-75. L'aventure européenne commence. Les Verts deviennent une machine à gagner.

C'est un collectif enveloppé d'une culture de la gagne, inculquée par Herbin, mais aussi par Piazza et Curkovic. On bénéficiait de l'enthousiasme de l'un et de la rigueur de l'autre. Il y avait une osmose entre le discours et le terrain, fruit d'un travail quotidien. Travail, travail, travail, à l'image du club et de la ville. C'était tout un contexte, avec ce stade, les usines autour...

« ON ÉTAIT PRÉPARÉS AU PRESSING CONSTANT. ON PRENAIT LES ÉQUIPES À LA GORGE À GEOFFROY-GUICHARD, ET ON NE LÂCHAIT PAS. »

Y a-t-il eu des périodes de doute ?

Entre 1974 et 1977, pas vraiment. On est passé à côté de certains matches. Quand il y avait un problème, on était convoqué dans le bureau de Robert. Je me souviens d'une lourde défaite concédée à Nancy ou à Metz. Une altercation avait eu lieu entre Herbin et Larqué, le premier reprochant au second de ne pas s'être battu. C'était rare.

Ce qui reste gravé, ce sont ces incroyables retournements de situation en Coupe d'Europe lors de matches retour à domicile... Où puisiez-vous ces ressources ?

On avait cette capacité physique parce qu'on était quand même bien préparés à exercer un pressing constant. On prenait les équipes à la gorge à Geoffroy-Guichard, et puis on ne les lâchait pas. Et ça, c'était notre force. Il fallait être au top physiquement. On axait beaucoup la préparation là-dessus. Les hivers étaient rudes et je me remémore encore les longues séances de ski de fond, pas vraiment agréables... Tous ensemble, avec le public, on pressait. Les gens étaient debout derrière les buts, ils formaient des vagues quand on marquait. Je n'ai jamais ressenti de tels frissons ailleurs, sauf à Liverpool en 1977.

Le hasard a souvent bien fait les choses en plaçant le match retour à Saint-Etienne...

Oui, c'est sûr, ça nous a plutôt été favorable. On ne jouait pas de la même façon à l'extérieur. On y jouait en contre, et on se reposait sur la rigueur défensive des Janvion, Farison et autres Lopez, et aussi sur Curkovic. Mais c'est certain qu'il était plus aisé de renverser une situation compromise à domicile.

« LE SYMBOLE, C'EST PATRICK REVELLI : IL NE FAISAIT PAS L'UNANIMITÉ À L'ÉPOQUE MAIS C'ÉTAIT UN BATTANT AVEC UN ADMIRABLE ÉTAT D'ESPRIT. »

Tout un pays battait la chamade...

Ça oui, la France était verte ! C'était fabuleux. On s'était attiré la sympathie de tous, même des supporters adverses. Quand on venait à Paris, le Parc était vert. Et le mercredi soir, quand venait la Coupe d'Europe, c'était " le " grand match en France. Saint-Etienne étant le seul club à aller aussi loin, l'engouement était phénoménal.

Comment réagissaient les autres équipes françaises ?

Nous étions l'équipe à battre. Mais on imposait le respect, même dans le Sud, par exemple à Bastia, où ce n'était pas toujours facile. Quand j'y suis allé avec le PSG, j'ai senti la différence. Mais ça devait forcément emmerder nos adversaires de voir que beaucoup des leurs vibraient pour nous.

A vingt ans, parveniez-vous à vous protéger de cette démesure ?

Oui, par le fait d'être jeune justement, et de ne pas me rendre compte de ce qui se passait autour du club. Après les matches, il m'arrivait de sortir, mais, le plus souvent, je rentrais chez moi. Ce phénomène, je le ressentais à travers les matches et les entraînements. On voyait de plus en plus de monde, des gens de passage, mais, en dehors de ça, c'était fini. Je m'éclipsais, je vivais ma vie à la campagne, c'était un peu volontaire.

La finale de 1976 : une immense frustration transformée en succès d'estime...

Je n'ai pas très bien vécu la période entre la demi-finale, contre le PSV Eindhoven, et la finale parce que je souffrais d'une contracture. Du coup, je n'ai pu jouer que sept minutes à Glasgow. Et voilà... Pour moi, c'était l'occasion ou jamais, et je l'ai pratiquement ratée ! Sur le coup, je me suis dit que ce genre d'accident était dans la norme des choses pour un footballeur. J'avais vingt, vingt et un ans, je jouerais d'autres finales... Mais l'occasion ne s'est jamais représentée ! Cela dit, on a quand même vécu des moments étonnants. Cette surprenante descente des Champs-Elysées alors que l'on perd 1-0 *(il inspire)*... Et puis notre arrivée à Saint-Etienne, ce stade bondé, cette communion totale, exceptionnelle... Mais ça laissera toujours un goût amer...

Le point commun avec les équipes de France 1982-86 et 1998-2000, c'est cette notion du groupe élevée à son maximum.

Ce sont des équipes dont les joueurs se sont découverts sur un laps de temps conséquent. Nous, on vivait quasiment en communauté. L'hiver, on partait en tournée. Il y avait une amitié, du moins un respect mutuel entre les joueurs, de la solidarité. Et puis, quand je suis arrivé, je vouais un grand respect aux anciens. Il faut bien sûr un mélange de talents et d'intelligences, et dans ces trois équipes, se dégagent des fortes personnalités. C'est tout un ensemble.

Cette période stéphanoise, était-ce la crème de votre carrière ?

Oui... mais je ne l'ai pas apprécié à sa juste valeur ! J'ai le sentiment d'avoir davantage profité d'autres moments, l'expérience aidant. Par exemple, avec l'équipe de France en 1986 ou quand le PSG est devenu champion la même année. A Saint-Etienne, je découvrais, je ne me rendais pas compte.

Quels étaient les metteurs d'ambiance les soirs de victoire ?

Parmi les meneurs, on retrouvait Piazza et, aussi, Patrick Revelli. Ils entraînaient les plus jeunes. Patrick Revelli, il ne faisait pas toujours l'unanimité à l'époque. Pour moi, le symbole, c'est pourtant lui : un battant avec un admirable état d'esprit. »

JOHAN RIGAUD

TECHNIQUE

Sous le signe du renouveau

Trois fois championne de France (1974, 1975, 1976) et deux fois vainqueur de la Coupe (1974, 1975), l'équipe de Saint-Etienne de la période 1974-77 reste dans l'histoire comme celle qui a impulsé la renaissance du football français, à peu près totalement absent de la scène internationale depuis une quinzaine d'années.

Demi-finaliste de la C 1 en 1975, puis finaliste en 1976 (battue les deux fois par le grand Bayern de Beckenbauer), elle atteignit encore les quarts en 1977, où le successeur des Bavarois, le Liverpool de Keegan, lui barra d'extrême justesse la route.

Moins brillant que les Rémois de 1958 ou que les Bleus de 1982-86 (Platini ne rejoignit les Verts que plus tard), le Saint-Etienne de l'époque fut la première équipe moderne. Soudée, rigoureuse, disciplinée et, surtout, imperméable aux complexes, elle imposa sa générosité, sa complémentarité et, bien entendu, son talent. Si la majorité d'un groupe assez restreint était issue de la même génération formée à Saint-Etienne (de Synaeghel et Repellini à Rocheteau, en passant par Merchadier, Janvion, Lopez, Bathenay, Patrick Revelli, Santini, Sarramagna), le collectif stéphanois ne manquait pourtant pas d'expérience. D'abord par la présence de plusieurs rescapés de la génération précédente, qui, à la fin des années 60, avait également dominé les compétitions nationales (Larqué, Bereta, Hervé Revelli, Farison), ensuite par l'apport de deux étrangers (c'était le quota de l'époque), qui sécurisèrent le secteur défensif, le gardien yougoslave Curkovic et le stoppeur argentin Piazza. Avec pour entraîneur Robert Herbin, qui avait aussi effectué toute sa carrière au club, et sous la houlette du président Roger Rocher, cette équipe possédait une identité morale, une volonté qui lui fit renverser des montagnes. Cela ne pouvait arriver qu'à Saint-Etienne, car la très belle génération qui avait précédé (les Bosquier, Camus, Keita, Jacquet, Herbin, Durkovic...) n'était déjà pas passée très loin de la réussite européenne. Dans la foulée des Stéphanois et de quelques victoires inoubliables contre Split, Kiev, le PSV Eindhoven ou les Rangers (de très gros cadors à l'époque), tout le football français, Bastia et les Bleus en tête, allait s'engouffrer dans la brèche. On peut dire qu'après les Verts rien n'a plus été pareil. Et le public le sait bien, qui ne les a pas oubliés.

J.-J. V.

LES TROPHÉES DU SIÈCLE CHIFFRES

DES CHIFFRES COMME S'IL EN PLEUVAIT. Ce XX[e] siècle qui s'achève, c'est aussi l'occasion, pour *France Football*, de tirer le bilan chiffré du Championnat de France, de la Coupe de France, de la Coupe de la Ligue, des clubs français en Coupes d'Europe et de l'équipe de France. En somme, de dresser l'état des lieux le plus complet et le plus objectif possible du football français. Des matches par milliers, des buts par centaines. Des palmarès, des classements, des statistiques, des pourcentages, des indices, des courbes. Tout ce qu'il faut retenir avant d'effectuer le grand saut vers le III[e] millénaire.

Photo BERNARD MATUSSIÈRE

LE CHAMPIONNAT DE FRANCE

Saint-Etienne reste une légende

VERT. Dix fois couronnée, l'AS Saint-Etienne, en retrait depuis près de vingt ans, reste le club possédant le meilleur bilan chiffré de l'histoire. Elle devance l'OM, le plus actif des pionniers de 1932, Bordeaux, Sochaux et Monaco. Mais s'il y a des grands clubs en France, aucun n'a vraiment réussi à s'inscrire dans la durée au sein d'un football qui commence à dominer sa fragilité économique et son faible enracinement dans la vie de la nation.

Si le Championnat de France de Division 1 s'avère particulièrement acharné et incertain depuis quelques années, en raison des fréquents échecs des clubs riches, il ne fait que renforcer ainsi une tendance qui a toujours été sa marque de fabrique.

En effet, si des clubs comme l'Inter ou la Juve en Italie, le Real ou Barcelone en Espagne n'ont jamais joué en Division 2 (bien que leurs Championnats soient plus anciens que le Championnat français), aucun club de l'Hexagone n'a réussi à traverser les âges sans descendre d'un cran. Pire,

Photos L'ÉQUIPE

Curkovic, Janvion, Piazza, Farison de dos, un soir de Coupe d'Europe contre PSV Eindhoven. Les belles années des Verts.

le FC Sochaux, actuellement en D 2, qui est le plus présent dans une D 1 dont il fut l'inspirateur au début des années 30, a quand même joué 10 saisons sur 63 en D 2, soit presque une sur six.

D'ailleurs, ils ne sont que cinq sur les vingt pionniers de 1932 à n'avoir jamais disparu des deux divisions professionnelles (dont la seconde fut « open » de 1970 à 1993) : Sochaux, Metz, Marseille, Rennes et Cannes. Parmi eux, un seul club de pointe, l'OM (même si Sochaux fut le meilleur de l'avant-guerre, le premier à remporter deux titres). Cette instabilité est poussée jusqu'à la caricature par la représentation de la capitale, dont la faiblesse est d'autant plus remarquable qu'elle intervient dans le contexte d'un pays très centralisé, où Paris et sa banlieue proche représentent plus de 10 % de la population et beaucoup plus du pouvoir économique. Or, il n'y a jamais eu plus de deux clubs parisiens en D 1 (en excluant le Red Star, club de la banlieue nord, qui avait sa propre vie et son propre public), et seuls le Racing et surtout le Paris-SG ont été mieux que des comparses au niveau de l'élite. A eux deux, ils ne comptent cependant que trois titres de champion de France, ce qui est ridiculement peu.

Il y a régulièrement cinq ou six clubs de D 1 à Londres, trois à Lisbonne, Porto, Glasgow et Madrid, deux à Rome, Milan, Turin, Rotterdam, Liverpool, Manchester, Zurich, Barcelone, Anvers ou Dundee, et un seul à Paris. Comme à Sedan, paisible chef-lieu d'arrondissement d'un département frontalier, à l'écart des grands axes, ou Guingamp, gros bourg de moins de 8 000 âmes.

Une D 1 calquée sur les réalités démographiques devrait compter dans ses rangs cinq ou six équipes franciliennes, trois du Nord-Pas-de-Calais, deux de Lyon et de Marseille. Elle devrait inclure des grandes villes absentes de l'élite, comme Grenoble ou Clermont-Ferrand, et Nice ou Rouen ne devraient pas passer, comme ces dernières années, leur temps en D 2 ou en CFA. Si ce n'est pas le cas, c'est probablement parce que le football professionnel n'a pas été jusqu'ici enraciné dans la vie de la nation comme dans les grands pays voisins, qu'il n'a jamais intéressé les grandes entreprises et les décisionnaires. Il faut reconnaître que cette tendance semble s'inverser ces toutes dernières années, et que les choses pourraient changer au XXIe siècle, mais le mouvement demeure timide et la partie n'est pas encore gagnée.

UNE HIÉRARCHIE PLUS QUE FLUCTUANTE. Ainsi aucun club français n'a-t-il véritablement réussi à s'inscrire dans la durée. Ni Saint-Etienne, le numéro 1 au classement des points marqués en Championnat, nettement en retrait depuis bientôt vingt ans. Ni Marseille, sans cesse occupé à surmonter ses propres excès. Ni Nantes, ni Reims, ni Bordeaux, et encore moins Lyon, enfin stable au niveau national depuis cinq ou six ans. Dans les sept classements par décennie que nous avons effectués depuis le début du professionnalisme, il y a sept leaders différents (Sochaux, Lille, Reims, Saint-Etienne, Nantes, Bordeaux et Monaco, par ordre chronologique), et le club le plus souvent présent au haut niveau, Marseille, ne figure pas parmi eux, l'OM n'ayant jamais réussi à tenir plus de cinq ans sans connaître une crise majeure, dont plusieurs auraient entraîné sa mort si la ville entière, exemple malheureusement unique parmi nos métropoles, n'avait été derrière lui.

Cependant, l'AS Saint-Etienne n'a pas volé le titre de numéro 1 que lui confèrent les chiffres de la D 1. Après avoir été le principal rival de Lille lors du Championnat de reprise, le club stéphanois a remporté dix fois le titre en vingt-cinq ans (1956-1981). Il n'a connu qu'une crise grave, celle de la « caisse noire », en 1982, mais celle-ci l'a fait plonger en D 2 pour deux saisons et, surtout, a brisé un élan qu'il n'a jamais réussi à retrouver depuis, retombant à nouveau pour trois ans à l'étage inférieur en 1996. Les Verts, en outre, ont joué un rôle décisif dans la résurrection internationale du football français, entamée il y a vingt-cinq ans, ce qui leur vaut toujours un statut particulier dans le cœur des foules, que la réussite plus complète de Marseille, vainqueur de la C 1 en 1993, a quelque peu entamé.

Deuxième du classement, l'Olympique de Marseille, un des cinq pionniers survivants, n'a jamais su vivre que dans la tourmente et les éclats. Ceux de ses exploits (huit titres et l'unique Coupe des champions française) comme ceux de ses turpitudes, qui l'ont mené au bord du gouffre il y a six ans. Le club marseillais, qui ferait pourtant un beau porte-drapeau avec son enthousiasme et le formidable impact qu'il exerce sur sa cité, a payé de deux ans de purgatoire deux affaires extrêmement graves (VA-OM et les comptes de l'OM). Ce n'était pas très cher, compte tenu des faits, et il s'en est relevé incroyablement vite. Mais la crise permanente dans laquelle il évolue depuis deux ans semble démontrer que la leçon n'a pas été comprise. Pourra-t-elle l'être au siècle prochain ?

21 000 MATCHES, 63 500 BUTS. Derrière les deux leaders, on trouve bien entendu tous les habitués de la D 1. Certains méritent qu'on s'arrête sur leur cas.

– Bordeaux (3e) serait certainement devant Marseille s'il n'avait débuté dans le professionnalisme après la guerre, à l'image de Lyon, qui arrive seulement au sommet de la pyramide. Numéro 1 des années 80, le club girondin a trouvé une relative pérennité au plus haut niveau, après avoir, lui aussi, surmonté une grave affaire financière.

– Monaco (5e), qui n'a décollé qu'aux alentours des années 60, est le plus constant dans le groupe de tête depuis vingt ans. Mais il s'agit bien entendu d'un club atypique, pour des raisons qu'il n'est pas utile de rappeler, et il est difficile de comparer sa trajectoire à celle de ses concurrents.

– Nantes (9e) n'a plus quitté l'élite depuis trente-huit ans qu'il est monté, après avoir longuement joué les utilités en D 2. A l'indice de performances en D 1, il est le meilleur, et d'assez loin. Les Canaris ont toujours développé le jeu le plus chatoyant du pays (ils continuent aujourd'hui), mais ils n'ont jamais su transcender durablement leur valeur au niveau international et n'ont pas accédé à la popularité hors de leur région, comme les Verts et l'OM.

– Reims (15e) mérite d'ailleurs d'être associé à ces derniers. Il fut le seul avec eux à disputer la finale de la C 1 (deux fois), et il a totalisé six titres entre 1949 et 1962. Mais la relative modestie de la cité champenoise l'a sans doute empêché de prendre le virage du foot-business dans les années 70. Le légendaire Stade tente aujourd'hui de retrouver une D 1 qu'il a quittée il y a plus de vingt ans, mais n'en est encore qu'à mi-chemin.

– Auxerre (19e) mérite, selon nous, un coup de chapeau particulier par la démonstration de savoir-faire qu'il réussit depuis vingt ans, depuis qu'il a rejoint l'élite. Malheureusement, on se demande de plus en plus à quelle sauce ce chef-d'œuvre en péril finira par être mangé par la Commission de Bruxelles et le football économiquement déshumanisé que sa logique ultralibérale semble appeler à imposer.

De Sochaux et Saint-Etienne (un siècle de D 1 à eux deux) à Hyères et au Club Français (qui ne firent que passer en coup de vent dans le premier Championnat pro par poules géographiques, en 1932-33), des richissimes Marseille et PSG aux minuscules Guingamp et Gueugnon, 65 clubs français ont goûté, à travers les âges, aux joies de la D 1. Ils nous ont bien amusés quand même, et on les en remercie, comme on remercie tous les joueurs, de Jean-Luc Ettori et ses 602 matches, de Delio Onnis et ses 299 buts, à ceux qui n'ont joué qu'une des 21 000 rencontres et marqué un seul des quelque 63 500 buts recensés depuis l'origine. On espère qu'ils amuseront autant spectateurs et observateurs du siècle prochain. Au fond, c'est tout ce qu'on leur demande !

JEAN-JACQUES VIERNE

Les chiffres concernant la D 1 sont arrêtés à la fin de la saison 1999-2000, contrairement à ceux des autres volets de ce bilan du siècle.

Le bilan de D 1 depuis l'origine

Cl.	Club	Pts*	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	TS
1.	Saint-Etienne	2 070	1 824	805	460	559	3 011	2 417	26
2.	Marseille	1 983	1 760	773	437	550	2 968	2 417	51
3.	Bordeaux	1 950	1 726	756	438	532	2 776	2 193	5
4.	Sochaux	1 883	1 878	694	495	689	2 843	2 684	52
5.	Monaco	1 855	1 590	715	425	450	2 471	1 914	45
6.	Metz	1 765	1 822	639	487	696	2 482	2 698	52
7.	Strasbourg	1 749	1 792	636	477	679	2 575	2 557	7
8.	Lens	1 710	1 710	637	436	637	2 513	2 534	46
9.	Nantes	1 665	1 575	536	393	646	2 124	2 168	5
10.	Lille	1 652	1 667	617	418	632	2 469	2 306	48
11.	Lyon	1 532	1 534	570	392	572	2 115	2 236	6
12.	Nice	1 521	1 554	580	361	613	2 336	2 396	41
13.	Rennes	1 389	1 518	503	381	634	2 178	2 378	9
14.	Nîmes	1 277	1 280	481	315	484	1 919	1 892	36
15.	Reims	1 193	1 080	402	235	443	1 612	1 682	20
16.	Paris-SG	1 114	976	425	264	287	1 419	1 141	27
17.	RC Paris	1 078	1 020	406	226	388	1 603	1 446	30
18.	Bastia	844	892	317	210	365	1 160	1 319	25
19.	Auxerre	836	748	310	218	220	1 003	782	2
20.	Valenciennes	824	910	288	248	374	1 126	1 385	25
21.	Angers	801	854	281	235	338	1 235	1 332	23
22.	AS Nancy-L.	745	790	270	205	315	1 085	1 128	21
23.	Le Havre	707	796	240	227	329	986	1 176	8
24.	FC Toulouse	696	678	269	158	251	1 072	1 031	19
25.	Cannes	686	749	246	194	309	987	1 183	22
26.	Sedan	687	690	253	181	256	1 074	1 059	20
27.	Rouen	627	678	233	161	284	952	961	20
28.	Sète	507	504	198	111	195	826	877	16
29.	Toulouse FC	493	524	167	159	198	561	595	15
30.	SCP Montpellier	499	520	168	163	189	612	626	14
31.	FC Nancy	485	539	161	123	255	704	965	15
32.	St. Français	480	538	168	144	226	760	896	15
33.	Lens	453	494	157	145	192	564	665	13
34.	Red Star	426	540	142	142	256	716	995	16
35.	Toulon	395	452	134	127	191	454	589	12
36.	CO Roubaix-T.	343	344	130	83	131	550	581	13
37.	Brest	338	380	113	112	155	434	551	10
38.	Caen	268	304	94	80	130	314	401	8
39.	SO Montpellier	265	324	104	69	160	507	628	10
40.	Troyes	259	330	91	77	162	407	604	10
41.	Excelsior	196	191	75	46	70	404	382	7
42.	Fives	191	194	77	37	80	348	323	7
43.	Alsacien	180	220	72	45	103	272	357	6
44.	Antibes	173	194	65	43	86	296	387	7
45.	Montrouge	137	184	51	35	98	231	440	5
46.	Alès	128	184	42	44	98	251	415	6
47.	Tours	126	152	44	38	70	217	284	2
48.	Paris FC	121	152	41	39	72	201	281	4
49.	Limoges	102	114	37	28	49	143	172	1
50.	Guingamp	101	110	33	35	42	96	111	4
51.	Racing-Club	93	110	30	33	47	122	175	2
52.	Martigues	90	114	27	36	51	105	165	3
53.	RC Roubaix	72	90	26	20	44	120	165	3
54.	Grenoble	59	76	15	29	32	83	116	2
55.	Nice	52	56	11	10	17	34	42	1
56.	Colmar	31	34	12	7	15	61	78	1
57.	Besançon	31	38	8	14	16	27	46	1
58.	CA Paris	30	44	13	4	27	93	127	2
59.	Lorient	27	34	8	11	15	33	49	1
60.	Béziers	24	34	9	6	19	38	77	1
61.	Châteauroux	23	34	8	7	19	31	53	1
62.	Aix	20	38	6	8	24	48	95	1
63.	Avignon	20	38	7	6	25	33	80	1
64.	Club Français	13	18	5	3	10	43	50	1
65.	Hyères	12	16	4	4	10	22	29	1
		42 112	42 114	15 656	10 800	15 658	61 348	61 348	

* Victoire à 2 points.

Les clubs sont ici classés selon le nombre de points qu'ils ont effectivement obtenus en Championnat depuis l'origine (victoire ramenée à deux points pour tous les Championnats et bonus non comptabilisés). La colonne de droite (TS) indique le nombre de saisons passées en D 1. Les chiffres sont arrêtés à la fin du Championnat 1999-2000 (la saison en cours n'est pas incluse). Le match VA-OM (0-1) en 1992-93 a été déclaré par la FFF perdu pour les deux équipes, ce qui explique les deux points manquants.

Clubs à plus de 50 saisons en pro

Sais.	Club	D1	D2
63	Sochaux	53	10
63	Metz	52	11
63	Marseille	51	12
63	Reims	44	19
63	Cannes	22	41
62	St-Etienne	51	11
62	Strasbourg	51	11
62	Lille	48	14
60	Lens	48	12
59	Nîmes	36	23
58	Bordeaux	48	10
56	Lyon	43	13
56	Nantes	38	18
55	Valenc.	25	30
54	Monaco	44	10
54	Rouen	19	35
52	Angers	23	29
50	Reims	29	21
50	Red Star	16	34

Les meilleurs clubs de D 1 à l'indice (nombre de points par match)

Cl.	Club	Pt/M.
1.	Nantes	1,206
2.	Monaco	1,167
3.	Paris-SG	1,141
4.	Saint-Etienne	1,139
5.	Reims	1,135
6.	Bordeaux	1,130
7.	Marseille	1,122
8.	Auxerre	1,120
9.	RC Paris	1,057
10.	FC Toulouse	1,027
11.	Excelsior	1,010
12.	Sète	1,006
13.	Sochaux	1,003
14.	Lens	1,000
15.	Nîmes	0,998
16.	CO Roubaix-T.	0,997
17.	Sedan	0,988
18.	Lyon	0,992
19.	Lille	0,991
20.	Fives	0,985

Les Verts au-dessus du lot

7 titres : Jean-Michel Larqué, Hervé Revelli (1967, 68, 69, 70, 74, 75, 76).
6 titres : Robert Herbin (1964, 67, 68, 69, 70, 75) ; Georges Berrida (1967, 68, 69, 70, 74, 75).
5 titres : Robert Jonquet (1949, 53, 55, 58, 60) ; Robert Siatka (1955, 58, 60, 62, 66) ; Aimé Jacquet, Roland Mitoraj, Georges Polny (1964, 67, 68, 69, 70) ; Bernard Bosquier (1967, 68, 69, 70, 72) ; Thierry Tusseau (1977, 80, 83, 84, 85) ; Patrick Battiston (1981, 84, 85, 87, 88) ; Jean Tigana (1984, 85, 87, 90, 91) ; Manuel Amoros (1982, 88, 90, 91, 92) ; Eric Di Meco (1989, 90, 91, 92, 97).
4 titres : Armand Penverne (1949, 53, 55, 58) ; Michel Leblond (1953, 55, 58, 60) ; Dominique Colonna (1952, 58, 60, 62) ; Raymond Kopa (1953, 55, 60, 62) ; Jean Vincent (1954, 58, 60, 62) ; Just Fontaine (1956, 58, 60, 62) ; Rachid Mekloufi (1957, 64, 67, 68) ; Frédéric N'Doumbe (1964, 67, 68, 69) ; Francis Camenni (1967, 68, 69, 70) ; Georges Carnus (1968, 69, 70, 72) ; Gérard Farison, Patrick Revelli (1970, 74, 75, 76) ; Yves Triantafilos (1974, 75, 76, 77) ; Ivan Curkovic, Gérard Janvion, Christian Lopez, Jacques Santini (1974, 75, 76, 81) ; Jean-Paul Bertrand-Demanes, Patrice Rio (1973, 77, 80, 83) ; Dominique Rocheteau (1974, 75, 76, 86) ; Michel Bibard (1977, 80, 83, 86) ; Léonard Specht (1979, 84, 85, 87) ; Philippe Vercruysse (1987, 89, 90, 91) ; Jean-Pierre Papin (1989, 90, 91, 92).

Le palmarès

10 titres : AS Saint-Etienne (1957, 64, 67, 68, 69, 70, 74, 75, 76, 81).
8 titres : Ol. Marseille (1937, 48, 71, 72, 89, 90, 91, 92).
7 titres : FC Nantes (1965, 66, 73, 77, 80, 83, 95) ; AS Monaco (1961, 63, 78, 82, 88, 97, 2000).
6 titres : Stade de Reims (1949, 53, 55, 58, 60, 62).
5 titres : Girondins de Bordeaux (1950, 84, 85, 87, 99).
4 titres : OGC Nice (1951, 52, 56, 59).
3 titres : Lille OSC (1933, 46, 54).
2 titres : FC Sochaux (1935, 38) ; FC Sète (1934, 39) ; Paris-SG (1986, 94).
1 titre : RC Paris (1936) ; CO Roubaix-T. (1947) ; RC Strasbourg (1979) ; AJ Auxerre (1996) ; RC Lens (1998).
Titre non attribué en 1993.

Le 12 mai 1976, à Glasgow, la fin de la belle aventure de Patrick Revelli et de Saint-Etienne face au Bayern Munich, en finale de la C 1. La France tombe de haut.

Les classements par décennies

1930-1940

	Pts	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.	S.
1. FC Sochaux	241	194	100	41	53	465	282	7
2. Ol. Marseille	240	194	102	36	56	432	305	7
3. FC Sète	235	194	95	45	54	395	289	7
4. Ol. Lille	231	195	98	35	62	365	258	7
5. RC Paris	226	194	91	36	67	412	334	7
6. Excelsior	196	194	75	46	73	404	388	7
7. AS Cannes	194	195	73	48	74	346	318	7
8. SC Fives	191	194	77	37	80	348	323	7
9. RC Strasbourg	180	150	73	34	43	307	200	5
10. Ol. Antibes	173	194	65	43	86	296	387	7

1940-1950

	Pts	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.	S.
1. LILLE OSC	231	174	100	31	43	441	231	5
2. St. Reims	227	174	97	33	44	365	223	5
3. Ol. Marseille	204	174	80	44	50	373	261	5
4. CO Roubaix-T.	193	174	74	45	55	297	280	5
5. AS St-Etienne	189	174	71	47	56	357	340	5
6. St. Rennes	184	174	70	44	60	305	296	5
7. RC Paris	177	174	74	29	71	346	306	5
8. RC Strasbourg	176	174	68	40	66	300	311	5
9. FC Sète	151	174	50	51	81	250	350	5
10. St. Français	142	140	53	36	51	250	259	4

1950-1960

	Pts	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.	S.
1. Stade Reims	448	348	188	73	87	787	467	10
2. Nîmes Ol.	392	348	160	72	116	616	479	10
3. OGC Nice	384	346	156	72	118	676	505	10
4. AS St-Etienne	379	348	145	89	114	623	572	10
5. FC Lens	363	348	144	75	129	595	520	10
6. FC Sochaux	340	348	131	78	139	577	584	10
7. RC Paris	337	314	135	67	110	602	520	8
8. FC Toulouse	293	280	110	73	97	449	420	8
9. Lille OSC	282	276	115	52	99	466	418	8
10. Ol. Marseille	290	310	104	82	124	491	533	9

1960-1970

	Pts	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.	S.
1. AS St-Etienne	417	326	173	71	82	637	390	9
2. RCP Sedan	388	364	148	92	124	593	500	10
3. FC Roubaix	382	364	138	84	142	484	468	10
4. Stade Rennes	359	364	132	95	137	590	619	10
5. AS Monaco	347	350	128	81	141	492	529	9
6. Ol. Lyon	348	364	128	92	144	519	569	10
7. Rouen	343	286	136	73	80	486	335	8
8. US Valenciennes	335	326	122	91	113	408	386	9
9. SCO Angers	326	330	117	92	121	512	527	9
10. Nîmes Ol.	318	326	124	70	132	479	496	9

1970-1980

	Pts	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.	S.
1. FC Nantes	490	380	202	96	82	679	376	10
2. AS St-Etienne	494	380	204	86	90	695	438	10
3. Ol. Marseille	426	380	172	90	126	652	525	10
4. FC Sochaux	409	380	157	95	128	579	495	10
5. Nîmes Ol.	403	380	149	105	126	539	485	10
6. OGC Nice	400	380	153	94	133	616	562	10
7. SEC Bastia	388	380	146	76	148	567	543	10
8. Ol. Lyon	387	380	147	93	140	560	555	10
9. FC Metz	377	380	147	83	150	527	545	10
10. Bordeaux	369	380	136	97	147	529	544	10

1980-1990

	Pts	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.	S.
1. Bordeaux	494	380	195	104	81	584	361	10
2. AS monaco	479	380	174	131	75	549	328	10
3. FC Nantes	467	380	180	107	93	540	343	10
4. Paris-SG	440	380	171	98	111	532	439	10
5. AJ Auxerre	417	380	149	119	112	474	402	10
6. FC Metz	379	380	127	125	128	481	459	10
7. FC Sochaux	354	342	121	112	109	442	407	9
8. Lille OSC	348	380	124	100	156	442	480	10
9. Stade Laval	326	342	108	106	128	358	410	9
10. AS St-Etienne	320	304	117	86	101	372	345	8

1990-2000

	Pts	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.	S.
1. AS Monaco	472	368	190	92	86	579	339	10
2. Paris-SG	447	368	169	109	90	509	338	10
3. AJ Auxerre	421	366	161	90	106	535	366	10
4. FC Nantes	406	368	141	124	103	462	377	10
5. Ol. Lyon	401	368	146	103	119	433	407	10
6. FC Metz	388	368	136	116	116	412	376	10
7. Bordeaux	380	338	143	94	101	452	345	9
8. Ol. Marseille	378	292	144	90	58	453	266	8
9. SEC Montpellier	360	368	117	126	125	419	420	10
10. RC Lens	359	330	128	103	99	397	352	9

Voici le classement du Championnat de D 1 par tranche de dix ans. Les deux premières sont incomplètes car le professionnalisme n'a débuté qu'en 1932 et la guerre a interrompu le Championnat de 1939 à 1945. Les modalités de classement sont les mêmes que celles du tableau-bilan général de la page précédente.

Les joueurs à plus de 100 buts en D 1

Total	Nom	Prénom	Né en	Carrière
299	ONNIS	Delio	1946	1972-88
255	LACOMBE	Bernard	1952	1970-87
216	REVELLI	Hervé	1948	1966-76
206	OSOWSKI	Thadée	1927	1948-61
204	PANTONI	Roger	1941	1961-76
193	COURTOIS*	Roger	1912	1933-56
188	LULAKI	Joseph	1939	1958-74
187	DI NALLO	Fleury	1943	1961-75
179	ANDERSSON	Gunnar	1928	1951-60
179	BIANCHI	Carlos	1949	1974-80
173	ARESSE	Hassan	1935	1956-64
169	BARATTE	Jean	1923	1945-55
165	FONTAINE	Just	1933	1954-62
163	GIRESSE	Alain	1952	1971-88
159	DEMU	André	1941	1960-71
157	KORANYI	Désiré	1914	1935-50
156	PAPIN	Jean-Pierre	1963	1986-95
153	VERGNES	Jacky	1948	1969-79
151	SKOBLAR	Yvon	1941	1967-75
149	COSSOU	Lucien	1936	1957-68
145	ROCHETEAU	Dominique	1955	1977-90
143	MEKLOUFI	Rachid	1936	1955-70
141	DOUIS	Yvon	1935	1954-67
139	BRUEY	Stéphane	1932	1951-66
138	PLATINI	Michel	1955	1973-92
136	SIMONYI*	André	1914	1933-53
135	KOTA	Emil	1946	1967-74
132	DE BOURGOING	Hector	1934	1960-69
132	SOLER	Gérard	1954	1973-87
131	FOIX	Jacques	1930	1952-64
131	STOPYRA	Yannick	1961	1978-92
130	ZENIER	Bernard	1957	1975-91
129	MERELE	François	1947	1968-81
128	MURO	Alberto	1927	1952-62
126	GRUMELLON	Jean	1923	1948-54
124	JOSEPH	(Yegba Maya)	1944	1963-75
122	GARDUEN	René	1928	1948-60
121	SCHULTZ	Ernst	1931	1955-63
119	CHIESA	Sergio	1950	1970-83
119	FÉLIX	François	1949	1968-81
119	VINCENT	Jean	1930	1951-64
118	GENGHINI	Bernard	1958	1978-88
118	KOPA	Oskar		1934-39
118	RUSTICHELLI	Dominique	1934	1953-70
117	COMBIN	Hector	1940	1960-75
117	COUÉCOU	Didier	1944	1964-76
117	LECH	Georges	1945	1965-76
116	BAILLOT*	Henri	1924	1947-54
116	SINSAULT	Pierre	1924	1945-53
114	HILTL*	Henri	1910	1933-48
114	LIPDON	Emile	1936	1958-65
113	LOUBET	Charly	1946	1963-75
113	PECOUT	Eric	1956	1975-86
113	WISNIESKI	Maryan	1937	1954-69
111	BLANCHET	Bernard	1943	1964-74
111	STRAPPE	André	1928	1949-61
110	LEVON	Azad	1953	1972-88
110	PAPI	Claude	1949	1969-82
109	EKRA	Henri	1927	1948-58
107	DELADERRIÈRE	Léon	1927	1949-62
107	STEVENARD	Michel	1942	1965-78
106	XUEREB	Daniel	1959	1977-93
106	ZANELLI	Alain	1952	1969-86
105	GEMMRICH	Albert	1955	1974-84
105	KABILI	Bouzid	1935	1956-64
104	CAVEGLIA	Alain	1968	1990-00
103	PINTENAT	Robert	1928	1950-65
102	BRISSON	François	1958	1977-93
102	PIAT	Philippe	1942	1965-78
102	RAHIS	Bernard	1933	1954-63
102	VERCRUYSSE	Philippe	1962	1981-97
101	BERDOLL	Marc	1953	1970-81
101	DAHLEB	Mustapha	1952	1973-84
101	GONDET	Philippe	1942	1963-71
101	HAUPERTMAN	Victor	1930	1951-63
101	REVELLI	Patrick	1951	1971-81
100	PRUDHOMME	Yvon	1952	1972-87

** Chiffres manquant pour la saison 1945-1946.*

Le goleador des goleadors, Delio Onnis, 299 buts en Division 1.

18 joueurs à 500 matches

Dix-huit joueurs ont disputé plus de 500 matches en D 1, seul le recordman, Jean-Luc Ettori, ayant dépassé la barre des 600. Sylvain Kastendeuch, unique joueur en activité à figurer dans cette liste, devrait battre, en mai prochain, le record de rencontres pour un joueur de champ, détenu par Alain Giresse (586). Il lui faudra jouer tous les matches pour y parvenir lors de la dernière journée du Championnat en cours.

602. JEAN-LUC ETTORI
Gardien de but. Né en 1955. D 1 : 18 saisons (1 en D 2).
602 matches pour Monaco (1975-76 et 1977-94). International A (9), 3 Championnats (1978, 82, 88), 3 Coupes (1980, 85, 91)

596. DOMINIQUE DROPSY
Gardien de but. Né en 1951. D 1 : 16 saisons (1 en D 2).
38 matches pour Valenciennes (1972-73), 372 pour Strasbourg (1973-76 et 1977-84), 186 pour Bordeaux (1984-89). International A (17), 3 Championnats (1979, 85, 87), 2 Coupes (1986, 87).

593. DOMINIQUE BARATELLI
Gardien de but. Né en 1947. D 1 : 18 saisons. 107 matches pour Ajaccio (1967-71), 247 pour Nice (1971-78), 239 pour Paris-SG (1978-84). International A (21), 2 Coupes (1982, 83).

586. ALAIN GIRESSE
Milieu de terrain. Né en 1952. D 1 : 18 saisons. 519 matches pour Bordeaux (1970-86), 67 pour Marseille (1986-88). International A (47), 2 Championnats (1984, 85), 1 Coupe (1986).

577. SYLVAIN KASTENDEUCH
Défenseur. Né en 1963. D 1 : 18 saisons (1 en D 2). 439 matches pour Metz (1982-84, 1985-90 et 1994-2000), 105 pour Saint-Etienne (1990-93), 33 pour Toulouse (1993-94). International A (9), 1 Coupe (1988), 1 Coupe de la Ligue (1996).

558. PATRICK BATTISTON
Défenseur. Né en 1957. D 1 : 18 saisons. 181 matches pour Metz (1974-80), 102 pour Saint-Etienne (1980-83), 207 pour Bordeaux (1983-87 et 1989-91), 68 pour Monaco (1987-89). International A (56), 5 Championnats (1981, 84, 85, 87, 88), 1 Coupe (1986).

545. JACKY NOVI
Milieu de terrain et défenseur. Né en 1946. D 1 : 17 saisons. 165 matches pour Nîmes (1964-67 et 1973-74), 196 pour Marseille (1967-73), 102 pour Paris-SG (1974-77), 82 pour Strasbourg (1977-80). International A (20), 3 Championnats (1971, 72, 79), 2 Coupes (1969, 72).

541. ROGER MARCHE
Arrière latéral. Né en 1923. D 1 : 17 saisons. 300 matches pour Reims (1945-54), 241 pour le RC Paris (1954-61). International A (63), 2 Championnats (1949, 53), 1 Coupe (1950).

532. HENRI MICHEL
Milieu de terrain et défenseur. Né en 1947. D 1 : 16 saisons. 532 matches pour Nantes (1966-82). International A (58), 3 Championnats (1973, 77, 80), 1 Coupe (1979).

532. JEAN-PAUL BERTRAND-DEMANES
Gardien de but. Né en 1952. D 1 : 16 saisons. 532 matches pour Nantes (1969-87). International A (11), 4 Championnats (1973, 77, 80, 83), 1 Coupe (1979).

521. ROBERT JONQUET
Arrière central. Né en 1925. D 1 : 16 saisons (1 en D 2). 502 matches pour Reims (1945-60), 19 pour Strasbourg (1960-61). International A (58), 5 Championnats (1949, 53, 55, 58, 60), 2 Coupes (1950, 58).

509. PATRICE RIO
Arrière central. Né en 1948. D 1 : 17 saisons (1 en D 2). 33 matches pour Rouen (1969-70), 436 pour Nantes (1970-84), 40 pour Rennes (1985-87). International A (17), 4 Championnats (1973, 77, 80, 83), 1 Coupe (1979).

504. JOËL BATS
Gardien de but. Né en 1957. D 1 : 16 saisons. 66 matches pour Sochaux (1976-80), 184 pour Auxerre (1980-85), 254 pour Paris-SG (1985-92). International A (50), 1 Championnat (1986).

504. FRANÇOIS BRISSON
Attaquant et milieu de terrain. Né en 1958. D 1 : 18 saisons. 81 matches pour Paris-SG (1975-79 et 1980-81), 96 pour Laval (1979-80 et 1987-89), 143 pour Lens (1981-85), 38 pour Strasbourg (1985-86), 31 pour Marseille (1986-87), 27 pour Lyon (1989-90), 88 pour Lille (1990-93). International A (2).

503. LOÏC AMISSE
Arrière. Né en 1954. D 1 : 17 saisons. 503 matches pour Nantes (1973-90). International A (12). 3 Championnats (1977, 80, 83), 1 Coupe (1979).

502. ALBERT RUST
Gardien de but. Né en 1953. D 1 : 18 saisons. 389 matches pour Sochaux (1972-87), 113 pour Montpellier (1987-90). International A (1), 1 Coupe (1990).

502. MAXIME BOSSIS
Défenseur. Né en 1955. D 1 : 16 saisons (1 en D2). 413 matches pour Nantes (1973-85 et 1990-91), 89 pour le RC Paris (1986-89). International A (76), 3 Championnats (1977, 80, 83), 1 Coupe (1979).

501. DIDIER SÉNAC
Arrière central. Né en 1959. D 1 : 16 saisons (2 en D 2). 275 matches pour Lens (1978 et 1979-87), 226 pour Bordeaux (1987-91 et 1992-94). International A (3).

COUPE DE FRANCE

L'OM garde PSG à distance

FLIRT. L'Olympique de Marseille est l'incontestable roi de la Coupe, où il cueillit ses premiers lauriers il y a trois quarts de siècle. Le Red Star, le Racing, Lille, Saint-Etienne et le PSG lui ont tour à tour fait de l'ombre, mais la Coupe reste quand même l'affaire de l'OM.

Bien qu'il ne l'ait plus remportée depuis 1989, et même s'il est aussi, après Saint-Etienne, le club le plus titré en Championnat, il existe un lien préférentiel entre l'Olympique de Marseille et la Coupe de France. C'est grâce à elle que l'OM apparut pour la première fois en pleine lumière, au milieu des années 20, et ce fut une date importante puisque, pour la première fois, un club de province devenait le meilleur du pays. S'imposait ainsi une tradition très particulière à la France, puisque Paris est sans conteste le cancre absolu des grandes capitales européennes, malgré les réussites ponctuelles du Racing et du PSG. C'est pourtant en Coupe que Paris a le mieux limité les dégâts. Juste avant l'OM, le Red Star avait remporté trois fois de suite le trophée, et le Racing, entre 1936 et 1949, puis le PSG, lors des quinze dernières années, devaient ensuite peser d'un vrai poids au palmarès de cette compétition. Mais si le PSG est supérieur à l'OM dans la période contemporaine, si le Racing et le Red Star ont, tour à tour, été son égal, la supériorité d'ensemble du club phocéen, régulièrement présent depuis quatre-vingts ans, n'est pas contestable.

On peut regretter que la Coupe de France, aujourd'hui concurrencée pour des raisons financières malheureusement incontournables par la Coupe de la Ligue, ait perdu un peu de son lustre d'antan. Cette épreuve qui peut permettre au footballeur de base de jouer un jour contre Platini ou Kopa possède un parfum particulier, mais elle a du mal à résister à l'encombrement du calendrier, si bien qu'on se souvient mieux aujourd'hui des exploits d'El-Biar, de La Bastidienne, de Villenave, de Quevilly, de Caen ou Arras que de ceux beaucoup plus récents d'Evry, de Blénod, de Clermont, d'Endoume, de Sanary ou de Bourg-Péronnas, trop vite oubliés lorsque l'on joue tous les trois jours.

UN BAN POUR LE HAC ET NÎMES. Une seule équipe de D 2 s'est imposée depuis l'instauration du professionnalisme : Le Havre, le doyen des clubs sportifs français (cent vingt-huit ans aux prunes), qui l'emporta le lundi de Pentecôte 1959 contre Sochaux (3-0) au bout de la première finale rejouée de l'histoire (il y en eut deux autres, en 1963 et 1965, avant l'instauration des tirs au but qui permirent la victoire du PSG, en 1982, de Metz, en 1988, et de Nice, en 1997). Il est vrai que le HAC, qui avait survolé le Championnat de D 2 cette saison-là, possédait une équipe taillée pour la Première Division, tout comme Sochaux en 1988 (battu par Metz aux tirs au but). En revanche, de vraies équipes de Division 2 sont parvenues au stade suprême (Charleville, en 1936, Valenciennes, en 1951, Auxerre, en 1979, Orléans, en 1980). Et le pompon reste la propriété du Nîmes Olympique, finaliste en 1996 alors qu'il opérait en National 1, c'est-à-dire au troisième échelon du football national.

Avec l'OM, PSG et le Red Star déjà cités, les grandes équipes de Coupe furent Lille et Saint-Etienne. Le LOSC joua les cinq premières finales de l'après-guerre (deux défaites séparées par trois victoires de rang, en 1946, 1947 et 1948), les Verts, alors dominateurs en Championnat, l'emportèrent en 1968 et 1970, puis trois fois en quatre ans entre 1974 et 1977. Du coup, au classement général que nous avons établi ci-contre sur quatre-vingts ans (un point pour chaque tour passé à partir des trente-deuxièmes de finale et deux supplémentaires pour le vainqueur), ils sont les dauphins de l'OM, mais l'ASSE ne s'est pas dégagée de la meute des poursuivants, constituée des pionniers du professionnalisme encore présents à l'heure actuelle.

J.- J. V.

Paris-Saint-Germain, vainqueur de la Coupe de France 1995 contre Strasbourg (1-0). La belle équipe avec Weah, Ricardo, Raï, Guérin, Colleter, Kombouaré...

Le palmarès

10 victoires : Ol. Marseille (1924, 26, 27, 35, 38, 43, 69, 72, 76, 89).
6 victoires : AS Saint-Etienne (1962, 68, 70, 74, 75, 77).
5 victoires : Red Star Ol. (1921, 22, 23, 28, 42) ; RC Paris (1936, 39, 40, 45, 49) ; Lille OSC (1946, 47, 48, 53, 55) ; AS Monaco (1960, 63, 80, 85, 91) ; Paris-SG (1982, 83, 93, 95, 98).
3 victoires : Gir. Bordeaux (1941, 86, 87) ; Ol. Lyon (1964, 67, 73) ; OGC Nice (1952, 54, 97) ; FC Nantes (1979, 99, 2000).
2 victoires : CASG (1919, 25) ; FC Sète (1930, 34) ; St. Reims (1950, 1958) ; UA Sedan (1956, 61) ; RC Strasbourg (1951, 66) ; St. Rennes (1965, 71) ; FC Metz (1984, 88) ; AJ Auxerre (1994, 96).
1 victoire : Ol. Pantin (1918) ; CA Paris (1920) ; SO Montpellier (1929) ; Club Français (1931) ; AS Cannes (1932) ; Excelsior Roubaix (1933) ; FC Sochaux (1937) ; Nancy-Lorraine (1944) ; FC Toulouse (1957) ; Le Havre AC (1959) ; AS Nancy-L. (1978) ; SEC Bastia (1981) ; SCP Montpellier (1990) ; (finale non disputée en 1992).

Cinq pour Sommerlynck, Bathenay et Roche

5 fois : Marceau Sommerlynck (1946, 47, 48, 53, 55) ; Dominique Bathenay (1974, 75, 77, 82, 83) ; Alain Roche (1986, 87, 93, 95, 98).
4 fois : Jean Boyer (1919, 24, 26, 27) ; Paul Nicolas (1921, 22, 23, 28) ; Maurice Dupuis, Gusti Jordan (1936, 39, 40, 45) ; Jean Baratte (1946, 47, 48, 53) ; Georges Bereta (1968, 70, 74, 76) ; Hervé Revelli (1968, 70, 75, 77).
3 fois : Philippe Bonnardel, Pierre Chayrigues, Lucien Gamblin, Maurice Meyer, Marcel Naudin (1921, 22, 23) ; Raoul Marion (1921, 22, 25) ; Juste Brouzes (1921, 23, 26) ; Jules Dewaquez (1918, 26, 27) ; Edouard Crut, Louis Jacquier (1924, 26, 27) ; Raoul Diagne, Rudi Hiden, Jules Mathe (1936, 39, 40) ; Oscar Heisserer (1939, 40, 45) ; Roger Carre, Joseph Jadrejak, Jean Lechantre, Jean-Marie Prévost, Bolek Tempowski, Roger Vandooren (1946, 47, 48) ; Jean Vincent (1953, 55, 58) ; André Strappe (1953, 55, 59) ; Robert Herbin (1962, 68, 70) ; Bernard Bosquier, Georges Camus (1968, 70, 72) ; Fleury Di Nallo (1964, 67, 73) ; Jean-Michel Larqué (1970, 74, 75) ; Ivan Curkovic, Gérard Farison, Gérard Janvion, Christian Lopez, Oswaldo Piazza (1974, 75, 77) ; Dominique Rocheteau (1977, 82, 83) ; Jean-Claude Lemoult (1982, 83, 90) ; Jean-Luc Ettori (1980, 85, 91) ; Daniel Bravo (1985, 93, 95) ; Vincent Guérin (1990, 93, 95) ; George Weah (1991, 93, 95) ; Paul Le Guen (1993, 95, 98).

Le classement de la Coupe de France

Cl.	Club	1918 2000	1918 1940	1945 1970	1970 2000
1.	Ol. Marseille	189	71	36	82
2.	Lille OSC (Ol.)	163	43	73	47
3.	AS Saint-Etienne	128	10	56	62
	FC Sochaux	128	26	49	53
	RC Paris (RCF)	128	61	48	19
6.	Gir. Bordeaux	125	6	61	58
7.	OGC Nice	121	19	61	41
8.	Stade Rennais	118	42	42	34
9.	RC Strasbourg	114	19	52	43
10.	FC Rouen	113	52	32	29
	AS Monaco	113	1	38	74
12.	Red Star	106	58	30	18
13.	AS Cannes	104	51	22	31
14.	FC Nantes	100	0	25	75
	Ol. Lyon (Ou)	100	3	55	42
	RC Lens	100	13	33	54
17.	FC Metz	98	16	33	50
18.	St. Reims	98	8	55	35
19.	Le Havre AC	96	40	37	18
20.	FC Sète	94	65	20	9
21.	Nîmes OL (SC)	89	16	43	30
22.	Paris-SG	82	0	5	77
23.	SCO Angers	68	1	45	22
	Stade Français	68	27	40	1
25.	US Valenciennes	65	6	31	28
26.	CS Sedan (UA)	63	0	51	12
27.	FC Mulhouse	58	22	8	28
28.	SEC Bastia	54	0	6	48
29.	CA Paris	50	46	4	0
	SO Montpellier	50	36	14	0
31.	SC Toulon	49	0	26	23
32.	AS Troyes (ATAC)	48	5	30	13
33.	AJ Auxerre	46	0	0	46
	SCP Montpellier	46	0	0	46
35.	AS Nancy-L.	43	0	2	41
36.	FC Nancy	41	4	37	0
37.	SL Laval	40	2	0	38
38.	FC Toulouse	39	3	36	0
	RC Roubaix	39	39	0	0
40.	Amiens AC	38	30	3	5
41.	OL Alès	36	8	15	13
42.	CASG Paris	34	34	0	0
	OL Paris (Pantin)	34	34	0	0
44.	AS Angoulême	33	0	16	17
45.	SM Caen	32	4	9	19
	US Boulogne	32	25	2	5
47.	US Dunkerque	30	15	4	11
48.	Excelsior Roubaix	27	26	1	0
	US Tourcoing	27	26	1	0
50.	EA Guingamp	26	0	0	26
	FC Gueugnon	26	0	7	19
	RCFC Besançon	26	0	16	10

Pour obtenir ce classement, nous avons accordé un point à chaque club pour chaque tour passé à partir des trente-deuxièmes de finale (un point pour les battus des seizièmes, deux pour ceux des huitièmes, trois pour ceux des quarts, quatre pour ceux des demi-finales, cinq pour le finaliste, plus un point de bonus pour le vainqueur, qui s'est donc vu attribuer sept points). Toutes les Coupes depuis la création (1918) ont été prises en compte.

COUPE DE LA LIGUE

Le palmarès

2 victoires : Paris-SG (1995, 1998)
1 victoire : FC Metz (1996), RC Strasbourg (1997), RC Lens (1999), FC Gueugnon (2000).

Nouma : trois sur six

3 victoires : Nouma (1995, 97, 99).
2 victoires : Le Guen, Raï, A. Roche (1995, 98), Ismaël (1997, 99).

COUPES D'EUROPE

Une si longue attente

EXPLOSION. Lors de la dernière décennie du siècle, la France est enfin devenue une grande puissance dans les compétitions européennes interclubs. Elle reste cependant pauvre en trophées avec seulement deux victoires (Marseille et PSG).

Trente-deux clubs français ont goûté à l'aventure européenne depuis l'origine (1955). Ce chiffre élevé (seule en Europe l'Allemagne en compte autant, l'Angleterre en totalisant 29, l'Espagne 23 et l'Italie 19) témoigne de l'« éclatement » de l'élite dans l'Hexagone. Il a d'ailleurs fallu attendre l'an dernier pour que Bordeaux et Monaco, nos deux clubs les plus actifs, atteignent la barre des 100 matches, alors que onze clubs étrangers ont aujourd'hui passé celle des 200. Actuellement, nos deux ténors sont classés 46e et 48e au hit-parade des matches joués, mené par Barcelone (325) et le Real (317). Les vedettes françaises des premiers âges, Reims et Nice, ont disparu de la circulation depuis un quart de siècle, et Saint-Etienne, l'équipe qui relança la machine au milieu des années 70, n'a plus joué de compétition européenne depuis 1982.

Après des débuts encourageants (quatre quarts de finale pour les cinq premières C 1), la France connut une longue traversée du désert de quinze ans. La remontée fut d'abord lente, mais au cours des trois dernières décennies, nos clubs ont régulièrement doublé leurs participations aux tours décisifs, ceux du printemps (quarts, demies et finales). Leur taux de qualification est fort honorable, proche de 50 %, sauf en ce qui concerne les finales, puisque sur les onze qu'ils ont disputées, les clubs français n'en ont remporté que deux (Marseille en C 1, en 1993, et PSG en C 2, en 1996). Cinquante pour cent des lauriers récoltés en quarante-cinq ans l'ont été depuis 1990 (23 quart-finalistes sur 50, 16 demi-finalistes sur 29, 7 finalistes sur 11). Désormais, les chiffres ne seront plus comparables, puisque la C 2 a été supprimée depuis 1999.

DESCHAMPS ET PAPIN HORS D'ATTEINTE. La moitié des clubs qui ont joué l'Europe ne s'y sont guère attardés : 16 des 32 élus comptent moins de dix matches, et 20 ont participé moins de cinq fois. Le PSG et l'OM, avec 47 matches gagnés (sur respectivement 85 et 91) sont les seuls qui dépassent les 50 % de victoires. Les deux seuls clubs français figurant au palmarès sont également les meilleurs à l'indice de performance. PSG est le seul qui ait manifesté une réelle continuité en atteignant cinq fois de suite les demi-finales (de 1993 à 1997), un exploit que beaucoup de clubs présents depuis beaucoup plus longtemps lui envient.

Le recordman des matches joués est bien entendu Didier Deschamps avec 85. Il a débordé Alain Roche, lequel a cependant résisté à Marcel Desailly pour conserver sa seconde place. Les précédents recordmen du genre, Michel Platini et Jean-Luc Ettori, cèdent le pas aux meilleurs éléments de la génération actuellement en piste, qui a l'avantage d'une Ligue des champions beaucoup plus prolifique et joue dans des clubs étrangers qualifiés pratiquement tous les ans.

La couronne de meilleur buteur que détient Jean-Pierre Papin (38) semble encore moins menacée, comme la seconde place de Platini (28), qu'il avait détrôné. Thierry Henry vient de se hisser à la troisième place, mais il lui reste du chemin pour venir titiller le footballeur français du siècle avant de s'attaquer éventuellement à JPP.

J.-J. V.

Le 26 mai 1993, à Munich, face au Milan AC de Baresi et Rijkaard, le coup de tête victorieux de Basile Boli envoie l'OM au paradis. Un club français gagne pour la première fois la C 1.

PHOTO L'ÉQUIPE

Les Français à 10 buts et plus

38 buts : J.-P. Papin (Bruges 5, Marseille 23, Milan AC 7, Bayern 3).
28 buts : M. Platini (Saint-Etienne 9, Juventus 19).
17 buts : N. Combin (Lyon 11, Juventus 3, Milan AC 3), DUEDEC (Nantes 14, Espanyol 1, Paris-SG 1, Montpellier 1) et Th. HENRY (Monaco 8, Arsenal 9)
16 buts : Y. DJORKAEFF (Monaco 5, Paris-SG 4, Inter 4, Kaiserslautern 3).
15 buts : J.M. Ferreri (Bordeaux 8, Auxerre 3, Marseille 4) et Ph. Vercruysse (Bordeaux 6, Marseille 6, Sion 3).
14 buts : Ch. DUGARRY (Bordeaux 8, Milan AC 1, Marseille 5).
13 buts : G. BATICLE (Auxerre 8, Strasbourg 5), P. LOKO (Nantes 3, Paris-SG 8, Montpellier 2) et P. NOUMA (Paris-SG 3, Lens 6, Besiktas 4).
11 buts : F. Di Nallo (Lyon 11), B. Genghini (Sochaux 6, Saint-Etienne 1, Monaco 3, Marseille 1) et F. Sauzée (Marseille 10, Strasbourg 1)
10 buts : J. Foix (Nice 10), J. Fontaine (Reims 10), H. Revelli (Saint-Etienne 10), G. Passi (Toulouse 4, Monaco 6) et S. WILTORD (Bordeaux 9, Arsenal 1).

Les étrangers de France à 10 buts et plus

(dans les clubs français seulement)
28 buts : G. WEAH (Monaco 12, Paris-SG 16)
17 buts : M. SIMONE (Paris-SG 5, Monaco 12)
15 buts : J. Rep (Bastia 4, Saint-Etienne 11).
14 buts : V. Ikpeba (Monaco 14)
12 buts : S. ANDERSON (Monaco 5, Lyon 5)
10 buts : Roi (Paris-SG 10).

Les joueurs français les plus « européens »

85 matches : Didier DESCHAMPS (Nantes 3, Marseille 19, Bordeaux 4, Juventus 41, Chelsea 14, Valence 4).
71 matches : Alain ROCHE (Bordeaux 22, Marseille 2, Auxerre 4, Paris-SG 40, Valence 3).
64 matches : Marcel DESAILLY (Nantes 2, Marseille 10, Milan AC 28, Chelsea 24) ; Youri DJORKAEFF (Monaco 22, Paris-SG 8, Inter 24, Kaiserslautern 10).
61 matches : Zinédine ZIDANE (Cannes 4, Bordeaux 18, Juventus 39)
60 matches : Jean-Luc ETTORI (Monaco 60).
58 matches : Emmanuel PETIT (Monaco 37, Arsenal 15, Barcelone 6).
57 matches : Jean-Pierre PAPIN (FC Bruges 4, Marseille 29, Milan AC 13, Bayern 9, Bordeaux 2).
55 matches : Paul LE GUEN (Paris-SG 55) ; Lilian THURAM (Monaco 18, Parme 37).
52 matches : Michel PLATINI (Saint-Etienne 16, Juventus 36), Vincent GUÉRIN (Montpellier 4, Paris-SG 48).
51 matches : Fabien BARTHEZ (Marseille 14, Monaco 31, Manchester Utd 6).
50 matches : Daniel BRAVO (Monaco 4, Paris-SG 37, Parme 2, Marseille 7) ; Laurent FOURNIER (Marseille 6, Paris-SG 40, Bordeaux 4) ; Bixente LIZARAZU (Bordeaux 26, Bayern 24) ; Benoît CAUET (Marseille 3, Caen 2, Nantes 15, Paris-SG 8, Inter 22).
49 matches : Claude PUEL (Monaco 49) ; Jocelyn ANGLOMA (Marseille 13, Inter 10, Valence 26).
48 matches : Gérard JANVION (Saint-Etienne 43, Paris-SG 5)
47 matches : Jean TIGANA (Bordeaux 34, Marseille 13).
46 matches : Bernard LAMA (Paris-SG 46) ; Lilian LASLANDES (Auxerre 20, Bordeaux 26).
44 matches : Jean-Christophe THOUVENEL (Servette 4, Bordeaux 40) ; Thierry HENRY (Monaco 24, Arsenal 20).
43 matches : Christian LOPEZ (Saint-Etienne 43) ; Patrick BATTISTON (Saint-Etienne 10, Bordeaux 27, Monaco 6) ; Christophe DUGARRY (Bordeaux 23, Milan AC 3, Barcelone 3, Marseille 14).
42 matches : Dominique DROPSY (Strasbourg 12, Bordeaux 30).
41 matches : Jean-Marc FERRERI (Auxerre 8, Bordeaux 25, Marseille 8) ; Patrick COLLETER (Montpellier 4, Paris-SG 34, Marseille 3).
40 matches : Luc SONOR (Metz 6, Monaco 34) ; Patrick BLONDEAU (Monaco 26, Marseille 14) ; Claude MAKELELE (Nantes 19, Celta Vigo 14, Real 7).
39 matches : Jean-Paul BERTRAND-DEMANES (Nantes 39) ; Philippe VIOLEAU (Auxerre 11, Lyon 28).
38 matches : Dominique BATHENAY (Saint-Etienne 25, Paris SG 13) ; Basile BOLI (Auxerre 16, Marseille 19, Monaco 2, Rangers 1) ; Philippe VERCRUYSSE (Lens 6, Bordeaux 11, Marseille 13, Sion 8) ; Stéphane MAHÉ (Auxerre 24, Celtic 14) ; Pascal NOUMA (Paris-SG 12, Strasbourg 2, Lens 17, Besiktas 7).
37 matches : Henri MICHEL (Nantes 37) ; José TOURÉ (Nantes 19, Bordeaux 9, Monaco 9) ; Marcel DIB (Monaco 26, Bordeaux 5, Marseille 4) ; David GINOLA (Paris-SG 27, Newcastle 7, Tottenham 3) ; Alain GOMA (Auxerre 33, Paris-SG 2, Newcastle 2) ; Sabri LAMOUCHI (Auxerre 22, Monaco 10, Parme 5) ; Robert PIRES (Metz 9, Marseille 22, Arsenal 6).
36 matches : Patrick REVELLI (Saint-Etienne 26, Sochaux 10) ; Fabrice RIG (Rouen 6, Nantes 30) ; Manuel AMOROS (Monaco 14, Marseille 22) ; Christophe COCARD (Auxerre 28, Lyon 8) ; Franck DUMAS (Monaco 35, Newcastle 1).

Les clubs français en Coupe d'Europe

Clubs	PARTICIPATIONS T.	C1	C2	C3	MATCHES J.	G.	N.	P.	B.p.	B.c.	ÉLIMINATIONS Pr.	1re t.	2e t.	3e t.	4e t.	Q.F.	D.F.	F.	V.
1. BORDEAUX	22	4	2	16	114	53	27	34	149	135		7	5	4		2	2	1	
2. MONACO	22	8	6	8	112	45	31	36	174	135		10	3	2	1	1	4	1	
3. MARSEILLE	17	7	3	7	91	47	20	24	156	99		6	6				2	2	1
4. PARIS-SG	13	4	6	3	86	47	14	25	145	85		3	3			1	3	1	1
5. NANTES	20	7	2	11	90	36	24	30	143	119		8	6	1		2	2		
6. LYON *	16	2	4	11	78	40	9	29	123	114	1	5	5	2		2	1		
7. SAINT-ETIENNE	16	10	2	4	68	29	13	25	103	80	1	6	4			3	1	1	
8. AUXERRE	11	1	1	9	58	27	12	19	96	63		4	2			4	1		
9. LENS	8	1	1	6	44	17	13	14	78	51		3	1	3			1		
10. STRASBOURG	8	1	1	6	40	17	8	15	48	53		2	2	2		2			
11. NICE	8	2	1	5	32	13	6	13	52	55		4	1	1		2			
12. METZ*	8	1	2	6	26	6	7	13	32	44	1	5	2	1					
13. REIMS	4	4			24	14	3	7	63	30			1			1		2	
14. BASTIA	4		2	2	22	11	5	6	39	29		1	2					1	
15. MONACO	3			5	20	7	6	7	32	22		2	1				1		
16. MONTPELLIER	4		1	3	14	4	4	6	16	18		2	1			1			
17. TOULOUSE FC	2			2	8	4	1	3	12	10			2						
18. NIMES	3		1	2	8	4	0	4	11	11		2	1						
19. CANNES	2			2	8	3	2	3	14	9			2						
20. ROUEN	1			1	6	2	1	3	5	5				1					
21. STADE FRANÇAIS	2			2	6	1	3	2	3	3		1	1						
22. LAVAL	1			1	4	1	2	1	4	5			1						
23. NANCY	1		1		4	1	1	2	7	6			1						
24. SEDAN	2		1	1	4	1	0	3	5	12		2							
25. TROYES	2		2		4	0	2	2	1	4			2						
26. ANGOULÊME	1			1	2	1	0	1	3	4		1							
27. CAEN	1			1	2	1	0	1	3	4		1							
28. FC TOULOUSE	1			1	2	1	0	1	4	5			1						
29. AMIENS	1			1	2	0	1	1	2	3		1							
30. GUINGAMP	1			1	2	1	0	1	0	1		1							
31. GUINGAMP	1			1	2	0	1	1	1	4		1							
32. RC PARIS	1			1	2	0	0	2	2	4		1							
TOTAL	208	62	39	120	982	433	219	330	1526	1223	3	80	56	17	1	21	18	9	2

(*) C.3 = C.1.
Abréviations : T. = total ; C.1, C.2, C.3 = nombre de C.1, C.2, C.3 ; J. = joués ; G. = gagnés ; N. = nuls ; P. = perdus ; B.p. = buts pour ; B.c. = buts contre ; Pr. = préliminaire ; F. = finale.

Les vainqueurs français

RAYMOND KOPA : C 1 57, 58, 59 (Real).
MICHEL PLATINI : C 2 84, C 1 85 (Juventus)
MARCEL DESAILLY : C 1 93 (Marseille), C 1 94 (Milan AC).
DIDIER DESCHAMPS : C 1 93 (Marseille), C 1 96 (Juventus)
YOURI DJORKAEFF : C 2 96 (Paris-SG), C 3 98 (Inter).
FABIEN BARTHEZ, JOCELYN ANGLOMA, BASILE BOLI, ÉRIC DI MECO, FRANCK SAUZÉE, JEAN-JACQUES EYDELIE, JEAN-PHILIPPE DURAND, JEAN-CHRISTOPHE THOMAS : C 1 93 (Marseille).
BERNARD LAMA, LAURENT FOURNIER, ALAIN ROCHE, PAUL LE GUEN, PATRICK COLLETER, BRUNO NGOTTY, DANIEL BRAVO, VINCENT GUÉRIN, PATRICE LOKO, FRANCIS LLACER : C 2 96 (Paris-SG).
JEAN-PIERRE PAPIN : C 3 96 (Bayern)
FRANK LEBŒUF : C 2 98 (Chelsea)
CHRISTIAN KAREMBEU : C 1 98 (Real)
LILIAN THURAM, ALAIN BOGHOSSIAN : C 3 99 (Parme).
NICOLAS ANELKA : C 1 2000 (Real).

Les Français au printemps en Coupe d'Europe

	1955-60	1960-70	1970-80	1980-90	1990-00	Total
Vainqueurs					2	2
Finalistes	2		2		7	11
Demi-finalistes	2	1	4	6	16	29
Quart-finalistes	4	4	7	12	23	50

L'ÉQUIPE DE FRANCE

Les clés du paradis

CHALLENGE. Après quatre-vingt-dix ans d'attente, la France a pris place parmi les grandes puissances, en remportant consécutivement le Mondial 1998 puis l'Euro 2000. On ne lui demandera pas, au siècle prochain, de gagner toujours, mais de transmettre le témoin aux générations futures et d'assurer ainsi la permanence à ce haut niveau.

De Charles Bilot, numéro 1 (par ordre alphabétique) de la première équipe de France de l'histoire, qui fit match nul avec la Belgique (3-3) au stade du Vivier-d'Oie, à Bruxelles, à Steve Marlet, le dernier en date des internationaux lancés par l'actuel sélectionneur, Roger Lemerre, ils sont 777 joueurs à avoir porté le maillot de la sélection nationale. Une sélection qui compte désormais 601 matches au compteur contre 64 adversaires différents, 268 victoires pour 211 défaites et 122 matches nuls, 1 065 buts marqués contre 1 008 encaissés. Et qui vit en ce moment la plus glorieuse période de son histoire, puisqu'elle a remporté le Mondial 1998 et l'Euro 2000, étoffant ainsi un palmarès seulement inauguré avec l'Euro 1984.

Voilà pour les chiffres, qui ne cessent de s'améliorer puisque cette équipe de France ne perd plus : 5 défaites seulement, chiffre prodigieusement bas, lors de ses 85 derniers matches, sous la direction des deux plus récents responsables, Aimé Jacquet et Roger Lemerre, c'est-à-dire depuis bientôt sept ans. Mais ils recouvrent évidemment des périodes très différentes, qu'il est absolument impossible de comparer.

L'AVÈNEMENT DE L'« HOMO CHAMPIONNUS ». Toutes proportions gardées, l'histoire de l'équipe de France ressemble à celle de l'humanité. L'aventure de l'*Homo sapiens*, le passage de la préhistoire à l'histoire, tient en trois mille ans, alors qu'on vient de découvrir, dans la Rift Valley, un éventuel ancêtre vieux de six millions d'années. Encore le paysan du début du XIXe siècle était-il sûrement plus proche du laboureur grec contemporain d'Homère que du citoyen lambda de notre XXe siècle finissant.

Photos L'ÉQUIPE

Séville 82, le but de Marius Trésor donne l'avantage à l'équipe de France face à l'Allemagne en prolongation. Le match va devenir de plus en plus fou et se terminer par une cruelle désillusion.

Comparativement, l'*Homo championnus* de Jacquet et Lemerre a mis moins de temps à émerger. Sa maturation a été plus régulière, mais les points communs restent rares entre le joyeux étudiant ou le jeune cadre des premiers âges, jouant sous un pseudonyme pour que sa famille ou son patron continuent à ignorer à quelle activité dérisoire il consacrait ses loisirs, et l'hyper-professionnel d'aujourd'hui, contraint de faire le tri entre les matches bien qu'il consacre la totalité de son temps à une profession dévorante. Ils doivent se limiter, ce qui n'est pas le moins important, à une belle jeunesse, simplement plus dorée mais plus exigeante aujourd'hui qu'hier.

La France actuelle, légitimement amoureuse de ses champions du monde et d'Europe, n'imagine pas combien de casquettes il a fallu ramasser dans les décennies précédentes pour arriver au paradis. Quand l'influence de ses dirigeants lui permettait, lors des JO de 1908 à Londres, d'engager deux équipes dans la compétition, cela ne faisait que deux occasions au lieu d'une de prendre une rouste. Les deux sélections, qui se croisèrent à la gare, revinrent au pays les valises lourdement lestées : toutes deux opposées à la même sélection danoise, future finaliste d'une compétition squelettique (6 engagés), la première (l'équipe B présumée) encaissa un 0-9, alors que la seconde établit un record sans doute définitif avec un légendaire 1-17. Bien que se contentant d'envoyer une sélection « amateur » (alors que leur football d'élite était pro depuis plus de trente ans), les maîtres anglais, sans doute partisans d'une éducation à la dure, ne se privèrent jamais de nous infliger un carton à deux chiffres quand ils le pouvaient.

Cette période d'apprentissage dura jusqu'après la Première Guerre mondiale. Lorsque le football international devint une réalité, avec la création de la Coupe du monde, la France achevait tout juste sa mise à niveau. Il lui était encore impossible de rêver à un titre, mais elle ne pouvait faire autre chose que de l'opposition.

LES VOYANTS SONT AU VERT. La première fois que les Bleus laissèrent une vraie trace, au palmarès et dans les cœurs, ce fut en 1958, lorsque l'équipe de Batteux, de Kopa et de Fontaine conquit la troisième place du Mondial suédois en pratiquant un football offensif et inspiré, seulement surpassé par les intouchables seigneurs brésiliens. La France venait d'entrer dans la modernité, un peu brusquement peut-être, car les années qui suivirent s'avérèrent difficiles, avec une longue traversée du désert de plus de vingt ans. Les cracks de 1958, qui continuent à débattre entre eux du sujet avec passion, ne purent transmettre leur expérience à un football sévèrement divisé par de stériles querelles tactiques, dans lesquelles les romantiques finirent par céder le pas aux réalistes.

Il appartint à l'exceptionnelle génération Platini, la première issue de la formation systématisée, de relancer la machine. Cette formation agit sur les jeunes joueurs, qui en bénéficiaient comme d'un véritable lavage de cerveau : dépourvus de complexes d'infériorité comme de supériorité, alors que leurs prédécesseurs immédiats avaient étrangement cumulé les deux, ils atteignirent deux fois les demi-finales du Mondial et remportèrent à la maison un Championnat d'Europe 1984 bien maîtrisé, premier jalon vers la réussite totale que l'on sait.

Il fallut attendre quelques années, et un dernier coup de Trafalgar avec la perte d'une qualification pratiquement acquise pour le Mondial 1994, pour que naisse, sur les amères cendres de cet échec tonitruant, la plus forte équipe de France de l'histoire. Cette fois, la formation était non seulement systématisée mais aussi généralisée, garantissant un haut niveau technique et mental. Grâce à son passé de puissance coloniale, le pays disposait d'une génération à la qualité athlétique exceptionnelle. Enfin, l'arrêt Bosman, douloureux pour les clubs hexagonaux, avait permis aux meilleurs joueurs français d'aller s'aguerrir dans les meilleurs Championnats étrangers, et d'y atteindre la classe mondiale dans des proportions inimaginables pour leurs anciens. En ajoutant le savoir-faire indispensable dans le domaine de l'intendance et l'indispensable soupçon de réussite que les vainqueurs savent toujours forcer, les Bleus pouvaient s'installer sur leur nuage. Et y rester.

Leur challenge, c'est d'en redescendre le plus tard possible, évidemment, mais surtout de ne plus connaître ces trous qui ont suivi la double réussite de leurs aînés. On se doute bien qu'ils ne gagneront pas toujours, mais il y aurait un vrai et décisif progrès s'ils étaient devenus d'éternels candidats aux titres, à l'image des grands pays, comme le Brésil, l'Argentine, l'Allemagne ou l'Italie. A l'heure qu'il est, presque tous les voyants sont au vert, tous les réservoirs semblent pleins, et il n'y a donc aucune raison de croire que cette époque tant espérée n'est pas arrivée. Il ne reste plus, comme dans les épreuves de relais, qu'à transmettre le témoin sans le laisser tomber. **J.-J. V.**

Le bilan de D 1 par pays

Cl.	Adversaires	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.	1re m.
1.	Belgique	68	23	17	28	121	154	1904
2.	Suisse	31	13	6	12	56	56	1905
3.	Angleterre	35	7	5	23	36	128	1906
4.	Pays-Bas	20	8	3	9	34	47	1908
5.	Danemark	10	4	1	5	13	34	1908
6.	Italie	32	7	8	17	44	75	1910
7.	Hongrie	21	7	2	12	29	46	1911
8.	Luxembourg	14	13	0	1	64	11	1911
9.	Tchécoslovaquie	20	7	4	9	29	34	1920
10.	Irlande du Nord	10	6	3	1	23	6	1921
11.	Espagne	26	10	6	10	31	51	1922
12.	Norvège	13	6	4	3	17	13	1923
13.	Lettonie	1	1	0	0	7	0	1924
14.	Uruguay	3	1	0	2	4	7	1924
15.	Autriche	20	10	2	8	34	36	1925
16.	Portugal	20	14	1	5	41	27	1926
17.	Yougoslavie	25	8	7	10	38	39	1926
18.	Ecosse	12	6	0	6	15	13	1930
19.	Mexique	4	3	1	0	10	4	1930
20.	Argentine	9	2	3	4	7	9	1930
21.	Chili	3	2	0	1	9	2	1930
22.	Allemagne*	20	8	5	7	34	39	1931
23.	Bulgarie	20	8	4	8	33	25	1932
24.	Roumanie	9	5	1	3	12	11	1932
25.	Pays de Galles	4	2	1	1	9	4	1933
26.	Suède	15	7	4	4	21	13	1935
27.	Eire	11	4	3	4	15	13	1937
28.	Pologne	14	7	4	3	26	16	1939
29.	URSS	12	2	6	4	13	18	1955
30.	Islande	10	7	3	0	27	6	1957
31.	Paraguay	2	2	0	0	6	3	1958
32.	Brésil	9	2	3	4	13	17	1958
33.	Grèce	6	5	1	0	22	6	1958
34.	Finlande	6	6	0	0	14	3	1960
35.	Concacaf**	1	1	0	0	5	0	1972
36.	Afrique**	1	1	0	0	2	0	1972
37.	Colombie	1	1	0	0	3	2	1972
38.	RDA	7	2	2	3	8	7	1974
39.	Iran	1	1	0	0	2	1	1978
40.	Tunisie	1	1	0	0	2	0	1978
41.	Etats-Unis	2	2	0	0	9	0	1979
42.	Chypre	4	3	1	0	14	1	1980
43.	Pérou	1	0	0	1	0	1	1982
44.	Koweït	2	2	0	0	5	1	1982
45.	Canada	1	1	0	0	1	0	1986
46.	Israël	5	2	2	1	9	4	1988
47.	Maroc	4	3	1	0	10	4	1988
48.	Albanie	2	2	0	0	6	0	1990
49.	Russie	4	2	0	2	6	7	1993
50.	Australie	1	1	0	0	1	0	1994
51.	Japon	2	1	1	0	6	3	1994
52.	Républ. tchèque	3	1	2	0	4	3	1994
53.	Slovaquie	2	1	1	0	4	0	1994
54.	Azerbaïdjan	2	2	0	0	12	0	1994
55.	Arménie	3	3	0	0	7	2	1995
56.	Turquie	2	2	0	0	8	0	1996
57.	Afrique du Sud	3	2	1	0	5	1	1997
58.	Arabie saoudite	1	1	0	0	4	0	1998
59.	Croatie	3	3	0	0	7	1	1998
60.	Andorre	2	2	0	0	3	0	1998
61.	Ukraine	2	0	2	0	0	0	1999
62.	Slovénie	1	1	0	0	3	2	2000
63.	Sélection RFA	1	1	0	0	5	1	2000
64.	Cameroun	1	0	1	0	1	1	2000
	Total	601	268	122	211	1 065	1 008	

* Dont RFA de 1952 à 1990.
** Sélections de Confédérations.

Le bilan chiffré

Bilan général

J.	G.	N.	P.	bp.	bc.
601	268	122	211	1 065	1 008

Bilan « compétition »

	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.
Total	210	112	42	56	423	257
Terrain	87	62	13	12	217	75
Adverse	72	26	20	26	110	87
Neutre	51	24	9	18	96	95

Bilan « amical »

	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.
Total	391	156	80	155	642	751
Terrain	218	102	46	70	384	354
Adverse	164	48	31	85	240	392
Neutre	9	6	3	0	18	5

Bilan « domicile »

	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.
Total	305	164	59	82	601	429
Compétition	87	62	13	12	217	75
Amical	218	102	46	70	384	354

Bilan « extérieur »

	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.
Total	236	74	51	111	350	479
Compétition	72	26	20	26	110	87
Amical	164	48	31	85	240	392

Bilan « terrain neutre »

	J.	G.	N.	P.	bp.	bc.
Total	60	30	12	18	114	100
Compétition	51	24	9	18	96	95
Amical	9	6	3	0	18	5

La France dans les compétitions internationales

CM 1930. Qualifiée directement pour la phase finale (pas de préliminaires). Eliminée au premier tour par l'Argentine.
CM 1934. Qualifiée pour la phase finale. Eliminée en huitièmes par l'Autriche (2-3 a.p.).
CM 1938. Qualifiée directement pour la phase finale (organisatrice). Eliminée en quarts par l'Italie (1-3).
CM 1950. Eliminée en préliminaires (barrage contre la Yougoslavie)
CM 1954. Qualifiée pour la phase finale. Eliminée au premier tour par le Brésil et la Yougoslavie.
CM 1958. Qualifiée pour la phase finale. Eliminée en demi-finales par le Brésil (2-5). Troisième.
CE 1960. Qualifiée pour la phase finale. Eliminée en demi-finales par la Yougoslavie (4-5). Quatrième.
CM 1962. Eliminée en préliminaires (barrage contre la Bulgarie).
CE 1964. Qualifiée pour les quarts de finale. Eliminée par la Hongrie (1-3, 1-2).
CM 1966. Qualifiée pour la phase finale. Eliminée au premier tour par l'Angleterre et l'Uruguay.
CE 1968. Qualifiée pour les quarts de finale. Eliminée par la Yougoslavie (1-1, 1-5).
CM 1970. Eliminée en préliminaires (Suède).
CE 1972. Eliminée en préliminaires (Hongrie).
CM 1974. Eliminée en préliminaires (URSS).
CE 1976. Eliminée en préliminaires (Belgique).
CM 1978. Qualifiée pour la phase finale. Eliminée au premier tour par l'Italie et l'Argentine.
CE 1980. Eliminée en préliminaires (Tchécoslovaquie).
CM 1982. Qualifiée pour la phase finale. Eliminée en demi-finales par l'Allemagne (3-3, 4-5 t.a.b.).
CE 1984. Qualifiée directement pour la phase finale (organisatrice). Vainqueur (bat l'Espagne 2-0 en finale).
CM 1986. Qualifiée pour la phase finale. Eliminée en demi-finales par l'Allemagne (0-2). Troisième.
CE 1988. Eliminée en préliminaires (URSS).
CM 1990. Eliminée en préliminaires (Yougoslavie et Ecosse).
CE 1992. Qualifiée pour la phase finale. Eliminée au premier tour par la Suède et le Danemark.
CM 1994. Eliminée en préliminaires (Suède et Bulgarie).
CE 1996. Qualifiée pour la phase finale. Eliminée en demi-finales par la République tchèque (0-0, 4-5 t.a.b.).
CM 1998. Qualifiée directement pour la phase finale (organisatrice). Vainqueur (bat le Brésil 3-0 en finale).
CE 2000. Qualifiée pour la phase finale. Vainqueur (bat l'Italie 2-1 a.p.).

Les sélectionneurs depuis 1960

Octobre 1960-juin 1964 : Georges Verriest (24 m.).
Juillet 1964-juillet 1966 : Henri Guérin (15 m.).
Septembre 1966-décembre 1966 : José Arribas et Jean Snella (4 m.).
Janvier 1967-juin 1967 : Just Fontaine (2 m.).
Août 1967-novembre 1968 : Louis Dugauguez (9 m.).
Janvier 1969-juin 1973 : Georges Boulogne (31 m.).
Septembre 1973-décembre 1975 : Stefan Kovacs (15 matches).
Janvier 1976-juin 1984 : Michel Hidalgo (75 m.).
Juillet 1984-octobre 1988 : Henri Michel (36 m.).
Novembre 1988-juin 1992 : Michel Platini (29 m.).
Juillet 1992-novembre 1993 : Gérard Houllier (12 matches).
Janvier 1994-juillet 1998 : Aimé Jacquet (53 m.).
Août 1998-décembre 2000 : Roger Lemerre (32 m.).

OM : 62 joueurs, 554 sélections

554 sélections : Ol. Marseille (62 joueurs).
506 : AS Saint-Etienne (52).
454 : Girondins de Bordeaux (49).
450 : AS Monaco (52).
385 : St. Reims (29).
362 : RC Paris (+ RC France) (56).
355 : FC Nantes (36).
331 : Paris-SG (34).
248 : Red Star (36).
240 : FC Sochaux (34).
222 : Lille OSC (+ OL Lille et SC Fives) (47).
180 : AJ Auxerre (15).
174 : OGC Nice (27).
138 : Ol. Lyon (26).
129 : Juventus Turin (5).
126 : RC Strasbourg (21).
125 : Stade Français (21).
108 : RC Lens (21).
101 : Nîmes Ol. (+ SC Nîmes) (19).
98 : CA Paris (+ FC Paris) (19).
97 : FC Metz (20).
90 : Arsenal FC (6).
82 : FC Sète (22).
81 : RC Roubaix (17).
73 : FC Rouen (12).
71 : Chelsea FC (3).
68 : Milan AC (4).
63 : Parme AC (3).
56 : St. Rennais (18).
55 : Amiens AC (7).
54 : Toulouse FC (8).

Les 46 Bleus couronnés

MONDIAL 98 et EURO 2000
Didier Deschamps (capitaine), Fabien Barthez, Laurent Blanc, Vincent Candela, Marcel Desailly, Youri Djorkaeff, Christophe Dugarry, Thierry Henry, Christian Karembeu, Bernard Lama, Frank Lebœuf, Bixente Lizarazu, Emmanuel Petit, Robert Pires, Lilian Thuram, David Trezeguet, Patrick Vieira, Zinédine Zidane.

MONDIAL 98
Alain Boghossian, Lionel Charbonnier, Bernard Diomède, Stéphane Guivarc'h.

EURO 2000
Nicolas Anelka, Johan Micoud, Ulrich Ramé, Sylvain Wiltord.

EURO 84
Michel Platini (capitaine), Manuel Amoros, Joël Bats, Patrick Battiston, Bruno Bellone, Philippe Bergeroo, Max Bossis, Daniel Bravo, Jean-François Domergue, Luis Fernandez, Jean-Marc Ferreri, Bernard Genghini, Alain Giresse, Bernard Lacombe, Yvon Le Roux, Dominique Rocheteau, Albert Rust, Didier Six, Jean Tigana, Thierry Tusseau.

Les 78 capitaines

54 fois : D. Deschamps (1994-2000).
50 fois : M. Platini (1979-87).
42 fois : R. Marche (1950-59).
29 fois : M. Amoros (1987-92).
24 fois : J. Djorkaeff (1969-72).
21 fois : M. Trésor (1976-83).
18 fois : P. Nicolas (1925-31).
14 fois : E. Mattler (1934-40).
13 fois : Alex Thépot (1931-35).
12 fois : J. Ducret (1910-14) ; E. Delfour (1933-37) ; J. Baratte (1949-52) ; G. Bereta (1973-75).
11 fois : J.-P. Papin (1992-93) ; M. Desailly (1995-2000).
10 fois : L. Gamblin (1920-23) ; A. Lerond (1961-63) ; H. Michel (1973-78).
9 fois : R. Dubly (1922-24) ; R. Jonquet (1954-60) ; M. Artelesa (1965-66) ; B. Bosquier (1967-72) ; E. Cantona (1994-95).
8 fois : C. Lopez (1977-81)
7 fois : P. Allemane (1905-08) ; M. Langiller (1932-33) ; F. Aston (1944-46) ; O. Heisserer (1945-48) ; A. Perverne (1957-58).
6 fois : R. Kopa (1960-62) ; F. Sauzée (1990-93).
5 fois : A. Villaplane (1930) ; J. Darui (1947-48) ; J. Vincent (1960) ; R. Herbin (1965-67) ; L. Fernandez (1987-88).
4 fois : L. Mesnier (1911) ; H. Bard (1920) ; J. Dewaquez (1927-29) ; H. Pavillard (1930-31) ; A. Batteux (1949) ; J.-J. Marcel (1960-61) ; P. Bernard (1963-65) ; C. Quittet (1972-73) ; M. Bossis (1983-86) ; P. Battiston (1986-87) ; L. Blanc (1996-99).
3 fois : G. Barreau (1911-14) ; F. Hugues (1923-27) ; M. Domergue (1926-28) ; J. Vandooren (1936-42) ; J. Prouff (1949) ; Y. Douis (1963) ; R. Fernier (1964) ; R. Budzynski (1966) ; J.-M. Larqué (1976).
2 fois : F. Canelle (1904-05) ; E. Jourde (1910) ; M. Cottenet (1925-26) ; D. Eon (1967) ; E. Di Meco (1995-96) ; B. Lama (1995-96).
1 fois : M. Royet (1908) ; J. Verlet (1908) ; A. François (1908) ; R. Bonnet (1914) ; G. Hanot (1919) ; A. Jourda (1924) ; P. Bonnardel (1927) ; P. Gazal (1930) ; A. Chardar (1932) ; J. Kaucsar (1932) ; J. Mairesse (1932) ; G. Verriest (1935) ; J. Nicolas (1937) ; R. Rio (1937) ; R. Courtois (1947) ; R. Lemaître (1953) ; A. Cuissard (1954) ; R. Piantoni (1957) ; J.-M. Guillou (1978) ; D. Six (1983) ; A. Giresse (1984) ; J. Tigana (1987) ; J. Bats (1989) ; P. Le Guen (1995) ; A. Roche (1995) ; V. Guérin (1995).

Les 274 buteurs

41 buts : Michel Platini (1976-86).
30 buts : Just Fontaine (1953-60), Jean-Pierre Papin (1986-94) ;
26 buts : Y. DJORKAEFF (1994-00).
22 buts : Jean Vincent (1953-60).
21 buts : Jean Nicolas (1933-38).
20 buts : Eric Cantona (1987-94), Paul Nicolas (1920-29).
19 buts : Jean Baratte (1947-52).
18 buts : Raymond Kopa (1952-60), Roger Piantoni (1952-61).
16 buts : L. BLANC (1989-2000), Z. ZIDANE (1994-00).
15 buts : E. Maes (1911-13), H. Revelli (1966-73), D. Rocheteau (1977-86).
14 buts : E. Veinante (1929-39).
13 buts : D. Six (1977-83).
12 buts : J. Dewaquez (1920-29), B. Lacombe (1974-84), M. Wisnieski (1957-63), D. TREZEGUET (1998-00).
11 buts : T. Cisowski (1952-58), Y. Stopyra (1980-88), E. Vaast (1945-47).
10 buts : R. Courtois (1934-38), C. Loubet (1967-72), J. Ujlaki (1952-60).
9 buts : F. Sauzée (1986-93).
8 buts : F. Di Nallo (1962-68), P. Flamion (1948-53), O. Heisserer (1938-46), T. HENRY (1998-2000), S. WILTORD (1999-2000).
7 buts : J. Boyer (1920-27), Ch. DUGARRY (1995-2000), P. Gondet (1965-70), M. Langiller (1928-37), G. Lech (1963-71), P. LOKO (1994-97).
6 buts : H. Bard (1914-23), E. Crut (1924-26), L. Fernandez (1982-91), B. Genghini (1981-86), A. Giresse (1982-85), Y. Goujon (1960-63), L. Mesnier (1904-12), R. PIRES (1996-2000).
5 buts : N. ANELKA (1998-2000), A. Aston (1934-45), M. Berdoll (1973-78), B. Blanchet (1966-72), A. Doye (1950-52), J. Grumellon (1949-51), D. Koranyi (1939-40), J.-F. Larios (1979-82), J. Sécember (1932).
4 buts : R. Alpsteg (1947-52), H. Baillot (1948-49), D. Bathenay (1975-80), G. Bereta (1972-75), N. Combin (1964-65), L. Cossou (1960-64), D. DESCHAMPS (1989-97), Y. Douis (1957-63), R. Dubly (1913-23), F. Heutte (1960-61), E. Liberab (1930-34), H. Michel (1969-75), M. Molitor (1970-73), R. PEDROS (1995-96), E. PETIT (1998-2000), M. Pinel (1930), R. Rio (1933-37), G. Soler (1976-82), A. Strappe (1951-52), J. Touré (1983-87), M. Trésor (1973-82).
3 buts : C. Bardot (1928-32), P. Battiston (1979-84), L. Ben Barek (1939-48), B. Bosquier (1967-70), J. Brouzes (1914-28), S. Chiesa (1973-74), L. Deladerrière (1952-58), J. Djorkaeff (1969-71), J. Ducret (1910-14), J.-M. Ferreri (1983-86), J. Foix (1953-54), A. François (1907-08), L. Glovacki (1953-55), J.-M. Guillou (1974-75), G. Hanot (1914-19), R. Herbin (1963-67), E. Kargu (1950-53), F. Keller (1934-36), L. LASLANDES (1998-99), F. LEBŒUF (1995-99), J.-J. Marcel (1953-60), R. Mercier (1931), L. Muller (19559-60), C. Oliver (1955-57).
2 buts : J. Alcazar (1932-34), L. Amisse (1979), I. BA (1997), B. Bellone (1981-84), A. BOGHOSSIAN (1998), E. Bongiorni (1945-48), A. Bonifaci (1951-53), J.-C. Bras (1969), F. Brunel (1926), A. Cheuva (1929-30), C. Coste (1974), A. Couriol (1982), G. Cyprès (1904-05), C. Dalger (1977-78), G. Dard (1947), H. De Bourgoing (1962-66), E. Delfour (1930-31), M. DESAILLY (1995-98), J. Desgranges (1953), E. Devic (1914-21), J.-F. Domergue (1984), A. Eloy (1913), J. Falvre (1961), P. Fargeon (1987-88), L. Floch (1970-72), R. Gardien (1953), A. Gemmrich (1978), R. Gérard (1933), D. GINOLA (1993-95), P. Grillet (1959-60), V. Guérin (1995), A. Guy (1964-67), G. Hausser (1965-66), P. Korb (1930-34), J.-M. Larqué (1972), L. Laurent (1930-31), W. Lieb (1928-29), B. LIZARAZU (1995-98), A. Maschinot (1930), G. Passi (1988), A. Perverne (1952-53), C. Perez (1988-91), A. Poullain (1913), R. Rolhion (1932), O. Rouyer (1977), M. Royet (1904-07), E. Sartorius (1908), A. Simba (1991), G. Talsne (1974), L. THURAM (1998), M. Tribouilet (1912-14), H. Vialmonteil (1911-12), J. Zimako (1980) ;
1 but : R. Accard (1926), M. Amoros (1986), M. Anatol (1930), J. ANGLOMA (1996), P. Anziani (1984), H. Arnaudeau (1944), M. Artelesa (1964), E. Aznar (1938), M. Banide (1929), B. Baronchelli (1978), A. Batteux (1948), H. Bellocq (1910), J. Bigot (1939), R. Bihel (1947), B. Boli (1990), G. Bonello (1926), J. Bonnel (1966), M. Bossis (1982), S. Brahimi (1957), D. BRAVO (1982), S. Bruey (1958), J.-L. Buron (1963), V. CANDELA (1998), A. Chardar (1932), D. Christophe (1980), R. Cicci (1953), C. COCARD (1995), A. Cuissard (1948), L. Darques (1922), R. Dauphin (1928), R. Dereuddre (1957), F. Divert (1992), J.-P. Dogliani (1967), G. Dubus (1930), P. Duhart (1935), J.-Ph. Durand (1989), A. Emon (1979), M. Galey (1929), M. Gallay (1926), J. Gallice (1974), M. Gastiger (1914), C. Geronimi (1914), R. Girard (1982), E. Gravier (1911), E. Gross (1924), R. Guillas (1960), S. GUIVARC'H (1997), Y. Herbet (1966), F. Hugues (1921), Ignace (1938), G. Isbecque (1923), J.-F. Jodar (1974), G. Jordan (1938), E. Jourde (1914), R. Jouve (1973), R. Kaelbel (1960), C. KAREMBEU (1995), M. KELLER (1997), P. LAIGLE (1997), S. LAMOUCHI (1996), M. Leblond (1956), L. Leduc (1946), Y. Le Roux (1983), E. Leveugle (1926), C. Lopez (1978), J. Luciano (1949), M. MADAR (1996), R. Marche (1959), C. MARTINS (1994), S. Masnaghetti (1963), J. Mathé (1939), F. MAURICE (1999), M. Mézy (1970), C. Micciche (1987), J. MICOUD (2000), C. Montagne (1913), G. Moreel (1949), H. Mouton (1909), E. Novicki (1937), N. OUÉDEC (1996), G. Ouvray (1928), S. Paille (1988), P. Parizon (1975), H. Pavillard (1932), E. Pécout (1979), J. Petit (1979), R. Pintenat (1976), J.-C. Piumi (1962), J. Prouff (1946), B. Rahis (1960), A. Rambert (1964), G. Rampillon (1979), A. Rénier (1924), P. Revelli (1976), J. Rigal (1909), L. ROBERT (2000), A. ROCHE (1993), J. Rodriguez (1932), F. Romano (1913), L. Roussey (1982), H. Salvano (1926), E. Schultz (1961), P. Seyler (1928), J. Simon (1967), A. Simonyi (1944), J. Sottiault (1927), L. Specht (1978), E. Stako (1962), J. Tellechéa (1956), J. Tigana (1986), A. Tousset (1910), P. Vahirua (1992), T. VAIRELLES (1999), P. Vercruysse (1986), J. Vergnes (1971), J. Verlet (1908), G. Verriest (1934), R. Wagner (1979), M. Walter (1949), D. Xuereb (1988), M. Zatelli (1939), B. Zénier (1982).
17 buts marqués par l'adversaire contre son camp.

Avec le Brésil mais aussi à Zéro en finale de Coupe du monde, le rêve est devenu réalité pour Youri Djorkaeff et les Bleus le 12 juillet 1998.

Les treize buts de Just Fontaine au cours de la Coupe du monde 58. Un record qui n'est pas près d'être battu.

Les 100 joueurs les plus sélectionnés

103 sélections : Didier Deschamps (1989-00) ;
97 : Laurent Blanc (1989-00) ;
82 : Manuel Amoros (1982-92) ;
77 : Marcel Desailly (1993-00) ;
76 : Max Bossis (1976-86) ;
72 : Michel Platini (1976-87) ;
69 : Youri Djorkaeff (1993-00) ;
66 : Lilian Thuram (1994-00) ;
65 : Marius Trésor (1971-83) ;
63 : Roger Marche (1947-59) ;
62 : Zinédine Zidane (1994-00) ;
61 : Bixente Lizarazu (1992-00) ;
60 : Luis Fernandez (1982-92) ;
58 : Robert Jonquet (1948-60), Henri Michel (1967-80) ;
56 : Patrick Battiston (1977-89) ;
54 : Jean-Pierre Papin (1986-95) ;
52 : Didier Six (1976-84), Jean Tigana (1980-88) ;
50 : Joël Bats (1983-89) ;
49 : Dominique Rocheteau (1975-86) ;
48 : Jean Djorkaeff (1964-72) ;
47 : Alain Giresse (1974-86) ;
46 : Etienne Mattler (1930-40), Jean Vincent (1953-61), Christian Karembeu (1992-00), Emmanuel Petit (1990-00) ;
45 : Raymond Kopa (1952-62), Basile Boli (1986-93), Eric Cantona (1987-95) ;
44 : Jean-Jacques Marcel (1953-61), Georges Bereta (1967-75), Bernard Lama (1993-00), Christophe Dugarry (1994-00) ;
42 : Bernard Bosquier (1964-72) ;
41 : Jules Dewaquez (1920-29), Edmond Delfour (1929-38) ;
40 : Gérard Janvion (1975-82), Robert Pires (1996-00), Fabien Barthez (1994-00) ;
39 : Armand Perverne (1952-59), Christian Lopez (1975-82), Franck Sauzée (1988-93) ;
38 : Bernard Lacombe (1973-84) ;
37 : Roger Piantoni (1952-61), Jean-Marc Ferreri (1982-90), Jocelyn Angloma (1990-96) ;
36 : Georges Carnus (1963-73), Charly Loubet (1967-74) ;
35 : Paul Nicolas (1920-31), Raymond Kaelbel (1954-60), Georges Lech (1963-73), Frank Lebœuf (1995-00), Patrick Vieira (1997-00) ;
34 : Bruno Bellone (1981-88) ;
33 : Maryan Wisnieski (1955-63), Yannick Stopyra (1980-88) ;
32 : Jean Baratte (1944-52) ;
31 : Raymond Dubly (1913-25), Alex Thépot (1927-35), Fred Aston (1934-46), André Lerond (1957-63), Bruno Martini (1987-96) ;
30 : Marcel Langiller (1927-37), Hervé Revelli (1966-75), Bernard Casoni (1988-92) ;
28 : Yvon Le Roux (1983-89) ;
27 : Antoine Cuissard (1946-54), Bernard Genghini (1980-86) ;
26 : François Remetter (1953-59), Jean Wendling (1959-63), Jean-Philippe Durand (1988-92), Patrice Loko (1993-97), Vincent Candela (1996-00), David Trezeguet (1998-00) ;
25 : Alex Villaplane (1926-30), Jean Nicolas (1933-38), Oscar Heisserer (1936-48), Julien Darui (1939-51), Joseph Bonnel (1962-69), Jean-Paul Rostagni (1969-73), Alain Roche (1988-96), Reynald Pedros (1993-96), Thierry Henry (1997-00) ;
24 : François Hugues (1919-27), Emile Veinante (1929-40), René Ferrier (1958-64), André Chorda (1960-66) ;
23 : Philippe Bonnardel (1920-27), André Strappe (1949-54), Robert Herbin (1960-68), Eric Di Meco (1989-96) ;
22 : Jules Vandooren (1933-42), Roger Courtois (1933-47), Jean-Pierre Adams (1972-76), Thierry Tusseau (1977-96), Christian Pérez (1988-92), Pascal Vahirua (1990-94), Alain Boghossian (1997-99), Sylvain Wiltord (1999-00).

Euro 2000, Laurent Blanc à la relance face à l'Italie en finale. Les Bleus réalisent le fabuleux doublé Coupe du monde - Championnat d'Europe.

CENT ANS EN BALLON

Laurent, le premier pou

MÉMOIRE. Il a signé un exploit historique : à la treizième minute d'un match contre le Mexique, le 13 juillet 1930, à Montevideo, Lucien Laurent a marqué le premier but de l'histoire de la Coupe du monde. Il vient de fêter ses quatre-vingt-treize ans à Besançon, où il coule une retraite tranquille au milieu de ses amis, toujours à l'affût du moindre ballon et la tête riche de souvenirs.

Par FRANÇOIS VERDENET, à Besançon
Photos DIDIER FÈVRE

Avec son mètre soixante-deux sous la toise et son sourire plissé, cet homme n'a rien à voir avec un extraterrestre. Tout juste un modèle unique qui vit avec un des rares records qui ne sera jamais battu ni même égalé dans le monde du football. Alors, ils sont là, en file indienne et disciplinés, à attendre que Lucien dégaine le stylo, gentillesse chevillée aux lèvres. A leur retour au pays, qui accueillera, dans moins de vingt mois, la prochaine Coupe du monde, celle qui ouvrira une nouvelle ère sur le football du XXIe siècle, ces jeunes Japonais pourront ainsi raconter une drôle d'histoire, que même leurs meilleurs copains auront sans doute du mal à croire.

Croiser le premier buteur de la Coupe du monde au fin fond de la Franche-Comté, à l'une des meilleures tables du coin, surtout un soir de semaine en plein mois de décembre, c'est, à vrai dire, une sacrée coïncidence ! Quand Frédéric Medigue, chef et professeur de cuisine du *Château d'Amondans*, leur a dit que le vieux monsieur, là-bas, était l'homme qui avait ouvert le palmarès des buteurs de la Coupe du monde, la vingtaine de Japonais en stage a attendu sagement que Lucien Laurent ait soufflé ses bougies. Avant d'entonner un « *Happy birthday* » pour lui et de sauter sur l'occasion pour faire dédicacer leur menu. Avec les courbettes asiatiques de rigueur, certains ont même sollicité l'autorisation d'une photo pour immortaliser leur rencontre avec ce gentil « dinosaure » du football mondial, qui ne refusera jamais rien sous prétexte de toujours faire plaisir.

« SUR MON BUT, JE N'AI PAS RÉALISÉ. J'AI DÛ JUSTE TAPER DANS LA MAIN DE MES PARTENAIRES »

Par la grâce du hasard, qui donne parfois à la vie des tours inattendus, ces futurs grands chefs asiatiques se sont donc fondus dans la poignée de proches que Lucien avait conviés pour arroser ses quatre-vingt-treize printemps. Et, comme eux, ils ont profité du discours d'un homme en pleine forme, pour qui la camaraderie n'est pas un vain mot. « Si je suis encore là en bonne santé, c'est grâce à cette amitié et à tous ces copains qui m'entourent », n'hésite pas à rappeler celui que ses intimes appellent affectueusement « Mon p'tit Lulu ». « Les amis, c'est sûrement le secret de mon exceptionnelle longévité et de ma forme. Avec eux, on rigole, on se marre. Souvent autour d'un verre, mais aussi d'un ballon ! »

Déjà embarqués dans leur avion, les jeunes Japonais auront manqué le meilleur de la savoureuse existence de Lucien Laurent. Au lendemain de cette fête bien troussée, Lulu a, comme depuis maintenant plus de trente ans, foulé les pelouses. Chaque mardi, avec ses copains, « des gamins d'une soixantaine d'années », Lulu va au foot. Certes, il ne frappe plus dans la balle, mais Lucien aime à venir respirer l'odeur des vestiaires, voir ces « jeunots » qui s'amusent. Ce rendez-vous des anciens du Racing Club Franc-Comtois, une formation qu'il entraîna entre... 1943 et 1961 avant de raccrocher définitivement, il ne le manquerait pour rien au monde. Surtout qu'après le match on remet ça, à l'*Auberge de Saint-Claude*, avec Daniel, Marcel, Gilles, Oumar ou encore Claude Quittet, le deuxième ancien international de la bande, avec ses dix-sept sélections. Autour d'une coupe en apéro, d'un plat de nouilles ou de frites et d'un excellent jambon du haut Doubs, le temps est alors venu de refaire le monde – surtout le football ! Au bout de la table, Lulu écoute les avis de chacun sur la dernière journée de Championnat, les débats d'idées sur la face de l'équipe de France ou l'évolution du jeu. Avant de se confier et même, parfois, de raconter – une énième fois ! – aux visiteurs de passage le but qui l'a rendu célèbre, parce qu'il fut le premier marqué dans la première des Coupes du monde. C'était le 13 juillet 1930, loin de Besançon, au bout du monde, en Uruguay. « C'était notre premier match, contre le Mexique », narre celui qui était alors un jeune homme de vingt-deux ans. « On jouait la 13e minute, et Thépot, notre gardien, intercepte le ballon. Il fait une longue relance sur Augustin Chantrel, qui trouve Liberati sur l'aile. Celui-ci déborde et centre en retrait sur moi. Le centre en retrait, c'est l'arme absolue en foot ! Instantanément, je reprends de volée du pied droit. Et pan, en coin dans la lucarne ! 1-0 pour nous, et en voiture ! Finalement, on gagnera 4-1 avec d'autres buts de Langiller, qui jouait à Roubaix, et de Maschinot, auteur d'un doublé et qui portait avec moi le maillot de Sochaux. Tout ça, sous une légère neige, car, là-bas, c'était l'hiver. »

L'œil pétillant sous ses cheveux blancs, Lulu vient de faire, d'une tirade, un saut en arrière de soixante-dix ans. Depuis ce but, alors anodin, seize Coupes du monde ont passé et le petit homme est rentré dans la légende. « Quand j'ai inscrit ce but, j'ai eu une joie simple, celle d'un buteur normal avec ses coéquipiers, raconte l'ancien inter de Sochaux. On a dû tout juste s'embrasser ou se taper dans la main avant de reprendre le jeu. Sur le coup, je ne me suis même pas posé la question de savoir si c'était le premier but du Mondial. Je n'ai pas réalisé. En tout cas, je n'ai pas plongé sur la pelouse, ni mis mon maillot sur la tête comme les gars de maintenant ! J'aurais d'ailleurs eu des difficultés. C'était des tricots très serrés que l'on avait déjà du mal à enfiler. En ce temps-là, marquer, pour un attaquant, c'était normal. Nous ne faisions pas tout ce cinéma ! Je trouve d'ailleurs lamentable de voir le cinoche que font tous les joueurs aujourd'hui. Ça devient de la folie, et ça ne rime plus à rien. A mon avis, c'est la télé qui pousse les mecs à dépasser les bornes pour se faire remarquer. Vraiment, ils se croient où ? Au cirque ? »

« POUR DEUX MOIS DE PRÉPARATION, J'AVAIS TOUCHÉ 2 000 FRANCS. RIEN À VOIR AVEC MAINTENANT ! »

Au moment de son but, Lulu n'a donc pas eu le sentiment d'avoir apposé sa griffe au bas de la première page de la fabuleuse histoire de la Coupe du monde. Celui qui n'était encore qu'amateur ne savait pas que ses illustres successeurs auraient pour noms Charlton, Jairzinho, Fontaine, Pelé, Maradona, Platini, Lineker ou encore Ronaldo. Pour lui, cette première Coupe du monde, créée par Jules Rimet – un illustre Franc-Comtois comme lui –, c'était d'abord la joie simple de la découverte d'un nouveau monde. Plus que l'épreuve, qui n'était pas encore ancrée dans les habitudes, cette nouvelle compétition était l'occasion de partir loin et de faire une croisière avec les amis de l'époque. Le foot n'était alors qu'un passe-temps rythmé par deux ou trois entraînements par semaine, au plus, et un match le dimanche, en diurne. « L'équipe de France n'avait rien à voir avec ce qui se passe maintenant », se sou- ▶

« Lulu » est, certes, toujours prêt à évoquer ses souvenirs. Mais l'alerte nonagénaire porte aussi un regard lucide sur le football moderne.

ır l'éternité

▶ vient Lucien, qui, en 1930, venait tout juste de quitter le Cercle Athlétique de Paris (CAP) et sa place d'ouvrier dans une imprimerie pour rejoindre Sochaux et un poste mieux rémunéré (2 200 francs par mois) chez Peugeot. « Pour cette Coupe du monde, nous avions simplement reçu une lettre de convocation avec mon frère Jean, également sélectionné. Nous devions nous rendre à la Fédération et être prêts à partir pour deux mois ! Comme nous travaillions chez Peugeot, nous avions pu obtenir un congé spécial, mais je me rappelle qu'Anatol, qui jouait alors au Racing, n'avait pas pu venir. Deux mois, c'était très long ! Nous avons donc quitté notre famille pour embarquer sur le *Conte-Verde*, un monstre des océans, à Villefranche-sur-Mer. Il y avait 2 000 passagers, quatre ponts et quatre piscines. Sur le même paquebot, nous avaient également rejoints les Belges, les Yougoslaves et les Roumains. Chacun à son étage. Question logistique, ce n'était pas non plus comme maintenant. Chaque matin, on s'entraînait sur les ponts du navire. On faisait notre footing au milieu des touristes et quelques exercices techniques dans les salles de gymnastique. Mais le plus beau souvenir de cette traversée restera notre arrivée dans la baie de Rio. C'était le soir. Quand j'ai vu toutes ces lumières, je me demandais où j'étais ! A vingt-deux ans, en 1930, à des milliers de kilomètres de la France, voir ça, c'était fantastique ! »

« À MON ÉPOQUE, IL Y AVAIT DE BEAUX SCORES. NOTRE SALAIRE, C'ÉTAIT LE PLAISIR »

A sa descente du *Conte-Verde*, dans le port de Montevideo, Lucien a laissé les enjeux, les victoires et la gloire dans les cales du bateau. L'aventure humaine a pris le pas sur la compétition. « Nous étions venus là parce qu'il fallait une équipe de France, convient-il. Pour nous, cette épreuve n'avait pas l'ampleur et l'importance qu'ont aujourd'hui les Coupes du monde. C'était un simple tournoi international, qui nous donnait l'occasion de nous évader et de jouer au ballon. Même si nous avons touché une prime au retour pour compenser nos salaires. Je crois que nous avions ramassé 2 000 francs de l'époque pour nos deux mois d'absence. Rien à voir avec les primes de maintenant, ces millions qui vous tournent la tête et détruisent petit à petit le football ! »

Honnête joueur de Championnat entre 1921 et 1939, Lucien n'a pas remporté de titre majeur en France, et a fortiori sur la scène européenne. Son seul fait d'armes, avec son but à jamais historique, reste une finale de Coupe de France perdue (3-1) avec le CA Paris contre le Red Star, en 1928. A son époque, les Coupes d'Europe n'existaient pas et le seul moyen de découvrir d'autres horizons était alors la sélection tricolore. En revanche, l'homme a côtoyé de grands joueurs français d'avant-guerre. Il garde, en particulier, une bonne image des Mattler et autres Maschinot, qu'il a fréquentés avec son aîné Jean – aujourd'hui décédé – du côté du stade du Champ-de-Foire, à Sochaux. Durant ses années parisiennes, Lulu a également eu sous ses ordres un drôle de joueur, plus à l'aise devant les caméras et sur les planches que balle au pied. Entraîneur de l'équipe des artistes, il a en effet dirigé... Jean Gabin : « C'était dans les années 30 », se souvient celui qui s'occupa par la suite du RCFC (Racing Club Franc-Comtois) en D 2 et fut à deux doigts de faire venir en Franche-Comté un jeune Angevin nommé Kopa. « Gabin, quel acteur ! Je l'adorais dans ses rôles. Mais, joueur, c'était une tout autre histoire... »

A l'écouter, Lulu ne regrette donc nullement d'être né en 1907. Pour rien au monde, il n'échangerait sa vie et sa carrière pour celles d'un Papin ou d'un Zidane aux comptes en banque bien garnis. Ses amis du mardi et les petits plats de son fils Marc, avec lequel il vit dans son appartement de Besançon, lui suffisent. Tous deux, ils ne manquent d'ailleurs jamais un match à la télé, que ce soit sur le réseau hertzien ou sur les chaînes câblées.

Très au fait des choses du football, lecteur attentif de *L'Equipe*, de *France Football* et du quotidien régional *l'Est républicain*, Lucien jette, on l'a deviné, un regard assez critique sur l'univers de son jeu favori. Sur l'emprise de l'argent, bien sûr, mais aussi sur son développement technique. « Je trouve que les gars jouent trop avec la peur au ventre », avoue l'ex-joueur du CA Paris, de Sochaux, Mulhouse, Rennes, Strasbourg et Toulouse, et qui fut pro de 1932 à 1939. « Ils entrent sur le terrain pour ne pas perdre, alors que, nous, notre souci était de faire du spectacle pour ainsi faire plaisir au public. Sans verser dans la nostalgie et jouer les vieux grincheux, je regrette l'époque de notre bon vieux WM. Là, au moins, il y avait de beaux scores et des buts. Des 6-3, des 7-4 ! Je me souviens ainsi d'un France-Angleterre en 1931 à Colombes. Nous avions gagné 5-2, et chaque attaquant – cinq à l'époque, en comptant les trois avants et les deux inters – avait marqué un but. Nous étions amateurs et les Anglais pros. Nous les avions ridiculisés ! Il y avait du spectacle. Le reste, on s'en foutait. Notre salaire, c'était le plaisir ! Cela n'empêchait pas que chaque individu effectuait son travail et savait ce qu'il avait à faire. On respectait les quelques consignes de Gaston Barreau, notre sélectionneur, mais celui-ci laissait aussi une grande place à notre imagination. Aujourd'hui, les garçons sont davantage bridés et évoluent trop en fonction de l'équipe adverse. C'est le WM à l'envers avec cinq, voire six défenseurs, des milieux défensifs et un seul véritable attaquant, très souvent. Quand Weah dit qu'il ne peut plus jouer à Marseille dans le système actuel, il a raison. A ce rythme, les artistes vont disparaître et les spectateurs vont se lasser. Les gens ne sont pas dupes ! »

« QUAND ÇA JOUE, LE FOOTBALL EST LE PLUS BEAU DES SPORTS ! »

Dans ces conditions, rien d'étonnant que Lucien ait comme équipe fétiche Auxerre, ou du moins l'AJA qu'entraînait Guy Roux il y a moins d'un an. « J'aimais cette équipe, car elle jouait avec trois vrais attaquants, dont deux véritables ailiers, précise l'homme aux onze sélections. Maintenant, dans le foot moderne, il n'y a plus d'ailiers ! Comme disent les techniciens, c'est aux défenseurs latéraux de prendre les couloirs. Balivernes ! Les centres, il n'y a rien de tel pour marquer des buts. Voir réussir un club comme Sedan, ça me fait plaisir. Eux, tout comme Nantes et Bordeaux, ils essaient de produire du jeu. Et ça paie ! Il n'y a qu'à voir leur classement. Croyez-moi. Lorsque je vois un bon match, je suis le plus heureux des hommes. Le football, quand ça joue, c'est le plus beau des sports ! »

Bon pied, bon œil et la mémoire vive, Lucien glisse quelques anecdotes au gré de la conversation. Comme ces souvenirs de vestiaire avec Gibson, son premier entraîneur anglais à Sochaux, qui comptait les tours de terrain de ses troupes avec une collection de petits cailloux. Mais s'il se souvient de presque tout, Lulu ne peut plus compter sur ses souvenirs matériels pour se rappeler sa carrière de joueur ou d'international. Les Allemands et la Seconde Guerre mondiale sont, malheureusement, passés par là. « Ils m'ont tout fauché en 1939 alors que j'avais laissé mes affaires à Strasbourg dans un garde-meubles », regrette Lucien, qui fut prisonnier en Saxe. « Il ne me reste plus un seul maillot, ni même un texte ou une photo. La seule chose que j'ai gardée, c'est une médaille que mon fils porte autour du cou et qui était remise à chaque international qui dépassait les dix sélections. Sinon, je n'ai plus rien. Que ma tête, mais c'est déjà pas mal ! » Pour ce qui est des honneurs que son statut pourraient lui valoir, Lucien s'en fout. Il vit tranquillement à l'ombre de cette jet-set ou de ce show-business qui ont envahi le football. Tout juste regrette-t-il de ne pas avoir été davantage convié à la dernière Coupe du monde, celle dont il rêvait, en France. Le CFO lui a envoyé deux invitations pour le match d'ouverture, puis plus rien.

Après un anniversaire fêté dans la bonne humeur, « Lulu » et ses copains, « des gamins d'une soixantaine d'années », se sont, comme chaque mardi, retrouvés au stade. L'ancien attaquant ne se lasse pas des plaisirs du foot...

« MON PLUS BEAU MOMENT RESTE LA VICTOIRE DE LA BANDE À ZIZOU EN 1998 »

« C'est triste ! » avoue du bout des lèvres celui que les médias japonais ont pourtant déjà invité dans leur pays en 2002. « Mais cela ne m'étonne guère. Bien qu'elle en ait largement les moyens, la FFF ne fait rien pour entretenir les relations entre les anciens internationaux. Il n'y a pas de trait d'union entre les générations. Avec cette Coupe du monde, on a raté quelque chose sur ce plan-là. Plutôt que les vieux, on préfère inviter les pin-up dans les tribunes pour donner des images à la télé. Ça doit faire davantage d'audience ! Enfin, c'est normal. Le petit Lulu, ça ne dit rien à personne. Les gens aiment mieux voir les jambes d'Adriana ou de Miss France ! Mais, au-delà des anecdotes, cette dérive me fait peur, car elle illustre un des maux actuels du football. Les gens s'intéressent plus à ce qui entoure le football, à son environnement et à l'argent qu'au ballon. On ne pense plus tellement jeu, mais résultats, marketing ou pognon. Inévitablement, ça rejaillit sur le terrain, où les joueurs ne respectent parfois plus rien, ni leurs adversaires ni l'arbitre. Quand je vois des matches à plus de cinquante fautes, tous ces gestes d'antijeu et ces tirages de maillot, je me

dis que le foot est en danger. Là, c'est grave et j'ai envie de couper ma télé ! Mais, heureusement, il y a encore quelques artistes pour nous réconcilier. »

Pionnier, dans tous les sens du terme, de la première Coupe du monde, celui qui a inauguré le palmarès des buteurs internationaux a donc eu le temps d'analyser toutes les évolutions. De visu ou par médias interposés, Lulu a également vu naître beaucoup de talents. Il a même eu l'occasion d'en côtoyer quelques-uns. Un jour, Gary Lineker, le meilleur buteur de l'équipe nationale anglaise des années 90, est venu lui rendre visite à Besançon. Reconverti en journaliste pour la chaîne britannique BBC, l'ancien attaquant a réalisé un reportage et a tripoté la balle avec Lulu et ses « amis du mardi ». Toutes ces rencontres qui lui donnent l'opportunité de parler ballon, le nonagénaire les affectionne. Le verre sur la table accompagné de quelques biscuits, Lulu sait recevoir les gens de la « grande famille du football ».

A l'aide d'encyclopédies, il aime voyager à travers le temps. « Même si je n'ai participé qu'à une Coupe du monde, j'ai dû toutes les suivre, de près ou de loin », confie Lulu, qui, né le 10 décembre 1907 du côté de Saint-Maur-des-Fossés, dans la région parisienne, doit maintenant être le doyen du football international. « J'ai notamment suivi celle qui s'est déroulée en 1954, en Suisse. J'habitais alors tout près. Je crois d'ailleurs que c'est un de mes plus beaux souvenirs grâce à une équipe magnifique. La grande Hongrie, conduite par Puskas, était une sélection fantastique qui aurait mérité d'aller jusqu'au bout. Puskas, quel joueur ! Un des plus grands attaquants de l'histoire ! Avec son profil, il ne payait pas de mine, mais c'était un sacré buteur... Avant, j'avais aussi suivi la Coupe du monde en France en 1938. J'étais allé voir un match éliminatoire à Strasbourg, où je jouais à l'époque... *(Il se gratte la tête.)* Ma mémoire me lâche, je ne me souviens plus de quelle rencontre il s'agissait... Enfin, bref ! En 1966, j'ai également suivi la Coupe en Angleterre. J'avais gagné un concours quand je tenais une brasserie à Besançon. Mais mon plus beau moment reste tout de même la victoire de la bande à Zizou en 1998. Même si je n'étais pas au Stade de France, j'ai vécu ce succès de manière intense devant ma télé avec mon fils, ma petite-fille Carole et deux équipes de télévision étrangères. Les Allemands et les Japonais avaient, en effet, envahi notre salon. Devant eux, nous étions très fiers. Et puis, ce titre, nous l'attendions depuis tellement longtemps. Depuis 1930 ! »

« LA GÉNÉRATION PLATINI ÉTAIT INTRINSÈQUEMENT PLUS FORTE QUE CELLE DE ZIDANE »

Au cas où un dirigeant de la Fédération viendrait à lire ce papier, signalons que l'un des souhaits de Lucien serait de rencontrer ses héritiers sous le maillot bleu. « Je ne suis jamais allé à Clairefontaine, avoue-t-il timidement. De mon temps, on montait à Paris la veille pour jouer le lendemain. Il n'y avait pas de mise au vert, juste une soirée, au mieux, dans un hôtel parisien près de la rue de Londres. Ensuite, on partait soit à Colombes, soit au stade Buffalo disputer nos matches. Les temps ont changé. C'est pour ça que je serais curieux de voir les installations de Clairefontaine et, éventuellement, de passer une journée avec l'équipe. Ces petits gars, j'aimerais bien les voir en vrai. Je pourrais presque être leur arrière-grand-père ! »

Chez Lulu, on sent ainsi beaucoup d'affection pour quelques-uns des récents champions d'Europe et du monde. Attaquants comme lui, Henry et Trezeguet ont ses faveurs. Sans oublier Zidane, qu'il classe parmi les meilleurs joueurs contemporains « parce que c'est un créateur ». Toutefois, le best of du siècle, version Lucien Laurent, remonte beaucoup plus loin et balaye surtout les années d'après-guerre. Avec, en tête et bien entendu, le Roi Pelé. « Lui, c'était un monstre malgré sa taille », dit en rigolant Lulu, qui se rappelle que lui aussi n'est pas bien grand mais que le talent ne se mesure pas en centimètres. « Dans tous les domaines, il était le plus complet. Il était rusé, très habile techniquement, mais, surtout, il sentait bien les coups. Et, pour un attaquant, le plus important, à mon avis, c'est le flair. Avec la Hongrie de Puskas, sans doute l'une des meilleures sélections de ces cinquante dernières années, le Brésil de la fin des années 50 au début des années 70 a été la meilleure équipe de tous les temps. Ça allait vite, il y avait du jeu. Un régal ! En ce qui concerne les Français, malgré les deux récents titres internationaux, je pense que la génération de Platini était intrinsèquement plus forte que celle de Zidane. Oui, je crois que l'équipe de 1984, avec des artistes comme Platini, Giresse, Fernandez ou Tigana, était meilleure que l'équipe d'aujourd'hui. Il lui a simplement manqué la chance et l'opportunité de jouer à domicile pour remporter une Coupe du monde. En effet, si Séville avait été en France, les Bleus allaient au bout en 1982. Ah ! ce match contre l'Allemagne... Vraisemblablement, l'un des plus beaux mais aussi un des plus moches de l'équipe de France ! »

« DERRIÈRE PELÉ, DI STEFANO EST LE PLUS GRAND DE TOUS LES TEMPS »

Les crampons pendus définitivement au clou de l'après-guerre, Lucien a longtemps dirigé une brasserie dans la capitale franc-comtoise. Une affaire où le football avait bien évidemment pignon sur rue et droit de cité. C'était alors le temps de la suprématie du grand Real Madrid sur l'Europe. « C'était l'équipe de club de mes rêves », avoue Lucien, qui a également vibré, derrière son bar et son transistor, à l'écoute des exploits de Jonquet, Fontaine et autres Kopa en Suède lors de la Coupe du monde 1958. « Le Real a dominé le continent presque en continu de 1955 à 1970, avec des joueurs exceptionnels comme Puskas, Kopa, Rial, Santamaria, mais, surtout, Di Stefano. Derrière Pelé, je crois d'ailleurs que c'est le plus grand de tous les temps. Un joueur sublime et au palmarès de club impressionnant. Si Reims n'était pas tombé sur cette équipe exceptionnelle, il aurait sûrement gagné la Coupe d'Europe avant Marseille. On n'aurait pas attendu aussi longtemps pour boire le champagne et j'aurais davantage vendu de tournées dans mon bar ! »

A plus de quatre-vingt-treize ans, Lucien ne perd donc pas le nord et respire la santé. Sur son agenda, il a d'ailleurs prévu d'aller voir, avec ses copains, le match de Ligue des champions qui opposera, le 13 février prochain, Lyon à Arsenal. Pour une fois, et pour la bonne cause, il fera donc une entorse à son traditionnel rendez-vous du mardi pour « jouer à l'extérieur ». Sacré Lulu !

F. V.

Nantes passe à l'at

Nantes a changé de siècle aux commandes du Championnat. A Bordeaux, Moldovan (à droite), auteur du premier but, a ouvert la voie du succès à une bande de plus en plus séduisante, où Ziani, Da Rocha et Carrière jouent les animateurs.

BRIO. *Avec le succès logique enregistré face aux Girondins juste avant la trêve (2-0), les Nantais ont pris la tête du Championnat. Cette équipe, qui possède la ligne offensive la plus prolifique, grâce notamment à l'efficacité de Carrière et de Moldovan, a de beaux jours devant elle.*

Le constat est d'Elie Baup, dressé lucidement à l'issue du match dans un paddock déjà en vacances : « Nantes, ce n'était pas le genre d'adversaire qui nous convenait le mieux dans notre état physique. » Autrement dit, face à une formation bordelaise émoussée et donc encore moins rapide que d'habitude, le jeu « à la nantaise » a causé de sacrés dégâts. Du coup, cette victoire relègue les Bordelais à quatre points, ce qui, pour la petite histoire, met un terme à dix-huit ans sans succès nantais à Lescure. Surtout, elle permet aux joueurs de Raynald Denoueix d'occuper la tête du classement à la trêve, place qu'ils ont amplement méritée.

Ce n'est guère plus surprenant, Nantes est aussi l'équipe qui a inscrit le plus de buts. Trente-huit en vingt-deux rencontres, ce n'est pas une moyenne terrible, assez loin en tout cas de celle qu'affichaient leurs anciens qui s'étaient imposés en 1982 sur la pelouse bordelaise. Autres mœurs, autres attaques, reste que les leaders de l'actuelle compétition sont

taque

sans aucun doute ce qui se fait de mieux en matière de jeu offensif quand bien même, à Bordeaux, ils se sont contentés de procéder par des contres de plus en plus cinglants dans les ultimes minutes.
Evidemment, vous connaissez la chanson, rien n'est plus estimable que d'inaugurer le tableau d'affichage, ce que n'ont pas manqué de réaliser, devant Ulrich Ramé et trente mille supporters girondins qui commençaient d'ailleurs à se poser des questions, les partenaires de l'épatant Viorel Moldovan à la conclusion d'un mouvement collectif très propre et d'une superbe action personnelle de Frédéric Da Rocha sur l'aile droite. « Ouvrir le score, c'est augmenter de 30 à 40 % ses possibilités de victoire, explique l'entraîneur vainqueur. Ce but donne toujours des forces supplémentaires, procure plus de lucidité, même si, jeudi soir, j'en aurais parfois aimé un peu plus. »

CARRIÈRE COMME UN SYMBOLE

Léger reproche qui ne s'adresse probablement pas à Eric Carrière, auteur d'un second but plein de sang-froid et d'habileté dans les arrêts de jeu. L'efficace milieu de terrain, qui a sorti un grand match supplémentaire, note à propos : « Notre attaque marche mieux cette saison et même très bien. Auparavant, depuis trois ans que j'évolue à ce niveau, nous n'étions pas assez réalistes, on péchait dans ce domaine. Là, nous sommes plus constants, même s'il y a des soirs où ça tourne moins. On a évolué, on a gagné en expérience. »
Raynald Denoueix tient un discours identique et précise : « Il est évident que notre équipe est plus portée vers l'avant que celle de la saison passée », dit le technicien maison, qui possède avec son buteur roumain un atout de poids qui lui faisait défaut. « Viorel joue en effet parfaitement dans notre registre, ajoute-t-il. On avait les joueurs pour tenir ce rôle axial, mais cette relève était trop jeune. Lui, il a de l'expérience. Il n'est pas qu'un buteur, il est très collectif et, évidemment, c'est un plus. »
Eric Carrière remarque : « Viorel, c'est un vrai buteur, et avec lui on ne peut que progresser. Pour nous, c'est un exemple dont on observe les gestes à l'entraînement. Je disais la même chose d'Alain Caveglia. C'est très utile d'avoir sous les yeux de tels modèles, des gars qui font cela naturellement. Moi qui suis moins porté vers le but, le contact de ces joueurs m'aide beaucoup dans mon travail. » Aujourd'hui, alors que Moldovan totalise neuf réalisations, son numéro 10 et traditionnel pourvoyeur en est à quatre à douze journées de la fin. « Contre cinq au total la saison précédente. »
Eric Carrière est le symbole de cet épanouissement rafraîchissant qui ouvre de belles perspectives à cette formation à l'équilibre tactique remarquable (une seule pointe, Moldovan ou Touré, mais quatre milieux de terrain (Ziani, Carrière, Olembé et Da Rocha pourvus d'une impressionnante habileté gestuelle qui leur permet souvent d'être décisifs dans la zone de vérité), des 4-5-1 à cette sauce, on en redemande ! Une chose est claire, Nantes n'est jamais autant dangereux que lorsqu'il joue animé des meilleures intentions.
« On ne voulait pas rééditer nos malheureuses sorties à Marseille et à Bastia », déclare encore le volubile Gersois dont toute la famille était présente dans les travées et qui s'est fatalement réjouie de la performance du petit. « J'ai franchi un gros palier au plan physique, indique Eric. J'adore me dépenser, je prends beaucoup de plaisir à terminer les matches complètement vanné. Et, maintenant, je me sens capable d'enchaîner les replis et les courses vers l'avant et de ne rien lâcher. Ce palier, il m'a fait aussi gagner en lucidité dans les passes et devant le but. »
Pour le plus grand profit d'un groupe nantais désormais installé aux commandes. Et qui sait ce qu'il doit faire pour s'y maintenir le plus longtemps possible.

VINCENT MACHENAUD,
à Bordeaux

Photo TEMPSPORTS

Moldovan : « Un but, c'est un ballon d'oxygène »

EFFICACITÉ. *Avec neuf buts à son compteur, l'international roumain a largement rempli son contrat. Plus que jamais, les Nantais peuvent se féliciter d'avoir engagé un tel joueur.*

« Viorel, vous êtes sorti peu après la mi-temps du match face aux Girondins. De quoi souffriez-vous ?
J'ai pris un coup sur la cheville, mais ce n'est pas très grave. J'ai préféré sortir car j'avais mal et je ne pouvais plus répondre physiquement comme au début. Heureusement, je vais profiter de quelques jours de vacances que je vais passer en famille à Disneyland Paris, parce que c'est trop court pour aller en Roumanie où il y a de la neige. Comme ça, je vais pouvoir me reposer.
Un nouveau but, une victoire de votre équipe, pouviez-vous rêver plus belle soirée avant la trêve ?
C'est vrai, ça fait un but de plus, et surtout nous avons remporté une victoire chez un rival important qui se retrouve à quatre points. Ce résultat va nous permettre de passer des fêtes de fin d'année très tranquilles. Maintenant, il ne faut pas s'arrêter là, il faut confirmer, et jusqu'à la fin de la saison. Pour l'instant, c'est magnifique, mais il faut continuer.
Vous avez été une nouvelle fois décisif en ouvrant la marque.
Je ne fais que mon travail et il faut dire que toute l'équipe m'aide beaucoup.
Contre Bordeaux, vous auriez aimé recevoir davantage de ballons ?
Là-bas, je jouais seul en pointe, et ce n'est jamais très facile quand on est isolé. Ce sont les choix de l'entraîneur quand on évolue à l'extérieur, car, à domicile, on évolue à deux devant. Là, ça a bien marché et je suis très content. La rencontre précédente, contre Toulouse, j'avais eu plusieurs occasions de marquer, mais je n'en avais mis qu'un seul.
Vous êtes triste quand vous ne marquez pas ?
Je pense que c'est la même chose pour tous les attaquants du monde. C'est très important de marquer. Un but, c'est comme un ballon d'oxygène. Mais si je ne suis pas aidé, je ne peux pas marquer. Chez nous, il y a un bon groupe, soudé, avec beaucoup de possibilités.
Comment expliquer que vous vous soyez aussi rapidement adapté au style nantais ?
C'est vrai, c'est allé vite pour moi. Je sais que de bons attaquants sont passés ici avant moi sans connaître la réussite. Depuis, ils ont prouvé ailleurs qu'ils étaient quand même de très bons joueurs. C'est comme ça, c'est la vie. Dans mon cas, je crois que le jeu d'équipe à la nantaise me convient bien, oui, sûrement.
Le classement des buteurs, vous y pensez sérieusement ?
Même si c'est important pour un joueur comme moi, je préférerais être champion de France que terminer meilleur buteur du Championnat. Mon rêve, c'est de jouer à nouveau la Ligue des champions. Je l'ai fait avec les Grasshoppers et c'est une compétition tellement magnifique.
Le titre, c'est possible ?
C'est encore un peu trop tôt. Bien sûr, on doit y penser, mais, pour la Ligue des champions, il suffit de finir dans les trois premiers, et là, pour moi, il n'y a pas de doute, nous en avons vraiment les moyens. »

V. M.

Paris sous condition

RÉVOLUTION. *Les premiers effets de la méthode Fernandez se font sentir. Mais les résultats restent médiocres. Pour repartir, il faut donc rebâtir. Staff technique comme équipe.*

Lorsqu'il a quitté, jeudi soir, le Parc des Princes, Luis Fernandez avait la mine lasse et l'œil triste. Depuis deux semaines qu'il répète les mêmes mots (« Je suis satisfait de l'état d'esprit de mes joueurs » ; « Il faut travailler pour retrouver de l'allant et oser de nouveau »), il n'a pas encore trouvé la clé de ce groupe dont le niveau de jeu est toujours aussi bas. Aux (presque) deux tiers du Championnat, il convient que le bilan du PSG depuis le début de la saison – 11e, avec 8 victoires, 6 nuls et 8 défaites – « est insuffisant ».
Sous sa direction, soit cinq matches, ce n'est pas mieux : deux défaites (à Istanbul, 0-1, et Lille, 0-2), deux nuls (à Bastia, 1-1, et contre Troyes 0-0) et une seule victoire contre Metz (1-0). Deux buts marqués, dont un par le Bastiais Mendy contre son camp et l'autre inscrit par Anelka à la suite d'une grossière erreur de la défense messine, contre quatre encaissés (un à Istanbul et Bastia ; deux à Lille).
Contre Troyes, comme à Bastia, Luis Fernandez a aligné son équipe type, ou presque : Distin, Déhu, El-Karkouri en défense ; Yanovski, Luccin, Okocha (ou Dalmat) ; E. Cissé, Ducrocq au milieu ; Robert et Anelka devant. Christian et Algerino sont les deux principales victimes de l'arrivée du nouvel entraîneur. Et pourtant, la relance attendue n'est pas venue. « Je ne peux pas reprocher à mes joueurs de ne pas se battre », insiste-t-il. Alors, quoi ? A mots couverts, il laisse entendre que c'est la mauvaise condition physique de son équipe qui l'empêche de retrouver son niveau de performances du début de saison. « La pression médiatique parisienne fatigue beaucoup. Il faut maintenant insister sur la récupération. Depuis deux mois, l'équipe manque de vivacité pour enchaîner les mouvements. En janvier, on aura plus de temps pour travailler. »

LE MÉNAGE A COMMENCÉ

D'ores et déjà, Luis a annoncé la couleur : deux entraînements par jour pour la reprise, le 30 et le 31 décembre, avant cinq jours de stage à Capbreton, le centre de convalescence des sportifs de haut niveau, qui avaient, il est vrai, été prévus par Bergeroo. Fernandez s'est également attaché les services d'un nouveau préparateur physique, l'Italien Felliciano De Blasi, présent jeudi 21 décembre au Parc pour observer ce qui était sans doute le dernier échauffement dirigé par Georges Gacon, recruté par Bergeroo, à qui Fernandez reproche d'avoir trop insisté sur l'endurance et pas assez sur « l'explosivité et la vivacité ».
Gacon se verra sans doute proposer un poste en relation avec le staff médical, que Luis Fernandez souhaite modifier et renforcer. Mais Gacon n'est pas certain d'accepter et pourrait quitter le club, comme Pierre Espanol, entraîneur adjoint de Bergeroo, chargé notamment de superviser les adversaires, l'a fait la semaine dernière.
De Blasi, que Fernandez a connu en Espagne, alors qu'il travaillait au Real Madrid, a mission de « se mettre au travail le plus rapidement possible », selon les mots du coach parisien. Reste à savoir comment il va procéder. Car rien n'est pire dans une saison que de modifier un programme de préparation physique établi sur l'année et qui prévoit creux et pics de forme pour arriver au top en fin de saison. Ces remaniements du staff technique pourraient être suivis d'autres au niveau de l'effectif pendant le mercato. A son arrivée, Luis Fernandez avait affirmé ne pas avoir besoin de renforts. Il n'en est plus certain aujourd'hui. Patron sportif du club, chacune de ses exigences est pour l'instant considérée comme un ordre immédiatement suivi d'effet. Dommage pour les Parisiens qu'il ne puisse leur intimer celui de gagner.

JEAN-PHILIPPE BOUCHARD

Le Guen sauvé des

MIRACLE. *A défaut d'un jeu retrouvé, ou tout simplement trouvé, le Stade Rennais ne perd plus... et gagne même le plus souvent. Aussi ne parle-t-on plus, au grand jour, du départ de son entraîneur. Simple sursis ?*

Photos Jean-Claude PICHON

Lucas et Gourvennec, tous deux buteurs jeudi face à Sedan, ont retrouvé le sourire. Mais, pour Paul Le Guen, il y a encore du souci à se faire.

C'est curieux qu'en ces temps Paul Le Guen ne sente pas davantage le sapin ! Vous savez, cette odeur qui monte aux narines quand vous empoignez le résineux pour le redresser fièrement dans le salon et l'enguirlander. Noël aurait pourtant été d'actualité pour finir entre les planches d'un bois dont on fait les cercueils bon marché. Il n'y a pas si longtemps encore, les faire-part de décès étaient prêts, la nécro bien faux-cul ciselée au petit poil : en bref, Le Guen avait en deux saisons et demie fait du bon boulot à Rennes, mais il n'était plus l'homme de la situation. Maintenant, il ne faut pas non plus être frappé d'autisme à notre tour et jouer les renards : le Stade Rennais se traînait alors en queue de Championnat et jouait comme un pied, finissant ses matches à la Route-de-Lorient sous les sifflets et les huées d'un public exaspéré.

Jeudi passé, pour un Rennes-Sedan victorieux (2-0), qui ne restera tout de même pas dans le siècle, c'est une ola qui a empaqueté ce dernier match de l'année et souligné la fragilité du métier d'entraîneur.

GOURCUFF ET LE GRAIN DE SABLE

En forçant un peu plus le comique de la situation, disons-le franchement : les Rouge et Noir sont bien meilleurs depuis que Christian Gourcuff s'occupe d'eux ! Si, si, c'était dans tous les journaux du coin et de France : au lendemain du mercredi 29 novembre et d'un premier succès rennais au Parc des Princes, en terre parisienne donc, depuis des lustres, l'entraîneur lorientais devait prendre la succession de Le Guen. C'était sûr et certain. On l'avait même vu, assis dans une tribune du Parc pour reluquer un Rennes agonisant. Seulement, ce soir-là, le malade a gagné et, depuis, il n'a plus perdu. Treize points sur quinze possibles ! Le Stade Rennais, vous allez rire, se retrouve aujourd'hui à quatre unités de Sedan, la dernière petite merveille de France ! Pourtant, il faut croire ce qu'il y a dans les journaux : le sort de Le Guen ce jour-là était bel et bien ficelé, et Gourcuff avait bien toutes les raisons de s'imaginer rennais. Seulement, un grain de sable s'est glissé dans la manœuvre et plus rien ne s'est déroulé comme prévu. L'étendard du foot breton a été brandi. Il a même été dit qu'on ne pouvait décemment pas déshabiller Lorient, ça ne se fait pas en plein hiver, pour habiller Rennes. Aujourd'hui, on ne voit pas quel dirigeant rennais pourrait faire passer la pilule du changement.

Le Guen, qui n'est pas un bavard, qui tend l'oreille à vos questions sans toujours y répondre complètement, que ce soit par beau ou mauvais temps, a été clair dans son mini-discours de fin d'année. « Je serai là à la reprise, le 29 décembre, pour préparer la deuxième partie de Championnat. Janvier va être rude avec un match de Coupe de la Ligue contre Nantes, puis un autre de Coupe de France face à Guingamp, ainsi que Metz et Bastia en Championnat. »

On ne parlerait donc plus de son remplacement ? Gourcuff, Jean-Claude Suaudeau ou un autre ne seraient donc plus dans la course ? C'est une autre histoire ! On serait presque tenté d'ajouter que ça n'a rien à voir, car, dans l'esprit des dirigeants rennais – Hubert Guidal, directeur général et missi dominici du patron, François Pinault, et René Ruello, président –, on souhaite davantage une évolution à terme qu'une révolution. On ne parle pas pour eux, le second l'a dit texto à droite, à gauche. « Je ne suis pas là pour casser, a-t-il précisé à notre confrère *Ouest-France (NDLR : encore qu'en faisant l'apologie du centre de formation du voisin nantais, il a dû sérieusement inquiéter les responsables rennais en charge de ladite formation...)*. Paul est un entraîneur qui fait sérieusement son travail. Il ne sera pas débarqué comme Bergeroo au PSG. On peut contester ses choix, ses conceptions, mais pas son investissement. Il est jeune. Mais, nous, il nous faut bien rendre compte au public et aux actionnaires. A propos de Gourcuff, qui ne peut pas dénoncer son contrat comme ça, le foot qu'il préconise plaît. Il installe du jeu, de la confiance et obtient des résultats. »

En clair, ce n'est pas parce qu'un détail juridique a fait capoter l'affaire *(Lorient se débat dans une situation financière et structurelle qui empêche ses employés de partir)* qu'elle ne sera pas d'actualité dans quelques mois. Mais reviendra-t-elle aussi sûrement sur le tapis, surtout si Rennes se décide à ne plus perdre un match d'ici à la fin de saison, et recale ses ambitions initiales ? Ce serait peut-être alors Le Guen qui aurait des envies de départ. Drôle, n'est-ce pas ? En réalité, ça ne l'est pas ! Si Rennes n'est plus sous perfusion, mais plutôt en salle de réanimation et paraît même respirer plus librement aujourd'hui, les dépressions sur l'Ouest ont rudement secoué le navire à partir d'octobre. Et si Le Guen n'avait pas été Paul, calme malgré tout dans la tempête, et doté d'un certain crédit auprès de Pinault, il ne serait à coup sûr plus là. Maintenant, comme l'a admis également Ruello, « si la trajectoire depuis deux ans n'est pas ascendante, si la qualité de l'effectif est là mais pas le jeu, il convient de ne pas faire n'importe quoi ; je pense que Paul doit être épaulé, conseillé et, surtout, je crois que, pour mener le travail en profondeur qui convient, il faut une personne neuve ». Mais Suaudeau, approché de très près, s'est rétracté, quand bien même les deux hommes seraient toujours en contact. Gourcuff, on l'a vu, n'est pas disponible dans la minute.

« DU JEU, DU JEU, DU JEU... »

L'entraîneur en poste a donc continué de faire son boulot. Comme si de rien n'était ? « Non, je ne suis pas indifférent à mon avenir personnel, mais ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est l'équipe », répond-il, quand on l'interroge sur le sujet. Mais que l'on ne se trompe pas : les joueurs ont été le plus sûr soutien du technicien breton durant toute cette période. S'ils l'avaient souhaité, ils auraient pu lui savonner un peu plus la pente, comme ceux du PSG à l'égard de Bergeroo. Au lieu de ça, ils ont redoublé d'effort et n'ont pas voulu laisser tomber un coach qui les a toujours protégés et jamais critiqués en public.

Le milieu aime bien Paul Le Guen. Son style et sa façon de se comporter. Après le succès au Parc, et

alors que son sort paraissait scellé, Canal +, qui alimente pourtant les caisses du PSG, était visiblement ravi de la situation et s'en est amusé librement. René Ruello, par exemple, s'est retrouvé coincé par un micro de la chaîne à péage, sommé de s'expliquer sur le limogeage à venir de Le Guen, lequel, casque sur la tête, écoutait la réponse présidentielle. « Ce soir-là, raconte Ruello sans ambages, Canal + a outrepassé ses pouvoirs. J'ai été surpris par ses commentaires indignes. Mais qui donc avait parlé du limogeage de Paul ? Pas moi, pas moi... J'ai toujours tenu l'entraîneur au courant de mes contacts. »

Le lobby Canal + a joué groupé derrière l'ex-capitaine du PSG et n'a pas raté Ruello, plus proche de TF 1. Mais, une fois encore, ce sont les joueurs qui décident. Et Bernard Lama en tête, dans nos colonnes, ils ont soutenu l'homme blessé. Résultat ? Vous le connaissez. Maintenant, on le répète, la philosophie de l'histoire ne s'est guère consumée au feu des succès. Les têtes pensantes du Stade Rennais se taisent aujourd'hui, mais, sur le fond, le courant n'a guère évolué, au-delà des clivages qui se sont à peine cautérisés depuis. L'idée de faire chapeauter Le Guen est toujours dans l'air pour la fin de saison. Mais comme il n'est pas certain du tout que la perspective plaise à l'intéressé, contrairement à ce qui a été avancé avec Suaudeau en grand patron, c'est de son remplacement dont il sera question. A moins que, d'ici là, il réponde, ainsi que son staff, aux trois conditions dictées par René Ruello pour réussir en foot : « Le jeu, le jeu et le jeu. » Vaste débat. « Si nous ne sommes pas d'accord sur le chemin à emprunter, on se séparera. Mais nous n'en sommes pas encore là », a conclu récemment le président rennais. Sur ce, bonnes fêtes de fin d'année !

PATRICK DESSAULT à Rennes

BILLET

Gestes interdits

Il y a des gestes que l'on aimerait ne jamais voir. Des gestes inadmissibles et imbéciles, des gestes affligeants de médiocrité. Ce qui s'est passé la semaine passée dans plusieurs stades de Division 1 donne une bien triste image d'un Championnat qui ne le mérite pas, tellement il nous passionne dans son scénario et ses rebondissements. Le président de Bastia agressé avant le match de son équipe à Lille, un supporter monégasque touché à Marseille, Frédéric Adam, le joueur de Troyes, atteint par une orange au Parc, et puis, pour couronner le tout, à Strasbourg, Nelly Viennot, arbitre assistant, emportée sur une civière à la suite de l'explosion d'un pétard. A la Meinau, le match a même été arrêté, et le club alsacien sera forcément pénalisé par ces excès stupides et irresponsables. Il n'avait vraiment pas besoin de ce nouveau coup dur. Pourquoi soudainement une telle flambée d'incidents, pourquoi cette cascade de scènes violentes ? On ne sait pas, on ne comprend pas, tellement la bêtise humaine peut parfois se cacher loin. Mais il est sûr que de tels comportements n'ont pas leur place dans une enceinte sportive. Plus que jamais, il faut se montrer vigilants et prendre les mesures afin qu'ils ne se reproduisent plus. Bien des efforts ont déjà été faits pour améliorer la sécurité dans les stades, contrôler les entrées, encadrer ou éduquer. Il faut les poursuivre et éviter ces débordements, qui ne sont le fruit que de minorités ou de cas isolés. Mais le jour où ils se multiplient au cours d'une journée pourtant placée sous le signe du fair-play, ils jettent une drôle d'ombre sur le Championnat. Il y a des gestes qu'on ne voudrait plus voir.

Jean-Marie Laurent

Strasbourg, un sentiment d'inachevé

ENGRENAGE. *La rencontre contre Metz, arrêtée et susceptible d'être perdue sur tapis vert, constitue l'ultime avanie d'un semestre calamiteux. Le spectre de la relégation hante un peu plus le Racing.*

A Strasbourg, les désillusions qui émaillent cette saison ont une similitude avec le match contre Metz : elles sont sans fin. Samedi, le club alsacien, déjà englué à la dernière place du classement, a vu la rencontre face à son voisin interrompue par la faute d'un pétard lancé depuis les gradins et qui a éclaté près de l'oreille de Nelly Viennot. Choquée, l'arbitre assistant d'Eric Poulat n'a pas pu revenir sur le terrain à cause de ce lamentable incident, qui s'est produit alors que Strasbourg menait 1-0. De quoi nourrir un profond désespoir chez Yvon Pouliquen.

« Avec ces trois points, on restait dans la course, se lamente l'entraîneur de Strasbourg. Mais si on nous les enlève, ce ne sera pas seulement un très gros coup au moral, c'est carrément le maintien qui deviendra hypothétique. » Si la Ligue nationale suit la jurisprudence en la matière, Strasbourg perdra en effet le match sur tapis vert. Et les trois points tomberont, comble de malchance, dans l'escarcelle des Messins, adversaires directs dans la course au maintien. Une telle hypothèse creuserait un peu plus la tombe dans laquelle glissent irrémédiablement les espoirs de maintien des coéquipiers de Teddy Bertin.

BERTIN PRÊTÉ À L'OL ?

Neuf points séparent désormais Strasbourg du premier non-relégable, autant dire un gouffre pour une équipe qui n'a remporté que quatre de ses vingt-deux matches de Championnat. Et quand on s'aperçoit que la première formation hors de danger se nomme Monaco et que la catastrophique différence de buts alsacienne équivaut à un point supplémentaire à grappiller, l'avenir s'annonce bien noir.

Avant Metz, Pouliquen, qui n'abdique pas, s'était pourtant permis une jolie boutade : « Il reste 39 points à prendre. Si on en conquiert 38, on est sauvés. » Aujourd'hui, le Breton, qui ne manque pas d'humour, ne sourit plus. « A Monaco, contre Rennes, à Sedan, mes joueurs méritaient d'être récompensés. A chaque fois, il leur a manqué peu de choses. Là, ils tiennent leur récompense et on la leur ôte des mains. C'est très dur. »

Et la trêve ne sera peut-être pas suffisante pour leur permettre d'oublier la douleur née de ce coup de massue. « Seuls joueront ceux qui restent à 150 % concernés », annonce Pouliquen, appuyé par Proisy. Ce dernier est d'ailleurs sur le point de recruter un attaquant, Mickaël Madar, qui serait pour Luyindula le « point d'appui » que ne sont pas Haas, Belloso ou Ljuboja. « Madar a le profil recherché, convient le président. Son palmarès plaide en sa faveur. Et il a envie de relever le défi. Il viendra chez nous au début de janvier et, en fonction de sa forme physique, nous prendrons alors la décision. »

La venue de ce renfort se couplera probablement avec un amaigrissement de l'effectif. « L'effectif *(vingt-huit pros)* est trop pléthorique, estime Proisy. Six à huit joueurs devraient quitter le club pendant la trêve. » Parmi eux, Belloso (Argentine), Haas (« sous forme de prêt ») et peut-être... Bertin, auquel Proisy ne semble pas vouloir pardonner le crime de « lèse-Chilavert » qu'il a commis lors de l'arrivée du Paraguayen. Lyon, qui souhaite trouver un remplaçant à Laville, serait sur les rangs.

A propos de Chilavert, Proisy reconnaît justement que son nouveau gardien n'est pas encore parvenu à convaincre, mais il lui maintient sa confiance. « Laissons-lui un peu de temps, déclare le président strasbourgeois, il redeviendra celui qu'il a été en Amérique du Sud. » Hélas, comme chacun sait, le temps perdu, comme les points, ne se rattrape pas.

Correspondance MICHEL KAPFER

Photo TOP IMAGES

Ljuboja a enfin marqué et Bertin se précipite pour le féliciter. Tout ça pour rien ?

REPRISE

OM, Lens, Nantes premiers en piste

La trêve sera courte pour l'OM, Lens et Nantes, qui reprennent l'entraînement dès ce mercredi ! En revanche, cinq clubs ne retrouveront les terrains qu'au siècle prochain.

AUXERRE ❑ **Reprise :** le 29 décembre. ❑ **Premier match officiel :** Auxerre - Red Star (Coupe de la Ligue, le 6 janvier à 18 heures).

BASTIA ❑ **Reprise :** le 2 janvier. ❑ **Premier match officiel :** Bastia - Nice (Coupe de la Ligue, le 7 janvier à 20 heures).

BORDEAUX ❑ **Reprise :** le 1er janvier. ❑ **Stage :** à Saint-Jean-de-Luz du 1er au 6 janvier. ❑ **Premier match officiel :** Bordeaux - Lille (Coupe de la Ligue, le 6 janvier à 15 h 30).

GUINGAMP ❑ **Reprise :** le 29 décembre. ❑ **Stage :** à Saint-Quay-Portrieux du 29 au 31 décembre. ❑ **Premier match officiel :** Guingamp - Amiens (Coupe de la Ligue, le 6 janvier à 18 heures).

LENS ❑ **Reprise :** le 27 décembre. ❑ **Stage :** à Antibes du 27 au 30 décembre. ❑ **Match amical :** Cannes (D 2) - Lens le 30 décembre à Cannes. ❑ **Premier match officiel :** Lens - Nîmes (Coupe de la Ligue, le 7 janvier à 18 heures).

LILLE ❑ **Reprise :** le 30 décembre. ❑ **Premier match officiel :** Bordeaux - Lille (Coupe de la Ligue, le 6 janvier à 15 h 30).

LYON ❑ **Reprise :** le 2 janvier. ❑ **Stage :** à La Grande-Motte du 2 au 5 janvier. ❑ **Match amical :** Lyon - Nîmes (D 2) le 3 janvier, à La Grande-Motte. ❑ **Premier match officiel :** Sedan - Lyon (Coupe de la Ligue, le 6 janvier à 20 h 45).

MARSEILLE ❑ **Reprise :** le 27 décembre. ❑ **Stage :** à Avignon, du 27 au 30 décembre. ❑ **Match amical :** le 30 décembre à Avignon, contre le Club Africain de Tunis. ❑ **Premier match officiel :** Le Havre - Marseille (Coupe de la Ligue, le 6 janvier à 15 h 15).

METZ ❑ **Reprise :** le 29 décembre. ❑ **Match amical :** le 30 décembre Metz-Nancy. ❑ **Premier match officiel :** Wasquehal - Metz (Coupe de la Ligue, le 7 janvier à 18 heures).

MONACO ❑ **Reprise :** le 30 décembre. ❑ **Premier match officiel :** Monaco - Gueugnon (Coupe de la Ligue, le 7 janvier à 18 heures).

NANTES ❑ **Reprise :** le 27 décembre. ❑ **Premier match officiel :** Rennes - Nantes (Coupe de la Ligue, le 5 janvier à 18 heures).

PARIS-SG ❑ **Reprise :** le 30 décembre. ❑ **Stage :** à Capbreton du 2 au 5 janvier. ❑ **Premier match officiel :** Nancy - PSG (Coupe de la Ligue, le 7 janvier à 15 heures).

RENNES ❑ **Reprise :** le 29 décembre. ❑ **Premier match officiel :** Rennes - Nantes (Coupe de la Ligue, le 5 janvier à 18 heures).

SAINT-ÉTIENNE ❑ **Reprise :** le 30 décembre. ❑ **Stage :** à La Grande-Motte du 2 au 6 janvier. ❑ **Premier match officiel :** Ajaccio - Saint-Etienne (Coupe de la Ligue, le 6 janvier à 18 heures).

SEDAN ❑ **Reprise :** le 2 janvier. ❑ **Premier match officiel :** Sedan - Lyon (Coupe de la Ligue, le 6 janvier à 20 h 45).

STRASBOURG ❑ **Reprise :** le 2 janvier. ❑ **Premier match officiel :** Strasbourg - Châteauroux (Coupe de la Ligue, le 7 janvier à 18 heures).

TOULOUSE ❑ **Reprise :** le 28 décembre. ❑ **Stage :** du 2 au 5 janvier à Narbonne. ❑ **Premier match officiel :** Toulouse - Niort (Coupe de la Ligue, le 6 janvier à 18 heures).

TROYES ❑ **Reprise :** le 2 janvier. ❑ **Premier match officiel :** Troyes - Créteil (Coupe de la Ligue, le 7 janvier à 18 heures).

Photo Didier FÈVRE

DANS LA HOTTE DE DELMOTTE.
Auteur du but de la victoire lyonnaise, jeudi, lors du 80e derby contre Saint-Etienne, Christophe Delmotte reconnaît être devenu « un petit peu fou », se surprenant à marteler la pelouse de Gerland après avoir marqué. « Je dédie ce but à ma deuxième fille, née il y a deux semaines », a commenté l'ancien Lensois, avant de rappeler que la saison passée Anderson l'avait surnommé « le Père Noël » pour lui avoir offert une balle de but à la même époque !

UNE-DEUX

Wallemme : « Que de regrets à l'extérieur ! »

Depuis trois rencontres, l'équipe stéphanoise a retrouvé son fonds de jeu à l'extérieur, mais elle reste la seule, avec Toulouse, à ne pas avoir réussi à vaincre hors de ses bases. Le capitaine des Verts cherche à expliquer les raisons de cette disette.

« Jean-Guy, quel est votre sentiment après la défaite à Lyon 1-2 ?
La déception prédomine, forcément. D'abord, c'est un derby. Ensuite, je pense que l'on a fait plaisir à nos supporters au niveau du jeu développé, avec notre état d'esprit et notre solidarité. Malheureusement, il n'y a pas le résultat au bout.

C'est toujours difficile lorsqu'on prend un but aussi rapidement, dès la 4e minute...
C'est clair. On savait, et ça s'est encore vérifié sur le deuxième but, qu'on serait en danger en raison de leur masse athlétique sur coups de pied arrêtés. Sur ce premier but, on perd deux duels de suite, et ça se paie cash.

Marseille, Bordeaux, Lyon : vous n'avez pris aucun point lors de vos trois derniers déplacements alors que vous pouviez prétendre au moins au partage des points...
J'engloberai même Sedan parce que, même si c'était le premier match de l'ère Toshack, on n'avait pas démérité au niveau du jeu. Lors de cette soirée, comme lors des trois déplacements que vous évoquez, on ne revient qu'avec des regrets. Paradoxalement, à Lens et à Bastia, on n'a fait que défendre, on ne s'est pas procuré beaucoup d'occasions, mais on réussit le match nul.

Que vous manque-t-il pour réussir enfin un résultat chez l'adversaire ?
Il y a une part de réussite, une autre de réalisme, autant défensif qu'offensif. On se crée beaucoup d'occasions, ce sont des matches ouverts, en particulier celui de Lyon, qui aurait pu se terminer sur un 3-3 sans des arrêts déterminants de Coupet et de Janot. A des moment très importants, on ne réussit pas à tuer le match ou à conserver un résultat. Je ne veux pas dire que l'on choisit le moment où l'on marque. Mais on n'arrive pas à inscrire ce but à des moments cruciaux et le doute s'installe.

Les affaires ne perturbent-elles pas le groupe ?
Non, je ne le pense pas. On s'est dit que ce qui était important, c'était le terrain. En dehors, il y a une affaire qui est en justice et on laisse faire la justice. »

Correspondance
JEAN-YVES DUPAIN

COMMISSION DE DISCIPLINE

La 22e journée à la une

● Bon nombre de joueurs bastiais ont quitté **l'île de Beauté** à l'occasion de la trêve. C'est ainsi que l'international polonais Piotr Swierczewski est rentré dans sa ville natale de Nowy Sacz, le Brésilien Clayton s'est rendu en Toscagne, dans la famille de son épouse, et Frédéric Née a choisi de passer les fêtes de fin d'année dans le sud de la France.

● **Yann Lachuer,** qui se plaignait de la cheville droite depuis le match face à l'OM, fin novembre, a été opéré mardi dernier à Marseille par le professeur Franceschi d'une calcification intra-articulaire. Il doit observer un repos de deux à trois semaines.

● Prétextant avoir une grand-mère maternelle d'origine italienne, le libero lyonnais **Edmilson** a révélé avoir entamé, il y a sept mois, une procédure visant à obtenir un statut de joueur communautaire, avec un passeport italo-brésilien.

● Fabien Barthez, Laurent Blanc, Marcel Desailly, Patrick Vieira, Zinédine Zidane et Thierry Henry ont fait un don de 100 000 F aux Restaurants du cœur. Plébiscités dans l'équipe type de l'Euro 2000, ils avaient reçu chacun 16 400 francs, somme qu'ils devaient reverser à une œuvre de leur choix.

● **Alexander Panov** s'entraîne depuis plusieurs jours avec son club d'origine, le Zenith Saint-Pétersbourg. L'attaquant russe suit un programme individuel sous surveillance médicale (il aurait contracté une hépatite C). Ce séjour devrait s'achever le 10 janvier, quand le Zenith poursuivra sa préparation en Turquie. Panov pourrait alors enfin rejoindre Lausanne, où il avait été « officiellement » prêté par Saint-Etienne voici deux mois.

● Le Lillois **Pascal Cygan** et le Lensois **José Pierre-Fanfan** ont été élus footballeurs de l'année 2000 de la région Nord-Pas-de-Calais par la rédaction sportive de *la Voix du Nord*. Deux défenseurs de clubs rivaux sont ainsi mis à l'honneur.

● Le Lyonnais **Philippe Violeau** a terminé l'année 2000 en boulet de canon : « La preuve que je ne suis pas fini ! Pour voir le vrai Violeau, il faut me faire confiance à mon poste de prédilection, milieu défensif axial ! »

● Saint-Etienne a émis des réserves jeudi dernier sur le statut d'étrangers du trio lyonnais Foé-Edmilson-Müller. Et parce que la signature et le tampon médical apposés sur la licence de Steve Marlet étaient différents, le club stéphanois a suspecté l'attaquant olympien de ne pas être en règle.

● Le milieu de terrain auxerrois **Amdy Faye** a été opéré d'un ménisque mardi dernier. Son indisponibilité est évaluée à trois semaines.

● Le groupe Socpresse-Figaro avait annoncé qu'il investirait 150 MF sur cinq ans à la signature de la reprise du **FC Nantes** le 1er août dernier. Le groupe dirigé par Yves de Chaisemartin a effectué un premier versement de 34 MF, qui sera suivi d'un chèque annuel de 22 MF jusqu'en 2004.

● Les **Verts** ont eu du mal à arriver à Gerland jeudi dernier. Leur car est tombé en panne à quelques hectomètres du stade.

● Luis Fernandez a tenu à défendre **Talal el-Karkouri,** sifflé par le public parisien tout au long de la seconde mi-temps contre Troyes. « Talal ne mérite pas ça. J'accepte les sifflets à l'encontre de l'entraîneur à la fin d'un match. Mais il est intolérable qu'un joueur du club soit ainsi pris en grippe. Le public peut exiger de moi que l'équipe joue bien, mais pas que je sorte un joueur. »

● L'ancien défenseur **Philippe Thys,** qui a porté entre autres le maillot strasbourgeois de 1993 à 1996, devrait revenir au sein du club alsacien en tant que recruteur sur le plan national.

● Affluence record au stade de **Furiani** durant la première partie de la saison. Les onze matches disputés par les Bastiais ont attiré 87 140 spectateurs, ce qui représente une moyenne de 7 922 : du jamais vu à Bastia !

● A l'instar de l'ASSE, **Lyon** a déposé une réserve globale concernant le nombre de joueurs extra-communautaires figurant dans l'effectif stéphanois. « Qui pourrait en fin de compte bien s'élever à six avec Alex, Aloisio, Luiz Alberto, Panov, Levytsky et Guel », a suggéré le président de l'OL, Jean-Michel Aulas...

Photo TOP IMAGES/PANORAMIC

STRASBOURG-METZ

Le corps arbitral indigné

L'UNAF (Union nationale des arbitres de football) n'a pas tardé à réagir à la suite de l'incident qui a émaillé la rencontre Strasbourg-Metz, arrêté après que l'un des arbitres assistants, Nelly Viennot, eut été touché à une oreille par un pétard lancé d'une tribune. Un communiqué, diffusé le lendemain, mettait en exergue, au-delà de cet incident, les pressions de plus en plus pesantes dont font l'objet les arbitres du Championnat, faisant allusion aux dérapages verbaux et aux attitudes tendancieuses relevés dernièrement chez certains dirigeants français à l'égard du corps arbitral. Pour l'UNAF, il est temps « d'arrêter cette escalade et de revenir à des pensées plus sereines qui ne pourront que contribuer à avoir un football propre ». Quant à Nelly Viennot, elle souffre d'une congestion du tympan de l'oreille gauche, entraînant une interruption temporaire de travail indéterminée. La personne interpellée en tant que présumé coupable a été lors de sa garde à vue, accusant des personnes assises derrière elle.

Petit, « le doux rêve » de Lyon

Monsieur Petit lyonnais ? « C'est un doux rêve ! » Et ce, est incapable de s'arrêter longtemps, il n'en a donc jamais été question ! « C'est en ces termes que le président lyonnais, Jean-Michel Aulas, a jeté de mettre fin à la rumeur qui annonçait son départ sur les rangs pour succéder Petit. Une chose est sûre : Lyon recherche activement un défenseur central pour pallier la longue indisponibilité de son capitaine Fikri et Linzbi. Dans ce but, les Lyonnais auraient même fait parvenir une offre pour le Stéphanois Lubomir Moravcik avant qu'il ne se blesse les ligaments croisés, il y a quinze jours. L'affaire avait bien pris forme, sur une base d'environ 20 MF, ce qui prouve que les Lyonnais veulent taper fort pour ce poste. Toujours dans le classement derrière OL-ASSE, les Rhodaniens ont aussi approché leurs voisins pour Alex, auteur d'un record jusqu'à présidents Stéphanois Alain Bompard. En ce qui concerne Vercoutre, la situation ne s'arrêtera pas. Elle empire même puisque il n'a pas été retenu dans le groupe lyonnais victorieux de Saint-Etienne, qui est, peut-être, son futur club ? Dans le même domaine, son nom était aussi évoqué du côté de Dortmund. En ce qui concerne Cissé, attaquant de plus en plus convoité au banc, son départ pourrait redonner à Lyon un peu d'air financier. Bordeaux était intéressé, mais ne voulait pas débourser le montant de sa clause libératoire (estimé par Simbi). Sergio Rioja pourrait également changer d'air cet hiver.

❑ Supervisé de nouveau par Blackburn contre Lyon, **Pape Sarr** pourrait prochainement franchir le Channel. Les Anglais veulent absolument le milieu de terrain stéphanois et auraient déjà proposé 25 MF. L'ASSE demanderait 40 MF pour commencer à négocier.

❑ Sous contrat avec Châteauroux jusqu'en juin 2002, **Schumann Bah** vient d'être prêté six mois à Metz. Le club lorrain disposera aussi d'une option d'achat sur le défenseur latéral, à lever avant le 30 avril 2001.

❑ Déjà évoquée, l'arrivée de **Jimmy Algerino** à Rennes revenait avec insistance dans le vestiaire breton après la victoire contre Sedan. En fin de contrat avec le PSG en juin, le défenseur parisien souhaiterait toutefois recouvrer tout de suite sa liberté pour négocier les mains libres avec les Rennais.

❑ **Mickaël Madar,** âgé de 32 ans et sans club depuis son départ du PSG en juin dernier, devrait signer pour six mois à Strasbourg. Il a déjà rencontré Patrick Proisy, le président strasbourgeois, et devrait revenir en Alsace dès le 2 janvier afin de passer une visite médicale de précaution.

❑ Juste avant la victoire de l'OM contre Monaco au Vélodrome (2-1), Robert Louis-Dreyfus est revenu sur la rumeur faisant état de la possible arrivée de **David Ginola** à Marseille. « C'est faux. Il a beaucoup de talent, mais il commence à être trentenaire », a commenté le président marseillais.

Bras de fer Domi-Newcastle

Tout au long de la semaine dernière, Didier Domi a « séché » l'entraînement de Newcastle. Autorisé par ses dirigeants à faire un aller-retour rapide à Paris, le défenseur des Magpies est resté dans la capitale pour montrer à son club qu'il était bien décidé à ne plus revenir. L'ex-international Espoirs, âgé aujourd'hui de 22 ans, est une des priorités du PSG pour le mercato, mais Didier n'a peut-être pas employé, en fuguant, la meilleure solution pour quitter le club du nord de l'Angleterre. Bobby Robson, son coach, est en effet remonté contre lui, d'autant plus que Domi a critiqué les méthodes d'entraînement de son manager anglais. « Plus cette affaire s'éternise, moins elle a de chances de bien se terminer », a menacé Robson. Des tractations ont pourtant débuté avec des bases de négociation fixées aux alentours de 35 MF.

❑ Troyes a placé ses attaquants algériens **Rafik Saïfi** et **Farid Ghazi** sur la liste des transferts. L'ESTAC serait pour l'instant disposée à les céder sous forme de prêts. Leur agent travaillerait sur le Portugal et la Turquie pour essayer de les placer.

❑ **Marc Keller** laisse toujours la porte ouverte à un éventuel retour à Strasbourg. « Pour le moment, tout est en stand-by. Nous analyserons ma situation après la trêve. » D'ici au début janvier, il pourrait y avoir en effet du changement, d'autant que West Ham vient de recruter Titi Camara et que Strasbourg risque de perdre Luyindula.

❑ Le président monégasque Jean-Louis Campora a précisé que son club « cherchait à se renforcer lors de ce mercato avec des éléments expérimentés ». Les noms des Italiens **Christian Panucci** (Chelsea) ou de **Moreno Torricelli** (Fiorentina) auraient été avancés.

❑ Entraîneur de Sion depuis plus d'une saison, l'ancien technicien de l'OM **Henri Stambouli** va probablement prendre en main le club de Lausanne, récemment éliminé de la Coupe de l'UEFA par Nantes et dont l'entraîneur, Pierre-André Schürmann, vient d'être limogé.

❑ Sur le banc de l'OM depuis le début de la saison, **Frédéric Brando** est toujours attentivement suivi par Strasbourg, qui attendrait de dégraisser son copieux effectif (28 contrats pros) pour l'embaucher.

❑ Le Strasbourgeois **Pierre Njanka** est toujours sur les tablettes de Bolton (Division One anglaise), qui a fait une proposition de 3 MF au Racing. Le club alsacien réclamerait 10 MF, un niveau de négociations qui ralentit tout transfert pour le défenseur camerounais, encore sous contrat pour dix-huit mois avec le Racing.

❑ Le défenseur **Cyrille Magnier** et l'attaquant **Fabrice Lepaul** pourraient quitter l'AJ Auxerre durant le mercato. En revanche, aucun joueur ne devrait rejoindre le chef-lieu de l'Yonne, « sauf opportunité », précise Daniel Rolland, l'entraîneur auxerrois.

❑ **Patrick Proisy,** le président de Strasbourg, table sur « six à huit départs » de son club lors du mercato. Belloso et Hass (achetés respectivement 20 et 25 MF en 1999 par Le Roy), ainsi que Debès sont les plus menacés. Quant à Amzine, le milieu a été supervisé par les Anglais d'Ipswich contre Metz.

❑ Convoité un moment par Strasbourg et le PSG, le milieu de terrain du Sparta Prague **Tomas Rosicky** (20 ans) intéresse plus spécialement Dortmund, le Bayern Munich et Liverpool. Les négociations sont « très concrètes » et devraient s'achever « avant la mi-janvier », selon le président du club pragois, qui négociera ce transfert autour de 70 MF.

❑ Selon **Elie Baup,** l'entraîneur de Bordeaux, son club « va analyser à tête reposée le mercato sans tenir compte de la dernière défaite contre Nantes ». « S'il y a lieu et si c'est une bonne occasion, on verra », philosophe le technicien bordelais. Par ailleurs, Jean-Louis Triaud, le président bordelais, a démenti toute négociation avec l'ailier du FC Porto, Nuno Rocha « Capucho ».

ADRIANO, C'EST FINI. C'est désormais une certitude. Le milieu marseillais Adriano ne sera pas à la Commanderie pour la reprise de l'entraînement, le 27 décembre prochain. Le Brésilien est retourné chez lui, où il sera prêté six mois à un « grand club de son pays », a précisé Louis-Dreyfus, le président de l'OM.

Photo Daniel BAROU

Guivarc'h intéresse Rennes

Auteur de deux buts contre Lens, et leader du classement des buteurs de D 1, l'Auxerrois Stéphane Guivarc'h serait l'une des priorités de Rennes pour le mercato. Toujours sensible aux Bretons d'origine, le Stade Rennais aimerait en effet voir revenir celui qui avait fait les beaux jours du club en 1996-97 (22 buts). Revenu à Auxerre en juin 1999 après une année noire en Grande-Bretagne, le champion du monde ne s'y sentirait plus à l'aise et aurait mal digéré la nomination de Daniel Rolland. Encore sous contrat pour deux ans et demi avec une promesse de reconversion à la clé, l'attaquant, âgé de trente ans, ne se voit pas vieillir en Bourgogne. « Cependant, je n'ai eu encore aucun contact avec Rennes. Et je ne suis pas demandeur. Toutefois, je ne me vois pas finir à Auxerre parmi les cadres. En fin de saison, au plus tard, j'aimerais partir de l'AJA pour, éventuellement, me rapprocher des miens. » Vendredi dernier, le buteur était déjà en Bretagne, dans sa famille, pour passer les fêtes. De plus, avec Djibril Cissé, l'AJA compte déjà un remplaçant pour Guivarc'h. Sans vrai buteur depuis le départ de Nonda, malgré les arrivées de Turdo et Lucas, François Pinault, le mécène-président de Rennes, pourrait ainsi remettre la main à la poche. Le transfert pourrait tourner autour des 50 MF.

❑ N'étant plus en odeur de sainteté à Liverpool, **Titi Camara** a rejoint West Ham. L'ancien attaquant stéphanois et lensois a signé un contrat de trois ans et demi pour une indemnité de transfert de l'ordre de 25 MF.

❑ Même si Samuel Michel est le seul partant officiel cet hiver du côté de Guingamp (pour Niort ?), il se pourrait bien que le milieu de terrain offensif néerlandais **Edwin van Ankeren** quitte également l'En Avant. Il a quelques touches en Belgique (La Gantoise ?), pays où il évoluait avant de venir en France.

❑ Peu utilisé par Elie Baup, **Lassina Diabaté** envisage toujours de quitter Bordeaux. Liverpool se serait renseigné à son sujet.

❑ Parti de Saint-Etienne en début de saison pour Sion (D 1 suisse), **Bertrand Fayolle** revient en France. L'attaquant a signé avec Clermont Foot (National) pour six mois.

UNE-DEUX

Luyindula : « J'en ai marre de Strasbourg ! »

Strasbourgeois depuis deux saisons et demie, l'international Espoirs, qui tourne comme une horloge avec les Bleuets de Domenech, patine sérieusement au Racing. Clairement, l'attaquant annonce donc son désir de quitter l'Alsace pour une destination moins brûlante et plus sereine. « Ma progression et mon avenir » en dépendent annonce-t-il avec virulence.

« Pegguy, jeudi dernier, contre Metz, il s'est encore produit des incidents graves à la Meinau, avec l'arrêt du match dû à l'agression d'un arbitre assistant alors que vous meniez (1-0). Comment réagissez-vous ?

Je suis complètement indigné et effondré ! Là, c'est la goutte d'eau qui fait déborder un vase déjà suffisamment plein. Ici, tout part en vrille ! C'est pour ça et tous les incidents qui se sont déroulés précédemment que je veux désormais partir.

Dès ce mercato ?

Bien sûr, même si mes dirigeants ne le veulent pas. Avec mon agent, Stéphane Canard, nous avons rencontré M. Proisy, le lendemain de ce match. Il ne désire pas me lâcher, mais moi, je veux vraiment m'en aller. Très vite ! J'en ai marre de Strasbourg !

La reprise de l'entraînement est fixé au 29 décembre à la Meinau. Y serez-vous ?

Je ne l'espère pas ! Depuis plus d'un an, je fais d'énormes efforts pour ce club. Maintenant, avec ce qui s'est encore passé contre Metz alors que l'on gagnait, j'ai décidé d'arrêter de me démener. Avant, Claude Le Roy m'encourageait et me soutenait pour que je reste. Parfois, on s'est pris la tête ensemble, mais il a toujours trouvé les arguments pour me retenir. Maintenant, ce n'est plus possible. Ça me gonfle ! Mon avenir n'est plus ici. A vingt et un ans, je dois m'en aller pour progresser. A Strasbourg, je stagne. Même plus, je régresse !

Vous êtes vraiment remonté !

Mais qui ne le serait pas à ma place ! Quand je vois ce que font mes collègues des Espoirs, je suis frustré. J'ai déjà refusé beaucoup d'offres *(NDLR : le Bayern, Sporting Portugal, Monaco, Lecce, entre autres)* pour rester à Strasbourg. Là, je baisse les bras. Il est vraiment temps pour moi de partir ! »

FRANÇOIS VERDENET

Photo MAD

FIL ROUGE

QUE D'YEUX POUR ALEX ! Auteur de son onzième but, contre Lyon, l'attaquant stéphanois était supervisé par le Panathinaïkos. L'OL aussi en a profité pour admirer un joueur qui lui fait de plus en plus envie. **PETIT, RETOUR EN ANGLETERRE ?** « Barcelone a probablement reçu des offres, mais je mentirais si je disais que je sais quelque chose à ce sujet », a déclaré le champion du monde, sur lequel loucheraient, en plus du PSG, Chelsea et Middlesbrough. **BASSIR VERT ?** L'attaquant marocain du Deportivo La Corogne Salahedine Bassir est sur les tablettes de Saint-Etienne.

Gardiens, la trenta

PROFIL. *Jamais les portiers de D 2 n'ont été aussi âgés (plus de 29 ans de moyenne) et expérimentés que cette sa*

Le portrait-robot du gardien de D 2 a pris un coup de vieux. Longtemps, le spécimen était en majorité un débutant jeune et inexpérimenté, qui déambulait dans ce Championnat, patientait souvent toute une carrière avant qu'une ouverture ne s'offre à lui à l'étage supérieur. Certains grands talents partaient tenter leur chance à l'étage du dessus, au gré des accessions, des opportunités ou des transferts, plus rares qu'aujourd'hui, mais beaucoup restaient des saisons au même endroit au même niveau. Fini tout ça. Aujourd'hui, cette race a presque disparu avec l'avènement du foot-business, qui réclame des gardiens de haut vol, rompus aux joutes de la D 1 pour des clubs souhaitant y accéder vite. C'est le rôle du portier et son importance dans l'équipe qui a grandi, entraînant un besoin de main-d'œuvre plus qualifiée. Résultat, 16 gardiens de D 2 sur 20 ont déjà évolué en D 1, souvent durablement, et la majorité sont des trentenaires. Une tendance qui n'est pas près de se démentir à écouter nos cinq témoins.

Dossier réalisé par JANINE GIANARIA, FRANK SIMON, ARNAUD TULIPIER et VINCENT VILLA

LE SYMBOLE

Valencony, une vie en cage

TÉMOIN. *Tour à tour perdu pour le football, titulaire en D 1 et en Coupe d'Europe, mis à l'écart, puis revenant en D 2, Bruno Valencony (32 ans) a tout connu dans sa carrière. De quoi dispenser à Nice chaque jour une sagesse née de ce parcours accidenté.*

Sa carrière, peuplée de coups durs et de joies, de victoires collectives et de défaites personnelles, est un condensé de tout ce que peut vivre un gardien. Une vie de gardien qu'a traversée en accéléré Bruno Valencony, de la D 1 à la D 2, de la Coupe de France à la Coupe d'Europe, de la gloire à l'anonymat. A l'image de ses collègues de D 2, Bruno a vécu, beaucoup. D'hier à aujourd'hui.

Il n'était encore qu'un « jeune premier », un gardien à l'aube d'une carrière prometteuse à Bastia, lorsque le sort s'est attaché à brouiller les cartes de son destin. Il se manifeste une première fois sous la forme d'une terrible blessure aux mains. Victime de fractures au scaphoïde des deux poignets, en 1991, il est immédiatement déclaré perdu par la faculté de médecine après l'échec de greffes osseuses.

Son salut vient de l'Afrique et de ses sorciers. « C'était mon dernier espoir. Aussi, lorsque mon pote Mamadou Faye m'a proposé de voir un guérisseur à Dakar, en janvier 1992, je n'ai pas hésité. Pendant une semaine, l'homme m'a manipulé les mains en récitant des prières. Je n'ai aucune explication à ce miracle et je n'ai jamais voulu refaire depuis des radios de mes poignets. » Il lui faut alors convaincre son entraîneur, René Exbrayat, de son rétablissement. Cet examen réussi, il frappe un grand coup au... stade du Ray, en Coupe, « mon meilleur match, je n'imaginais pas revenir à un tel niveau ». Bruno enchaîne en sortant « trois pénos sur trois » et Nancy en quarts de finale.

Quatre mois plus tard, il est de nouveau meurtri dans sa chair, à Furiani, un soir de demi-finales de Coupe de France. Un drame qui n'a cessé, depuis, de l'obséder. Avec le temps, cependant, l'ancien international juniors a appris à surmonter les obstacles, personnels ou collectifs, jusqu'à y puiser une forme de sagesse qui constitue sa force aujourd'hui à Nice. Témoin le combat qu'il a mené pour retrouver sa place dans le but du Gym, après avoir été rayé des cadres à la suite d'une tendinite récalcitrante et de l'ablation d'un ménisque à la mi-décembre 1998.

« Les clubs n'hésitent plus à investir sur un gardien, ni à en changer en cours de saison. »

Photo STADIUM

« LA TENDANCE EST À L'EXPÉRIENCE »

Tandis que sa doublure, le jeune Damien Grégorini, gagnait ses galons, lui commençait une longue traversée du désert, qui ne s'est achevée que le 26 février dernier. « Je n'ai pas l'habitude de baisser les bras, mais il m'est arrivé de douter. D'autant que, pour Primo Salvi *(NDLR : l'ancien président délégué de Nice)*, j'étais le numéro 2. Avec l'aide de ma famille, de Guy David et son staff, j'ai refusé de lâcher. C'était un défi personnel. Et, cet été, j'ai eu tout à prouver à nouveau à Sandro Salvioni et à Federico Pastorello. Quelques heures avant le match d'ouverture face au HAC, ni moi ni Jean-Daniel Padovani ne savions qui serait dans le but. » A trente-deux ans, Valencony présente pourtant une carte de visite bien remplie – 104 matches parmi l'élite, plus de 160 en D 2 et, surtout, une victoire en Coupe de France (1997) face à Guingamp – et il ne regrette rien de ses voyages, au Stade Clermontois, dans sa région natale, à l'INF Vichy, à Bastia (1987-96) et, enfin, à Nice. « Comment être mécontent de mon sort, lorsque tant de footballeurs restent à la porte du professionnalisme ou à l'ANPE ? Bien sûr, je n'imaginais pas vivre la relégation en D 2 quelques mois après mon arrivée au Gym, ni lutter ensuite pour le maintien. Seuls les bons souvenirs comptent. Et j'en ai, avec une finale de la Coupe de Ligue, l'accession en D 1 avec Bastia, dans un groupe surtout armé de solidarité et d'enthousiasme et porté par un public inconditionnel, la victoire en Coupe de France

De plus en plus âgés

(Moyenne d'âge des gardiens de D 2)

ine rugissante

…n. C'est ce que confirment cinq acteurs qui personnifient la confrérie des gardiens d'aujourd'hui.

avec Nice et quatre matches de Coupe d'Europe, face à Kilmarnock et au Slavia Prague. »

Aujourd'hui, le dernier des héros de cette douce nuit du 10 mai 1997 face à Guingamp (victoire aux tirs au but) encore en activité sous le maillot rouge et noir porte un regard critique sur l'évolution du rôle du gardien de but. « Le changement de règles a accru nos responsabilités, c'est vrai. Mais il a accéléré le jeu, c'est bénéfique. A nous de nous adapter. Ensuite, la révélation Barthez avait autorisé les entraîneurs à faire confiance à de jeunes gardiens. La tendance semble revenue à l'expérience. Mais les clubs n'hésitent plus à investir sur un gardien, ni à en changer en cours de saison. »

Lui plus que quiconque connaît ces risques du métier. C'est sans doute ça qui le rend si fort aujourd'hui...

LE VIEUX ROUTIER DE LA D 2

Jean-Marc SIBILLE. 32 ans. Beauvais.

« Avant, on pouvait passer à travers »

Quand Jean-Marc Sibille a débuté dans le métier, « il y a dix ans, à Beauvais », il y avait dix à quinze Sibille en D 2. En ce temps-là, les gardiens étaient souvent des habitués du paysage de la Deuxième Div', qu'ils traversaient en croisant toujours les mêmes visages dans le but adverse. Aujourd'hui, ils ne sont plus que quatre à n'avoir jamais tâté de la D 1 (Sibille plus Catherine à Caen, Lucas à Angers et Bouchard à Nîmes, qui a pris la place de Delaroche, un ancien de D 1). Tous les autres ont un jour appartenu à l'élite, même les deux jeunots, Laquait et Riou. « Le gardien de D 2 de l'an 2000 doit avoir de solides garanties. La majorité des équipes n'hésite plus à mettre de l'argent sur ce poste. »

Il doit donc assurer et assumer, surtout en D 2 où le volume physique et, plus encore, l'autorité sont prépondérants vu la faible moyenne d'âge de leurs coéquipiers. Ce qui explique le vécu de la confrérie des numéros 1 de la division. « A mes débuts, les clubs n'hésitaient pas à donner leur chance à des espoirs talentueux sans expérience. Mais le gardien a pris une place de plus en plus importante dans l'équipe. Le niveau de la D 2 et la pression qui pèse sur les épaules des gardiens ont augmenté considérablement. C'est l'expérience qui compte. » Un exemple : « Cannes a débuté la saison avec Planté, un jeune. Très vite, sans que ses performances soient remises en cause, il est retourné sur le banc, et Cannes a recruté Lemasson, un gars de trente-sept ans qui a longtemps joué en D 1. »

Encore une révolution, ce turnover. « Il y a cinq à dix ans, les places étaient plus définies. Il y avait un titulaire et un remplaçant. Si tu passais à travers, tu ne perdais pas pour autant ta place. Il fallait un tremblement de terre pour qu'on t'écarte. Aujourd'hui, les gardiens se sentent moins en sécurité qu'à mes débuts. C'est pour ça qu'il faut s'accrocher. Mais, c'est sûr, c'est une petite fierté d'être encore là, alors que d'autres qui ont débuté en même temps que moi n'évoluent plus à ce niveau. »

Photo Jackie DELORME

Un des quatre gardiens de D 2 à n'avoir jamais joué en D 1.

UN JEUNE EXPÉRIMENTÉ

Bertrand LAQUAIT. 23 ans. Nancy.

« C'est plus facile quand on a joué en D 1 »

Sur le visage du gardien type de Deuxième Division, ils représentent les deux traits les plus juvéniles : Rudy Riou (Montpellier) et Bertrand Laquait (Nancy) sont en effet les deux seuls jeunes portiers à être titulaires cette saison en D 2, même si l'Héraultais est actuellement blessé. Jeunesse ne veut pourtant pas dire inexpérience. En effet, c'est bien en D 1 qu'ils ont fait leurs débuts, lors du Championnat 1998-99 pour Laquait, lors de l'exercice suivant pour son confrère. Bien entendu, ces apparitions au haut niveau ont été pour Bertrand et son collègue un prélude logique à leur titularisation en D 2, une fois leur club relégué à l'intersaison. « Rudy et moi appartenons à deux formations qui viennent de descendre, explique Bertrand Laquait. Il est peut-être plus facile de donner sa chance à ce niveau à un jeune qui a été remplaçant en D 1, dans ce cas-là. »

Il n'avait pourtant pas souhaité accompagner son club à l'étage inférieur, et se serait bien vu migrer sous le ciel de la D 1. Une réaction compréhensible quand on est jeune et qu'on a goûté à l'élite. « J'ai été déçu lorsque Nancy n'a pas voulu me laisser partir l'été dernier, je l'avoue. Mais, finalement, ça ne me dérange pas du tout d'évoluer dans ce Championnat très relevé. »

Il espère s'enrichir de cette expérience nouvelle, apprendre encore en D 2 avant de repartir bien vite vers de nouvelles aventures au niveau supérieur. « C'est peut-être reculer pour mieux sauter, pour aller plus haut. Je n'ai que vingt-trois ans et je sors d'une saison complète en D 1. Alors, je continue d'emmagasiner de l'expérience avec Nancy. » Ainsi, s'est-il rendu compte que son apprentissage n'avait pas trop pâti de la relégation. Mieux, qu'elle n'avait pas stoppé son ascension personnelle. « En quelques mois, j'ai beaucoup appris. Je suis plus constant, plus en confiance, d'autant que nous avons une très bonne défense. L'essentiel, désormais, c'est de ne pas stagner. » En Deuxième Division ou ailleurs.

Photo Jackie DELORME

« La Division 2, c'est peut-être reculer pour mieux sauter. »

L'ANCIENNE DOUBLURE

Christophe MARICHEZ. 26 ans. Niort.

« Le terrain me manquait tellement »

Après dix années passées à Lens, Christophe Marichez s'est enfin émancipé. Numéro 3 des gardiens lensois, puis doublure de Warmuz pendant quatre ans chez les Sang et Or après le départ d'Arphexad pour l'Angleterre, le Nordiste a fini par se faire une raison : pour jouer, il lui fallait partir. « J'ai disputé huit matches en Championnat et en Coupe de France quand Guillaume s'est blessé. Mais je ressentais un immense besoin, celui de connaître la vérité des terrains ». Alors, la saison passée, il fait part à son club de son désir d'être prêté.

Il ne patientera guère, car Niort est à la recherche d'un gardien pour suppléer Frédéric Gueguen au milieu de l'hiver. « Sa doublure, Pascal Landais, devait être opéré des ligaments croisés. » Angel Marcos, qui a succédé à Albert Rust sur le banc chamois, décide de lui faire jouer uniquement les matches de Coupe avec la première et en CFA 2 avec la réserve. Pas pour longtemps. « J'avais une grosse envie de m'imposer. Trois jours après un match de Coupe de la Ligue contre Laval, Angel m'a titularisé contre Lorient avec une victoire à la clé. »

Au total, Marichez a joué neuf matches de Championnat la saison passée. A la fin de la saison, Niort manifeste le désir de le recruter, un contrat de trois ans à l'appui. « Une marque de confiance. » A vingt-six ans, Marichez a donc entamé la première saison de sa carrière en tant que titulaire. « Je ne saurais expliquer pourquoi les clubs de D 2 sont réticents à faire jouer de jeunes gardiens. Ce qui est vrai, c'est que de plus en plus de gars de D 1 y viennent pour se relancer ».

Aujourd'hui, l'ancien réserviste a pour doublure Landais, qu'il était venu remplacer il y a un an. « Un jeune plein de qualités, avec lequel j'ai beaucoup travaillé juste après son opération. » Titulaire sans interruption depuis le début de saison, Marichez savoure enfin de ne plus avoir à patienter en attendant son tour. « On accepte plus facilement quand on est jeune, mais après... »

Photo STADIUM

Longtemps remplaçant en D 1, enfin titulaire en D 2.

L'ENTRAÎNEUR

Amitrano : « A ce poste, les clubs veulent une assurance »

Ancien gardien devenu entraîneur adjoint chargé des gardiens à Cannes depuis sept ans, André Amitrano jette un regard avisé sur l'évolution de la demande des gardiens de D 2.

« Comment peut-on expliquer que la population des gardiens de D 2 ait une moyenne d'âge de plus en plus élevée ?

En D 2, les clubs s'appuient sur une épine dorsale expérimentée, entourée par quelques jeunes joueurs. Cette épine dorsale comprend, en plus de l'avant-centre, d'un n° 6 aboyeur et d'une charnière centrale, le gardien de but.

C'est pour ça que, à Cannes, vous avez enrôlé en cours de saison François Lemasson, un gardien de 37 ans ?

Nous avons débuté la saison avec un jeune gardien de 20 ans *(Vincent Planté)*, qui a souffert de son inexpérience. Nous avions la plus mauvaise défense du Championnat, et nous avons dû faire appel à François Lemasson. Ce n'était pas la qualité de Planté qui était en question, mais son vécu. Les autres clubs réagissent comme nous et veulent avoir une assurance à ce poste-là.

La D 2 est-elle frileuse ? La D 1, pourtant, n'hésite pas à lancer de jeunes gardiens.

Le terme frilosité n'est pas adapté. En D 2, on retrouve beaucoup de gardiens qui ont officié plusieurs années en D 1 en tant que doublure. Les entraîneurs aiment bien s'appuyer sur ces portiers qui, grâce aux quelques rencontres disputées parmi l'élite ou suivies depuis le banc, ont accumulé de l'expérience.

Existe-t-il un principe de vases communicants, les jeunes gardiens partant en D 1 et les plus mûrs descendant en D 2 ?

Dès qu'un jeune portier brille en D 2, à l'image de Sébastien Chabbert *(passé de Cannes à Lens)* ou de Damien Grégorini *(transféré de Nice à Marseille)*, les clubs de l'élite n'hésitent pas à faire appel à lui en tant que doublure. Ils partent du principe que ces gardiens-là ont déjà prouvé quelque chose en D 2 et que, en cas de coups durs, ils pourront parfaitement remplacer les titulaires. Et certains arrivent parfois à entrer dans l'équipe, à l'image de Grégory Malicki, passé de Niort à Rennes. La D 2 est encore un bon tremplin pour les jeunes. »

Photo Alain de MARTIGNAC

Domergue revoit la Normandie

Vendredi dernier, Le Havre a remplacé un entraîneur par un entraîneur-manager général : démissionnaire il y a une semaine, Joël Beaujouan a été remplacé par Jean-François Domergue, l'ancien joueur de Bordeaux, Toulouse, Marseille et Caen, qui aura la pleine responsabilité du secteur sportif au sein du club normand. C'est Jean-Pierre Hureau, ancien président du Havre, qui a soufflé l'idée de sa venue à Jean-Pierre Louvel, son successeur à la tête du HAC. Les deux hommes se sont rencontrés pour la première fois deux jours après la défaite du Havre en Coupe de France face à Dieppe (3-1), et, après avoir constaté que leur philosophie se rejoignait, se sont mis d'accord pour collaborer pendant deux ans et demi. Domergue retrouve donc le terrain cinq mois après avoir quitté le PSG, où il exerçait les fonctions de directeur général adjoint. Entre-temps, il a été en contact avec Reims, mais aussi sollicité à propos du projet de reprise du Red Star un temps concocté par Noël Le Graët. C'est finalement en Normandie qu'il a atterri, séduit par le projet sportif que lui propose le président Louvel. « Le Havre est un club structuré, qui a une politique de formation pointue et dont la post-formation fonctionne bien, a expliqué le champion d'Europe 1984. Il s'agira d'optimiser les outils en place. » Avant de s'inscrire dans le long terme, il aura d'abord pour mission principale de redresser une équipe qui pointe à la 10e place du classement, bien loin de ses objectifs initiaux. « Il me faut redonner à l'équipe de la confiance et des ambitions », a précisé Domergue, qui a brièvement fait connaissance avec les joueurs et le staff technique vendredi dernier. Dans un premier temps, il va observer le groupe à partir de la fin de cette semaine. Ce n'est qu'après cette période d'étude qu'il prendra des décisions. Car, en attendant de réaliser le grand chantier imaginé avec le président, une tâche urgente l'attend : qualifier le HAC en Coupe de la Ligue contre Marseille et assurer le maintien.

❍ Le stoppeur franco-ivoirien Saliou Lassissi blessé, la Fiorentina n'est plus vraiment disposée à lâcher son défenseur Aldo **Firicano,** convoité par Nice. Francesco Pastorello, le délégué italien du Gym, s'est donc penché sur d'autres pistes pour boucler son marché d'hiver, dont celle d'un autre Italien évoluant en Serie A.

❍ L'attaquant Philippe **Chanlot,** qui s'entraîne avec Wasquehal depuis une quinzaine jours, va s'engager avec le club nordiste. Même si quelques « détails restent à régler », Bernard Docquiert, le manager général du club, se veut optimiste quant à la venue de l'ancien buteur de Niort, Perpignan, Toulouse et Metz.

❍ S'ils n'excluent pas d'engager deux nouveaux joueurs durant le mercato, les dirigeants de Créteil ont d'ores et déjà fait resigner Franck **Histilloles** et Frédéric **Tatarian** pour deux saisons supplémentaires.

❍ Philippe **Brinquin** est sur le départ. Le latéral breton va vraisemblablement quitter Le Havre dans les jours à venir. Il a noué de solides contacts avec une équipe de D 2 écossaise.

❍ Mirko **Jovanovic,** l'attaquant yougoslave et joker de Créteil, qui s'est engagé jusqu'à la fin de saison, n'a pas pu faire ses débuts jeudi à Châteauroux. Il s'est donné une légère entorse de la cheville et n'est toujours pas qualifié.

❍ Vendredi dernier, une minute de silence a été observée en prélude de la rencontre Red Star - Racing (National) à la mémoire de Christophe **Richard,** défenseur de Montauban (CFA), inhumé dans la semaine en présence de nombreux anciens coéquipiers (de l'AC Ajaccio, notamment). Le frère du jeune disparu, Fabrice, vient de signer au Red Star.

❍ L'éclairage du stade Jean-Bouin à **Angers** va être refait pendant la trêve. Les nouveaux pylônes, déjà livrés, vont permettre de doubler l'intensité lumineuse de l'enceinte, loin d'être satisfaisante jusqu'ici.

❍ Le derby de Coupe de France entre **Marcq-en-Barœul** et **Wasquehal** (les deux communes se jouxtent) devrait avoir lieu le 20 ou le 21 janvier au stade Grimonprez-Jooris de Lille. « C'est malheureux de faire autant de kilomètres pour se rendre au tirage au sort et de tomber sur un voisin ! » souriait Philippe Laurier, l'entraîneur de Marcq, après le tirage, qui s'est déroulé à... Mulhouse.

❍ Contrairement à ce qui a pu être dit, l'attaquant Frédéric **Cadiou** (ex-Wasquehal) ne s'est pas encore engagé avec Calais (CFA). « Rien n'a été signé, avance-t-il. J'ai deux propositions sérieuses : Calais et Wasquehal. Je ne veux pas faire n'importe quoi. »

❍ Barré par l'arrivée d'Alphonse Tchami et par la présence de Lionel Prat, l'attaquant italo-argentin de Nice Emiliano **Romay** serait sur le départ. Souvent blessé depuis son arrivé, il y a un an et demi, Romay, sous contrat jusqu'à la fin de la saison, aurait reçu des offres de la Pistoiese (Serie C 1 italienne) et d'un club argentin.

❍ **Montpellier** a été d'autant plus surpris d'être éliminé (1-0) de la Coupe de France par Sète, club de CFA, qu'il a terminé l'année sur une excellente série d'invincibilité en Championnat : 11 matches sans défaite (19 buts pour, 9 contre).

❍ Selon le site Internet du club, **Sochaux** devrait rapidement abandonner son statut d'association loi 1901 pour devenir une « association commerciale ». Comme dans beaucoup d'autres clubs, la section amateur devrait être distincte de la société anonyme sportive professionnelle.

❍ Christian **Caminiti,** le nouvel entraîneur de Martigues, a déposé une lettre au Père Noël au pied du sapin de ses dirigeants. Dans sa missive, il souhaite l'arrivée d'un attaquant buteur capable de concrétiser les occasions que se procure son équipe. Reste à savoir si le club en a les moyens et la volonté.

CUERVO, LE RETOUR. Mis à l'essai par Créteil, Philippe Cuervo va sans doute s'engager en faveur du club d'Alain Afflelou. Après trois ans passés à Swindon (Division One anglaise), l'ex-latéral droit de Saint-Etienne, au chômage depuis juin, effectuera ainsi, à 31 ans, son retour en France.

❍ L'attaquant camerounais Alphonse **Tchami** (dont le frère, Bertrand, joue à Romorantin) s'est engagé avec Nice pour six mois, avec une année supplémentaire en option. Un détail bon à préciser par les temps qui courent : il bénéficie d'un passeport français !

❍ Peu aligné dans le groupe pro niçois, le jeune défenseur italien Matteo **Verdi,** 20 ans, pourrait rentrer au pays dans un club de Serie C 1 (3e Division italienne). La décision de le libérer ou pas appartient à Sandro Salvioni, l'entraîneur du Gym.

❍ Deux membres du staff technique du **Celta Vigo** étaient présents jeudi à Martigues pour le match des locaux face à Montpellier (0-1). A l'évidence, ils étaient venus superviser un ou plusieurs joueurs visiteurs.

❍ Les défenseurs de Montpellier Pascal **Fugier** et Francis **Llacer,** tous deux blessés, ont manqué le dernier rendez-vous de l'année civile à Martigues, jeudi dernier (0-1).

❍ Une minute de silence a été observée jeudi avant la rencontre Angers - Cannes (1-3) à la mémoire de Roger **Belo,** l'ancien directeur sportif du SCO, récemment disparu.

❍ L'arrivée de Christian Caminiti à la tête du FC Martigues s'est accompagnée d'un changement de capitaine. C'est le défenseur Cyril **Serredszum** qui a finalement récupéré le brassard.

❍ Jeudi, à l'occasion de la réception de Montpellier (0-1), le stade Francis-Turcan de **Martigues** a accueilli pour la première fois de la saison plus de 2 000 spectateurs. Parmi eux, il y avait 500 jeunes des centres sociaux de Martigues, qui avaient été invités par le club.

❍ Le **jaune** n'a pas porté bonheur aux Angevins jeudi devant Cannes (1-3). M. Brizou, l'arbitre, avait en effet estimé que les traditionnels maillots blanc et noir du SCO pouvaient se confondre avec les tuniques rayées blanc et rouge des Azuréens et avait donc demandé aux Angevins de changer de tenue. C'est donc en jaune qu'Angers a perdu.

Nancy vise la Ligue

L'AS Nancy-Lorraine ne lâche pas l'affaire Garay, du nom de ce joueur argentin sous passeport communautaire qui évoluait l'an passé, à Strasbourg. Malgré la sérénité affichée par la Ligue, les avocats du club se montrent optimistes sur la possibilité pour le club lorrain, qui estime avoir été lésé, la saison dernière, par l'affaire des faux passeports, de retrouver la D 1 par le biais d'une décision administrative. Un dossier a été déposé cette semaine au greffe du Conseil d'Etat visant la Ligue pour « excès de pouvoir ». L'ASNL demande sa réintégration en D 1 avec astreinte de 200 000 francs par jour (une estimation du manque à gagner dû à la descente) en cas de non-reclassement en Division 1. Si cette réintégration semble difficile pour la saison en cours, elle n'est pas utopique concernant la prochaine. Les avocats nancéiens conduits par le bâtonnier Patrice Vicq (ancien pro de Nancy, Metz et Strasbourg) demandent, en outre, l'annulation de la licence de Garay et de son contrat par la Ligue.

❍ Les joueurs de **Wasquehal,** au repos depuis jeudi soir, reprendront l'entraînement le 30 décembre. Ils pourraient partir en stage le 14 janvier à Samoëns après avoir accueilli Nîmes au Stadium Nord en Championnat.

❍ Annoncé comme candidat à un transfert, l'attaquant de Nice Lionel **Prat,** meilleur buteur de l'équipe, a signifié son intention d'aller au bout de son contrat en juin 2001.

❍ Deux visiteurs de marque étaient dans les tribunes de Francis-Turcan jeudi soir pour la rencontre Martigues-Montpellier (0-1) : Christian **Dalger,** l'ancien entraîneur martegal, et Stéphane **Odet,** le défenseur de Bastia, actuellement au repos, ancien pensionnaire du centre de formation du FCM.

UNE-DEUX

Goavec : « Le maintien reste d'actualité »

Battu à domicile par Cannes (1-3), Angers reste cloué à la dernière place du classement. Cependant, en dépit de la gifle reçue par son équipe, l'entraîneur Denis Goavec croit encore en des lendemains meilleurs.

« Denis, Angers restait, pour la première fois de la saison, sur deux victoires consécutives. Un tel coup d'arrêt à domicile, juste avant la trêve, pourrait être lourd de conséquences...

On traversait en effet une dynamique de succès depuis que le groupe avait été recadré. Hélas, devant Cannes, comme souvent, on a dominé la première période, avant d'être menés au score. Après, le doute s'est installé, sans qu'on puisse parler de renoncement, mais plutôt d'impuissance.

Si la manière est le plus souvent angevine, le réalisme se trouve du côté de vos adversaires. D'où vient ce paradoxe ?

C'est effectivement le constat qui s'établit bien souvent. On aime le beau jeu. On est capables d'être beaux, on l'a démontré à plusieurs reprises. Mais on a du mal à trouver le point d'équilibre entre rigueur et plaisir. Or, il s'agit pourtant d'un élément primordial : dans le football, sans plaisir, il ne peut y avoir de performances, mais il ne peut y avoir non plus de plaisir s'il n'y a pas de rigueur. Je crois également qu'il y a trop de naïveté dans notre jeu, sans que l'on puisse en vouloir à un joueur en particulier. Un tiers des buts que nous avons encaissés est dû à cette naïveté...

Après Cannes, vous avez évoqué une belle claque. Le SCO est-il définitivement K.-O. ?

Non, il s'agit d'une belle claque parce qu'elle intervient à un moment où l'on relevait la tête. On fournit énormément d'efforts, qui ne sont pas toujours récompensés à la hauteur de nos attentes. Mais Angers n'est pas K.-O. pour autant. Ce qui est important, c'est que l'écart entre le premier non-relégable et nous-mêmes n'ait pas évolué. Il est de six points et il reste quatorze journées à jouer. Le maintien est donc toujours d'actualité.

Est-ce réaliste ?

On est toujours dans la course, c'est l'essentiel. Maintenant, il est vrai que l'on n'est pas suffisamment réguliers. On est capables du meilleur comme du pire. Mais les motivations ne manquent pas, à commencer par la Coupe de France, qui nous propose un beau challenge à Laval. Une telle rencontre peut être un tremplin. »

Photo Jackie DELORME

Correspondance
CHRISTOPHE MAZOYER

L'ÉQUIPE

PRÉSENTE

ILS SONT ALLÉS JUSQU'AU TOIT DU MONDE...
ILS ONT REPOUSSÉ LES LIMITES DU CIEL...
ILS ONT VAINCU LES ÉLÉMENTS...

UN SIÈCLE D'AVENTURES

AMUNDSEN WRIGHT LINDBERGH HEYERDHAL YAEGER BOMBARD HILLARY MAYOL DESTIVELLE

DU 24 AU 30 DÉCEMBRE

7 ÉPISODES ■ PLUS DE 40 PERSONNAGES ■ 120 DATES CLÉS

CHAQUE JOUR L'ÉQUIPE VOUS RACONTE
L'HISTOIRE DE CEUX QUI ONT FAIT DU 20E SIÈCLE UNE IMMENSE AVENTURE HUMAINE

22e journée (20 et 21 décembre 2000)

Nantes fête le siècle en leader

Nantes avait manqué de peu le titre de champion d'automne. L'équipe de Denoueix se rattrape aujourd'hui en virant en tête à la fin de l'année 2000. A Bordeaux, où elle s'est brillamment imposée, la formation nantaise a confirmé son retour au premier plan amorcé face à Toulouse. Après **Bordeaux** et **Sedan**, le Championnat s'offre donc un troisième leader en trois journées. Mais il n'avait pas encore disposé d'une avance de deux points sur son second, comme c'est le cas aujourd'hui. Cette marge, les Nantais la doivent au regain de forme de **Rennes**, qui, après avoir battu **Monaco**, a fait chuter Sedan. Des Ardennais qui abandonnent leur deuxième place, délogés par **Lille**, qui s'est imposé par le plus petit des scores face à **Bastia**. **Lyon** pointe son nez à la cinquième place. L'équipe s'est elle aussi réhabilitée en remportant son derby face à **Saint-Etienne**. **Lens** aurait pu l'accompagner, mais, malgré une bonne résistance, elle s'est inclinée à **Auxerre**, où Guivarc'h a signé le seul doublé de la journée. Par ce succès, les Bourguignons quittent la zone à risques et grimpent à la douzième place, marchant dans les pas du **Paris-SG**. Encore décevante, l'équipe de Fernandez ! Elle n'a pu obtenir qu'un piètre résultat nul chez elle face à **Troyes**. **Toulouse** n'a pas fait mieux sur son terrain face à **Guingamp**, et a manqué une bonne occasion de progresser à grands pas. De rencontre attendue de fin de tableau, **Strasbourg-Metz** s'est transformée en rencontre tendue qui n'a pu aller à son terme. Elle a été arrêtée après que Nelly Viennot, arbitre assistant, eut été atteinte par un pétard lancé depuis les tribunes, alors que les Strasbourgeois menaient au score. Mercredi, **Marseille** s'était donné un peu d'air en prenant le dessus sur Monaco, sur le terrain comme au classement, plongeant les Monégasques au plus profond du doute.

CLASSEMENT

		Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.	Domicile J.	G.	N.	P.	p.	c.	Extérieur J.	G.	N.	P.	p.	c.
▲	1. Nantes	39	22	12	3	7	38	28	+10	11	7	1	3	18	14	11	5	2	4	20	14
▲	2. Lille	37	22	10	7	5	24	15	+9	12	7	4	1	16	8	10	3	3	4	8	7
▼	3. Sedan	36	22	10	6	6	31	23	+8	11	8	3	0	20	7	11	2	3	6	11	16
▼	4. Bordeaux	35	22	9	8	5	29	20	+9	11	4	5	2	13	11	11	5	3	3	16	9
▲	5. Lyon	34	22	8	10	4	29	19	+10	11	5	4	2	17	10	11	3	6	2	12	9
▶	6. Guingamp	33	22	9	6	7	25	25	0	11	5	3	3	12	12	11	4	3	4	13	13
▲	7. Rennes	32	22	9	5	8	24	20	+4	11	4	3	4	12	9	11	5	2	4	12	11
▼	8. Bastia	32	22	9	5	8	25	22	+3	11	7	2	2	16	7	11	2	3	6	9	15
▼	9. Lens	31	22	8	7	7	27	24	+3	11	6	5	0	19	10	11	2	2	7	8	14
▼	10. Troyes	31	22	8	7	7	25	28	-3	11	6	3	2	12	7	11	2	4	5	13	21
▶	11. Paris-SG	30	22	8	6	8	31	31	0	11	7	2	2	20	9	11	1	4	6	11	22
▲	12. Auxerre	29	22	8	5	9	24	28	-4	11	5	2	4	15	15	11	3	3	5	9	13
▼	13. St-Etienne	27	22	7	6	9	30	31	-1	11	7	2	2	17	8	11	0	4	7	13	23
▲	14. Marseille	27	22	8	3	11	23	27	-4	11	6	2	3	17	9	11	2	1	8	6	18
▼	15. Monaco	26	22	7	5	10	30	32	-2	10	4	2	4	13	14	12	3	3	6	17	18
▶	16. Metz	22	21	5	7	9	16	25	-9	11	4	5	2	12	11	10	1	2	7	4	14
▶	17. Toulouse	19	22	4	7	11	21	30	-9	11	4	4	3	12	9	11	0	3	8	9	21
▶	18. Strasbourg	17	21	4	5	12	16	40	-24	10	2	2	6	10	27	11	2	3	6	6	13

Photo Jérôme PRÉVOST

Sonny Anderson, qui a ouvert le score en début de match face à Saint-Etienne, a permis à Lyon de remonter à la cinquième place.

EXPRESS

Bordeaux - Nantes	0-2
Lille - Bastia	1-0
Rennes - Sedan	2-0
Lyon - Saint-Etienne	2-1
Toulouse - Guingamp	1-1
Auxerre - Lens	3-2
Paris-SG - Troyes	0-0
Marseille - Monaco	2-1
Strasbourg - Metz	arrêté

RENDEZ-VOUS

23e journée
Vendredi 12 janvier 2001
(20 h 45)
Lens - Lyon
Samedi 13 janvier 2001
(17 h 15)
Nantes - Auxerre
(20 heures)
Monaco - Sedan
Guingamp - Bordeaux
Troyes - Lille
Bastia - Strasbourg
Saint-Etienne - Paris-SG
Metz - Rennes
Marseille - Toulouse

BORDEAUX 0-2 NANTES

(0-1)

Moldovan (25e)
Carrière (94e)

16.	Ramé	3	
14.	Grenet	3	
6.	Roche	3	
15.	Sommeil	3	
5.	Bonnissel	3	
21.	Afanou	3	
18.	Diabaté	3	
19.	(Basto, 61e)		
20.	Batlles	3	
17.	(B. Da Rocha, 85e)		
29.	Wilmots	2	
9.	Laslandes	3	
31.	(Bugnet, 67e)		
22.	Pauleta	3	
	Total : 32		

Entr. : Baup

Stade : Chaban-Delmas.
Spectateurs : 30 165.
Arbitre : M. Garibian (3).
Avertissements : Berson (17e) pour Nantes ; Batlles (77e) pour Bordeaux.
Temps additionnel : 5 (1 + 4).
Note du match : 12/20.

1.	Landreau	4	
3.	Laspalles	3	
5.	Gillet	3	
15.	Savinaud	3	
22.	Armand	4	
13.	Berson	3	
6.	Olembé	4	
4.	(Mario Silva, 83e)		
8.	F. Da Rocha	4	
10.	Carrière	5	
29.	Ziani	3	
24.	(Deroff, 66e)		
9.	Moldovan	4	
7.	(Touré, 56e)		
	Total : 40		

Entr. : Denoueix

25e : un centre tendu de la droite de Da Rocha passe devant la cage bordelaise. Moldovan, d'un coup de tête, reprend victorieusement au second poteau (0-1). 38e : tête de Pauleta sur la barre. 94e : côté gauche, Touré tente de conserver le ballon avant de servir Carrière, à la limite du hors-jeu, qui glisse le ballon entre les jambes de Ramé (0-2).

LILLE 1-0 BASTIA

Valois (70e)

(0-0)

1.	Wimbée	3	
18.	Pichot	3	
4.	Fahmi	5	
21.	Ecker	5	
6.	Pignol	3	
24.	Landrin	4	
27.	D'Amico	4	
11.	Valois	3	
15.	Boutoille	5	
25.	(N'Diaye, 72e)		
5.	Beck	4	
10.	(Bakari, 72e)		
19.	Sterjovski	3	
8.	(Collot, 85e)		
	Total : 42		

Entr. : Halilhodzic

Stade : Grimonprez-Jooris.
Spectateurs : 15 619.
Arbitre : M. Glochon (4).
Avertissement : Valéry (37e) pour Bastia.
Temps additionnel : 4 (1 + 3).
Note du match : 11/20.

1.	Durand	4	
4.	Ferreira	3	
14.	Mendy	3	
25.	(Essien, 76e)		
3.	M. Soumah	3	
17.	Domoraud	3	
2.	Valéry	3	
6.	Nalis	4	
15.	(Laurent, 72e)		
7.	Swierczewski	3	
26.	Piocelle	4	
9.	Née	3	
11.	André	3	
	Total : 36		

Entr. : Antonetti

14e : bon tir du gauche de Boutoille au-dessus. 25e : tête de Sterjovski à ras de terre arrêtée par Durand. 29e : Boutoille centre pour Beck, qui, de la tête, oblige Durand à un arrêt-réflexe. 34e : reprise de volée de Boutoille sur laquelle Durand doit se coucher. 54e : débordement de Valois, qui centre pour Boutoille, lequel tire au-dessus. 70e : centre de Boutoille pour Valois, qui reprend du gauche et trompe Durand (1-0).

RENNES 2-0 SEDAN

Gourvennec (33e)
Lucas (61e)

(1-0)

1.	Lama	3	
13.	Diatta	3	
17.	Escudé	4	
6.	Arribagé	3	
21.	Revellière	3	
15.	Grégoire	3	
5.	Echouafni	3	
8.	(Le Roux, 56e)		
22.	Ma. N'Diaye	4	
10.	Gourvennec	4	
11.	(Turdo, 81e)		
19.	Lucas	4	
14.	(Delaye, 77e)		
26.	Chapuis	3	
	Total : 37		

Entr. : Le Guen

Stade : de la route-de-Lorient.
Spectateurs : 20 374.
Arbitre : M. Veissière (3).
Avertissements : Oliveira (45e), Elzéard (67e), Mo. N'Diaye (80e) pour Sedan.
Temps additionnel : 5 (1 + 4).
Note du match : 13/20.

1.	Sachy	3	
2.	Montero	3	
5.	Oliveira	3	
3.	Satorra	3	
18.	Elzéard	2	
9.	Celdran	3	
10.	(Brogno, 55e)		
6.	Adjaoud	2	
14.	Diao	3	
22.	(M'Bami, 76e)		
8.	Quint	3	
20.	Mionnet	3	
7.	(Mo. N'Diaye, 55e)		
11.	N'Diefi	3	
	Total : 31		

Entr. : Dupont

15e : Satorra alerte Mionnet qui élimine Lama et frappe sur la transversale. Le ballon lui revient dans les pieds mais il est fauché par Escudé dans la surface. M. Veissière ne siffla pas penalty. 33e : Chapuis frappe dans un angle fermé, Sachy repousse du pied sur N'Diaye dont la reprise passe devant le but. Gourvennec, en embuscade, marque en taclant (1-0). 61e : débordement de Grégoire qui centre pour Lucas. Après avoir éliminé un défenseur, le Brésilien trompe Sachy (2-0).

AUXERRE 3-2 LENS

Guivarc'h (3e, 35e)
Queudrue (52e c.s.c.)

(2-1)

Diouf (14e)
Siblerski (75e)

1.	Cool	3	
15.	Jay	3	
4.	Boumsong	3	
6.	Mexès	3	
13.	Jaurès	3	
8.	Agboh	3	
14.	Jeunechamp	3	
10.	Tainio	4	
7.	Deblock	3	
21.	(Radet, 82e)		
9.	Guivarc'h	5	
11.	Comisetti	3	
28.	(Fadiga, 87e)		
	Total : 36		

Entr. : Rolland

Stade : de l'Abbé-Deschamps.
Spectateurs : 6 000.
Arbitre : M. Auriac (3).
Avertissements : Jay (73e), Tainio (81e) pour Auxerre ; Coridon (50e) pour Lens.
Temps additionnel : 4 (1 + 3).
Note du match : 12/20.

1.	Warmuz	3	
2.	Sikora	3	
4.	Dumas	3	
14.	Coly	2	
8.	(Grozdic, 56e)		
28.	Queudrue	3	
5.	Blanchard	4	
15.	Bejbl	3	
21.	Siblerski	3	
27.	Coridon	3	
12	(Fuertes, 61e)		
20.	Sakho	3	
11.	Diouf	4	
	Total : 34		

Entr. : Courbis

3e : centre de Tainio de la droite sur Guivarc'h qui marque en se jetant (1-0). 14e : coup franc de la droite de Blanchard, Diouf égalise de la tête (1-1). 35e : coup franc de Guivarc'h, la balle est contrée et revient dans ses pieds. Il double la mise du gauche (2-1). 52e : corner de Comisetti, Guivarc'h dévie la balle de la tête et Queudrue, à la lutte avec Mexès, détourne le ballon dans son but (3-1). 75e : coup franc tiré de la droite par Blanchard, Siblerski réduit le score de la tête (3-2).

PARIS-SG 0-0 TROYES

(0-0)

16.	Letizi	3	
4.	El-Karkouri	0	
13.	Déhu	4	
21.	Distin	4	
13.	Ducrocq	2	
12.	(Dalmat, 62e)		
20.	E. Cissé	2	
10.	Okocha	2	
19.	(Leroy, 75e)		
5.	Luccin	2	
26.	(A. Cissé, 86e)		
22.	Yanovski	3	
9.	Anelka	3	
11.	Robert	3	
	Total : 28		

Entr. : Fernandez

Stade : Parc des Princes
Spectateurs : 41 158.
Arbitre : M. Coué (4).
Avertisssement : Luccin (36e) pour le Paris-SG.
Expulsion : El-Karkouri (95e) pour le Paris-SG.
Temps additionnel : 7 (2 + 5).
Note du match : 11/20.

1.	Heurtebis	3	
4.	Meniri	4	
14.	Adam	4	
6.	Jezierski	3	
23.	Hamed	3	
29.	Celestini	3	
26.	Tourenne		
2.	(Zavagno, 12e)	3	
25.	Rothen	3	
11.	Djukic	3	
22.	(Zambernardi, 67e)		
8.	Boutal	3	
13.	Goussé	3	
12.	(Niang, 80e)		
	Total : 35		

Entr. : Perrin

22e : centre côté droit de Ducrocq pour Anelka. La reprise de la tête de l'attaquant parisien est trop molle pour inquiéter Heurtebis. 42e : Hamed adresse une frappe puissante des 25 m bien repoussée par Letizi. 74e : cafouillage dans la surface troyenne. Luccin lance Anelka, mais Heurtebis s'interpose. 82e : Robert, excentré sur le côté gauche de la surface, croise trop son tir.

MARSEILLE 2-1 MONACO

Weah (32e, 58e)

(1-1)

Simone (16e)

1.	Trévisan	3	
15.	Pérez	4	
5.	Ngotty	4	
23.	Gallas	4	
3.	Dos Santos	3	
27.	Abardonado	4	
6.	Ingesson	3	
19.	Belmadi	4	
13.	Leroy	3	
14.	(Mouret, 78e)		
7.	(Marcelinho, 84e)		
21.	Coulibaly	3	
9.	(Maurice, 54e)		
29.	Weah	5	
	Total : 40		

Entr. : Clemente

Stade : Vélodrome.
Spectateurs : 50 500.
Arbitre : M. Bré (3).
Avertissements : Maurice (58e), Marcelinho (87e) pour Marseille ; Rodriguez (48e), Abidal (60e) pour Monaco.
Temps additionnel : 5 (1 + 4).
Note du match : 12/20.

30.	Aubry	3	
15.	Jurietti	3	
21.	(Farnerud, 83e)		
7.	Da Costa	3	
4.	Christanval	3	
27.	Rodriguez	3	
25.	Abidal	3	
8.	Giuly	3	
9.	(Gravelaine, 75e)		
12.	Dabo	3	
10.	Gallardo	3	
14.	Eloi	3	
33.	(Gr. Lacombe, 64e)		
11.	Simone	4	
	Total : 34		

Entr. : Puel

16e : sur un ballon de Gallardo, Giuly, de la tête, prolonge pour Simone. Celui-ci contrôle, évite Pérez en pivotant et marque d'une frappe croisée du gauche (0-1). 32e : Pérez, côté droit, centre pour Weah. Le Libérien contrôle avant de piquer du droit le ballon par-dessus Aubry (1-1). 58e : sur une remise de Maurice, Weah profite d'un raté de Da Costa pour devancer Aubry (2-1).

À LA LOUPE

Quel avenir pour Nantes ?

(Le leader du Championnat à la trêve depuis dix ans)

		Points	Champion en fin de saison
1990-91* 21e j.	Marseille	45	Marseille
1991-92* 24e j.	Marseille**	48	Marseille
1992-93* 19e j.	Nantes	36	Non attribué
1993-94* 22e j.	Paris-SG	50	Paris-SG
1994-95* 21e j.	Nantes	45	Nantes
1995-96* 22e j.	Paris-SG	46	Auxerre
1996-97* 23e j.	Monaco	48	Monaco
1997-98 21e j.	Metz	42	Lens
1998-99 20e j.	Marseille	47	Bordeaux
1999-2000 20e j.	Monaco	42	Monaco
2000-01 22e j.	Nantes	39	?

* Saison à 38 journées ** Un match en moins NB : sur la base de trois points par victoire.

ÉQUIPE TYPE

TÊTE D'AFFICHE

Stéphane Guivarc'h

Club : Auxerre. **Né le :** 6 septembre 1970, à Concarneau. 1,85 m ; 78 kg. **Poste :** attaquant. **Carrière :** Brest (1984-91), Guingamp (1991-95), Auxerre (1995-96), Rennes (1996-97), Auxerre (1997-98), Newcastle (sept.-oct. 1998), Glasgow Rangers (nov. 1998-99), Auxerre (1999-01). 155 matches en D 1, 71 buts. **Premier match en D 1 :** 5 mai 1990, Brest - Montpellier, 1-1. **Premier but en D 1 :** 26 juillet 1995, Auxerre - Gueugnon, 4-0 (46e). **Cette saison :** 22 matches, 11 buts (Saint-Etienne, 2 ; Toulouse ; Monaco ; Lyon ; Lille ; Metz ; Troyes, 2 ; Lens, 2).

Photo Denys CLEMENT

Il n'avait marqué qu'à trois reprises, sur les onze premières journées. Sur les onze suivantes, il a marqué huit fois. Deux fois meilleur buteur du Championnat (avec Rennes et Auxerre), l'attaquant de l'AJA, grâce à ce nouveau doublé inscrit face à Lens, rejoint le duo Pauleta-Robert à la première place du classement des buteurs.

ZOOM — Rennes - Sedan

Lucas s'amuse

Une heure de jeu entre Rennes et Sedan jeudi au stade de la Route-de-Lorient. Parti en contre-attaque, Grégoire déborde sur le côté droit. Lorsqu'il adresse son centre, on dénombre, Sachy compris, six défenseurs dans la surface de réparation sedanaise, pour un seul Rennais : Severino Lucas. Il faudra plus que ce déséquilibre numérique pour effrayer le Brésilien. Dans un premier temps, profitant d'une interception manquée d'Elzéard, il se rend maître du ballon. Mais, sur sa gauche, Oliveira arrive déjà, lancé pour intervenir dans ses pieds. Lucas sait qu'il n'aura pas le temps d'armer sa frappe. Il lui reste alors à éviter la charge de son camarade brésilien. Pour cela, il feinte d'abord le tir puis crochète sur sa gauche. Lucas laisse Oliveira glisser de tout son long devant ses yeux et poursuit son numéro. Un deuxième petit contrôle du pied droit, et le voilà enfin en position de tir. Nouvelle finesse. Au dernier instant qui précède la frappe, Lucas ouvre alors son pied droit. Après Oliveira, c'est au tour de Sachy de tomber dans le piège, pris de la même façon à contre-pied. Lucas n'a plus qu'à placer le ballon côté opposé au gardien sedanais. Un but qui sent bon le Brésil.

LYON	2-1	SAINT-ÉTIENNE
Anderson (4e), Delmotte (90e)	(1-0)	Alex (71e)

1. Coupet	4	30. Janot	4	Stade : de Gerland.	
2. Deflandre	3	4. Carteron	3	Spectateurs : 39 019.	
3. Edmilson	2	6. Kvarme	3	Arbitre : M. Sars (3).	
20. Müller	3	26. Wallemme	3	Avertissements : Edmilson (28e) pour Lyon ; Luiz Alberto (38e) pour Saint-Etienne.	
15. Delmotte	4	3. Luiz Alberto	3		
6. Violeau	4	4. Potillon	3	Temps additionnel : 5 (1 + 4).	
22. Linarès	3	17. Huard	3		
8. Laigle	3	15. Sarr	4	Note du match : 14/20.	
19. (Chanelet, 62e)		17. (Guel, 79e)			
10. Dhorasoo	3	10. Pédron	3		
18. (Malbranque, 68e)		27. (Sablé, 75e)			
9. Anderson	3	21. Alex	4		
7. Marlet	3	20. Sanchez	3		
14. (Govou, 81e)		22. (Diawara, 56e)			
Total : 35		Total : 36			
Entr. : Santini		Entr. : Toshack			

4e : corner tiré de la droite par Dhorasoo. Marlet dévie de la tête pour Anderson, qui marque de près (1-0). 71e : frappe placée d'Alex, déviée en cours de route par Linarès. Coupet s'incline (1-1). 90e : coup franc tiré de la droite par Violeau, Delmotte surgit au second poteau et marque de la tête (2-1).

TOULOUSE	1-1	GUINGAMP
Libbra (78e)	(0-0)	Fiorèse (47e)

1. Revault	3	1. Loussouarn	4	Stade : Stadium municipal.	
25. Jambay	3	5. Bourdeau	3	Spectateurs : 15 074.	
2. Uras	3	3. (Nielsen, 65e)		Arbitre : M. Piccinillo (1).	
20. Alicarte	4	19. Fournier	4	Avertissements : Gomis (47e), Jambay (62e), Moreau (72e), Alicarte (75e) pour Toulouse ; Fiorèse (35e), Ferrier (72e), Joseph-Augustin (82e) pour Guingamp.	
28. Gomis	3	24. Guyot	4		
24. (Libbra, 73e)		20. Ferrier	3		
15. Regragui	4	6. C. Michel	3	Temps additionnel : 6 (1 + 5).	
12. Cascini	4	13. Colleau	3		
10. (Moreau, 62e)		10. Tasfaout	3	Note du match : 11/20.	
14. Carotti	4	25. Carnot	3		
21. Courtois	4	11. Fiorèse	3		
9. Bonilla	3	18. (Joseph-Augustin, 82e)			
11. Dieuze	3	21. Rodriguez	3		
Total : 38		Total : 36			
Entr. : Nouzaret		Entr. : Lacombe			

47e : ouverture de Carnot pour Rodriguez à la limite du hors-jeu, lequel sert à son tour Fiorèse, qui ouvre le score malgré les protestations des défenseurs toulousains (0-1). 78e : corner de Moreau. Après une tête d'Alicarte, Libbra récupère le ballon et fusille Loussouarn de près (1-1). 90e : sur un relais de Libbra, Bonilla face à Loussouarn enlève trop son tir.

STRASBOURG	-	METZ

Match arrêté à la 67e minute, l'arbitre assistant, Mme Viennot, ayant été touché par un pétard lancé du public alors que Strasbourg menait (1-0).

LES BUTS DE LA JOURNÉE

Bordeaux-Nantes

Le circuit préférentiel de Bordeaux

Les Bordelais ont eu beau exercer une forte domination sur leurs adversaires, celle-ci n'a pas été accompagnée d'efficacité. En volume, la pression girondine s'est traduite par 647 ballons joués contre 590 côté nantais. Cette emprise sur la partie, sensible aussi sur le temps de possession de balle (40'23" pour Bordeaux, 35'51" pour Nantes), a essentiellement pris effet en seconde période (318 ballons pour Bordeaux, 265 pour Nantes), les Nantais faisant jeu égal au cours des quarante-cinq premières minutes (325 ballons contre 329 pour Bordeaux).

Malgré cela, en combinant en moyenne à 1,81 passe par attaque, les Girondins ont fait preuve de trop de lenteur dans leur progression avec le ballon, ne parvenant pas à alerter leurs attaquants dans de bonnes conditions.

L'étude du jeu girondin montre que l'équipe a disputé 70 % de ses ballons autour de la médiane, et qu'hormis sur corners elle n'est pas parvenue à pénétrer dans la zone de vérité adverse, butant sur une défense nantaise bien regroupée.

Cela apparaît de la même façon à travers ses orientations, autant latérales (30 %) que vers l'avant (31 %), comme sur ses tirs au but. Si les Bordelais ont tenté quatorze fois leur chance, ils n'ont cadré que six de leurs tirs.

Il est vrai qu'en doublant les postes dans les couloirs les Nantais ont durci le travail de leurs adversaires et les ont aussi contraints à déserter les ailes pour l'axe.

Parti sur des bases en passes courtes, le circuit bordelais n'a pas trouvé les relais nécessaires pour progresser avec la même fluidité jusqu'au but de Landreau. Une fois arrivé au milieu, le ballon est souvent revenu derrière, comme le montrent les liaisons d'Afanou vers Grenet, de Batlles vers Bonnissel ou encore de Grenet vers Roche. A Bordeaux, les sept joueurs qui ont reçu le plus de ballons ne sont que des joueurs à caractère défensif. Devant, Pauleta et Laslandes se sont trouvés bien isolés.

Une étude de MICHEL EBÉ/SCANBALL

Joueur par joueur

Les orientations de Bordeaux

Chiffres clés

	Tirs	Tirs cadrés	Tirs non cadrés	Corners	Hors-jeu	Fautes	Touches
Bordeaux	14	6	8	6	3	17	32
Nantes	9	7	2	1	4	16	18
Moyenne 2000-01	11	6	5	6	4	16	27

QUESTION

Leader à la trêve, Nantes n'en a pas moins déjà concédé sept défaites en vingt-deux matches. Est-ce un record sur ces dernières saisons ?

Oui. Depuis dix ans, c'est la première fois que l'équipe en tête du classement après vingt-deux journées compte autant de revers à son bilan. Jusqu'ici, les leaders les plus ballottés restaient Marseille en 1990-91 et Monaco en 1992-93 puis en 1999-2000 avec quatre défaites chacun. Rappelons toutefois qu'en 1996 Auxerre avait remporté le titre de champion malgré dix défaites à son compteur et qu'en mai dernier Monaco fut sacré après s'être incliné neuf fois dans la saison.

FLASHES

➡ Face à Nantes, **Bordeaux** a subi sa deuxième défaite à domicile de la saison. La première avait été concédée le 9 septembre dernier à l'occasion de la venue de Guingamp au stade Lescure (0-2).

➡ Douze points sur douze. C'est le bilan parfait des **Marseillais** sur leurs quatre derniers matches au Vélodrome pour autant de victoires remportées sur Metz (4-1), Saint-Etienne (2-1), Nantes (2-0) et Monaco (2-1).

➡ Au cours de ses neuf derniers matches de Championnat, le **Paris-SG** n'a inscrit que quatre buts. Un maigre total qui comprend notamment un penalty de Laurent Robert (contre Lyon) et un but inscrit contre son camp par le défenseur bastiais Mendy.

➡ **Guingamp** ne se déplace presque jamais sans marquer. L'équipe bretonne est parvenue à inscrire au moins un but sur dix des onze terrains qu'elle a fréquentés depuis le début de saison. Dernier exemple en date, jeudi dernier à Toulouse, où elle a trouvé la réussite par l'intermédiaire de Fiorèse. Jusqu'ici, il n'y a que Monaco qui a résisté aux Guingampais (0-1, 4e journée).

➡ Triste doublé pour le défenseur du Paris-SG, **El-Karkouri**, exclu contre Troyes jeudi, deux journées seulement après avoir reçu un premier carton rouge contre Metz, déjà au Parc des Princes devant son public.

➡ Sur son terrain de Gerland, **Lyon** reste sur une série de trois victoires acquises successivement contre Bastia (1-0), Toulouse (4-1) et Saint-Etienne (2-1).

DISCIPLINE

Réunie mercredi dernier, la commission de discipline de la Ligue nationale a infligé un match de suspension ferme et un avec sursis au Lillois **Pascal Gygan**. Ont également écopé d'une rencontre ferme : **Legwinski, Pauleta** (Bordeaux), **Be. Cheyrou, F. D'Amico** (Lille), **Edmilson, Linarès** (Lyon), **Iries** (Monaco), **Luccin** (Paris-SG), **Oliveira** (Sedan), **Martins, Njanka** (Strasbourg) et **Jezierski** (Troyes).

À LA LOUPE

A l'extérieur, Bastia attend le but libérateur

dernier but bastiais

10e journée	23 septembre Sedan - Bastia	3 - 3	Lachuer 90e
12e journée	Troyes - Bastia	0 - 0	90'
14e journée	Lens - Bastia	4 - 0	180'
16e journée	Guingamp - Bastia	1 - 0	270'
18e journée	Bordeaux - Bastia	0 - 0	360'
20e journée	Lyon - Bastia	1 - 0	450'
22e journée	Lille - Bastia	1 -0	540'

Série en cours

BUTEURS

		Total	D.	G.	T.	P.	M.	22e j.
1.	**Guivarc'h** (Auxerre)	11	9	2	0	4	22	+2
	Pauleta (Bordeaux)	11	7	1	3	0	16	
	Robert (Paris-SG)	11	3	7	1	2	22	
	Alex (Saint-Etienne)	11	11	0	0	0	18	+1
5.	**Née** (Bastia)	10	5	4	1	0	22	
	Bonilla (Toulouse)	10	9	0	1	1	22	
7.	**Anderson** (Lyon)	9	8	1	0	1	17	+1
	Moldovan (Nantes)	9	6	0	3	0	16	+1
	Djukic (Troyes)	9	5	3	1	2	21	

10. Rodriguez (Guingamp), Marlet (Lyon), Monnet (Sedan), 8
13. Wilmots (Bordeaux), Fiorèse (Guingamp), Batlcle (Metz), Nonda (Monaco), Aneika (Paris-SG), 7.
18. Diouf (Lens), Belmadi (Marseille), Monterrubio (Nantes), Chapuis (Rennes), Brogno, N'Diefi (Sedan), Goussé (Troyes), 6.
25. André (Bastia), Fuertes, Sibierski (Lens), Simone (Monaco), Quint (Sedan), Luyindula (Strasbourg), 5.
31. Kapo (Auxerre), Sakho (Lens), Beck, Peyrelade (Lille), Weah (Marseille), Carrière, Ziani (Nantes), Christian (Paris-SG), 4.
39. D. Cissé, Comisetti (Auxerre), Laslandes (Bordeaux), Carnot, Tasfaout (Guingamp), Collot, Sterjovski (Lille), Govou, Vairelles (Lyon), Adriano, J. Leroy, Marcelinho (Marseille), Giuly, Prso (Monaco), Fabbri, Olembé, Vahirua (Nantes), Delaye, Turdo (Rennes), Huard, Pédron, Potillon, Sarr (Saint-Etienne), Mo. N'Diaye (Sedan), Bertin (Strasbourg), Dieuze (Toulouse), 3.
65. Lachuer (Bastia), Dugarry (Bordeaux), Moreira, Pierre-Fanfan (Lens), Bakari, Br. Cheyrou, Landrin (Lille), Gallas (Marseille), Bastien, Jager, Hassli (Metz), Eloi, Farnerud, Gallardo, Rose (Monaco), Armand, Da Rocha (Nantes), Diatta, Gourvennec, Le Roux, Lucas (Rennes), Sanchez (Saint-Etienne), Ljuboja, Martins (Strasbourg), T. Moreau, Petrovic (Toulouse), Boutal, Rothen (Troyes), 2.
93. Fadiga, Tainio (Auxerre), Casanova, Domoraud, Laurent, Nalis, Prince, Swierczewski (Bastia), Afanou, Batlles, Feindouno, Legwinski, Roche (Bordeaux), Baret, Colleau, Fournier, Guyot, Libbra (Guingamp), Blanchard, Brunel (Lens), Boutoille, Cygan, Murati, Valois (Lille), Delmotte, Dhorasoo, Edmilson, Foé, Laigle, Malbranque (Lyon), Abardonado, Maurice (Marseille), Meyrieu, Pierre (Metz), Bonnet, Gr. Lacombe, Marquez (Monaco), Macé, Savinaud (Nantes), Dalmat, L. Leroy, Luccin, Okocha, Rabesandratana (Paris-SG), Cesar, Echouafni, Grégoire (Rennes), Aloisio, Guel, Mettomo, Panov (Saint-Etienne), Capron, Celdran, Satorra (Sedan), Beye, Camadini, Haas (Strasbourg), Cascini, Regragui, Rouvière (Toulouse), Arpinon, Celestini, Ghazi, Jbari (Troyes), 1
C.s.c. : Agboh (Auxerre) pour Bordeaux ; Cool (Auxerre) pour Strasbourg ; Magnier (Auxerre) pour Lens ; F. Mendy (Bastia) pour Paris-SG ; Ramé (Bordeaux) pour Paris-SG ; Jozwiak (Guingamp) pour Saint-Etienne ; Queudrue (Lens) pour Auxerre ; Rool (Lens) pour Monaco ; Coupet (Lyon) pour Rennes ; Edmilson (Lyon) pour Troyes ; Trevisan (Marseille) pour Bastia ; Christanval (Monaco) pour Metz ; Fabbri (Nantes) pour Bastia ; Robert (Paris-SG) pour Troyes ; Levytsky (Saint-Etienne) pour Paris-SG ; Y. Fischer (Strasbourg) pour Paris-SG, 1.

PASSEURS

Auxerre : Tainio ; **Bastia :** néant ; **Bordeaux :** néant ; **Guingamp :** Rodriguez ; **Lens :** néant ; **Lille :** Boutoille ; **Lyon :** Marlet ; **Marseille :** S. Pérez, Maurice ; **Metz :** néant ; **Monaco :** néant ; **Nantes :** Da Rocha, Touré ; **Paris-SG :** néant ; **Rennes :** Ma. N'Diaye ; **Saint-Etienne :** néant ; **Sedan :** néant ; **Strasbourg :** néant ; **Toulouse :** néant ; **Troyes :** néant.
1. Carrière (Nantes), 10.
2. Quint (Sedan), 8.
3. Gallardo (Monaco), 6.
4. Dhorasoo (Lyon), Giuly (Monaco), 5.
6. Bonnissel (Bordeaux), Carnot (Guingamp), Moreira (Lens), Boutoille (Lille), Marlet (Lyon), Da Rocha (Nantes), Kvarme (Saint-Etienne), 4.
13. André, Lachuer, Née (Bastia), Dugarry (Bordeaux), Blanchard (Lens), Beck (Lille), Weah (Marseille), Ziani (Nantes), Celestini (Troyes), 3.
22. Guivarc'h, Jeunechamp, Saib (Auxerre), Ferreira, Nalis (Bastia), Laslandes, Wilmots (Bordeaux), Baret, Rodriguez, Tasfaout (Guingamp), Brunel (Lens), Peyrelade, Pignol (Lille), S. Blanc, Govou, Violeau (Lyon), Belmadi, S. Pérez (Marseille), Hassli (Metz), Farnerud, Gravelaine, Simone (Monaco), Olembé (Nantes), Aneika, Christian, E. Cissé, Robert (Paris-SG), Delaye, Echouafni, Lucas, Ma. N'Diaye (Rennes), Huard, Sanchez (Saint-Etienne), Ljuboja (Strasbourg), Bonilla, Libbra (Toulouse), Arpinon, Jbari, Tourenne (Troyes), 2.
61. D. Cissé, Comisetti, Tainio (Auxerre), Clayton, M. Soumah, Swierczewski, Valery (Bastia), Batlles, Grenet, Pauleta (Bordeaux), Ferrier, Fournier, Malouda, Nielsen, Van Ankeren (Guingamp), Diouf, Dumas, Sibierski (Lens), Agasson, Murati, Sy, N'Diaye, Sterjovski (Lille), Anderson, Bréchet, Chanelet, Deffandre, Malbranque (Lyon), Abardonado, Dos Santos, Marquet, Maurice, Pouget (Marseille), Bastien, Jager, Leca, Meyrieu, Proment (Metz), Bonnet, Dabo, Di Tommaso (Monaco), Ahamada, Berson, Laspalles, Mario Silva, Touré (Nantes), Algerino, Benarbia, Dalmat, Distin, El-Karkouri, Luccin (Paris-SG), Chapuis, Escudé, Gourvennec, Grégoire, Le Roux (Rennes), Aloisio, Guel, Pédron, Sarr (Saint-Etienne), Celdran, Diao, Frédéric, Montero, Oliveira (Sedan), Belleso, Haas, Johansen, Luyindula (Strasbourg), Cabrol, Cascini, Courtois, Dieuze, Lièvre, T. Moreau, Regragui, Uras (Toulouse), Boutal, Djukic, Goussé, Hamed, Rothen (Troyes), 1.

CALENDRIER

La Ligue nationale de football a communiqué la liste des matches décalés des journées de janvier 2001. En voici le programme complet :

23e journée
(Samedi 13 janvier 2001)
Matches avancés
Vendredi 12 janvier 2001
(20 h 45)

Lens - Lyon
Samedi 13 janvier 2001
(17 h 15)

Nantes - Auxerre

24e journée
(27 janvier 2001)
Matches avancés
Vendredi 26 janvier 2001
(20 h 45)

Bordeaux - Marseille
Samedi 27 janvier 2001
(17 h 15)

Lyon - Nantes

25e journée
(samedi 3 février 2001)
Matches avancés
Vendredi 2
ou dimanche 4 février 2001
(20 h 45)

Nantes - Paris-SG
Samedi 3 février 2001
(17 h 15)

Lens - Lille

ÉTOILES

Letizi revient en numéro 1

Arrivé au Paris-SG à l'intersaison comme doublure de Dominique Casagrande, Lionel Letizi s'est imposé depuis comme l'un des hommes de base du onze parisien. Il faut dire que ses performances depuis la mi-septembre, période à laquelle il a pris place dans le but du PSG, sont en tous points remarquables.
Noté à quinze reprises, il tient aux Etoiles une moyenne de 3,80 étoiles par match. Fort de celle-ci, et dans la mesure où il respecte la règle des deux tiers des matches notés, il s'est même permis d'intégrer directement à la première place le classement des gardiens. Une première place qu'il avait longtemps occupée la saison passée avant qu'une expulsion, à cinq journées de la fin, ne l'empêche de décrocher l'*Etoile d'or*. Tiendra-t-il jusqu'au bout, cette fois ? On ne le saura qu'au soir de la 34e et dernière journée. D'ici là, les Ramé (Bordeaux), Mondragon (Metz) et autres Lama (Rennes), pour ne citer que ses principaux concurrents, auront eu l'occasion de tenter de refaire leur retard.
En ce qui concerne le classement des joueurs de champ, Djezon Boutoille (Lille) s'est repositionné au deuxième rang. Comme lui, ses coéquipiers Johnny Ecker et Abdelilah Fahmi, l'Auxerrois Stéphane Guivarc'h, le Marseillais George Weah et le Nantais Eric Carrière ont obtenu cinq étoiles lors de cette vingt-deuxième journée de l'année 2000.

Leader des gardiens, Letizi remportera-t-il cette année le trophée des Etoiles.
Photo Bruno FABLET

1. Cygan (Lille), 3,94.
2. Boutoille (Lille), 3,69.
3. Fournier (Guingamp), 3,65.
4. Pauleta (Bordeaux), Olembé (Nantes), 3,63.
6. Lachuer (Bastia), 3,61.
7. Roche (Bordeaux), 3,60.
8. Ferreira (Bastia), 3,57
9. Carrière (Nantes), Quint (Sedan), 3,55.
11. Rool (Lens), 3,53.
12. Ecker (Lille), 3,52.
13. Giuly (Monaco), 3,50.
14. Pierre-Fanfan (Lens), 3,48.
15. Dhorasoo (Lyon), 3,47
16. Mexès (Auxerre), Baret (Guingamp), 3,45.
18. Bonilla (Toulouse), 3,43.
19. Carnot (Auxerre/Guingamp), Blanchard (Lens), 3,41.
21. D'Amico (Lille), Ziani (Nantes), 3,39.
23. Luccin (Paris-SG), 3,38.
24. Fabbri (Nantes), 3,37.
25. Rodriguez (Guingamp), Anderson, Violeau (Lyon), Boffin, Pierre (Metz), Pédron (Saint-Etienne), 3,35.
31. Nalis, M. Soumah (Bastia), Satorra (Sedan), 3,33.
34. Martins (Strasbourg), 3,30.
35. Kastendeuch (Metz), Celestini (Troyes), 3,29.
37. Mendy (Bastia), Dumas (Lens), Berson (Nantes), 3,28.
40. Afanou (Bordeaux), N'Diaye (Lille), Bréchet (Lyon), 3,27.
43. Née (Bastia), Bonnissel (Bordeaux), Edmilson (Lyon), Meyrieu (Metz), 3,25.
47. Sommeil (Bordeaux), C. Michel (Guingamp), Pichot (Lille), Alex (Saint-Etienne), Goussé, Hamed (Troyes), 3,24.
53. Potillon (Saint-Etienne), 3,22.
54. Swierczewski (Bastia), Fiorèse (Guingamp), Schemmel (Metz), 3,21.
57. Gallas, Leroy (Marseille), Da Rocha (Nantes), Huard (Saint-Etienne), Oliveira (Sedan), Djukic (Troyes), 3,20.
63. Robert (Paris-SG), Arribagé, Diatta (Rennes), 3,19.
66. Djetou (Monaco), Rabesandratana (Paris-SG), 3,17.
68. Legwinski (Bordeaux), 3,16.
69. Simone (Monaco), 3,15.
70. Ngotty (Marseille), Proment (Metz), Montero (Sedan), 3,14.
73. Marlet (Lyon), Rouvière (Toulouse), 3,13.
75. Cascini (Toulouse), 3,12
76. Müller (Lyon), Bastien (Metz), Laspalles (Nantes), 3,11.
79. André (Bastia), 3,09.
80. Savinaud (Nantes), Sarr (Saint-Etienne), 3,07.
82. Ferrier (Guingamp), Christanval (Monaco), Christian, Dalmat (Paris-SG), Mionnet (Sedan), 3,06.
87. Guivarc'h, Jeunechamp (Auxerre), Batlles, Grenet (Bordeaux), Tasfaout (Guingamp), Luyindula (Strasbourg), Carotti, Uras (Toulouse), Jezierski, Meniri (Troyes), 3,05.
97. Boumsong, Jay (Auxerre), Laslandes (Bordeaux), Jurietti (Monaco), Echouafni, Grégoire (Rennes), Bertin (Strasbourg), 3,00.
104. Distin (Paris-SG), Kvarme, Wallemme (Saint-Etienne), 2,95.
107. Delaye (Rennes), 2,94.
108. Sikora (Lens), Elzéard (Sedan), Prunier (Toulouse), Tourenne (Troyes), 2,89.
112. Dos Santos, Marcelinho (Marseille), 2,88.
114. Mettomo (Saint-Etienne), 2,87.
115. Camadini (Strasbourg), 2,86.
116. César (Paris-SG), 2,83.
117. Baticle (Metz), 2,81.
118. Reveillère (Rennes), 2,80.
119. Johansen, Ljuboja (Strasbourg), 2,79.
121. Beye (Strasbourg), 2,76.
122. Camara (Marseille), 2,68.
123. Sanchez (Saint-Etienne), 2,67.
124. Wilmots (Bordeaux), 2,63.
125. Lièvre (Toulouse), 2,60.
126. Nonda (Monaco), 2,59.
127. Njanka (Strasbourg), 2,57

CLASSEMENT DES GARDIENS
1. Letizi (Paris-SG), 3,80.
2. Ramé (Bordeaux), 3,73.
3. Mondragon (Metz), 3,71.
4. Lama (Rennes), 3,60.
5. Cool (Auxerre), 3,59.
Durand (Bastia), 3,59.
Warmuz (Lens), 3,59.
8. Loussouarn (Guingamp), 3,50.
Landreau (Nantes), 3,50.
10. Revault (Toulouse), 3,45.
11. Wimbée (Lille), 3,40.
12. Sachy (Sedan), 3,38.
13. Heurtebis (Troyes), 3,36.
14. Levytsky (Saint-Etienne), 3,33.
15. Coupet (Lyon), 3,24.
16. Trévisan (Marseille), 3,09.
17. Porato (Monaco), 2,80.
Ce classement est établi à la moyenne des deux tiers des matches notés (soit 15 au minimum après 22 journées, et 14 pour les joueurs de Metz et de Strasbourg qui comptent un match de moins).

LOTO FOOT

Reprise le 6 janvier 2001

Quatre parieurs ont trouvé les treize bons pronostics de la formule **Matches n° 61.** Ils empochent 462 500 F chacun pour une mise de 5 F ; douze : 7 591 F (188) ; onze : 334 F (3 303) ; dix : 26 F (24 069). Numéro pactole : 4.
Duo Foot n° 66.
Bordeaux-Nantes : 0-2 ; Marseille-Monaco : 2-1. Gain pour deux bons pronostics et deux bons scores : 2 474 F (121). Numéro pactole : 4.
Total des enjeux : 9 MF.
Désormais, le jeu observe une pause jusqu'au 6 janvier 2001 (16es de finale de la Coupe de la Ligue). En outre, un pactole de 5 MF sera proposé aux parieurs un semaine plus tard : il s'agira alors de la reprise du Championnat de France...

M. B.

A NOS LECTEURS

C'EST LA TRÊVE !

EXCEPTIONNELLEMENT,
FRANCE FOOTBALL NE PARAÎTRA PAS
LE VENDREDI 29 DÉCEMBRE

24e journée (20 et 21 décembre 2000)

Montpellier réussit le coup parfait

Le trio de tête finira peut-être la saison invité parmi l'élite. Car **Montpellier, Sochaux** et **Lorient** ont augmenté leur avance. Les Héraultais et les Bretons se sont montrés souverains à **Martigues** et à **Beauvais**. Grâce à une invincibilité de douze rencontres, les premiers nommés ont dérobé le statut de leader à des Doubistes bloqués par la détermination du **Mans**.

Ces trois-là passeront les fêtes au chaud, contrairement à **Laval,** victime d'un subit réveil de **Nice,** et à **Châteauroux,** incapable d'ajouter devant **Créteil** un deuxième succès à domicile d'affilée. Tant pis pour eux et pour **Niort,** qui s'est laissé mater par **Wasquehal** en gaspillant un penalty. Avec un match en retard à disputer, **Nancy** nourrit encore de l'ambition. Trois victoires consécutives ont redonné confiance au groupe lorrain, notamment celle obtenue à **Nîmes,** au terme d'une seconde période convaincante. **Ajaccio** n'a pas attendu la pause pour humilier **Le Havre**. Trois buts inscrits en un quart d'heure ont replongé l'adversaire normand dans d'affreux doutes. Le HAC n'a pas digéré le départ de Beaujouan et réserve à son successeur des jours difficiles.

Ceux d'**Angers,** à ce niveau, apparaissent comptés. Un nouvel échec au stade Jean-Bouin a hypothéqué ses chances de maintien. Sans forcer outre mesure, **Cannes** a fait preuve de réalisme pour s'extirper de la zone rouge. **Caen** a éprouvé plus de mal à se défaire de **Gueugnon**. Mais l'essentiel ayant été acquis, les Malherbistes sont disposés à croire en une année meilleure.

CLASSEMENT

		Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.	Domicile J.	G.	N.	P.	p.	c.	Extérieur J.	G.	N.	P.	p.	c.
▲	1. Montpellier	48	24	13	9	2	36	18	+18	11	7	3	1	18	7	13	6	6	1	18	11
▼	2. Sochaux	47	24	13	8	3	42	15	+27	11	10	1	0	28	1	13	3	7	3	14	14
▶	3. Lorient	47	24	13	8	3	36	21	+15	11	7	3	1	18	7	13	6	5	2	18	14
▲	4. Niort	41	24	11	8	5	38	24	+14	13	7	5	1	25	10	11	4	3	4	13	14
▼	5. Laval	41	24	12	5	7	28	23	+5	12	9	2	1	20	7	12	3	3	6	8	16
▶	6. Nancy	39	23	11	6	6	30	16	+14	11	6	3	2	19	8	12	5	3	4	11	8
▶	7. Châteauroux	35	24	9	8	7	30	24	+6	13	6	6	1	19	7	11	3	2	6	11	17
▲	8. Créteil	31	24	8	7	9	25	26	-1	12	7	2	3	18	9	12	1	5	6	7	17
▼	9. Gueugnon	31	24	8	7	9	28	34	-6	11	4	4	3	16	14	13	4	3	6	12	20
▼	10. Le Havre	30	24	6	12	6	28	27	+1	11	4	6	1	17	9	13	2	6	5	11	18
▼	11. Le Mans	30	24	6	12	6	25	24	+1	12	4	7	1	15	11	12	2	5	5	10	13
▼	12. Nîmes	29	24	7	8	9	33	37	-4	13	6	3	4	21	17	11	1	5	5	12	20
▶	13. Caen	29	24	7	8	9	24	33	-9	13	4	4	5	12	16	11	3	4	4	12	17
▲	14. Nice	27	24	8	3	13	25	37	-12	13	7	3	3	18	10	11	1	0	10	7	27
▼	15. Martigues	24	24	4	12	8	20	30	-10	12	3	6	3	13	12	12	1	6	5	7	18
▲	16. Cannes	24	24	6	6	12	30	41	-11	11	4	3	4	15	13	13	2	3	8	15	28
▶	17. Wasquehal	23	24	5	8	11	20	27	-7	12	5	4	3	16	12	12	0	4	8	4	15
▲	18. Ajaccio	23	24	6	5	13	17	29	-12	13	6	3	4	15	11	11	0	2	9	2	18
▼	19. Beauvais	22	23	4	10	9	20	29	-9	12	3	6	3	12	14	11	1	4	6	8	15
▶	20. Angers	17	24	3	8	13	22	42	-20	12	3	5	4	13	14	12	0	3	9	9	28

Photo Jackie DELORME

Lorient et Keita ont fait une belle affaire en allant s'imposer à Beauvais. Grâce à cette victoire, Les Lorientais campent à la 3e place, à égalité avec Sochaux.

EXPRESS

Martigues - Montpellier	0-1
Le Mans - Sochaux	0-0
Beauvais - Lorient	1-3
Niort - Wasquehal	1-1
Nice - Laval	3-0
Nîmes - Nancy	1-2
Châteauroux - Créteil	0-1
Caen - Gueugnon	2-1
AC Ajaccio - Le Havre	3-0
Angers - Cannes	1-3

RENDEZ-VOUS

25e journée
Samedi 13 janvier 2001
(20 heures)
Cannes - Châteauroux (M. Fidri)
Créteil - Nice (M. Poulat)
Gueugnon - Niort (M. Khendek)
Laval - Beauvais (M. Malige)
Le Havre - Angers (M. Badet)
Lorient - AC Ajaccio (M. Coué)
Montpellier - Le Mans (M. Garibian)
Sochaux - Martigues (M. Rodolphe)
Wasquehal - Nîmes (M. Champet)
Dimanche 14 janvier 2001
(18 heures)
Nancy - Caen (M. Bonnichon)

MARTIGUES 0-1 MONTPELLIER

(0-0)

Maoulida (65e)

1.	Karwat	5	
2.	Artes	3	
28.	Serredszum	4	
20.	Martini	3	
21.	Borios	3	
7.	Aït-Ouarab	2	
6.	(Bekrar, 75e)		
26.	Mazzuchetti	3	
10.	Malagouen	3	
29.	Boinaheri	3	
8.	Davezac	2	
17.	(Aït-Atmane, 56e)		
27.	Meçabih	3	
14.	(Eyraud, 78e)		
	Total :	34	

Entr. : Carminiti

Stade : Francis-Turcan
Spectateurs : 2 043
Arbitre : M. Lhermite.

1.	Vercoutre	3	
3.	Tchato	3	
4.	Silvestre	4	
6.	Dzodic	3	
23.	Madouni	3	
14.	Barbosa	3	
8.	Belbey	3	
7.	Sorlin	3	
11.	Lefèvre	4	
12.	(Ramond, 83e)		
13.	Maoulida	4	
25.	Ouédec		
10.	(Paulo Sergio, 19e)	3	
	Total :	36	

Entr. : Mézy

6e : Ouédec se présente devant Karwat. Le tir du Montpelliérain est dégagé en corner. 33e : sur un coup franc tiré en deux temps, Silvestre contourne le mur martégal et frappe violemment. Karwat met en corner. 65e : Maoulida récupère dans l'axe un ballon dans les pieds d'Aït-Ouarab et s'en va tromper Karwat (0-1).

LE MANS 0-0 SOCHAUX

(0-0)

16.	Bedenik	3	
12.	Bolivard	3	
19.	Poulard	4	
14.	Fichaux	4	
24.	Bonnart	3	
4.	Drouin	3	
6.	Dordevic	3	
25.	Chabert	4	
10.	Samson	4	
18.	Cousin	4	
21.	(Drogba, 80e)		
11.	Thomert	3	
20.	(Haddadou, 59e)		
	Total :	38	

Entr. : Goudet

Stade : Léon-Bollée
Spectateurs : 5 000
Arbitre : M. Layec
Avertissements : Chabert (20e) pour Le Mans ; Raschke (31e), Daf (66e) pour Sochaux.

1.	V. Fernandez	3	
27.	Daf	3	
4.	Flachez	4	
15.	Manac'h	4	
24.	Monsoreau	3	
19.	Raschke	3	
7.	Chedli	3	
17.	Pédretti	4	
11.	Crucet	3	
9.	(Frau, 57e)		
10.	Meriem	3	
25.	(Drobnjak, 77e)		
14.	Santos	3	
	Total :	36	

Entr. : J. Fernandez

21e : un coup franc pour Sochaux, frappé par Meriem à la limite de la surface adverse, passe au-dessus de la transversale de Bedenik. 43e : Samson adresse un coup franc travaillé, qui vient flirter avec la transversale de Fernandez. 47e : Cousin est bien servi par Samson, dans le dos des défenseurs francs-comtois. L'attaquant manceau tire au-dessus.

BEAUVAIS 1-3 LORIENT

Ray (35e s.p.)

(1-3)

Le Pen (1re), Kroupi (40e) Dudoit (43e)

1.	Weber	3	
4.	Sanz	3	
2.	Guiraud		
25.	(Moulin, 33e)	3	
26.	Borbiconi	3	
3.	Vairelles	3	
7.	Fischer	4	
10.	(Demont, 60e)		
29.	Camara	3	
22.	Assignon	3	
27.	Florentin	3	
15.	Ray	3	
6.	(Machado, 77e)		
23.	Girard	3	
	Total :	34	

Entr. : Bonnevay

Stade : Pierre-Brisson
Spectateurs : 2 603.
Arbitrage : M. Chéron
Avertissements : Sanz (25e), Florentin (86e) pour Beauvais ; Le Pen (19e) pour Lorient.

1.	Le Garrec	4	
2.	Druon	3	
4.	Gauvin	3	
5.	Ferron	3	
3.	Le Lan	4	
6.	Ripoll	3	
7.	Cloarec	3	
18.	Dudoit	4	
12.	(Bourmaud, 89e)		
8.	Keita	3	
22.	Kroupi	4	
9.	(Darcheville, 46e)		
11.	Le Pen	4	
21.	(Bouard, 74e)		
	Total :	38	

Entr. : Gourcuff

1re : Le Pen passe en revue la défense beauvaisienne et ouvre la marque (0-1). 35e : Ray s'infiltre dans la défense et chute seul. L'arbitre désigne le point de penalty. Ray transforme (1-1). 40e : Kroupi s'en va seul et marque dans un trou de souris (1-2). 43e : mauvais dégagement de Sanz. Dudoit reprend de volée (1-3).

NÎMES 1-2 NANCY

Pagis (19e)

(1-0)

Hadji (46e), Zé Alcino (79e)

30.	Bouchard	3	
20.	Benyachou	3	
27.	Seck	3	
5.	Charpenet	3	
3.	Vosahlo	3	
12.	Martin	4	
17.	(Piquionne, 84e)		
14.	Salaün	4	
8.	(Brouard, 84e)		
6.	Zugna	3	
10.	Rizzetto	3	
25.	Boulebda	3	
26.	(Fidani, 63e)		
11.	Pagis	3	
	Total :	35	

Entr. : Bathenay

Stade : des Costières.
Spectateurs : 4 479.
Arbitre : M. Desessart.
Avertissements : Rizzetto (43e), Charpenet (85e) pour Nîmes ; Ouaddou (52e), Chabaud (71e) pour Nancy.

1.	Laquait	4	
2.	Billong	3	
27.	Ouaddou	3	
5.	Hognon	3	
6.	Fischer	4	
21.	Moustaïd	3	
13.	(Chapuis, 85e)		
14.	Chabaud	4	
23.	Hadji	4	
26.	Reina	3	
9.	Zé Alcino	3	
24.	(Bottelin, 90e)		
19.	Wiart	3	
4.	(Lécluse, 63e)		
	Total :	37	

Entr. : Smerecki

19e : corner de Rizzetto. Moustaïd dégage sur sa ligne la reprise de Pagis. Le ballon revient sur l'attaquant nîmois, qui marque en force (1-0). 46e : centre de Zé Alcino. La tête lobée de Hadji surprend Bouchard, avancé (1-1). 55e : coup franc puissant de Charpenet. Laquait dégage des poings. 79e : lancé par Hadji, Zé Alcino résiste au marquage de Seck et trompe Bouchard en coin (1-2).

CHÂTEAUROUX 0-1 CRÉTEIL

(0-1)

Compan (31e)

1.	Malicki	3	
2.	Dujeux	3	
3.	Morestin	3	
19.	Béhl	3	
24.	Giraudon	3	
6.	Coulibaly	4	
10.	Nivet	3	
11.	(Ferreira, 65e)		
15.	Laquait	3	
18.	Bah	3	
23.	(Villatte, 65e)		
7.	Dufresne	3	
17.	Roudet	3	
9.	(Kovacs, 46e)	3	
	Total :	34	

Entr. : Froger

Stade : Gaston-Petit
Spectateurs : 6 257
Arbitre : M. Ledentu.

16.	Cassard	4	
28.	Tatarian	3	
18.	Rott	3	
24.	(Méride, 61e)		
19.	Traoré	3	
6.	Le Frapper	3	
20.	Assou	3	
2.	Anselmini	3	
13.	Pitau	3	
10.	Bouger	3	
17.	Compan	4	
14.	(Senoussi, 83e)		
11.	Dallet	3	
22.	(Histilloles, 46e)	3	
	Total :	35	

Entr. : Roussey

6e : Compan prend sa chance, à l'entrée de la surface. Sa frappe à ras de terre est détournée en corner par Malicki. 31e : Compan récupère un ballon dans le dos de la défense et place le ballon hors de portée de Malicki (0-1).

CAEN 2-1 GUEUGNON

Watier (51e)
Garcion (70e s.p.)

(0-0)

Trapasso (80e)

1.	Catherine	4	
4.	Caillet	3	
8.	Glonek	3	
26.	Gnohéré	0	
2.	Lecour	3	
10.	(Gallon, 46e)	3	
23.	Tafforeau	3	
5.	Hébert	4	
7.	Deroin	4	
22.	(Viseux, 78e)		
18.	Garcion	5	
9.	Horlaville	3	
14.	(Bogaczyk, 65e)		
17.	Watier	3	
	Total :	35	

Entr. : Gasset

Stade : Michel-d'Ornano.
Spectateurs : 8 756.
Arbitre : M. Medam.
Avertissements : Watier (52e), Bogaczyk (89e) pour Caen ; Weber (31e) pour Gueugnon.
Expulsions : Gnohéré (88e) pour Caen ; Traoré (88e) pour Gueugnon.

16.	Trivino	3	
2.	Bouzin	4	
4.	Boniface	4	
31.	Bessone	3	
14.	Collin	4	
5.	Weber	3	
32.	(Malm, 79e)		
22.	Lettieri	3	
24.	N'Diaye	4	
19.	(Desgeorges, 51e)		
28.	Trapasso	4	
11.	Traoré	0	
29.	Zaïri	2	
13.	(Massolin, 72e)		
	Total :	34	

Entr. : Le Lamer

17e : Trivino claque en corner un bolide de Tafforeau. 51e : Horlaville, servi par Deroin, échoue sur Trivino, mais Watier, qui a suivi, marque dans le but vide (1-0). 60e : Bouzin sert dans l'axe Trapasso, qui s'infiltre et ajuste Catherine (1-1). 70e : croc-en-jambe de Bessone sur Garcion, dans la surface. La victime se fait justice sur penalty (2-1).

BUTEURS

1. Santos (Sochaux), 18.
2. Kroupi (Lorient), 11.
3. Suarez (Cannes), Rouxel (Laval), 10.
5. Dufresne (Châteauroux), Compan (Créteil), Trapasso (Gueugnon), Caveglia (Le Havre), 9.
9. Maoulida (Montpellier), 8.
10. Ze Alcino (Nancy), Pagis (Nîmes), N'Diaye (Niort), Crucet (Sochaux), 7.
14. Ray (Beauvais), Watier (Caen), Deniaud (Le Havre), Samson (Le Mans), Darcheville (Lorient), Silvestre (Montpellier), Prat (Nice), Ouadah (Niort), 6.
22. Horlaville (Caen), Roudet (Châteauroux), Mauricio (Laval), Cousin (Le Mans), Davezac et Meçabih (Martigues), Bossis et Dissa (Niort), Frau (Sochaux), 5.
31. Savidan (AC Ajaccio), Vandevoorde (Angers), Traoré (Gueugnon), Viaud et Yapi (Laval), Pickeu (Le Mans), Gauvin et Le Pen (Lorient), Paulo Sergio (Montpellier), Chabaud, Hadji et Rambo (Nancy), Aulanier, Gagnier et Rodriguez (Nice), Charpenet, Moses et Zugna (Nîmes), Garny (Niort), Bizaère et Loko (Wasquehal), 4.
52. Vieira (Angers), Florentin (Beauvais), Zanotti (Caen), Cherrad et Silvestri (Cannes), Coulibaly, Ferreira et Nivet (Châteauroux), Huysman (Créteil), Aubanel et Zairi (Gueugnon), Dodolt (Lorient), Eyraud (Martigues), Lefèvre et Sorlin (Montpellier), Hognon (Nancy), Rizzetto et Vosahlo (Nîmes), Safanjon (Niort), Oulmers (Wasquehal), 3.
72. Angeletti, Colling, Granon et Petit (AC Ajaccio), Boucher, Le Palh, Loviron et Molinier (Angers), Camara et Girard (Beauvais), Eseth-N'Zi (Caen), Floiras, Grimaldi, Pacios et Sadani (Cannes), Dujeux et Kovacs (Châteauroux), Bancarel, Castets, Dallet et Dogon (Créteil), Bossone, Desgeorges et Vrielynck (Gueugnon), Deloumeaux, Kerkar et Marnouni (Le Havre), Bridonneau, Chabert et Fanchone (Le Mans), Druon (Lorient), Malagouen (Martigues), Rui Pataca et Thimothée (Montpellier), Correa et Moustaid (Nancy), Camara et Vassalo (Nice), Boulebda, Fidani et Salaün (Nîmes), Bangoura, Escayol et Queiros (Niort), Durix, Isabey, Manac'h et Meriem (Sochaux), Antunes, Leroy et Sabin (Wasquehal), 2.
123. Burle, Garcia, Robin, Soudani et Squillaci (AC Ajaccio), Bouvier, Duarte, Grossmann, Lemasson et Tapella (Angers), Charton, De Freitas, Dermont, Gonzalez, Jacquesson et Varrelles (Beauvais), Deroin, Gallon, Garcion, Gnohéré, Hébert, Le Grix et N'Diaye (Caen), Ettori, Gohel, Leclercq, Masson, Muller et Van Vynckt (Cannes), Clément et Jeannel (Châteauroux), Bouger, Histilloles, Pitau et Tatarian (Créteil), Gas, N'Diaye et Weber (Gueugnon), Ben Askar, Delporte, François, Stéphanopoli et Tomczyk (Laval), Ciechelski, Correa, Custovic, De Neef, Diallo, Lesage et Revelles (Le Havre), Charriéras, Drouin et Erceau (Le Mans), Bourmaud, Cloarec, Keita, Kerhuiel, Lestin et Ripoll (Lorient), Ait-Atmane, Bonios, Calabuig, Martini et Mazzuchetti (Martigues), Barbosa, Belbey, Llacer, Madouni, Mahouvô et Ouédec (Montpellier), Billong, Bottolin, Chapuis et Wiart (Nancy), Ghidini, Romay et Shakpoke (Nice), Andenas (Nîmes), Facciuto et Piton (Niort), Boulanger, Drobnjak, Flachez et Guillou (Sochaux), Caplaux, El Khanchaf et Marchois (Wasquehal), 1.

FLASHES

➡ Auteur d'un nouveau but, **Kroupi** semble être la bête noire de Beauvais. A l'aller, l'Ivoirien avait déjà signé le doublé du succès lorientais (2-1).

➡ Les trois derniers doublés affichés par Cannes appartiennent au même **Suarez**. L'attaquant azuréen en a réussi contre Ajaccio et Angers (à deux reprises).

➡ A quatre minutes près, **Martigues** a vécu un calvaire analogue sur son terrain face à Montpellier et Cannes (22e j.). Les Provençaux se sont inclinés 0-1 sur un but vite inscrit après l'heure de jeu.

➡ Belle prouesse de la **défense sochalienne**, défaillante une seule fois lors des cinq journées de la phase retour. La dernière cartouche appartenait à Châteauroux (Nivet).

ÉTOILES

Flachez et Pédretti indissociables

Les deux Sochaliens progressent conjointement depuis cinq journées. L'un, en défense, et l'autre, au milieu du terrain, profitent des excellents résultats de l'équipe pour marcher sur les traces de Santos, leur leader.

1. Santos (Sochaux), 3,91
2. Samson (Le Mans), 3,79.
3. Silvestre (Montpellier), 3,78.
4. Trapasso (Gueugnon), Ouadah (Niort), 3,68.
6. Flachez et Pédretti (Sochaux), 3,67.
8. Le Lan (Lorient), 3,65.
9. Chabert (Le Mans), 3,64.
10. Savidan (AC Ajaccio), Roudet (Châteauroux), 3,63.
12. Granon (AC Ajaccio), Rouxel (Laval), Keita (Lorient), 3,61.
15. Nivet (Châteauroux), 3,60.
16. Maoulida (Montpellier), 3,58.
17. Colling (AC Ajaccio), Morestin (Châteauroux), 3,57.
19. Hognon (Nancy), Braud (Niort), 3,56.
21. Ouaddou (Nancy), 3,55.
22. Madouni (Montpellier), 3,54.
23. Histilloles (Créteil), N'Diaye (Niort), 3,53.
25. Dujeux (Châteauroux), Manac'h (Sochaux), 3,50.
27. Viaud (Laval), Rizzetto (Nîmes), 3,48.
29. Moustaid (Nancy), Garny (Niort), 3,47.
31. Fugier et Lefèvre (Montpellier), 3,45.
33. Compan (Créteil), Neumann (Gueugnon), Erceau (Le Mans), 3,44.
36. Suarez (Cannes), Gauvin (Lorient), Bossis (Niort), 3,42.
39. Charpenet (Nîmes), 3,41.
40. Huysman (Créteil), Daf (Sochaux), 3,40.
42. Pardeilhan (Niort), Chedli (Sochaux), 3,39.
44. Delporte (Laval), Caveglia (Le Havre), Rodriguez (Nice), 3,38.
47. Watier (Caen), Cloarec et Kroupi (Lorient), 3,35.
50. Haddadou (Le Mans), Salaün (Nîmes), 3,33.

CLASSEMENT DES GARDIENS

1. Vencel (Le Havre) 3,92
2. Le Garrec (Lorient) 3,88
3. Cassard (Créteil) 3,87
4. Laquait (Nancy) 3,74
5. Pédemas (Le Mans) 3,70
6. Riou (Montpellier) 3,67
V. Fernandez (Sochaux) 3,67
8. Gardié (Laval) 3,54
9. Lucas (Angers) 3,52
10. Catherine (Caen) 3,46

Entrent dans le classement à la moyenne les joueurs de champ et les gardiens de but ayant été notés les trois quarts des rencontres (soit 18 matches)

QUESTION

Quelles similitudes trouve-t-on dans les deux dernières prestations de Niort à domicile ?

Les Chamois Niortais ont concédé le même résultat nul (1-1) face à Montpellier et à Wasquehal. A chaque fois, ils se sont retrouvés menés au tableau d'affichage au cours de la première mi-temps avant d'égaliser par l'entremise de Safanjon, leur défenseur central.

TÊTE D'AFFICHE

Stanislas Karwat

Club : Martigues. **Poste :** gardien de but. **Né le :** 3 octobre 1965, à Tomaszow (Pologne). 1,91 m, 86 kg. **Cette saison :** 22 matches, 29 buts encaissés (11 à domicile, 18 à l'extérieur), 1 expulsion, 3 avertissements, 70 étoiles (dont 5 contre Créteil et Montpellier). **Carrière en D 2 :** La Roche-sur-Yon (1991-1993 : 36 matches ; 1993-1995 : N 1), Poitiers (1995-1996 : 42 m.), Nîmes (1996-1997 : N 1 ; 1997-1999 : 50 m.), Beauvais (1999-2000 : National).

Le talent a parlé mais n'a pas suffi à endiguer les assauts montpelliérains. Le onze héraultais a pourtant dû attendre l'heure de jeu avant de prendre Karwat en défaut. Jusque-là impérial, le portier martégal avait tout renvoyé. Son premier duel, Stanislas l'avait remporté devant Ouédec. Le second face à Maoulida lui a été fatal ; impuissant à réparer la grosse erreur défensive d'un partenaire, il n'a pu éviter le but de la défaite.

ÉQUIPE TYPE

NIORT 1-1 WASQUEHAL

Safanjon (15e) — (1-1) — Antunes (10e)

1. Marichez	3	1. Sibille	3
18. Pardeilhan	3	2. Cygan	3
8. Braud	4	3. Leroy	3
5. Safanjon	4	24. Recorbet	3
12. (Rol, 90e)		17. Benon	3
15. Mary	4	6. Antunes	4
21. Queiros	3	8. Debaets	3
7. Azzopardi	3	14. (Dailly, 90e)	
19. Sow	3	9. El-Khanchaf	4
26. (Dissa, 55e)		10. (Revillet, 68e)	
14. Garny	3	15. Capiaux	4
25. (Bangoura, 74e)		22. (Sabin, 81e)	
11. Bossis	3	21. Oulmers	4
9. N'Diaye	4	23. Loko	3
Total : 37		Total : 37	
Entr. : Marcos		Entr. : Carlier	

Stade : René-Gaillard. **Spectateurs :** 4 002. **Arbitre :** M. Fautrel. **Avertissements :** Mary (39e), Azzopardi (66e), Safanjon (71e) pour Niort ; Capiaux (11e), Cygan (14e), Antunes (72e) pour Wasquehal.

10e : Capiaux glisse au centre de la surface pour Loko, dont le tir est renvoyé sur Antunes, à 16 m. Son tir du gauche ne laisse aucune chance à Marichez **(0-1)**. 15e : coup franc de Bossis, excentré à droite. Safanjon reprend de la tête en pleine lucarne, au second poteau **(1-1)**. 80e : Dissa est accroché dans la surface. Il réussit tout de même à marquer mais M. Fautrel avait auparavant désigné le point de penalty. Bossis le manque !

NICE 3-0 LAVAL

Gagnier (16e), Aulanier (65e), Vassallo (90e) — (1-0)

1. Padovani	3	1. Gardié	3
13. Cubilier	3	22. Moulin	2
8. (Nicodemo, 66e)		18. (Yapi, 46e)	3
20. Cobos	4	12. Le Bris	3
12. Pamarot	3	5. Moreau	2
5. Camara	3	24. (Haise, 61e)	
10. Aulanier	4	11. (Delporte, 76e)	
12. Cinetti	4	3. Stéphanopoli	2
6. Nogueira	3	2. Buzaré	3
19. Ben Haddou	4	17. Viaud	3
26. (Evra, 86e)		15. Cazarelly	3
9. Gagnier	3	10. Sitruk	3
7. Prat	3	13. Mauricio	2
25. (Vassallo, 88e)		9. Rouxel	2
Total : 37		Total : 28	
Entr. : Salvioni		Entr. : Gauthier	

Stade : du Ray. **Spectateurs :** 2 300. **Arbitre :** M. Feuillade. **Avertissements :** Gagnier (10e), Nogueira (66e) pour Nice ; Sitruk (35e), Buzaré (71e) pour Laval.

16e : duel remporté sur Moulin par Ben Haddou, qui sert parfaitement Gagnier pour une tête croisée **(1-0)**. 65e : remise de la tête de Prat pour Aulanier, qui place, du coin de la surface, sa demi-volée hors de portée de Gardié **(2-0)**. 90e : ouverture d'Evra, centre d'Aulanier et reprise du droit de Vassallo **(3-0)**.

AC AJACCIO 3-0 LE HAVRE

Savidan (21e, 35e), Angeletti (38e) — (3-0)

30. Sylva	3	1. Vencel	3
22. Maurel	3	33. Soumaré	3
17. Squillaci	4	4. Mamouni	3
5. Colling	4	3. Ciechelski	3
3. Robin	3	21. Diawara	2
21. Granon	4	11. (Diallo, 46e)	3
14. Ursule	4	6. Mansouri	3
11. Savidan	5	8. De Neef	3
12. Abou	4	13. Chimbonda	3
8. Angeletti	4	9. Mazure	2
18. (Toursel, 71e)		20. (Correa, 64e)	
7. Petit	3	22. Lesage	2
23. (Baudoin, 81e)		10. (Kerkar, 59e)	
Total : 41		18. Deniaud	3
Entr. : Gentili		Total : 30	
		Entr. : Baronchelli, Uvenard et Sence	

Stade : François-Coty. **Spectateurs :** 600. **Arbitre :** M. Lecollier. **Avertissements :** Colling (40e), Ursule (86e) pour Ajaccio ; Diawara (45e), Soumaré (87e) pour Le Havre.

21e : Maurel centre pour Savidan dans le dos de la défense havraise. L'attaquant ajaccien évite Vencel et marque dans le but vide **(1-0)**. 35e : Angeletti se joue de la défense havraise et ouvre le jeu pour Savidan. Celui-ci trompe Vencel en coin **(2-0)**. 38e : centre de Granon, Angeletti marque de la tête **(3-0)**.

ANGERS 1-3 CANNES

Vieira (13e) — (1-2) — Leclercq (9e), Suarez (41e, 59e)

1. Lucas	2	1. Lemasson	3
2. Louiron	3	4. Colleter	3
10. Gunia	3	12. Leclercq	3
5. (Marchand, 57e)		15. Van Vynckt	3
24. Kerhuiel	3	17. Müller	3
9. Lemasson	3	23. Grimaldi	3
6. Bourgeais	3	21. Floiras	3
11. Duarte	3	13. Sadani	3
8. Le Palh	3	8. Macquet	3
12. Voisin	3	6. (Ettori, 90e)	
17. (Neveu, 77e)		25. Grondin	3
7. Molinier	3	9. Suarez	3
21. (Citron, 60e)		7. (Silvestri, 66e)	
29. Vieira	3	Tota : 33	
Total : 32		Entr. : Gransart	
Entr. : Goavec			

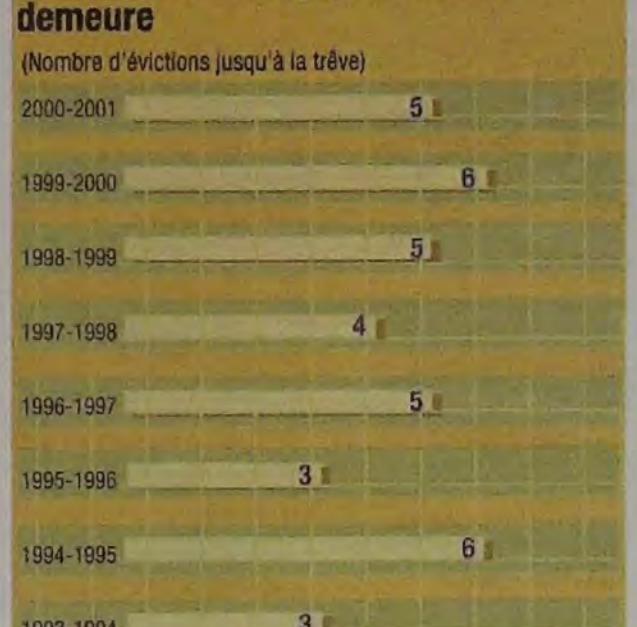
Stade : Jean-Bouin. **Spectateurs :** 3 116. **Arbitre :** M. Brizou. **Avertissement :** Louiron (28e) pour Angers.

9e : Sadani, sur corner, trouve Grondin, qui centre pour Leclercq. Lucas est battu **(0-1)**. 13e : coup franc de Voisin, qui trouve la tête de Vieira **(1-1)**. 41e : Grondin lance dans l'axe Suarez, qui trompe Lucas depuis l'entrée de la surface **(1-2)**. 59e : Macquet, seul sur la gauche, décale Suarez dans la surface. Lucas est battu pour la troisième fois, à bout portant **(1-3)**.

À LA LOUPE

L'entraîneur change, l'habitude demeure

(Nombre d'évictions jusqu'à la trêve)



Chronologie des sacrifices
(Saison en cours)

4 septembre 2000	**Théault** (Caen)
10 septembre 2000	**Rohr** (Créteil)
24 novembre 2000	**Westerloppe** (Le Mans)
5 décembre 2000	**Guendouz** (Martigues)
19 décembre 2000	**Beaujouan** (Le Havre)

Chiffres établis par NATHALIE VOLANTE

19e journée (vendredi 22 décembre 2000)

Istres et Grenoble se neutralisent

Le choc de la soirée opposait **Istres**, 3e avant la rencontre, au leader, **Grenoble**. Les deux formations se sont quittées sur un score de parité (0-0). A la trêve, un point sépare toujours les deux équipes, mais les Istréens s'emparent de la 2e place. **Clermont** aurait pu profiter de ce duel, mais les Clermontois, en déplacement à **Valence**, se sont inclinés (1-0) et comptent maintenant deux points de retard sur le leader. Les Valentinois, grâce à leur victoire, gagnent deux places pour se retrouver 4e.

Autre formation qui gagne deux places, le **Racing CP**, victorieux sur le terrain du **Red Star** (1-2). Avec cette victoire, les Racingmen, pourtant réduit à dix, se rassurent avant la trêve, eux qui restaient sur trois matches nuls. En revanche, pour les Audoniens, la série noire continue. Après sa défaite à **Pau** (2-1), **Amiens** perd deux places au classement et se retrouve, 6e. Les hommes de Denis Troch restent sur quatre matches sans victoire au contraire des Palois, qui restent sur quatre matches sans défaite. Victoire de **La Roche-sur-Yon** devant la lanterne rouge, **Thouars** (1-0). Les Vendéens ont un peu plus enfoncé les Thouarsais dans les profondeurs du classement. Le **Gazélec d'Ajaccio**, la meilleure attaque du Championnat, est resté muet vendredi, et les Corses se sont même inclinés à **Brest** (2-0), ce qui les relègue à la 8e place. Partage des points entre **Besançon** et **Reims** (1-1). Victoire de **Dijon** devant **Noisy-le-Sec** (1-0). **Louhans-Cuiseaux** s'est imposé à **Pacy-sur-Eure** (1-2). Les Bressans redressent ainsi la barre et enchaînent leur deuxième victoire consécutivement. Deuxième défaite à domicile pour **Valenciennes**. Les Nordistes, qui se sont inclinés (0-4) devant **Alès**, n'avaient encore jamais encaissé quatre buts dans une seule rencontre.

CLASSEMENT

		Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.	Domicile J.	G.	N.	P.	p.	c.	Extérieur J.	G.	N.	P.	p.	c.
▶	1. Grenoble	39	19	11	6	2	27	12	+15	10	8	1	1	18	6	9	3	5	1	9	6
▲	2. Istres	38	19	10	8	1	21	9	+12	10	6	4	0	13	5	9	4	4	1	8	4
▼	3. Clermont Foot	37	19	11	4	4	32	11	+21	10	7	1	2	23	6	9	4	3	2	9	5
▲	4. Valence	31	19	10	1	8	30	19	+11	9	6	0	3	16	8	10	4	1	5	14	11
▲	5. Racing CP	30	19	8	6	5	26	22	+4	10	5	4	1	18	9	9	3	2	4	8	13
▼	6. Amiens	29	18	8	5	5	29	18	+11	10	6	3	1	19	7	8	2	2	4	10	11
▲	7. La Roche/Yon	29	19	8	5	6	27	29	-2	9	5	2	2	16	11	10	3	3	4	11	18
▼	8. Ajaccio GFCO	29	19	8	5	6	35	29	+6	10	6	3	1	19	11	9	2	2	5	16	18
▼	9. Reims	28	19	6	10	3	20	17	+3	10	4	5	1	12	8	9	2	5	2	8	9
▶	10. Brest	27	18	8	3	7	32	27	+5	9	7	1	1	21	5	9	1	2	6	11	22
▶	11. Dijon	26	18	7	5	6	20	22	-2	8	4	4	0	12	3	10	3	1	6	8	19
▲	12. Alès	25	19	6	7	6	27	26	+1	10	3	5	2	17	13	9	3	2	4	10	13
▼	13. Valenciennes	23	19	5	8	6	21	26	-5	9	4	3	2	10	10	10	1	5	4	11	16
▲	14. Louhans-Cuis.	22	19	5	7	7	20	25	-5	10	4	5	1	13	9	9	1	2	6	7	16
▲	15. Pau	20	19	4	8	7	18	24	-6	9	4	2	3	11	9	10	0	6	4	7	15
▼	16. Noisy-le-Sec	20	19	5	5	9	16	29	-13	10	5	1	4	11	12	9	0	4	5	5	17
▼	17. Besançon	19	19	5	4	10	18	25	-7	9	3	4	2	10	9	10	2	0	8	8	16
▶	18. Red Star	14	19	2	8	9	19	32	-13	9	2	5	2	14	12	10	0	3	7	5	20
▶	19. Pacy-sur-Eure	13	18	3	4	11	19	30	-11	8	3	0	5	9	11	10	0	4	6	10	19
▶	20. Thouars	9	19	2	3	14	13	38	-25	9	2	3	4	10	14	10	0	0	10	3	24

En cas d'égalité, les équipes sont départagées à la différence de buts particulière.

EXPRESS

Istres-Grenoble	0-0
Valence - Clermont Foot	1-0
Red Star - Racing CP	1-2
Pau-Amiens	2-1
La Roche/Yon - Thouars	1-0
Brest - GFCO Ajaccio	2-0
Besançon-Reims	1-1
Dijon - Noisy-le-Sec	2-0
Valenciennes - Alès	0-4
Pacy/Eure - Louhans-Cuis.	1-2

RENDEZ-VOUS

20e journée
Samedi 13 janvier 2001

GFCO Ajaccio - Thouars
Alès - Red Star
Amiens - Clermont Foot
Besançon - La Roche-sur-Yon
Istres - Pacy-sur-Eure
Grenoble - Dijon
Louhans-Cuiseaux - Pau
Noisy-le-Sec - Brest
Racing CP - Valence
Reims - Valenciennes

Photo Jean-Claude LAMY

Sous l'impulsion de D'Amore, le Racing s'est imposé face au Red Star. Les Audoniens s'enfoncent encore plus.

➡ **Istres - Grenoble : 0-0.** Spectateurs : 600. Arbitre : M. Brocas. Avertissements : Imbert (51e), Guion (90e) pour Istres ; Guéguen (51e) pour Grenoble.
Istres : Quévreux - Richter, Dumoulin, Guion, Savry - **Imbert** (Elisor, 78e), Ateur, Kehiha, Akrour - Bangoura, Tabet. Entr. : Dos Santos.
Grenoble : Guéguen - Sergi, Milazzo, **Courtin**, Yao - Debrosse, Ravaux, Périatambée (Camacho, 84e), Carrière (Hadjeres, 67e) - David, Dogbé. Entr. : Michel.

➡ **Valence - Clermont Foot : 1-0 (0-0).** Spectateurs : 3 511. Arbitre : M. Launay. But : Monnier (47e). Avertissements : Guei (51e), Stéphan (71e) pour Valence ; Cabezas (33e), Dussart (84e), Moreau (86e) pour Clermont Foot.
Valence : Bruneau - M'Petschi, Gauthier, **Monnier**, Berville - Fabre, Fayard, Calenda, Stéphan (Bedani, 67e) - Zouaoui (Assadourian, 73e), Guei (Dossevi, 73e). Entr. : Notheaux.
Clermont Foot : Enjolras - Piutti (Poinçon, 54e), Dussart, **Moreau**, Massot (Kittler, 74e) - Courtet, R. Clapson, Chavanon, Maurice - Cabezas, Mussard. Entr. : Rust.
47e : tête de Monnier repoussée sur sa ligne par Piutti et reprise victorieusement à bout portant par Monnier **(1-0).**

➡ **Red Star - Racing CP : 1-2 (1-2).** Spectateurs : 300. Arbitre : M. Auvinet. Buts : Van Kets (12e) pour le Red Star ; Djukanovic (27e s.p.), Zaaboub (37e) pour le Racing CP. Avertissements : Gomis (29e), Castro (64e), Traoré (90e) pour le Red Star ; Seydi (28e), D'Amore (30e), Colacicco (32e), Djukanovic (34e) pour le Racing CP. Expulsion : Lalisse (70e) pour le Racing CP.
Red Star : Branger - Perron, F. Richard, Saxemard, Traoré - **Serreau**, Aïchour, Sanagaglia, Gomis (Rangdet, 46e) - Van Kets (Castro, 59e), Saci. Entr. : Girard.
Racing CP : Margueritte - Colacicco, Lalisse, J.-F. Richard, Seydi (Tanguy, 81e) - Dicaniot, Zaaboub (Bouabdellah, 67e), D'Amore, Mocka - Diallo (Billac, 57e), Djukanovic. Entr. : Cavalli.
12e : centre côté droit de Serreau pour Van Kets, qui rabat de la tête au second poteau **(1-0).**
27e : Djukanovic égalise sur penalty d'une frappe qui prend Branger à contre-pied **(1-1).**
37e : Zaaboub conclut au second poteau un centre de la gauche de Djukanovic **(1-2).**

➡ **Pau - Amiens : 2-1 (1-0).** Spectateurs : 600. Arbitre : M. Djouzi. Buts : Paviot (45e), Delmas (91e) pour Pau ; Sampil (51e) pour Amiens. Avertissements : Turpin (62e), Fournel (75e) pour Pau ; Wargnier (45e), Sampil (60e), Challier (62e) pour Amiens.
Pau : Leglib - Delmas, Paviot, Maurice, Turpin - Belbachir (Martin, 86e), Guerri (Benlaredj, 72e), Fournel, Vuksanovic - **Ossey**, Avezac. Entr. : Lopez.
Amiens : Lachuer - Wargnier, Abalo, Strzelczak, Leroy - Challier, Lebrun, **Duchemin** - Rivenet (Coquelet, 76e) - Sampil, Ewolo. Entr. : Troch.
45e : faute de Wargnier sur Avezac à la limite de la surface amiénoise. Sur le coup franc, Maurice décale Paviot dont le tir à ras de terre laisse Lachuer sans réaction **(1-0).**
51e : balle perdue au milieu de terrain par les Palois. Rivenet récupère et décale Lebrun à droite, lequel, sur son centre, offre un véritable caviar à Sampil **(1-1).**
91e : un tir de Vuksanovic est détourné en corner par Lachuer. Benlaredj le tire pour la tête de Delmas, qui trompe Lachuer **(2-1).**

➡ **La Roche-sur-Yon - Thouars Foot 79 : 1-0 (0-0).** Spectateurs : 1 450. Arbitre : M. Chapron. But : Orjubin (63e). Avertissements : Limousin (55e), Pacreu (62e) pour La Roche-sur-Yon ; Soumah (25e), Tronchet (39e), Oyaga (62e) pour Thouars Foot 79.
La Roche-sur-Yon : Ardouin - Billong, Pubert, Guitton, Fernandez - Pacreu (Mitri, 75e), Leclève, **Limousin** (Guérineau, 87e), Huberdeau - Vrignon (Baylet, 60e), Orjubin. Entr. : Bourget.
Thouars Foot 79 : Astier - Soumah, Denuault, **Oyaga**, Tronchet (Hervé, 83e) - Baron (Lecape, 73e), Chekraoui, Hébras, James - Sabourin (Dubroca, 73e), Guégan. Entr. : Lemée.
63e : centre de Limousin depuis la gauche qui trouve la tête appuyée d'Orjubin **(1-0).**

➡ **Brest - GFCO Ajaccio : 2-0 (2-0).** Spectateurs : 3 500. Arbitre : M. Poulard. Buts : Moreira (14e), Droesch (45e). Avertissements : Ouéhi (42e), Sergent (76e), Sallou (81e) pour Brest ; Colinet (40e), Seatelli (55e), Soler (72e) pour le GFCO Ajaccio.
Brest : Cado - Boutruche (Tréguer, 77e), Ouéhi, Sergent, Le Guen - Garin, Droesch, Dugand (Sallou, 62e), Didot - **Lérand**, Moreira (Guyon, 86e). Entr. : De Martigny.
GFCO Ajaccio : Levet - Turudija (Cau, 46e), Luccini, Rossi (Seatelli, 46e), François - Cristofari, Léonetti, Colinet, Gautier - **Soler**, Meslin. Entr. : Velud.
14e : à la suite d'un bon mouvement de Dugand, Didot et Lérand, qui le sert en retrait, Moreira dévie la balle du genou hors de portée de Levet **(1-0).**
45e : sur un coup franc accordé aux 20 m, Droesch réussit une superbe frappe qui trompe le gardien corse **(2-0).**

➡ **Besançon - Reims : 1-1 (1-0).** Spectateurs : 1 500. Arbitre : M. Bonnin. Buts : Amiotte (13e) pour Besançon ; Diamé (64e) pour Reims. Avertissements : Maubert (12e), Perrot (72e) pour Besançon ; Guegan (53e), Lafond (53e) pour Reims. Expulsion : Bertrand (45e) pour Reims.
Besançon : Demars - Spielmann, A. Faivre, V. Faivre, Michel - C. Maitre (Domoraud, 39e), **Amiotte**, Maubert, M'Barza (Kernou, 45e) - Marchandé (Soltani, 78e), Perrot. Entr. : Matrisciano.
Reims : Tingry - Bauchart (Mazuel, 86e), Bertrand, Noro, Ait-Alia - Lafond, **Denquin**, Guégan (Laurent, 64e), Diamé (Forest, 84e) - François, Letang. Entr. : Collat.
13e : sur une frappe de Perrot déviée par la défense, Amiotte surgit et d'un ballon piqué trompe Tingry **(1-0).**
64e : sur une frappe déviée de François, Diamé hérite du ballon et trompe Demars **(1-1).**

➡ **Dijon - Noisy-le-Sec : 2-0 (2-0).** Spectateurs : 1 374. Arbitre : M. Ennjimi. Buts : Ruiz (11e), Livramento (21e). Avertissements : Colin (33e) pour Dijon ; Lou. Sandjak (20e), Amani (32e), Hamoun (52e), Tchana (82e) pour Noisy-le-Sec. Expulsion : Lou. Sandjak (38e), Tchana (86e) pour Noisy-le-Sec.
Dijon : Bourgeois - Gay, N'Timbarrzeh, Peres, Lécluse - Jobard, **Colin**, Livramento, Ruiz (Champion, 84e) - Boukoko (Férard, 72e), Manglone (Guigue, 58e). Entr. : Joseph.
Noisy-le-Sec : Chauray - Felletin, Kangulungu, Tchana, Hamoun - Kajima (Bouembassa, 46e), Mayuma, Lou. Sandjak, Amani - Guizonne (Sidibé, 63e), Hébbar. Entr. : Sandjak et Lada.
11e : coup franc en face du but à 20 m. Le tir de Ruiz détourné par le mur prend Chauray à contre-pied **(1-0).**
21e : débordement de Gay sur la droite, la défense de Noisy repousse trop faiblement et Livramento marque d'un centre-tir à ras de terre **(2-0).**

➡ **Valenciennes - Alès : 0-4 (0-2).** Spectateurs : 2 125. Arbitre : M. Jaffredo. Buts : Basile (17e, 40e), Chandioux (71e), Gros (85e). Avertissements : Scrimenti (38e), De Luca (44e) pour Valenciennes.
Valenciennes : Henneuse - Vigier, Scrimenti (Bahoken, 64e), Duncker, Usai - Joly, De Luca (**Ferreira**, 46e), Rémy, Traoré - Clément-Demange, H. Lachaab. Entr. : Otié-Nicole.
Alès : Sansone - Liron, Pasqualetti, Demirdjian, Soulas, Challer - Vasquez-Garcia, Chandioux, Gros - **Basile**, Fauconnier (Akpakoun, 68e). Entr. : Novi.
17e : sur une erreur défensive des Valenciennois, le ballon profite à Basile, posté au second poteau. L'attaquant alésien ajuste son tir sans précipitation **(0-1).**
40e : un centre tendu de Liron, monté sur le flanc droit, est repris, comme à la parade, par Basile, esseulé dans la surface **(0-2).**
71e : un troisième cadeau de Valenciennes profite à Chandioux, tout seul au point de penalty **(0-3).**
85e : un tir tendu de Gros, qui reprend un ballon détaissé à l'abord de la surface, met Valenciennes à genoux **(0-4).**

➡ **Pacy-sur-Eure - Louhans-Cuiseaux : 1-2 (1-2).** Spectateurs : 400. Arbitre : M. Lannoy. Buts : Cuvier (43e) pour Pacy-sur-Eure ; Allais (30e), Ribas (39e) pour Louhans-Cuiseaux. Avertissements : El-Hajri (90e) pour Pacy-sur-Eure ; Mermet-Maréchal (62e) pour Louhans-Cuiseaux.
Pacy-sur-Eure : Bisson - Montanier, Denoyers, Kouakoua, Ecker (Bellanger, 85e) - Leduc, Jenni (Hameau, 54e), Edouard, Dufour, **Cuvier**, El-Hajri. Entr. : Hatton.
Louhans-Cuiseaux : Le Bert - Poncet, Ba, Mermet-Maréchal, Allégro, Dufournet, Ribas, **Sané**, Jean (N'Gila, 45e), Dureuil (Gauthier, 83e), Allais (Mendès, 78e). Entr. : Hinschberger.
30e : lancé en profondeur par Ribas, Allais élimine un défenseur avant de glisser le ballon sous le ventre de Bisson **(0-1).**
39e : libre de tout marquage, Ribas profite de la passivité de la défense normande pour tromper Bisson d'une frappe au ras du poteau **(0-2).**
43e : servi par Edouard, Kouakoua centre à destination de Cuvier, qui, aux 6 m et du plat du pied, réduit le score **(1-2).**

Buteurs

1. Meslin (GFCO Ajaccio), Moreira (Brest), 11.
3. Rivière (Amiens), Droesch (Brest), H. Lachaab (Valenciennes), 10.
6. Soler (GFCO Ajaccio), Dogbé (Grenoble), Heitzmann (Louhans-Cuiseaux), 9.
9. Akpakoun (Alès), Sampil (Amiens), 8.
11. Cabezas, Mussard (Clermont Foot), Baylet (La Roche-sur-Yon), Djeballi (Noisy-le-Sec), Van Kets (Red Star), 7.
16. Gautier (GFCO Ajaccio), Akrour (Istres), Cuvier (Pacy-sur-Eure), Zaaboub (Racing CP), Guei (Valence), 6.
21. Lérand (Brest), Chavanon (Clermont Foot), Carrière (Grenoble), Bradaia (Louhans-Cuiseaux), Diallo (Racing CP), Berville, Dossevi (Valence), 5.
28. Deschamps (GFCO Ajaccio), Demerdjian, Gros, Millereau (Alès), Courtet (Clermont Foot), Férard, Ruiz (Dijon), Belfisaoui (Istres), Suire (La Roche-sur-Yon), Forest (Reims), Zouaoui (Valence), Clément-Demange (Valenciennes), 4.
40. Colinet (GFCO Ajaccio), Darbelet, Rivenet (Amiens), Lestic, Soltani (Besançon), Bourabia, Livramento (Dijon), David (Grenoble), Dubosco (Istres), Guitton, Orjubin (La Roche-sur-Yon), Hébbar (Noisy-le-Sec), Hameau, El Hajri (Pacy-sur-Eure), Avezac, Baytac, Fournel, Paviot (Pau), Rangdet, Saci (Red Star), Denquin, Lafond (Reims), Guégan, Sabourin (Thouars Foot 79), Gauthier (Valence), Rémy (Valenciennes), 3.
66. Basile, Bekhti, Fauconnier (Alès), Challer, Cocquelet (Amiens), Amiotte, Marchandé, Perrot (Besançon), Cissokho (Brest), D. Clapson, Kittler, Poinçon (Clermont Foot), Caron, Engel (Dijon), Cassama, Périatambée (Grenoble), Tabet (Istres), Vrignon (La Roche-sur-Yon), Allais (Louhans-Cuiseaux), Mayuma (Noisy-le-Sec), Edouard, N'Tounou (Pacy-sur-Eure), Ossey, Vuksanovic (Pau), Djukanovic, Duttuel, Jean-Elie, Poisson (Racing CP), Akbun, François, Noro (Reims), James (Thouars Foot 79), Monnier (Valence), Traoré (Valenciennes), 2.

Etoiles

1. Soler (GFCO Ajaccio), Denquin (Reims), 7.
3. Gautier (GFCO Ajaccio), 6.
4. Akpakoun (Alès), Soltani (Besançon), Mussard (Clermont Foot), Périatambée (Grenoble), Chauray (Noisy-le-Sec), Henneuse (Valenciennes), 5.
10. Sergent (Brest), Dussart (Clermont Foot), Ruiz (Dijon), David (Grenoble), Tabet (Istres), Sillong, Suire (La Roche-sur-Yon), De Coco (Louhans-Cuiseaux), Bisson (Pacy-sur-Eure), Zaaboub (Racing CP), Dyaga (Thouars Foot 79), 4.
21. Basile (Alès), Darbelet, Rivenet, Sampil (Amiens), Perrot (Besançon), Droesch, Lérand, Moreira (Brest), Cabezas, Courtet (Clermont Foot), Bourgeois, Lécluse (Dijon), Guégen (Grenoble), Akrour (Istres), Ardouin (La Roche-sur-Yon), Ba, Sané (Louhans-Cuiseaux), Djeballi (Noisy-le-Sec), Cuvier, Dufour (Pacy-sur-Eure), Avezac, Ossey (Pau), Branger, Castro, Saci (Red Star), Ait-Alia (Reims), Hébras, Mougnfre (Thouars Foot 79), Monnier (Valence), Scrimenti, Usai (Valenciennes), 3.
52. Léonetti, Meslin (GFCO Ajaccio), Gros, Torres (Alès), Duchemin, Ewolo, Rivière (Amiens), Amiotte, Faivre (Besançon), Bourabia, Jobard (Dijon), Millazzo, Ravaux (Grenoble), Dumolin, Imbert, Savry, Seghir (Istres), Leclève, Pacreu (La Roche-sur-Yon), Allégro, Ferrière (Louhans-Cuiseaux), Djouadi, Hébbar, Mayuma, Preira (Noisy-le-Sec), Martin, Sylva (Pacy-sur-Eure), Delmas, Leglib, Mofi Maurice (Pau), Bouabdellah, Marguerite, Richard, Tanguy (Racing CP), Faye, Pizzi (Red Star), Ducourtioux, Lafond, Sié (Reims), Astier, Denuault, Hervé (Thouars Foot 79), Bruneau, Calenda, Fabre, Fayard (Valence), H. Lachaab, Rémy (Valenciennes), 2.

Valence tient bon

ESPAGNE. *Malgré une injuste expulsion de Carew, le FC Valence a réussi, à Bilbao, un match nul (1-1) qui lui permet de conserver, à la différence de buts, son rang de leader de la Liga pour la trêve hivernale. Juste devant un Real Madrid déchaîné, vainqueur aisé du Rayo Vallecano (3-1).*

Photo Alfredo ALDAI/EFE/AFP

A San Mames, Juan Sanchez et ses coéquipiers ont assuré l'essentiel.

Le FC Valence version 2000-01 s'est fait une réputation d'équipe calculatrice rejetant toute fantaisie. La force du leader de la Liga est l'efficacité. Une vertu qu'il a sans doute héritée de son entraîneur, l'Argentin Hector Cuper. Très courtisé depuis quelque temps, Cuper refuse obstinément les avances de ses dirigeants pour prolonger son contrat au-delà de cette saison, ce qui nourrit les rumeurs sur son départ, la saison prochaine, vers l'un des deux ténors espagnols, le Barça ou le Real Madrid.

En attendant, son FC Valence a encore prouvé sa capacité à gérer les situations. Il savait qu'un seul point lui suffirait pour passer les fêtes de fin d'année en leader. Ce point, il l'a ramené de Bilbao (1-1), au terme d'un match sans génie, si ce n'est celui de Mendieta, qui trouva finalement l'ouverture pour le Norvégien Carew, l'une des révélations de la saison. Carew, dont le recrutement provoqua de nombreuses critiques l'été dernier dans un club marqué par le départ de Claudio Lopez, fait aujourd'hui l'unanimité. Très talentueux et technique malgré sa grande taille, le Norvégien n'a pourtant pas savouré longtemps son but égalisateur. Sifflé par le public basque, il fit un geste de silence en portant son index sur les lèvres. Jugé provocant, ce geste anodin lui valut l'expulsion. Mais Valence tint bon jusqu'au bout.

Du coup, le Real Madrid rate de justesse la première marche du podium malgré une sixième victoire d'affilée, cette fois dans le derby face au Rayo Vallecano (3-1). Le futur adversaire des Bordelais en Coupe de l'UEFA commit l'erreur de vouloir jouer d'égal à égal avec un Real dont on connaît la force de frappe. Luis Figo, très applaudi par les supporters locaux, étrenna son Ballon d'Or de la meilleure façon, en inscrivant le premier but et en multipliant les gestes de grande classe. Mais c'est surtout Raul qui s'illustra dans ce match, effaçant ses médiocres prestations des dernières semaines avec un but remarquable – un sombrero suivi d'une reprise de volée...

Deux buts de plus auraient suffi au Real Madrid pour prendre la première place, à la différence de buts. Mais, avec un match en retard contre Valladolid, l'équipe de Vicente Del Bosque a de quoi passer des vacances paisibles. Un luxe que peut s'offrir également le Deportivo La Corogne, facile vainqueur d'Oviedo (3-0) grâce à un Djalminha au sommet de son art. Le joueur, que l'on savait talentueux, est en train de se muer en véritable phénomène. Pour ce dernier match de l'année, il a livré un festival : un premier but sur coup franc, un deuxième but offert à Emerson d'une superbe talonnade et, pour finir, une lucarne. Dommage que son mauvais caractère lui joue parfois des tours...

JAVI MORENO, TREIZE BUTS... POUR 120 000 F !

Quant à Oviedo, ses attaquants sont encore restés muets à l'extérieur. Et cela dure depuis le début de la saison, l'équipe des Asturies n'ayant toujours pas inscrit le moindre but loin de ses bases ! Heureusement qu'elle est intraitable à domicile...

Et le Barça dans tout ça ? Toujours fidèle à lui-même, le club blaugrana aura fait souffrir ses supporters jusqu'à la fin de l'année. Tout avait pourtant bien commencé face à Alavés, puisque, à vingt minutes de la fin, les Catalans menaient 3-0 grâce à leur duo Rivaldo-Kluivert. Mais la fébrilité de la défense permit au leader du classement des buteurs, Javi Moreno, de marquer coup sur coup. Et, sur la fin, le Brésilien Magno paracheva le cauchemar en signant une égalisation... annulée par l'arbitre. Ouf !

Comment fait donc le Barça pour rendre compliqué ce qui semble facile ? Toujours est-il que les dirigeants sont à la recherche d'un bon défenseur, à l'image du Mexicain de Monaco Rafael Marquez, qui plaît beaucoup en Catalogne. Quant à Alavés, il peut se dire qu'il a fait une superbe affaire avec ce Javi Moreno qui ne lui a coûté que 120 000 F (!) et qui a déjà inscrit treize buts cette saison. A noter, enfin, le duel que se sont livré les jeunes Cruyff (Alavés) et Reina (Barcelone), vingt-sept ans après celui qui avait opposé leurs pères respectifs lors d'un Barcelone - Real Madrid. Bon sang...

La Liga est maintenant en vacances jusqu'au 7 janvier. Mais nombre de joueurs seront à l'œuvre un peu plus tôt, puisque les seizièmes de finale de la Coupe sont fixés au 3 janvier.

Correspondance PACO AGUILAR

Le mercato, c'est parti !

La Liga vient d'ouvrir ses portes à de nouvelles recrues, pour un mercato qui se prolonge cette saison jusqu'au 31 janvier. Deux anciens pensionnaires argentins du Championnat de France ont été parmi les premiers à en profiter. L'ancien Nantais Javier Mazzoni, qui n'avait guère connu le succès avec les Canaris, mais avait relancé sa carrière en Suisse, à Lausanne, rejoint le Racing Santander. Quant à Eduardo Berizzo, dont le passage à l'Olympique de Marseille, pour remplacer Laurent Blanc, n'avait pas été une franche réussite, il était retourné en Argentine, à River Plate, pour se refaire une santé, et va maintenant renforcer le Celta Vigo. A noter que Mazzoni a marqué pour ses débuts avec le Racing Santander face à Valladolid. C'est pourtant d'un autre Argentin, Juan Eduardo Esnaider, qu'on a parlé. Après un séjour à la Juventus, où il n'a pas été bien efficace, cet attaquant à la forte personnalité retourne pour la troisième fois de sa carrière à Saragosse, où il a laissé d'excellents souvenirs. Un retour payant, puisque Esnaider a marqué dès son arrivée dans son ancien club. Un exemple dont les dirigeants de la Real Sociedad espèrent qu'il sera suivi par leur nouvel attaquant, l'international géorgien Georgi Demetradze. Meilleur buteur du Championnat d'Ukraine avec le Dynamo Kiev, après l'avoir été en Russie avec l'Alania Vladikavkaz, Demetradze arrive à Saint-Sébastien précédé d'une très bonne réputation. Pour le recruter, les Basques ont donc dû débourser près de 36 millions de francs, ce qui en fait le transfert le plus coûteux de l'histoire d'un club qui attaque l'hiver dans le rôle de lanterne rouge. Signalons enfin l'arrivée d'un attaquant mexicain, Miguel Angel Zepeda, chez un autre mal-classé, Osasuna. Prêté par l'Atlas de Guadalajara, Zepeda s'est illustré l'année dernière en marquant deux buts contre le Brésil en finale de la Coupe des Confédérations. Voilà un mercato qui démarre lentement, mais avec des joueurs à forte vocation offensive... **P. A.**

MARDI 26 DÉC. 2000 N° 2 855

FRANCE Football

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ COMMERCIALE : 4, rue Rouget-de-Lisle, 92793 Issy-les-Moulineaux Cedex 9. Tél. : 01-40-93-20-20. Télex : 631-653. CCP Paris 9.427.90C.

SNC L'ÉQUIPE : Capital : 50 000 F. Durée : 99 ans du 12 avril 1985. Siège social : 4, rue Rouget-de-Lisle, 92793 Issy-les-Moulineaux Cedex 9.

GÉRANT : Paul ROUSSEL.

PRINCIPAUX ASSOCIÉS : SA « ÉDITIONS AMAURY », SA INTRAPRESSE.

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Paul ROUSSEL.

DIRECTEUR GÉNÉRAL ADJOINT, EN CHARGE DE LA GESTION : Guy FAHY.

DIRECTEUR GÉNÉRAL ADJOINT, EN CHARGE DU COMMERCIAL ET DU MARKETING : Eric HERTELOUP.

Pour joindre votre correspondant, composer 01-40-93, suivi des quatre chiffres qui figurent à la suite de chaque nom.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : Gérard ERNAULT.

RÉDACTEUR EN CHEF : Denis CHAUMIER (2110).

RÉDACTEURS EN CHEF ADJOINTS : Jean-Marie LORANT (2278), Rémy LACOMBE (2359), Dominique COURDIER (2077), Laurent WETZEL (2118).

LEADER : Jean-Jacques VIERNE (2109).

REPORTERS : Xavier BARRET (étranger, 2157), Jean-Philippe BOUCHARD (2556), Jean-Michel BROCHEN (2303), Laurent CAMPISTRON (2737), Arnaud TULIPIER (2277), Patrick DESSAULT (2623), Pascal FERRÉ (2736), Jean-Marie LANOË (2115), Christophe LARCHER (2264), Eric LEMAIRE (statistiques, 2027), Vincent MACHENAUD (2514), Francis MAGOIS (2241), Roberto NOTARIANNI (étranger, 2559), Arnaud RAMSAY (2738), Frank SIMON (étranger, 2201), Guy SITRUK (2625), Patrick SOWDEN (2319), François VERDENET (D2, nationaux, 2386).

RÉDACTEUR EN CHEF TECHNIQUE : Jean-Max MAYER (2522).

DIRECTEUR ARTISTIQUE : Pierre WENDEL (2276).

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION : Hugo BONNEVAL (chef de service, 2283), Bertrand AUDUSSE (chef de service, 2558), Olivier COT (2557), Laurent CROCIS (2489), Patrick DHÉNAUT (adjoint, 2282), André DUBROCQ (adjoint, 2286), Jean MESNARD (2560), Fabien VAN DER ELST (2469).

ICONOGRAPHES : Albert COURIOL (2209), Antony DUCOURNEAU (2563).

ASSISTANTE : Armelle ENKIRCHE (2275).

COLLABORATEURS : Claude CHEVALLY, Thierry DENGERMA (Etoiles D1, 2442), Michel ÉBÉ, Bruno FORGET (Etoiles D2), Jean-Pierre RIVAIS, Alexandre VALENTE (étranger, 2384), Nathalie VOLANTE (programmes télévision nationaux, régionaux, jeunes, 2274).

CORRESPONDANTS À L'ÉTRANGER : Mokhtar BOUDRAR (Algérie), Rainer KALB (Allemagne), Ric GEORGE (Angleterre), Francis HUERTAS (Argentine), Alain COLTIER (Australie), Christian FILLITZ (Autriche), Michel DUBOIS (Belgique), Alain FONTAN (Brésil), Ivan AVOUSKI (Bulgarie), Zdravko REIC (Croatie), Paco AGUILAR (Espagne), Paul KENNEDY et Christophe CAMARANS (Etats-Unis), Manos STARAMOPOULOS (Grèce), Mathias IMRE (Hongrie), Paul KELLY (Irlande), Noah KLIEGER (Israël), Antonio FELICI (Italie), Shûichi TAMURA (Japon), Charles CAMENZULI (Malte), Kebir ARSALANE (Maroc), Dafrallah MOUADHEN (Moyen-Orient), Czeslaw LUDWICZEK (Pologne), Afonso DE MELO (Portugal), Stanislav HRABE (République tchèque), Radu TIMOFTE (Roumanie), Constantin KLETCHEV (Russie), Daniel DRAY (Scandinavie), Peter SURIN (Slovaquie), Nadine CRAUSAZ (Suisse), Selçuk MANAV (Turquie), HAKIM (Tunisie), Avdey PINALOFF (Ukraine), Jovan VELICHKOVIC (Yougoslavie).

DIRECTEUR TECHNIQUE : Gilbert CHALEIL (2124).

FABRICATION : Lionel PLANQUART (2126).

RESPONSABLE MARKETING-COMMUNICATION : Jérôme DUMARTIN (2156).

SERVICES COMMERCIAUX-VENTES : Tél. : 01-40-93-20-05.

PRIX À L'ÉTRANGER : Allemagne : 10 DM. Belgique : 142 FB. Cameroun : 3 150 FCFA. Canada : 6,50 dollars canadiens. Côte d'Ivoire : 3 150 FCFA. Espagne : 620 pesetas. Gabon : 3 150 FCFA. Grèce : 1 200 drachmes. Italie : 7 300 lires. Luxembourg : 140 FL. Maroc : 33 MAD. Portugal : 1 200 escudos. Royaume-Uni : 3,2 LS. Sénégal : 3 150 FCFA. Suisse : 6,3 FS. Tunisie : 4 500 millimes.

DOM-TOM : Antilles françaises, la Réunion : 32,50 F.

DIRECTRICE ABONNEMENTS/BOUTIQUE : Danièle GALVEZ.

ABONNEMENTS : Tél. : 01-40-93-25-07. France métropolitaine : 292 F (6 mois) ; 583 F (1 an) ; couplage (*France Football* mardi + *France Football* vendredi) : 477 F (6 mois) ; 953 F (1 an). UE : 790 F (1 an) ; couplage : 1 305 F (1 an). Autres pays sur demande. Modifications : joindre dernière étiquette.

PUBLICITÉ COMMERCIALE : MANCHETTE SPORTS. Tél. : 01-40-93-24-99.

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Louis GILLET.

DIRECTEUR DE LA PUBLICITÉ : Florence BALLET.

CHEF DE PUBLICITÉ : Jean-Pierre BRISOU.

Le n° 2 854 de *France Football* daté du mardi 19 décembre 2000 a été tiré à 365 087 exemplaires.

COMMISSION PARITAIRE : N° 64.437.

DISTRIBUTION : NMPP.

IMPRESSION-BROCHAGE : MAURY.

BROCHAGE : BROCHAGE 93.

PHOTOCOMPOSITION PHOTOGRAVURE : SNC L'ÉQUIPE.

Travail exécuté par une équipe d'ouvriers syndiqués.

Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright *France Football* et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Coup de frein pour la Roma

ITALIE. *Pour la première fois depuis le début du Championnat, la Roma ne s'est pas imposée à domicile (0-0). Le mérite en revient à une Juventus hargneuse, qui contient ainsi à six points son retard sur le leader romain.*

Les chœurs de l'Olimpico n'auront pas suffi. Malgré le soutien d'un public extraordinaire, la Roma n'est pas parvenue à faire plier la Juve, concédant son premier match nul à domicile en Serie A depuis le début de la saison. C'est tant pis pour les Giallorossi, qui désiraient passer les fêtes avec une avance record sur la Juve (+ 9 à la 12e journée). C'est tant mieux pour l'intérêt du Championnat, qui, après un peu plus d'un tiers du parcours, risquait déjà de se transformer en cavalier seul de la Roma en cas de succès sur les Turinois. L'équipe de Fabio Capello s'est pourtant créé le plus grand nombre d'occasions au cours d'une rencontre tendue. Et Totti doit encore s'en vouloir de ce ballon en or qu'il n'a pas su concrétiser à la 82e minute. Parti du rond central en contre, sur une ouverture de l'omniprésent Tommasi, le capitaine romain s'est retrouvé seul face à Van der Sar, mais son tir du droit a été repoussé du pied par le gardien néerlandais de la Juve.

Malgré un excellent Tommasi, la Roma n'est pas venue à bout de la Juve.

Photo Patrick BOUTROUX

Juste avant l'heure de jeu, ce dernier avait d'ailleurs sauvé sur sa ligne une tête de Batistuta, à la réception d'un coup franc de Cafu. Les Giallorossi ont quand même mis un peu de temps à prendre la mesure de la Juve. Gênés par le pressing haut des joueurs d'Ancelotti, les leaders de la Serie A ont passé toute la première période à courir après le ballon. Et tant Batistuta (23e) que Tommasi (37e) et Delvecchio (41e) ne trouveront jamais le cadre. Plutôt prudente, opérant avec un Zidane très proche de la ligne des milieux de terrain, la formation bianconera a surtout cherché à casser le rythme des Romains. Ce qui explique les quatre avertissements et l'expulsion de Davids.

Paradoxalement, les Piémontais auraient pu rentrer de Rome avec les trois points dans la poche. En effet, à la 87e minute, Ferrara reprenait de la tête un corner de Zidane et sa reprise allait s'écraser sur le poteau gauche de Lupatelli, le remplaçant d'Antonioli, actuellement blessé. Cela n'a cependant pas empêché les Bianconeri de quitter la pelouse de l'Olimpico avec le sourire : le 0-0 de vendredi soir leur permet de rester à distance respectable des Romains, perpétuant leur invincibilité à l'extérieur (trois victoires et trois nuls). Côté romain, on faisait un peu grise mine. Notamment Totti, plutôt brouillon face à la Juve, et Batistuta, bien muselé par Iuliano et Ferrara.

ANTONIO FELICI, à Rome

ANNONCES CLASSÉES

Manchette *PUBLICITÉ*

Service des annonces classées
Tél. : 01.40.10.52.15

VOUS VOULEZ PASSER UNE ANNONCE DANS NOTRE JOURNAL ?

Envoyez votre bulletin accompagné de son règlement par chèque ou CCP libellé à **Manchette Publicité P.A.**, à l'adresse suivante : **Manchette** service Annonces Classées, 25, avenue Michelet, 93405 Saint-Ouen Cedex.

Utilisez la grille ci-dessous

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

.....

..... **Tél. :** .....

Date de parution .....

Votre annonce : forfait
Pour 5 lignes : 315 F TTC
Pour 10 lignes : 600 F TTC
Pour 15 lignes : 840 F TTC
(N° de téléphone compris)
Annonces encadrées : supplément 70 F

DOMICILIATION : supplément de 180 F (cette annonce forfaitaire comprend les lignes pour notre formule « Écrire sous réf. à Manchette Publicité, 25, avenue Michelet, 93400 SAINT-OUEN », ainsi que les frais de domiciliation et de réexpédition du courrier).

Elles doivent être en possession de **Manchette Publicité** avant le **mercredi 12 heures,** accompagnées de leur règlement pour publication le mardi suivant.

OFFRES

Club DHR 66
recherche
1 libero
niveau CFA 2 - DH
Emploi possible
Tél. : 06-80-68-49-27

Club DHR Midi-Pyrénées
recrute joueurs
emploi-jeune
ou niveau BTS
ou mécanique générale
Tél. : 06-89-15-24-28

Club DH ambitieux
recrute 2 joueurs niv. CFA
n° 5 + stoppeur
Emploi garanti laborantin
Tél. : 04-70-99-27-41
06-16-54-17-69

DIVERS

CJE Foot
Communication
SPÉCIAL JOKER
Agence associative
recrutement et
placement de joueurs
tous niveaux au
service de tous
les clubs
avec service gratuit
après adhésion.
Répertorions joueurs
cherchant clubs
et emplois
sur toute la France.
Permanence
tous les jours
de 15 à 18 heures.
Tél.-Fax : 03-25-88-17-94
ou après 21 heures
03-25-84-24-39
Pour le Nord :
06-61-60-03-81

A la recherche
d'un emploi,
venez déposer votre CV
www.footballcontact.fr
The Football
Employment Website

Le club de football
d'En Avant de Guingamp
effectue des journées
de détection
pour les jeunes
nés en 1989 et 1988
le mercredi
3 janvier 2001,
nés en 1987
le jeudi
4 janvier 2001.
Rendez-vous à 9 heures
sur les installations
(herbe + synthétique)
de Roissy-en-France
Prévoir : équipements
pique-nique, carte d'identité

Complétez enfin votre
collection de *France Football*
Depuis 1946, très nombreux
numéros détail et années
complètes actuellement
disponibles. Echanges
possibles. Vends,
achète, échange revues,
livres, livres d'or, anniversaires
de club, bulletins
de supporters, plaquettes,
programmes, billets,
cartes postales, photos,
objets divers, objets d'art,
etc., sur tous sports
Tél. : 04-92-07-92-92
04-93-01-22-73
06-63-20-91-91
Fax : 04-92-07-92-93

Rech. pour documentaire
sur Mondial 98 vidéos
et photos réalisées pendant
la finale et autres matches,
chez vous ou à l'extérieur
et que vous commenteriez
Env. photos et coordonnées
à Gloria Films
65, rue Montmartre
75002 Paris

Recherche tout sur
le Barça / FC Barcelone
Paiement comptant
Senyor
Marc Sabates Morisson
Radio Aquarium FM
Catalunya
Chemin de Semmiguier
83870 Signes France

RÉSULTATS

Angleterre

CHAMPIONNAT

Match avancé
22 décembre 2001

➡ **Coventry City - Southampton : 1-1.**
Les résultats des autres rencontres de la 19e journée disputées le 23 décembre 2000 seront communiqués dans notre édition du mardi 2 janvier 2001.

Rendez-vous

20e journée
Mardi 26 décembre 2000
Arsenal - Leicester City
Aston Villa - Manchester Utd
Bradford City - Sunderland
Everton - Coventry City
Ipswich Town - Chelsea
Manchester City - Derby County
Middlesbrough - Liverpool FC
Newcastle Utd - Leeds Utd
West Ham Utd - Charlton Athletic
Mercredi 27 décembre 2000
Southampton - Tottenham Hotspur
21e journée
Samedi 30 décembre 2000
Arsenal - Sunderland
Aston Villa - Leicester City
Bradford City - Liverpool FC
Everton - Leeds Utd
Ipswich Town - Tottenham Hotspur
Manchester City - Charlton Athletic
Middlesbrough - Coventry City
Newcastle Utd - Manchester Utd
Southampton - Derby County
West Ham Utd - Chelsea
22e journée
Lundi 1er janvier 2001
Charlton Athletic - Arsenal
Chelsea - Aston Villa
Coventry City - Manchester City
Derby County - Everton
Leeds Utd - Middlesbrough
Leicester City - Bradford City
Liverpool FC - Southampton
Manchester Utd - West Ham Utd
Sunderland - Ipswich Town
Tottenham Hotspur - Newcastle Utd

Argentine

CHAMPIONNAT

TOURNOI D'OUVERTURE
19e et dernière journée

Boca Juniors - Estudiantes	1-0
Lanus - River Plate	3-2
Gimnasia La Plata - Los Andes	2-0
Newell's Old Boys - Talleres	1-0
San Lorenzo - Union	0-0
Huracan - Velez Sarsfield	2-2
Argentinos Juniors - Chacarita Juniors	0-2
Almagro - Colon	2-1
Belgrano - Rosario Central	1-4
Racing Club - Independiente*	0-2

** Ce match a été arrêté à la 80e minute en raison de graves incidents entre les supporters des deux clubs.*

Classement

1. Boca Juniors, 41 pts ; 2. River Plate, Gimnasia La Plata, 37 pts ; 4. Talleres de Cordoba, 36 pts ; 5. San Lorenzo, 34 pts ; 6. Velez Sarsfield, Estudiantes La Plata, 29 pts ; 8. Huracan, Chacarita Juniors, 27 pts ; 10. Colon de Santa Fé, Union de Santa Fé, 26 pts ; 12. Rosario Central, Newell's Old Boys, 24 pts ; 14. Lanus, 21 pts ; 15. Independiente, 20 pts ; 16. Belgrano de Cordoba, 17 pts ; 17. Argentinos Juniors, 14 pts ; 18. Los Andes, 12 pts ; 19. Almagro, 13 pts ; 20. Racing Club, 11 pts.
Boca Juniors remporte le Tournoi d'Ouverture. Pour désigner le champion d'Argentine, il affrontera en finale le vainqueur du Tournoi de Clôture, qui doit commencer prochainement. Si Boca Juniors venait à gagner également cette compétition, il serait évidemment sacré champion d'office.

Ecosse

CHAMPIONNAT

Les résultats de la 22e journée, disputée le 23 décembre 2000, seront communiqués dans notre édition du mardi 2 janvier 2001.

Rendez-vous

23e journée
Mardi 26 décembre 2000
Dundee Utd - Celtic Glasgow
Dunfermline - Aberdeen
Heart of Mid. - Hibernian
Motherwell - Dundee FC
Glasgow Rangers - St Johnstone
St Mirren - Kilmarnock
24e journée
Samedi 30 décembre 2000
Aberdeen - St Mirren
Celtic Glasgow - Motherwell
Dundee FC - Dunfermline
Hibernian - Dundee Utd
Kilmarnock - Glasgow Rangers
St Johnstone - Heart of Mid.

Italie

CHAMPIONNAT

12e journée
22 décembre 2000

➡ **AS Rome - Juventus : 0-0.**
Spectateurs : 80 000. Arbitre : M. Borriello.
Expulsion : Davids (90') pour la Juventus.
AS Rome : Lupatelli - Aldair, Samuel, Zago - Cafu, Tommasi, Guigou, Candela - Totti (Montella, 85') - Delvecchio, Batistuta. Entr. : Capello.
Juventus : Van der Sar - Pessotto, Ferrara, Iuliano, Paramatti - Conte (Zambrotta, 74'), Tacchinardi, Zidane, Davids - F. Inzaghi (Kovacevic, 66'), Trezeguet (Bachini, 92'). Entr. : Ancelotti.

➡ **Bari - Lazio Rome : 1-2 (0-1).** Buts : D. Andersson (83' s.p.) pour Bari ; Mihajlovic (40'), Ravanelli (58') pour la Lazio Rome.
Les résultats des autres rencontres de la 12e journée, disputées le 23 décembre 2000, seront communiqués dans notre édition du mardi 2 janvier 2001.

Rendez-vous

13e journée
Samedi 6 janvier 2000
Vicenza - Bari
Juventus Turin - Fiorentina
Dimanche 7 janvier 2000
Atalanta Bergame - AS Rome
Bologne - Brescia
Lazio Rome - Naples
Lecce - Vérone
Parme - Reggina
Pérouse - Udinese
Milan AC - Inter Milan

Pays-Bas

CHAMPIONNAT

Matches décalés
20 et 21 décembre 2000

➡ **Feyenoord Rotterdam - Vitesse Arnhem : 2-0 (0-0).** Buts : Kalou (72'), Bosvelt (78').

➡ **PSV Eindhoven - Fortuna Sittard 1-1 (1-0).** Buts : Kezman (45') pour le PSV Eindhoven ; Van Halst (90') pour le Fortuna Sittard.

➡ **Willem II - NEC Nimègue : 2-0 (1-0).** Buts : Bombarda (38'), Shukov (59').

➡ **FC Utrecht - RKC Waalwijk : 2-1 (0-0).** Buts : Zwaanswijk (11'), Kuyt (46') pour le FC Utrecht ; Human (78') pour le RKC Waalwijk.

➡ **FC Groningue - SC Heerenveen 2-1 (1-1).** Buts : Hugo (34'), Van Dijk (80' s.p.) pour le FC Groningue ; De Nooijer (15') pour le SC Heerenveen. Expulsion : Hugo (55') pour le FC Groningue.

➡ **RBC Roosendaal - FC Twente : 2-2 (0-0).** Buts : Hertog (75'), Cates (78') pour le RBC Roosendaal ; Van de Paar (60'), Vennegoor of Hesselink (83') pour le FC Twente.

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Feyenoord Rot.	43	17	14	1	2	41	16
2. PSV Eindhoven	38	17	11	5	1	32	12
3. Vitesse Arnhem	37	18	11	4	3	36	25
4. Ajax Amsterdam	33	18	10	3	5	45	24
5. Roda JC	30	18	9	3	6	35	25
6. Willem II	27	18	7	6	5	27	22
7. NEC Nimègue	27	18	6	9	3	24	19
8. FC Utrecht	27	18	8	3	7	34	30
9. RKC Waalwijk	27	18	7	6	5	19	16
10. NAC Breda	24	17	7	3	7	24	28
11. AZ'67 Alkmaar	23	18	6	5	7	28	32
12. FC Groningue	22	18	6	4	8	25	29
13. FC Twente	21	18	5	6	7	28	33
14. SC Heerenveen	19	18	4	7	7	20	28
15. De Graafschap	13	18	4	1	13	24	39
16. Sparta Rot.	13	18	3	4	11	23	37
17. RBC Roosendaal	10	17	3	1	13	23	45
18. Fortuna Sittard	8	18	1	5	12	13	42

Rendez-vous

Matches décalés
Samedi 27 janvier 2001
Roda JC - FC Utrecht
PSV Eindhoven - RBC Roosendaal
NEC Nimègue - Feyenoord Rotterdam

Portugal

COUPE

Seizièmes de finale
20 et 21 décembre 2000
Marit. Funchal (D1) - Uniao Leiria (D1) 1-0
Boav. Porto (D1) - Desport. Aves (D1) 3-0
Alverca (D1) - Pacos Ferreira (D1)* a.p. 1-1
Louletano (D2) - Benfica Lisbonne (D1)*
En gras, les clubs qualifiés pour les huitièmes de finale. Les matches Alverca - Pacos Ferreira (score de parité) et Louletano - Benfica Lisbonne (interrompu dès la 9e minute en raison du mauvais temps) sont à rejouer. Le second est prévu le mercredi 3 janvier 2001.

Rendez-vous

Seizièmes de finale
Matches en retard
Samedi 23 décembre 2000
Leca (D2) - Farense (D1)
Samedi 30 décembre 2000
Penafiel (D2) - Infesta (D2/B)
Felgueiras (D2) - FC Porto (D1)
Sporting Portugal (D1) - Leixoes (D2/B)
Bragança (D2/B) - Varzim (D2)
Gil Vicente (D1) - U.D. Oliveirense (D2/B)
Famalicao (D2) - Belenenses (D1)
Feirense (D2/B) - Moreirense (D2/B)

TÉLÉ

Canal + fête les Trophées du siècle

DÉCALÉ. *La chaîne cryptée propose, en clair, le 26 décembre à 19 h 5, une émission retraçant les meilleurs moments de l'année, qui inclut la remise des Trophées du siècle de* France Football. *L'originalité de* 2000, boulevard du Foot *est d'être conçu comme une sitcom.*

Marre des rétrospectives classiques ? Ça tombe bien, Canal + aussi. Voilà pourquoi la chaîne cryptée a décidé, cette année, non pas de boycotter l'exercice, mais de le réaliser de façon décalée. Nathalie Iannetta et Vincent Radureau, journalistes au service des sports, ont en effet lancé l'idée d'une sitcom. « On voulait sortir de notre rôle de journaliste, comme on le fait déjà un peu à *Nulle Part ailleurs* », confient Iannetta et Radureau, qui ont chacun fait du théâtre amateur et sont aussi des fans de la série *Friends*.

Avec Antoine Robin, ils ont donc écrit un script autour du thème du déménagement. « On s'engueule toujours lors d'un déménagement, et c'est aussi l'occasion de déballer les souvenirs en même temps que les cartons », expliquent Vincent et Nathalie, qui jouent le rôle d'un jeune couple, lui fan de foot et elle pas du tout, emménageant dans un nouvel appartement situé au 2000, boulevard du Foot. Dans le rôle des déménageurs, Michel Denisot et Thierry Gilardi, respectivement directeur et directeur adjoint du service des sports de Canal +, ont troqué leur costume contre des tenues adéquates. « L'idée était sympa, et puis, sur un exercice auquel tout le monde s'adonne en fin d'année, la forme compte beaucoup », estime Michel Denisot, qui avait déjà participé à plusieurs sketches des Robins des bois.

Photo Fred MONS

Ça tourne ! Les princes du foot hexagonal se sont prêtés de bonne grâce aux exigences du photographe et des caméras.

PLATINI, GIRESSE, JACQUET ET LES AUTRES

L'ensemble des journalistes de Canal + traitant le foot a été mobilisé, soit pour rechercher les meilleurs moments des Championnats français et européens, soit carrément pour jouer dans la sitcom. De Jean-Charles Sabatier, dans le rôle de l'installateur télé qui s'incruste pour regarder la Liga, à Laurent Paganelli, en employé EDF trop petit pour atteindre le compteur, à l'image des petits clubs français qui cartonnent en D 1, en passant par Philippe Guillard, qui livre la paella et introduit la séquence du Championnat espagnol, « les ficelles sont très grosses », dit en souriant le duo de journalistes. Comme dans toutes les sitcoms d'ailleurs, avec des situations comiques soulignées par des rires enregistrés.

Et parce qu'il n'y a pas de série réussie sans guest star, Zizou lui-même s'est prêté au jeu en téléphonant au nouveau domicile du jeune couple, mais sans que Nathalie le reconnaisse. Un nouveau prétexte pour montrer les meilleures images de la Serie A. Le déménagement fini, les amoureux, qui n'ont cessé de se disputer toute la journée, se retrouvent sous la couette... pour regarder l'élection des Footballeurs français du siècle par notre magazine.

« Nous nous sommes bien amusés », avoue le duo qui interprète aussi la bande originale d'une sitcom qui se veut « sans prétention ». Et tant pis si Bixente Lizarazu, encore sous le choc de la menace de l'ETA, n'est pas venu comme prévu sur le tournage, pas plus que Christophe Dugarry.

Pour la cérémonie des Trophées du siècle de *France Football*, seconde partie de l'émission, la chaîne cryptée a aussi misé sur l'originalité. Présents à la remise des trophées, les deux journalistes, toujours accompagnés d'Antoine Robin, étaient munis de mini-caméras pour filmer les coulisses et capter les apartés entre les joueurs de toutes les générations présents pour la cérémonie. Michel Platini, Alain Giresse, Michel Hidalgo, Aimé Jacquet etc. montent tour à tour sur le podium et ne manquent pas d'évoquer quelques bons souvenirs. Des images qui viendront pimenter la diffusion d'un événement qui a réuni les joueurs et les entraîneurs ayant marqué le siècle.

RACHEL PRETTI

À VOIR

- **Mardi, 19 h 5, Canal + :** *2000, boulevard du Foot.*
- **Jeudi, 19 h 5, Canal + :** L'Année du foot.
- **Samedi, 19 h 5, TF 1 :** Le Bêtisier du sport.
- **Dimanche, 11 h 10, TF 1 :** *Téléfoot.* Le Zapping du siècle.
- **Dimanche, 18 h 15, France 2 :** Les Trophées du sport.

LA PREMIER LEAGUE LE SAMEDI SOIR. Canal + va programmer le samedi soir, à partir du 13 janvier 2001, une nouvelle émission sportive, à 90 % dédiée au ballon rond, sur le concept de *l'Equipe du dimanche*. Elle sera plus spécifiquement consacrée au Championnat anglais, dont les matches de Premier League se déroulent en général le samedi. Présentée par Thierry Gilardi, cette émission, dont le nom n'a pas encore été révélé, sera diffusée de 21 h 48 à 22 h 20 ou 23 heures en fonction de *Jour de foot*.

PROGRAMME — SEMAINE DU 26 DÉCEMBRE 2000 AU 1er JANVIER 2001

Mardi 26

■ **11 heures, Eurosport.** *Eurogoals.* Rediffusions à 11 h 45, 13 heures et 14 h 15.
■ **11 h 15, Eurosport.** *Gillette Dream Team.* Rediffusion le 31 à 13 h 45.
■ **12 heures, Eurosport.** *Les Meilleurs moments de l'Euro 2000.* Rediffusions à 13 h 15 et le 31 à 14 h 30.
■ **12 h 15, Pathé Sport.** Un match du Championnat du Brésil. Rediffusions le 27 à 20 heures, le 28 à 13 h 15 et minuit et le 29 à 15 h 45.
■ **14 h 30, Eurosport.** Spécial équipe de France.
■ **15 heures, Eurosport.** *Les Classiques de la Ligue des champions.* Real Madrid - Dynamo Kiev.
■ **16 heures, Eurosport.** Tournoi de football en salle (sous réserve).
■ **16 h 30, Pathé Sport.** Championnat du monde de football en salle (1re partie).
■ **19 h 5, Canal +.** *2000, boulevard du Foot.* Rediffusions sur Canal + vert le 27 à 13 h 45, le 30 à 21 h 45 et le 31 à 12 h 30 et sur Canal + le 30 à 17 heures.
■ **20 h 50, M 6.** *Stars de l'an 2000.* Anelka : de l'enfer au paradis. Rediffusion le 31 à 17 heures.
■ **23 heures, Eurosport.** *Les classiques de la Ligue des champions.* Bayern Munich - Manchester Utd 1998 et 1999.

Mercredi 27

■ **6 heures, Pathé Sport.** Un match du Championnat d'Argentine.
■ **20 heures, Pathé Sport.** Un match du Championnat du Brésil.
■ **22 heures, RFO.** *Kaléidosports, l'actu.*
■ **23 heures, Eurosport.** *Les Classiques de la Ligue des champions.* Bayern Munich - Real Madrid 1999 et 2000.

Jeudi 28

■ **19 h 5, Canal +** *L'Année du foot.*
■ **22 heures, Eurosport.** *Une Coupe, un monde.* Rediffusion le 1er janvier à 17 h 30.

Vendredi 29

■ **23 heures, Eurosport.** *Score express.* Rediffusion à 1 h 45.

Samedi 30

■ **19 h 5, TF 1.** *Le Bêtisier du sport* (2e partie).
■ **22 h 45, France 3.** *L'Euro 2000. En route vers la finale.*
■ **23 h 50, France 3.** *Euro 2000. La finale.*

Dimanche 31

■ **11 h 10, TF 1.** *Téléfoot.* Le zapping du siècle.
■ **12 h 5, TF 1.** *Champions de demain.*
■ **13 h 30, Eurosport.** *Eurogoals.* Rediffusions à 14 h 15, 16 h 30 et 17 h 15.
■ **16 h 45, Eurosport.** *En route pour la Coupe du monde.* Spécial France.
■ **18 heures, France 2.** *Stade 2.*
■ **18 h 15, France 2.** *Les Trophées des sports.*
❑ **18 h 45, RTBF.** Spécial images de l'année.
■ **20 h 20, RTL 9 Lorraine.** *Total foot.*

Lundi 1er

■ **12 h 45, L'Equipe TV.** *Le Magazine du football,* consacré à l'equipe de France des 16 ans.
■ **13 h 45, L'Equipe TV.** *Le Magazine du football,* consacré à Sedan.
■ **14 h 45, L'Equipe TV.** *Le Magazine du football,* consacré à Lille.
■ **15 h 45, L'Equipe TV.** *Le Magazine du football,* consacré à Guingamp.
■ **20 h 15, L'Equipe TV.** *Le Magazine du football,* consacré à Lens.
■ **21 h 15, L'Equipe TV.** *L'invité de la semaine* : Laurent Blanc.
■ **22 h 30, L'Equipe TV.** *Un champion, une histoire, un pays.* Ronaldinho.

Tous les jours

■ **7 heures, Eurosport.** *Sport matin.*
■ **12 h 45, L'Equipe TV.** *Le Magazine du football,* consacré aux Girondins de Bordeaux (mardi au vendredi).
■ **13 h 45, L'Equipe TV.** *Le Magazine du football,* consacré à Bastia (mardi au vendredi).
■ **14 h 45, L'Equipe TV.** *Le Magazine du football,* consacré à Toulouse (mardi au vendredi).
■ **15 h 45, L'Equipe TV.** *Le Magazine du football,* consacré au Paris-SG (mardi au vendredi).
■ **16 h 15, L'Equipe TV.** *L'invité de la semaine* : Guy Roux.
■ **16 h 45, L'Equipe TV.** *Un Siècle de football français.*
■ **20 heures, France 3.** *Tout le sport.*
❑ **20 h 30, DSF.** *In Team.*
■ **20 h 30, Infosport.** *Le Journal des clubs* (du lundi au vendredi).

Le stade qui di

INSOLITE. *A Macapa, capitale de l'Etat de l'Amapa, dans le nord du Brésil, le stade du Zerao ne paie pas de m*

Il est moche. Avec sa tribune toute en hauteur et le vide autour, avec son mur d'enceinte gris sale comme celui d'une favela et sa pelouse miteuse, il est moche. Il est peu fonctionnel. Avec son toit trop court pour protéger de la pluie, ses pylônes d'éclairage placés comme des obstacles gênant la vue entre la tribune et le terrain, il est peu fonctionnel. Il est trop petit. Avec sa capacité qui n'excède guère 5 000 places, pour une ville de 250 000 âmes, un jour, forcément, il sera trop petit.

Il a été inauguré le 17 septembre 1990, lors d'un match qui opposa une sélection d'anciennes gloires brésiliennes à un club local. Il s'appelait alors stade Ayrton Senna. Le 19 avril 1995, il fut rebaptisé du nom d'une personnalité importante (et décédée) du football amateur local : Milton de Souza Correa. Mais tout le monde le connaît sous son autre nom : le Zerao, autrement dit le « Grand Zéro ». Rassurez-vous, ce n'est pas de l'autoflagellation, ce n'est pas parce que tout le monde le trouve nul…

Il n'a que dix ans, mais rien de moderne. Il est dans le ton de Macapa, la capitale de l'Amapa, ce petit Etat du nord du Brésil coincé entre celui du Para, la Guyane française et l'océan Atlantique.

GÉOMÈTRES ET ARCHITECTES NE SE SONT PAS PLANTÉS...

Macapa est une ville bâtie sur les berges du fleuve Amazone, horizontale, sans charme avec ses maisons de ciment carrées et l'anarchie des enseignes colorées qui agressent le regard dans ses rues commerçantes. Une ville qui ne possède guère que deux attractions touristiques. L'une, au bord du fleuve, est la forteresse de San José du Macapa, construite par les Portugais au XVIII[e] siècle afin de se défendre des attaques françaises. La plus importante construction du Brésil colonial.

L'autre, à 5 km du centre, est un drôle de monument érigé juste en face du stade. Un obélisque de béton d'une trentaine de mètres de hauteur qui se termine par un trou rond. A son pied, une barre de bois de la même longueur et au bout une pointe de ciment. Sur la barre de bois, on peut lire d'un côté : « Marque zéro de l'équateur. Latitude 0 h 0' 0". Hémisphère Nord. Macapa. AP. » Et de l'autre : « Marque zéro de l'équateur. Latitude 0 h 0' 0". Hémisphère Sud. Macapa. AP. » AP est l'abréviation de l'Amapa.

Deux fois par an, le 20 ou 21 mars et le 22 ou 23 septembre, l'ombre de l'obélisque couvre la barre de bois et, à travers le trou rond, le soleil illumine la pointe de ciment. Ce sont les équinoxes, quand les deux pôles de la Terre se trouvent exactement à la même distance du Soleil. Quand la parabole de celui-ci s'effectue à la verticale de la ligne imaginaire de l'équateur.

Au pied du monument, quand on se place bien dans l'axe de la barre de bois, on voit que l'obélisque se dresse juste au milieu de la tribune du stade, qui apparaît quelque 200 m plus loin.

Au pied de la tribune du stade, quand on se place bien dans l'axe de la ligne médiane du terrain, on peut vérifier que celle-ci est bien dans le prolongement de l'obélisque. Les géomètres et les architectes qui ont construit le stade ne se sont pas plantés. Ce stade moche, peu fonctionnel, trop petit, possède donc malgré tout quelque chose de franchement original, que la propagande locale ne manque pas d'annoncer comme unique au monde : il est en équilibre sur les deux hémisphères.

Installé dans la tribune, le sud se trouve à droite. Avant le coup d'envoi, au moment du toss, les capitaines des deux équipes improvisent un bref dialogue nord-sud. Tout au long du match, les joueurs passent d'un côté à l'autre du monde et changent de saison chaque fois qu'ils franchissent le milieu du terrain. La température et le taux d'humidité dans l'air sont évidemment les mêmes des deux côtés, insupportables : les vingt-deux joueurs mouillent le maillot avant même de commencer à courir.

AUCUNE ROUTE NE RELIE MACAPA AU RESTE DU BRÉSIL...

Tout cela est évidemment très anecdotique et symbolique. Une curiosité dans une ville qui en manque singulièrement. Une attraction virtuelle qui a germé dans l'esprit d'un fonctionnaire passionné de foot et désireux que l'on parle de sa ville, qui respire le Sud pauvre et humble. Pour la rejoindre depuis les grands centres urbains du Brésil, il n'y a que l'avion, avec au moins deux escales obligées : Rio, Sao Paulo ou Brasilia et Belem, la capitale de l'Etat voisin du Para. Un long voyage. Sept heures au minimum. A un tarif presque aussi cher qu'un aller-retour entre l'Europe et l'Amérique du Sud.

Du coup, l'endroit est peu connu. Mais les rares touristes qui débarquent ici ne manquent jamais d'aller visiter le stade. « Ils posent un pied de chaque côté de la ligne médiane et, clic ! ils se tirent une photo avec la tribune dans le dos », raconte l'administrateur, en bermuda et tee-shirt, José Pereira Sacramento, quarante-huit ans, surnommé « Carioca » depuis qu'il a passé des vacances à Rio.

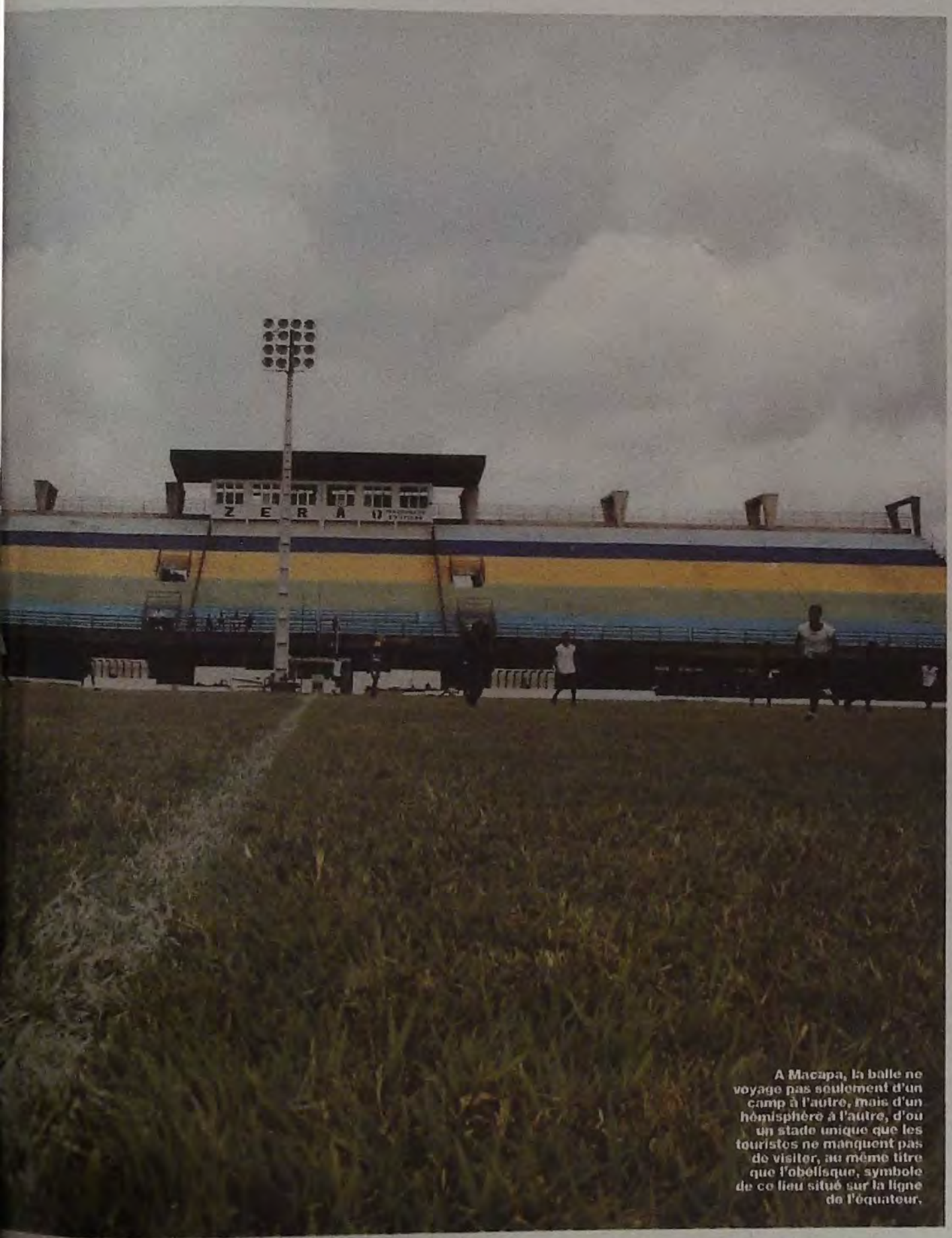
Depuis 1994, l'Amapa possède son propre Championnat professionnel. Un professionnalisme qui suinte la misère, comme dans la plupart des vingt-sept Etats brésiliens, hors les places fortes que sont Sao Paulo, Rio de Janeiro, Belo Horizonte (Minas Gerais), Porto Alegre (Rio Grande do Sur) et, à un degré moindre, Salvador (Bahia).

Ypiranga est le meilleur club de l'Amapa. « Il a été fondé en 1964 par un religieux italien, le père Vittorio Galiani, qui en fut le premier président, et par un groupe de jeunes appartenant à l'église Notre-Dame-de-la-Conception, dont j'étais », explique fièrement le dirigeant assis derrière la table, José Barros, directeur du club. « Notre maillot est à rayures bleues et noires parce que le père Vittorio était supporter de l'Inter Milan. »

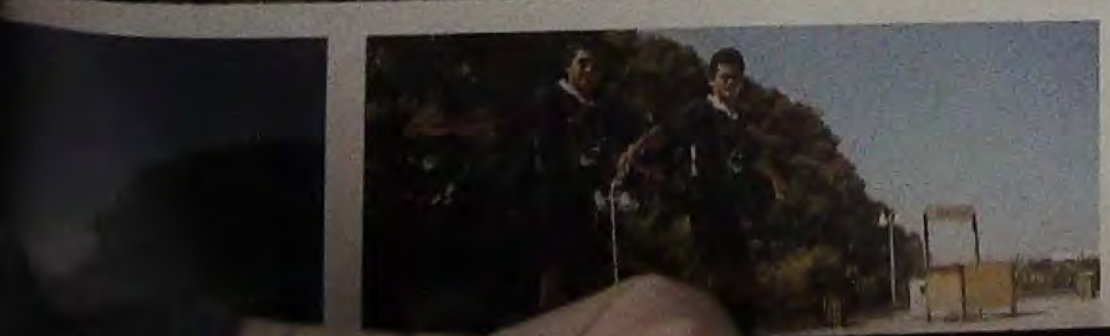
Ypiranga a remporté quatre des six titres mis en jeu depuis le lancement du professionnalisme et il est le dernier champion en date. Le budget du club est d'environ 500 000 F par an. La CBF (Confédération brésilienne de football) paie 23 billets d'avion et environ 8 000 F d'indemnités pour le logement lors de chaque déplacement. Les joueurs gagnent entre 200 et 600 reais par mois, soit de 880 à 2 600 F. Ils ne touchent pas de prime à la signature, rarement une prime de match. « Les entreprises locales ne soutiennent pas le foot, nous avons du mal à trouver des partenaires, nous nous en sortons surtout grâce à de petits mécènes, dit José Barros, le directeur. Mais cette réalité économique n'est pas spécifique à notre ville ou à notre Etat. La preuve : dans notre effectif, nous comptons quatre joueurs recrutés à Fortaleza, capitale du

ivise le monde

ne. Mais il possède une particularité unique sur la planète foot : il est à cheval sur les deux hémisphères.



A Macapa, la balle ne voyage pas seulement d'un camp à l'autre, mais d'un hémisphère à l'autre, d'où un stade unique que les touristes ne manquent pas de visiter, au même titre que l'obélisque, symbole de ce lieu situé sur la ligne de l'équateur.



Ceara, et deux qui viennent de Belem, capitale du Para. Dans les autres Etats les budgets ne sont pas supérieurs aux nôtres. » Les sponsors ne se bousculent pas au portillon et les spectateurs non plus, à peine deux cents de moyenne. Orlando Santana, président de la Fédération amapaense, explique : « Le foot pro, tel qu'il est organisé actuellement, n'est pas viable chez nous. Mais il le sera si on réussit à mener à bien notre dernier projet : trouver hors des limites de notre Etat les sponsors que l'on ne trouve pas chez nous. »
En attendant, ce stade trop petit est trop grand.
Quelques heures avant chaque match à domicile, les joueurs d'Ypiranga se réunissent dans la demeure du médecin du club, qui est praticien dans le principal hôpital de la ville. Comme tous les joueurs du monde, ils jouent aux cartes et au billard, avant de prendre en commun un repas très riche mais trop lourd (riz, pâtes, poulet, légumes mais aussi sauces et mayonnaise) et de s'effondrer sur des matelas ou dans des hamacs, alors que les rythmes des Caraïbes et le son de la télé rivalisent à coups de décibels. Plus qu'une concentration, cela ressemble à une fête. Autour de la table de billard, les plus jeunes se marrent en esquissant des pas de samba. Un bon échauffement.
Dans son filet qui balance lentement, le défenseur Rogerson sourit tristement : « Il y a quelques années, j'ai joué en Suisse, à Aarau, pendant trois mois. Je gagnais 5 000 dollars par mois *(environ 40 000 F)*, mais j'ai dû partir à cause d'un problème avec mon imprésario. Ici, je gagne 250 dollars par mois *(environ 2 000 F)*... Mais si on réussit à se qualifier pour la troisième phase de la Coupe Joao Havelange, le public va finir par venir et on aura peut-être droit à quelques primes de match. Et si on va plus loin, on va même voir débarquer des imprésarios de tout le pays... »
Un autre joueur confie : « On doit vous paraître bien... amateurs. Mais compte tenu de la réalité de notre ville, je peux vous affirmer que moi je me sens vraiment un joueur pro. »

BRAS DESSUS, BRAS DESSOUS, LES JOUEURS PRIENT AVEC FERVEUR...

Jason Rodrigues Correa, quarante ans, a connu le professionnalisme doré sous le maillot du prestigieux Flamengo. Depuis deux ans, il entraîne Ypiranga. « C'est difficile d'exiger beaucoup de joueurs qui sont aussi mal payés. Mais la passion du foot et l'envie de se montrer compensent le manque de moyens et les problèmes que cela entraîne au jour le jour. Pour moi comme pour les joueurs... »
Dans le vestiaire, bras dessus-bras dessous, joueurs, entraîneur, dirigeants, masseur, magasinier prient tous ensemble. Les yeux fermés, à haute voix, en cadence, avec une ferveur qui évoque les membres d'une secte : « Notre Père qui êtes aux cieux/sanctifié soit Votre Nom/Ave Marie pleine de grâce... »
L'état de la pelouse, aggravé par un gros coup de pluie tropicale en première mi-temps, ne permet pas de se passionner pour le jeu, même si certains gestes techniques sont bel et bien estampillés *futebol do Brasil*.
Ypiranga gagne 2-1 son match contre Atletico Goias, devant moins de deux cents spectateurs payants (recette : 2 400 F), hurlant et insultant à chaque passe ratée, dont deux d'entre eux font le coup de poing à la mi-temps. Et aussi sous les yeux d'une demi-douzaine de radioreporters (quand même !) narrant le match en direct.
En milieu de seconde période, la nuit tombe et l'obélisque marquant la latitude zéro s'illumine en face de la tribune, comme un phare rappelant l'originalité de l'endroit. Les joueurs continuent de passer d'un hémisphère à l'autre, sans se préoccuper une seconde de la ligne médiane qui divise le monde.

FRANCIS HUERTAS, à Macapa
Photos LUC VIRGIS

AMSTEL

AU CŒUR DE LA PRESSION

expulsion*

*L'art de servir

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION